This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

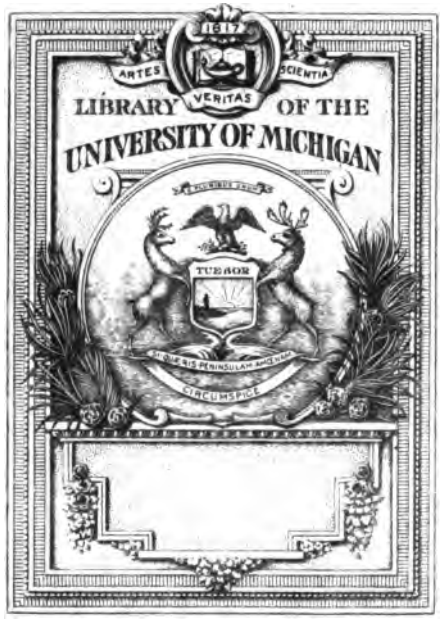
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

PQ
1213
.A2
T37
v.7

Année 1798.

Nivose et Pluviose, rien d'imprimé

Ventose

Le 27. Les Français à Bitheraire, Chatel, Cuculé et Dupaty

Germinal

Le 11. Le mariage imprévu — Deschamps

27. Les Revenans — Segur J.e

Floréal

Le 16. Le Pouvoir et le Contrôle — Bourgueil

Prairial

Le 2. Hommage au Grand Racine — B. R. et D.

10. C'est la même — Segur J.e

23. La Vallée de Montmorency — B. R. D. et Dieu

Messidor

Le 12. Arlequin sentinelle — Dupaty.

18. Le Moulin de Sanssouci — Dieulafoy.

Thermidor, rien d'imprimé

Fructidor

Le 7. Arlequin Décorateur, Aupée, Garsin et Ferrières

1er Jour Complémentaire

La revue de l'armée Léger - Chazel et Buhan.

Vendémiaire an 7.

Le 19. Floréal — Goulard.

25. Le Déménagement de Valon, Léger, Chazel, Dupaty, Desfougerais

Brumaire, rien d'imprimé.

Frimaire

Le 14. Arlequin tout à l'heure — Dupaty.

18. Le nouveau magasin des Modernes — Wirth et Desprez.

[redacted]

LES FRANÇAIS

A CYTHÈRE,

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN PROSE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre du Vaudeville, le 27 Ventôse, an 6, (Samedi 17 Mars 1798, v. st.)

Par les CC. CHAZET, CREUZÉ et EMMANUEL DUPATY.

Prix 30 Sous, avec la Musique.

A PARIS,

Chez les { Au Théâtre du Vaudeville.
Libraires { A l'Imprimerie, rue des Droits de l'Homme, n°. 44.

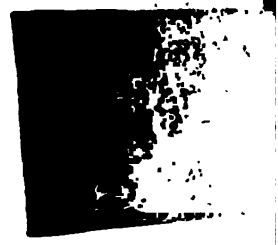
An VIe. 1798 (v. st.)

1798.

l'isle de *Cérigo*, ci-devant *Cythère*, a donné l'idée de cette petite Pièce. Voici le Couplet d'annonce qui précéda la première représentation.

AIR : *Vaudeville d'Arlequin Afficheur.*

De Cythère à ce pays-ci
Vraiment l'intervalle est immense :
Mais les Grâces qui sont ici
En ont rapproché la distance.
Si nous y ramenons les Ris,
Réalisant notre chimère,
Vous-mêmes serez à Paris
Les Français à Cythère.



Pd. by Souv. Dram. Fd. Rom. Dept 12-23-33

AVIS.

La réunion à la France de l'isle de *Cérigo*, ci-devant *Cythère*, a donné l'idée de cette petite Pièce. Voici le Couplet d'annonce qui précéda la première représentation.

AIR : *Vaudeville d'Arlequin Afficheur.*

De Cythère à ce pays-ci
Vraiment l'intervalle est immense :
Mais les Grâces qui sont ici
En ont rapproché la distance.
Si nous y ramenons les Ris,
Réalisant notre chimère,
Vous-mêmes serez à Paris
Les Français à Cythère.

PERSONNAGES.	ARTISTES. CC. et Cnes.
ARGANTI, Sénateur de Cérigo.	*Chapelle.*
ZELIE, sa pupille.	*Belmont.*
ÉLISE, Suivante de Zélie.	*Blosseville.*
FIERVILLE, Officier Français.	*Henri.*
CORNARO, habitant de Cérigo.	*Carpentier.*
UNE FRANÇAISE.	*Sara.*
UN TUTEUR.	*Rosières.*
MARIS.	
TUTEURS.	
SOLDATS FRANÇAIS.	
CYTHÉRÉENS, CYTHÉRÉENNES.	

La Scène se passe à Cérigo, autrefois Cythère.

LES FRANÇAIS
A CYTHÈRE,
COMÉDIE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente un jardin; à gauche une maison, une fenêtre grillée, une porte au-dessous; à droite, un mur, une grille en face du Spectateur, et d'où l'on ne peut pas voir sur la maison: derrière la grille, un grand arbre, dont les branches passent dans le jardin; dans le fond, la mer; à droite et à gauche, des petits bosquets.

SCENE PREMIERE.

ÉLISE, *seule, dans le jardin.*

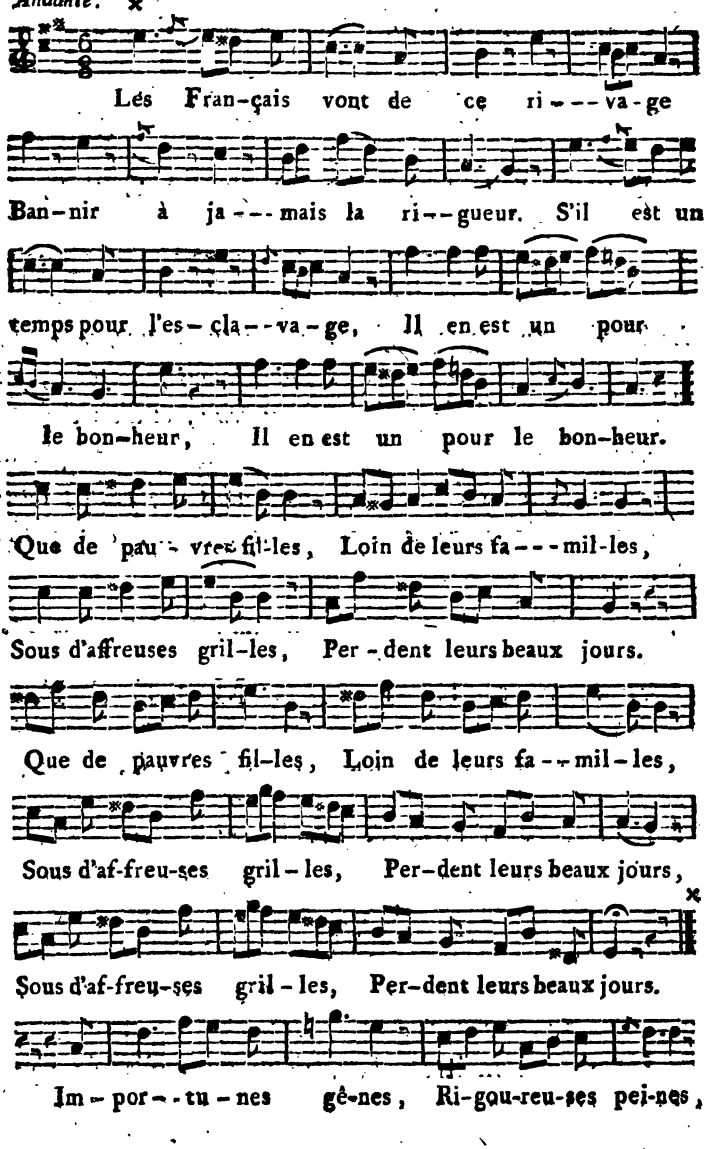
LE soleil déjà levé....

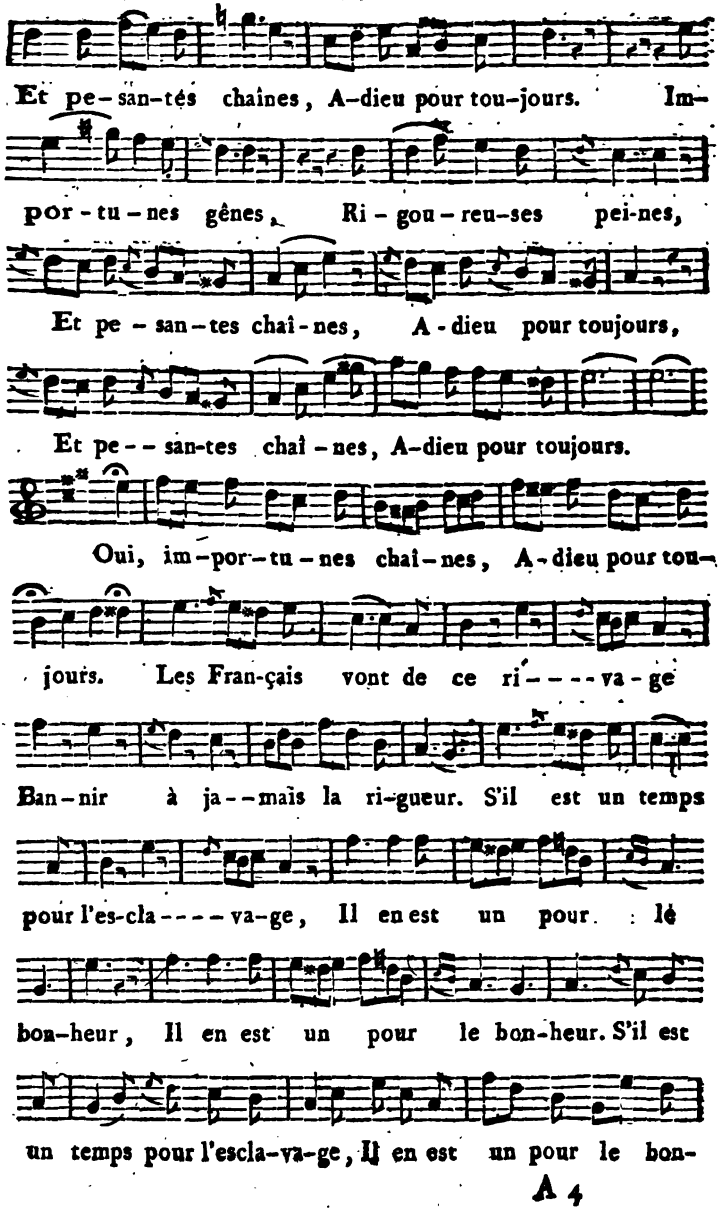
AIR: *Chantons les matines de Cythère.*

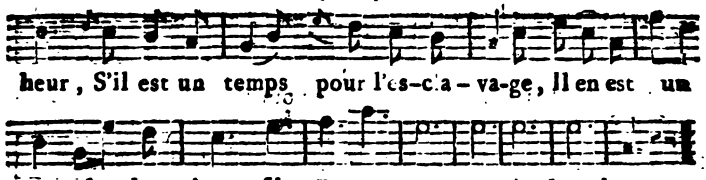
Chantons les matines de Cythère,
Car tout promet qu'en cet heureux jour,
Nous pourrons, libres d'un joug sévère,
Reprendre l'office de l'amour.

Ma pauvre maîtresse!... Toujours enfermée: patience....

AIR *nouveau.*


Andante.
Les Fran-çais vont de ce ri---va-ge
Ban-nir à ja---mais la ri--gueur. S'il est un
temps pour l'es-cla--va-ge, Il en est un pour
le bon-heur, Il en est un pour le bon-heur.
Que de pau-vres fil-les, Loin de leurs fa---mil-les,
Sous d'affreuses gril-les, Per-dent leurs beaux jours.
Que de pauvres fil-les, Loin de leurs fa--mil-les,
Sous d'af-freu-ses gril-les, Per-dent leurs beaux jours,
Sous d'af-freu-ses gril-les, Per-dent leurs beaux jours.
Im-por--tu-nes gê-nes, Ri-gou-reu-ses pei-nes,


Et pe-san-tés chaînes, A-dieu pour tou-jours. Im-
por-tu-nes gênes, Ri-gou-reu-ses pei-nes,
Et pe-san-tes chaî-nes, A-dieu pour toujours,
Et pe--san-tes chaî-nes, A-dieu pour toujours.
Oui, im-por-tu-nes chaî-nes, A-dieu pour tou-
jours. Les Fran-çais vont de ce ri----va-ge
Ban-nir à ja--mais la ri-gueur. S'il est un temps
pour l'es-cla----va-ge, Il en est un pour le
bon-heur, Il en est un pour le bon-heur. S'il est
un temps pour l'escla-va-ge, Il en est un pour le bon-



SCENE II.

ELISE, ZELIE, *à la fenêtre.*

ZELIE.

SONT-ILS débarqués ?

ELISE.

Pas encore ; les vaisseaux sont à l'ancre près du môle.

ZELIE.

Le détachement de chasseurs et de hussards, descendu hier, est toujours maître du port ?

ELISE.

Il est maître de tout.

ZELIE.

On ne les attendait pas.

ELISE.

Ils ne nous ont pas donné le tems de nous reconnaître.

ZELIE.

AIR : *La comédie est un miroir.*

D'honneur ces Français sont charmans,
Leur arrivée est une fête,
Comment en aussi peu de tems
Ont-ils donc fait notre conquête ?

ELISE.

Ce n'est pas étonnant.

On les dit portés tour-à-tour
A Cythère, aux champs de la gloire,
Ou sur les ailes de l'amour,
Ou sur celles de la victoire.

ZELIE.

Voilà Cérigo devenu une isle française.

ELISE.

Pourquoi lui conserver ce nom qui lui convenait, tout au plus, pendant que les Vénitiens en étaient les maîtres ?

ZELIE.

Comment la nommer ?

AIR : *De Joconde.*

En nous obsédant nuit et jour,
Un vieux tuteur sévère,
Ne sachant nous faire l'amour,
Ici nous fait la guerre.
La beauté parmi nos jaloux
Se flétrit prisonnière.
Ah ! sous les grilles, les verroux,
Sommes-nous dans Cythère !

ELISE.

Rassurez-vous : Cérigo va reprendre son ancien nom.

Même Air.

Les Français viennent pour toujours
Affranchir notre asyle :
Sous leurs étendards, les amours
Vont rentrer dans cette isle ;
Et puisqu'ils mènent avec eux
L'art d'aimer, l'art de plaire,
Nous voilà sans changer de lieux,
De retour dans Cythère.

ZELIE.

As-tu revu le jeune officier ?

ELISE.

Pas encore.

ZELIE.

Tu crois qu'il m'aime ?

ELISE.

Il vous a vue.

ZELIE.

Je pourrais compter qu'en aussi peu de temps....

ELISE.

Pourquoi pas ?

AIR : *Arlequin afficheur.*

Par-tout les Français vont grand train,
Et toujours près d'une maîtresse
Chez eux du soir au lendemain
Le cœur se livre à la tendresse.
D'ailleurs, on peut bien les juger
D'après mille traits qu'on en cite,
Et leur amour étant léger....
Il doit venir fort vîte.

ZELIE.

Tu crois ?

ELISE.

Vous avez sa lettre.

ZELIE.

Elle est charmante.... Oh ! les expressions....

ELISE.

Plus douces que celles du vieux sénateur Arganti, votre tuteur, qui fait cependant de grands frais pour vous plaire.

ZELIE.

Oui, en me renfermant.

ELISE.

AIR: *L'amour est un enfant trompeur.*

Pour vous combien il est flatteur
De fixer son hommage.

ZELIE.

Ah ! quel amant ! Un sénateur !....

ELISE.

Du moins il sera sage.
Vieil amour doit être constant.

ZELIE.

J'aimerais mieux l'amour enfant,
Dût-il être volage !

Le jeune officier sait-il qu'Arganti veut m'épouser ?

ELISE.

Il le sait.

ZELIE.

Il connaît bien la maison ?

ELISE.

Sans doute, puisqu'il m'a remis sa lettre par cette porte.

ZELIE.

Il reviendra ?

ELISE.

Peut-être.

ZELIE.

Lui as-tu dit que je le trouvais charmant ?

ELISE.

Je n'en savais rien encore.

ZELIE.

Il fallait le supposer,.... puisque je déteste Arganti.

ELISE.

Eh bien, s'il revient je le lui dirai.

ZELIE.

Recommande-lui beaucoup de prudence. Comme nous nous trouvions par hazard hier au soir en ville, au moment du débarquement, Arganti s'est apperçu que j'étais remarquée et suivie par un Français. Aujourd'hui il m'enferme, il rôde, il veille.

ELISE.

Ne craignez rien, le jeune officier m'a parlé d'une prochaine révolution pour mettre les tuteurs et les maris à la raison : attendons le débarquement général. Voici le tuteur : rentrez.

SCENE III.

ARGANTI, ELISE.

ARGANTI.

AIR : *La garde passe.*

Jusqu'au coin le plus écarté,
Tout le jardin est visité.
Veillons, cherchons de ce côté,
Doublons par-tout de surveillance.
L'œil au guet, de la vigilance,
C'est l'emploi d'un tuteur.
Je brigue un titre plus flatteur ;
Et je dois sans cesse avoir peur
Pour l'honneur.

ELISE.

Pour l'honneur,
Avoir peur ;
C'est assez de la peur.

Prévoyant votre sort d'avance,
Vous oseriez courir la chance,
D'être.... perdu d'honneur.

ARGANTI.

Oh! quand je dis cela, ce n'est pas que j'aie la moindre crainte. Je connais Zélie, je l'ai formée; je m'en rapporte entiérement à sa bonne foi: si je la renferme, ce n'est que par attention; et parvenu, par mes soins, à écarter tous les galans, à la tenir bien hermétiquement enfermée, murée, grillée, je puis t'assurer que me voilà sans inquiétudes. Aussi j'ai déjà pris des mesures pour empêcher les Français de pénétrer ici.

ELISE.

La meilleure eût été de les empêcher d'aborder.

ARGANTI.

C'est bien différent; ils sont entrés dans l'Isle par surprise.

ELISE.

Ils entreront chez vous par ruse.

ARGANTI.

Ah! je suis sur mes gardes.

AIR: *De la Soirée orageuse.*

A surmonter de tous côtés,
Je leur offre plus d'un obstacle.

ELISE.

Par rien ils ne sont arrêtés.

ARGANTI.

Entrer ici serait miracle.

ELISE.

Ne vous y fiez pas.
On a vu les Français, par fois,

Prendre des routes inconnues ;
Et vous savez qu'en mille endroits,
Ils sont tombés comme des nues.

ARGANTI.

Aussi je t'ai laissée dans le jardin pour veiller, écouter : c'est une grande marque de ma confiance. Je compte sur toi, et tu dois à cela plus de liberté que n'en ont toutes les suivantes de l'Isle : tu peux aller jusqu'à la mer.

ELISE.

Vous n'avez pas peur que je la passe à la nage.

ARGANTI.

Jusques aux murs du jardin.

ELISE.

Ils sont trop haut pour que je les escalade.

ARGANTI.

Jusqu'à la porte même.

ELISE.

Vous en gardez la clef.

ARGANTI.

Je ne t'enferme pas.

ELISE.

Vous ne comptez pas m'épouser.

ARGANTI.

Ce n'est pas ça. C'est que je te connais, et tu vas faire exactement sentinelle tout le temps que les Français seront ici.

ELISE.

Est-ce qu'ils n'y seront pas toujours ?

ARGANTI.

Ils ne sont pas tous débarqués.

ELISE.

Ils débarqueront.

ARGANTI.

Ce n'est pas sûr.

ELISE.

Cependant

AIR : *Tarare pompon.*

Ils sont mouillés tout près,
Au bout de la jettée,
Et quand l'ancre est jettée,
On est sûr du succès.

ARGANTI.

Ma bonne amie.... à Cythère,

Même étant sur la plage,
Près de toucher le bord,
Souvent on fait naufrage
Au port.

ELISE.

Oh ! pas toujours.

ARGANTI.

C'est ce que tu verras !... En attendant, contente-toi d'exécuter mes ordres ; veille attentivement aux mouvemens de l'escadre, à l'approche des maraudeurs. Voici du monde que j'attends, monte sur la terrasse, et observe bien : va.

ELISE, *à part.*

Il ne se doute pas que nous tenons déjà une déclaration en forme, et que nous attendons l'amoureux.

ARGANTI.

Messieurs les Français.... messieurs les Français.... Va donc.

ELISE, *s'en allant, et voyant arriver les Tuteurs et Maris.*

Les jolies figures !

ARGANTI.

Approchez, approchez.

SCENE IV.

ARGANTI, CORNARO, MARIS, TUTEURS.

ARGANTI.

AIR : *De cor.*

Vous qui portez martel en tête,
Arrivez messieurs les maris,
Mes amis
Contre l'orage qui s'apprête,
Il faut, il faut rassembler les avis. } (*bis.*)

TOUS.

Nous qui portons martel en tête,
Nous voilà tuteurs et maris
Réunis.
Contre l'orage qui s'apprête,
Il faut, il faut rassembler les avis.

ARGANTI.

Messieurs, je vous ai fait appeller comme étant les plus huppés de Cythère. Depuis l'arrivée des Français dans l'Isle, il est reconnu que nos dangers vont singuliérement en croissant : l'honneur de trois tuteurs et de quatre maris s'est trouvé compromis.

TOUS.

C'est vrai.

CORNARO.

J'atteste pour ma part....

ARGANTI.

ARGANTI.

Point de plaintes particulières ; on n'en finirait pas : d'autres sont menacés.

TOUS.

Nous le sommes tous.

ARGANTI.

AIR : *De Calpigi.*

Dans cette triste conjoncture,
Messieurs, tout me dit, tout m'assure,
Que vous saurez prendre un parti.

TOUS.

Oh ! nous saurons prendre un parti.

ARGANTI.

Ah ! bravi-cari, mariti.

CORNARO.

Oui, mais contre nous sont nos femmes.

UN TUTEUR.

Comment résister à ces dames,
Les Français sont de leur parti.

TOUS.

Ahi ! poveri mariti. (*bis.*)

ARGANTI.

Eh bien, c'est ici qu'il faut montrer ce que nous sommes.

CORNARO.

Oui, levons le front.

ARGANTI.

AIR : *Mon honneur dit.*

Notre honneur dit que nous serions coupables ;
De mépriser un danger si pressant.

CORNARO.

Même en amour nos rivaux sont des diables.

UN TUTEUR.

Et dans Cythère ils vont tambour battant.

ARGANTI.

Eh bien,

Si l'on ne peut dans cette circonstance,
Sauver chacun de leur brusque transport,

ARGANTI.

Il faut, messieurs, tâcher, en apparence,
De conserver néanmoins l'honneur du corps.

TOUS.

Rien n'est mieux vu; tâchons, en apparence,
De conserver au moins l'honneur du corps.

ARGANTI.

Vous connaissez mes moyens, mes projets : on nous oppose seulement une poignée de troupes. De toute part les maris et les tuteurs sont convoqués pour s'opposer à la descente : chacun sait son devoir. A vos postes; nous commencerons par faire prisonnier le détachement qui est à terre.

TOUS.

Allons.

ARGANTI.

AIR : *Du Naufrage.*

En vain ces Français descendus
Voudraient nous enlever nos femmes:
Si d'abord nous fûmes vaincus,
La valeur renaît dans nos ames.
Par le désespoir animés,
Notre vengeance sera prête.

CORNARO.

Quand par eux nous serons armés
Depuis le pied jusqu'à la tête.

TOUS.

Quand par eux nous serons armés
Depuis le pied jusqu'à la tête.

CORNARO.

Oui, ça sera un terrible spectacle, et je me crois déjà sous les armes.

(*Tous les Maris et les Tuteurs sortent.*)

SCENE V.

ARGANTI, CORNARO.

ARGANTI, *prenant Cornaro par la main.*

DEMEURE, cher Cornaro.

CORNARO.

Mon ami, je suis.....

ARGANTI.

Vous êtes ?

CORNARO.

A vos ordres.

ARGANTI.

J'ai besoin de vous.

CORNARO.

Vous ne sauriez prendre trop de précautions contre les Français.

AIR : *Du vaudeville des Visitandines.*

Bientôt leurs amoureuses trames
Vont désoler tout le pays,

Et l'on verra toutes les femmes
Tromper ici tous les maris.
Mon cher, à vous parler sans feindre,
Pour les autres je meurs d'effroi:
Je ne vous parle pas pour moi,
Vraiment je n'ai plus rien à craindre.

ARGANTI.

Aussi vous êtes sans inquiétudes.

CORNARO.

Malheureusement.

ARGANTI.

J'entre dans votre affliction. Comme on ne peut pas y remédier, il faut vous venger, et je vous en offre les moyens... Un Français qui m'a suivi hier.....

CORNARO.

Vous tout seul?

ARGANTI.

Non pas, j'étais avec Zélie : ce Français me donne des soupçons. Je ne crains pas qu'il entre du côté du jardin qui donne sur la place; mais il pourrait essayer de s'approcher de ces murs, et vous pourriez vous tenir au-dehors pour lui servir d'épouventail.

CORNARO.

Oh! oui.

ARGANTI.

Je vais vous confier une double clef; vous ouvrirez la porte au moindre événement; vous viendrez m'avertir, et vous vous rendrez ici à la tête des maris et des tuteurs que vous rassemblerez de ces côtés-là.

CORNARO.

C'est ça. (*Sortant par la grille:*) Ah! qu'on est heureux de n'être pas marié!

SCENE VI.

ARGANTI, *seul.*

UN surveillant en-dehors, Elise en-dedans ... Bien fin s'ils approchent. Rendons-nous auprès du commandant Français qui me fait demander; il ne se doute pas de ce qui se prépare. Au retour je ramenerai mes ouvriers pour achever de couper les arbres qui pourraient protéger les escalades.

(*Il sort.*)

SCENE VII.

FIERVILLE, *seul, à la grille.*

AIR : *Du pas redoublé.*

Du nouvel argus j'ai trompé
La surveillance active.
A tous les regards échappé
Au pied du fort j'arrive.
Victoire ! Enfin je puis compter
Que la place est forcée,
Et j'ai déjà su dérouter
Une garde avancée.

J'ai fort adroitement évité le Vénitien qui rôdait par-là.

SCENE VIII.

FIERVILLE, ÉLISE.

ÉLISE.

NOTRE jaloux est sorti : voyons si l'officier.... Ah !

FIERVILLE.

Puis-je escalader ?

ÉLISE.

Même Air.

Mais il ne paraît pas trop sûr
De risquer l'entreprise.
Comment franchirez-vous ce mur
Ou ces chevaux de frise ?
Il faut pour pénétrer ici
Le plus adroit manège :
Car les femmes en ces lieux-ci
Sont en état de siège.

FIERVILLE.

Bah ! j'ai des intelligences dans la place, et vous m'aiderez.

ÉLISE.

Comment faire ; nous sommes enfermées ?

FIERVILLE.

Et qu'importe.

AIR : *Tu le veux, je vais à l'armée.*

Toujours les femmes sont habiles
Pour obtenir un sort plus doux.
La plus aimable des pupilles
Sait tromper le plus fin jaloux ;
Et comme nous forçons des villes,
Vous saurez forcer des verroux.

ÉLISE.

Ce n'est pas trop aisé.

FIERVILLE.

Tu ne peux pas m'ouvrir ?

ÉLISE.

Le tuteur a les clefs : il vient de sortir, par un grand hasard.

FIERVILLE.

Un hasard ! C'est moi qui lui ai fait donner l'ordre de se rendre auprès du commandant.

AIR : *De Catinat.*

Va, je triompherai des efforts du tuteur ;
Et comme nous l'a dit un fort aimable auteur,
» C'est déjà remporter la victoire à demi,
» Que de savoir ailleurs occuper l'ennemi ».

ÉLISE.

Bien.

FIERVILLE.

As-tu remis ma lettre ?

ÉLISE.

Oui.

FIERVILLE.

A-t-on répondu ?

ÉLISE.

Non.

FIERVILLE.

Répondra-t-on ?

ÉLISE.

Je ne sais.

FIERVILLE.

Suis-je aimé ?

ELISE.

On vous connaît à peine.

FIERVILLE.

Comment la voir?

ELISE.

Impossible.

FIERVILLE.

Et lui parler?

ÉLISE.

Chut.

SCENE IX.

ELISE, FIERVILLE, ZELIE *à la fenêtre.*

ZÉLIE, *à Élise.*

A QUI parles-tu?

ELISE.

A l'officier.

FIERVILLE, *à Élise.*

Qui t'appelle?

ÉLISE.

Zélie.

ZELIE.

Où est-il?

ELISE.

A la porte.

FIERVILLE.

Où est-elle?

ELISE.

A la fenêtre.

ZELIE.

M'entendrait-il?

ELISE.

Imprudence.

FIERVILLE.

Si je lui parlais?

ELISE.

Gardez-vous-en.

FIERVILLE.

Je n'y tiens pas.

ZELIE.

Je parle.

FIERVILLE.

AIR : *Quand vous verrez un jeune amant.*

Charmante Zélie, est-ce vous?

ZELIE.

Sur-tout qu'il craigne une surprise.

FIERVILLE.

De l'entendre qu'il serait doux!

ZELIE.

Sais-tu ce qu'il me dit, Elise?

ELISE.

Quoi! vous ne vous répondez rien?

ZELIE, FIERVILLE.

Sa voix si loin ne peut s'étendre.

ELISE.

Lorsque l'on s'entendrait si bien,
Quel malheur de ne pas s'entendre!

TOUS.

Lorsque l'on s'entendrait, etc.

FIERVILLE.

Puisqu'elle ne m'entend pas, parle pour moi.

ELISE.

AIR : *Vous m'ordonnez de la brûler.*

Monsieur, je ne puis, j'ai trop peur :
On pourrait nous entendre.
A chaque instant le vieux tuteur
Vient ici nous surprendre.

FIERVILLE.

Oh ! mon enfant, sur ce sujet,
Tes craintes sont frivoles :
C'est toi qui portas mon billet,
Porte encor mes paroles.

ZELIE.

Que dit-il?

FIERVILLE.

Ne crains rien.

ELISE, *à Fierville.*

AIR : *Mon père était pot.*

Eh bien, profitez du moment.

FIERVILLE.

Sois donc mon interprète.

ELISE, *à Zélie.*

Je vais parler pour votre amant.
(*à Fierville.*) Parlez, et je répète.

FIERVILLE.

Pourrais-je vous voir ?

ELISE, *à Zélie.*

Pourrais-je vous voir ?

ZELIE.

C'est en vain qu'on y pense :
J'en ai peu d'espoir.

ELISE, *à Fierville.*

J'en ai peu d'espoir.

FIERVILLE.

Laissez-m'en l'espérance.

ZELIE.

Je suis ici contre mon gré,
Sans force et sans défense.

ELISE, *à Fierville.*

Je suis ici contre mon gré,
Sans force et sans défense.

FIERVILLE.

Je vous sauverai.

ELISE, *à Zélie.*

Je vous sauverai.

ZELIE.

Cherchons la récompense.
Je vous aimerai.

ELISE, *à Fierville.*

Je vous aimerai.

FIERVILLE.

Ah! payez-moi d'avance.

ELISE.

Ah! vous avez déjà un petit à-compte.

FIERVILLE.

Si près d'elle, et ne pouvoir l'approcher ni la voir!

ELISE.

Essayez de monter sur l'arbre.

FIERVILLE.

Et tu crois que je la verrai?

AIR : *Aimé de la belle Ninon.*

Combien ce bonheur sera doux!
A ce nouvel assaut je monte.

ELISE, *à Zélie.*

Ah! Ciel, pour s'avancer vers vous,
Voyez le danger qu'il affronte.

ZELIE.

Que fait-il?

FIERVILLE.

Un danger,

Pour m'approcher des ennemis,
Je n'en ai craint de nulle espèce;
Je les brave et je les chéris
Pour m'approcher de ma maîtresse.

ELISE.

Le voilà presqu'en-haut.

FIERVILLE.

Ah! Zélie!

ZELIE.

C'est lui, Ciel!

FIERVILLE.

AIR : *Je ne vous dirai pas j'aime.*

La merveille de Cythère
S'offre à mes regards ravis.
Est-on plus belle à Cythère,
Ou plus jolie à Paris?
Ah! je suis bien à Cythère;
Car sur ces bords méconnus,
Si l'on cherche en vain Cythère,
Moi j'y reconnais Vénus.

ZELIE.

Ah! mon Dieu, tenez-vous bien.

FIERVILLE.

O Ciel! voici le tuteur.

ZELIE.

Descendez vîte.

FIERVILLE.

AIR : *Réveillez-vous belle endormie.*

Ne craignez rien, je suis alerte;
Et parmi ce feuillage verd,
Je demeure à la découverte,
Sans crainte d'être découvert.

ELISE.

Paix.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, ARGANTI.

ARGANTI.

JE viens de chez le Commandant. Croirais-tu bien, Elise, que l'ordre que j'avais reçu n'était qu'une ruse pour m'écarter d'ici? Quelqu'amant guette, sans doute, mon absence pour s'introduire. Tiens, je ne suis pas tranquille, et je vais redoubler de précautions pour que Zélie ne voye personne.

FIERVILLE, *à part.*

Il est temps.

ELISE.

Que vous êtes adroit! Vous avez pourtant découvert que l'on aime votre pupille. Voilà, je crois, notre amoureux bien embarrassé; il ne sait comment sortir de là; et puis la crainte d'être surpris, de vous trouver sur ses pas, de tomber sur vous.

ARGANTI.

Il croit peut-être que je serai sa dupe.

ÉLISE.

Quelle témérité!

AIR : *De la parole.*

C'est en vain qu'un audacieux
Bien au-dessus de vous s'élève.
Au plus leste des amoureux
Vous ne laissez repos ni trève.
Il veut fuir : rester près de nous
D'un côté, puis de l'autre il penche.
Enfin, l'amant auprès de vous,
Bravant, craignant votre courroux,
Est comme un oiseau (*bis.*) sur la branche. (*bis.*)

ARGANTI.

Ah ! je te promets de ne pas lui laisser le temps de se retourner ; et pour commencer, je vais faire achever d'abattre les arbres de cette porte.

ZELIE.

Que dit-il ?

FIERVILLE.

Battons en retraite.

ARGANTI.

Viens m'aider à ouvrir.

FIERVILLE.

Me voilà cerné.

ZÉLIE.

Quoi ! Monsieur, abattre ces arbres !

ARGANTI.

Quand ils seront à bas, on verra mieux ce qui se passe : c'est le parti le plus sage.

ÉLISE.

Il faut s'y tenir.

FIERVILLE.

Je m'y tiens.

ARGANTI.

Allons, ouvrons. Ah ! Zélie est à la fenêtre. Voici mes ouvriers, ma chère Zélie. Regarde bien : ça va t'amuser de le voir tomber.

ZÉLIE.

J'ai peur.

ARGANTI.

De quoi ?

ÉLISE.

Que la chûte ne blesse quelqu'un.

ARGANTI.

Rassure-toi, j'ai l'œil à tout. Cet arbre menace ruine, et ce sera bientôt fait.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, LES OUVRIERS.

(*Arganti reste dans le jardin, sous Fierville.*)

ARGANTI.

ALLONS, approchez, vous autres.

AIR : *Chantons, chantons.* (de Richard.)

Allons, allons, mettez-vous tous à l'ouvrage.

LES OUVRIERS *frappant à chaque mesure.*

Allons, allons, travaillons avec courage.
Camarades, ceci
Bientôt sera fini.
Bientôt il tombera,
Il s'ébranle déjà.

ARGANTI.

Il tiendra peu de temps.

ZÉLIE, ÉLISE.

Quel fâcheux contre-temps!

FIERVILLE.

L'amour dans ce danger
Saura me protéger.

LES OUVRIERS.

Allons, allons, terminons vite l'ouvrage.

ARGANTI, LES OUVRIERS.

Allons, allons, {travaillez / travaillons} avec courage.
Bientôt il tombera,
Il s'ébranle déjà.

ÉLISE.

Passez donc sur le mur.

FIERVILLE.

Ce parti n'est pas sûr.

ÉLISE.

Il penche heureusement.

ZELIE.

Craignez un accident.

FIERVILLE.

L'amour, dans ce danger,
Saura me protéger.

ÉLISE, *à Arganti.*

Monsieur, prêtez donc la main.

ARGANTI.

Elle a raison : attendez, attendez. Appuyez, appuyez.

ÉLISE, *à Fierville.*

Sautez.

FIERVILLE.

Je me pends à ma ceinture.

ARGANTI.

AIR : *Du Parachûte.*

J'espère qu'avant peu d'instans
On le verra par terre.

ÉLISE.

Profitez bien vîte du temps.

FIERVILLE.

Quel beau saut je vais faire!

Bah!

Quand j'ai bravé mille hasards,
Pourrais-je craindre une culbute,
Sur-tout quand l'écharpe de Mars
Me sert de parachûte.

ARGANTI.

ARGANTI.

C'est ça. Le voilà tombé sans accident. Je puis dire y avoir contribué pour ma part. Maintenant rangeons un peu cet arbre.

(*Fierville se cache, Arganti porte l'arbre avec les Ouvriers.*)

ZELIE.

Il est caché : rentrons. (*Elle rentre.*)

SCENE XII.

ELISE, *seule.*

LE voilà sauvé !....

Même Air.

Combien il doit être content
D'une chûte pareille !
Tomber de la sorte vraiment,
C'est tomber à merveille.
Au Parnasse, chez les Amours,
Au moment que l'on débute,
On ne réussit pas toujours
En faisant une chûte.

SCENE XIII.

ELISE, ARGANTI.

ARGANTI, *de la coulisse.*

CHERCHEZ de tous côtés, dans les bois, dans les environs ; par-tout.

ELISE.

Qu'est-ce ?

ARGANTI.

Vois donc, Elise, ce que nous venons de trouver.

ELISE.

Quoi donc ?

ARGANTI.

Une ceinture, la ceinture d'un Français !....

ZELIE.

Par quel hasard....

ARGANTI.

Quelqu'un sera monté sur l'arbre pour reconnaître la situation du jardin. Quand je disais qu'il était de la prudence d'abattre.... Doublons de précautions. Zélie ne sortira plus. Pour prévenir toute évasion, je barricade, je cloue, je ferme toutes les grilles, à commencer par celle de sa fenêtre.

ELISE.

AIR : *Un Arlequin, etc.*

Croyez-vous donc nous rendre plus fidèles
En nous grillant ainsi de tous côtés ?
L'Amour, pour fuir, porte avec lui des ailes ;
Par les barreaux il n'est point arrêté.

ARGANTI. | ELISE.

Oui, je saurai, etc. | Croyez-vous donc, etc.

ARGANTI.

Ce petit dieu, pour captiver les filles,
Adroitement par-tout sait se glisser.
Mais si l'Amour sait passer par les grilles,
Filles, du moins, ne sauraient y passer.

ARGANTI. | ELISE.

Oui, je saurai, etc. | L'Amour, pour fuir, etc.

Je vais prendre une échelle et tout ce qu'il faut.... Veille.

SCENE XIV.

ELISE, FIERVILLE.

FIERVILLE, *paraissant.*

Ou va-t-il ?

ELISE.

La ceinture est trouvée ; ses soupçons redoublent, et il va clouer les grilles de sa fenêtre.

FIERVILLE.

Tant mieux : la porte reste ouverte. Rentre, et fait sortir Zélie pendant qu'il fermera : qu'elle n'ait aucune crainte. Le signal est donné sur l'escadre : on descend. Je la remettrai, jusqu'à notre hymen, entre les mains d'une Française ma parente, qui arrive pour commander ici.

ELISE.

Il vient : cachez-vous. J'y vais.

SCENE XV.

ARGANTI, ELISE, FIERVILLE *caché.*

ARGANTI.

Voici tout ce qu'il me faut. Tu ferais bien de monter pour tenir compagnie à Zélie, et l'empêcher de s'effrayer pendant que je vais frapper.

ELISE.

Je vais la rassurer, l'encourager de mon mieux. Clouez bien,

ARGANTI.

Sois tranquille.

ELISE.

Pendant qu'il va fermer d'un côté, tâchons de l'emmener de l'autre.... Oui, ferme, ferme....

SCENE XVI.

ARGANTI, FIERVILLE, *caché.*

ARGANTI.

Posons l'échelle.... Un moment.... Je laissais trop de liberté à Elise. Cette ceinture me donne des soupçons sur sa fidélité. Elle a l'air de savoir quelque chose : elle me plaisante.... La voilà entrée; qu'elle y reste. Un bon double tour m'en répond.... Là....

(*Il ferme.*)

FIERVILLE.

Dieux ! les voilà renfermées !

ARGANTI.

Maintenant montons.

FIERVILLE, *s'approchant.*

Si j'osais.

ARGANTI, *sur l'échelle.*

Dieu merci, je n'aurai bientôt plus rien à craindre de Zélie.

AIR : *De la Croisée.*

Allons, allons, dépêchons-nous;
Je puis compter sur sa constance :
Mais un tuteur doit, entre nous,
Compter bien plus sur sa prudence.

FIERVILLE.

Approchons.
Il n'ose regarder en-bas.
Leur ouvrir serait chose aisée.
(*Il vient ouvrir.*)

ARGANTI.

Du moins elles ne pourront pas
Sortir par la croisée.

FIERVILLE, *ouvrant.*

Venez. (*Il se retire.*)

AIR : *Du petit Matelot.*

On sortira, malgré le traître.
Parbleu, j'en aurai le plaisir.

SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENS, ÉLISE, ZELIE *à la porte.*

FIERVILLE, *se reculant, et retournant se cacher.*

PENDANT qu'il ferme la fenêtre,
Vous par la porte osez sortir.

ELISE, *sortant avec Zélie.*

Cachons-nous vîte en ce bocage.

FIERVILLE.

Du bonheur mon cœur est comblé.

ARGANTI.

Comme je ferme bien la cage;

FIERVILLE, *caché.*

Oui, mais l'oiseau s'est envolé.

FIERVILLE, ELISE, ZÉLIE.

L'oiseau, l'oiseau, etc.

ARGANTI.

Comme elle prend bien la chose ! Je m'attendais à de grands cris. Pas du tout.... C'est étonnant : je ne l'entends pas.... Regardons un peu dans sa chambre. Est-ce qu'elle n'y serait pas ? C'est singulier.... Que fait-elle ? ... Si j'entrais par la fenêtre pour la surprendre.... Entrons.

FIERVILLE, *à Zélie.*

Il entre.

SCENE XVIII.

FIERVILLE, ELISE, ZELIE.

ELISE.

Et nous voilà dehors.

ZELIE.

S'il revenait.

FIERVILLE.

Attendez. Ne craignez rien ; je sais un bon moyen pour l'en empêcher. (*Il monte à l'échelle.*)

ZÉLIE.

Que faites-vous ?

FIERVILLE, *monte, et scelle la grille.*

Je l'enferme. Le voilà cloué.

SCENE XIX.

LES PRÉCÉDENS, ARGANTI.

ARGANTI.

EH bien, eh bien, qu'est-ce?

FIERVILLE, *frappant.*

Je ferme la cage.

ARGANTI.

Ah! Ciel, un Français!

ELISE.

Ah! si l'Amour sait passer par les grilles,
Tuteurs, au moins, ne sauraient y passer.

ARGANTI.

Elles sont en-bas : je suis trahi.... Au secours!

ÉLISE.

Sauvons-nous; j'ai la clef.

FIERVILLE, *sur l'échelle.*

Prends-la. Ouvre.... Encore un clou.

SCENE XX.

ARGANTI, ZELIE, ÉLISE, FIERVILLE, CORNARO, LES MARIS *à la grille.*

CORNARO.

ACCOURONS tous. Entrez.

ELISE, ZELIE.

Ciel!

CORNARO.

Un Français!

(*Elise et Zélie se rangent sous l'échelle.*)

ARGANTI, *à la fenêtre.*

Délivrez-moi.

LES MARIS.

AIR : *Décacheter, etc.*

Signalons notre courage;
Faisons pour venger l'outrage,
Un effort peu commun.
Nous sommes au moins trente contre un,
Signalons notre courage.

FIERVILLE, *leur présentant de dessus l'échelle deux pistolets de poche.*

Arrêtez.

LES MARIS, *reculant.*

Retenons notre courage. (*bis.*)

ARGANTI.

Tout est perdu; les Français débarquent de tous côtés.

SCENE XXI.

LES PRÉCÉDENS, LES FRANÇAIS.

LES FRANÇAIS.

ABORDONS, abordons.

FIERVILLE.

Me voilà délivré. (*Il saute en-bas.*)

AIR : *Malgré la bataille.*

A moi, camarades.

LES FRANÇAIS.

Vîte, accourons tous.

LES MARIS.

Craignons les bourrades,
Et retirons-nous.

LES FRANÇAIS.

Point de résistance.

FIERVILLE.

Vous avez du cœur;
Mais à la prudence
Cède la valeur.

TOUS.

Dans cette occurrence,
Vous avez } du cœur, etc.
Nous avons }

FIERVILLE.

AIR : *File, file.*

Ne craignez plus rien, Zélie,

Le gouverneur de ces lieux,
O ma maîtresse chérie !
Va bientôt combler nos vœux.

TOUS LES FRANÇAIS et LES MARIS.

Il arrive dans {notre / votre} isle,
De ce côté l'on défile.
Soldats Français, devant vous,
Tout le monde file, file, file,
Tout le monde file doux.

FIERVILLE.

Voilà le gouverneur.

LES MARIS et LES TUTEURS.

Une femme !

SCENE XXII ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, LA FRANÇAISE *entourée de plusieurs Femmes et Soldats.*

TOUS EN CHŒUR.

AIR : *Chantons l'hymen.*

CHANTONS l'amour et le bonheur,
Par-tout les Français sont vainqueurs.
Voici l'aimable gouverneur
Qui vient régner sur tous les cœurs.

LA FRANÇAISE *entre.*

Liberté pour les filles,
En dépit des jaloux,
Que l'on brise les grilles,
Qu'on rompe les verroux.

TOUS.

Chantons, etc.
Salut au charmant gouverneur.

CORNARO.

Quoi ! c'est une femme qu'on nous donne pour nous gouverner, comme si....

LA DAME FRANÇAISE.

AIR : *Aimé de la belle Ninon.*

Aux lois d'une femme en ces lieux,
Cythéréens, soyez dociles.
Sous ses drapeaux victorieux
La France veut ranger deux isles ;
Et quand les hommes vont s'armer
Pour aller dompter l'Angleterre,
Femme suffit pour désarmer
Tous les habitans de Cythère.

TOUS.

Femme suffit pour désarmer, etc.

LA DAME FRANÇAISE.

AIR : *Soit agréable, soit utile.*

Amis, sans crainte de faiblesses,
Sous nos lois demeurez toujours.
De droit les femmes sont maitresses
Dans l'heureux pays des amours.
Mais de la crainte dans vos ames
N'allez pas écouter la voix.
Par-tout où régneront les femmes,
Vous n'aurez que d'aimables lois.

TOUS.

Par-tout, etc.

CORNARO, *s'approchant.*

Mais ce n'est pas tout.

AIR : *On compterait les diamans.*

Pour remédier aux abus,
Puisqu'en cette isle vient Madame,
Elle va, sans retarder plus,
Réparer les torts de ma femme.

LA DAME FRANÇAISE.

Comment?

CORNARO.

Hélas!

LA DAME.

Ah! je comprends.

Mon cher Monsieur, vous m'étonnez,
Je ne puis venir à votre aide;
Car au mal dont vous vous plaignez,
On n'a point trouvé de remède.

CORNARO.

Me voilà sans ressource.

UN TUTEUR.

AIR : *Si l'inconstance d'un amant.*

Ah! Madame, protégez-moi.
Les mœurs se perdent dans cette isle;
Et prêt à recevoir sa foi,
L'on vient délivrer ma pupille.
A peine libre, croiriez-vous
Que l'ingrate a paru contente?
Sans votre ordre ou sans mes verroux,
Comment la rendrais-je constante?

LA DAME.

Même Air.

J'en ai bien du regret pour vous;
Mais pour que les nœuds soient durables,
Ici l'on n'aura pour époux
Que les amans les plus aimables.
Essayez de gagner les cœurs.....

LE TUTEUR.

Avec de semblables manières,
Je vois que tous les vieux tuteurs
Pourront mourir célibataires.

FIERVILLE.

Ah! ma cousine, vous pouvez tout ici. J'adore la

charmante pupille d'un vieux tuteur : consentez à notre union.

LA DAME FRANÇAISE.

Mon cher Fierville, toutes les pupilles sont en liberté : elles sont convoquées ici pour recevoir les nouvelles lois que j'apporte. Si vous êtes aimé, votre bonheur est certain, et bientôt vous verrez votre maîtresse.

FIERVILLE.

La voici. J'ai su la soustraire d'avance à son argus, que vous voyez à cette fenêtre ; mais je veux aussi son consèntement.

ARGANTI.

Mon consentement ! Vous l'avez bien enlevée sans mon consentement. D'ailleurs, vous ne pouvez pas en être aimé en un jour, puisque je n'ai pu m'en faire aimer en dix ans.

LA DAME.

C'est à elle à décider. Je crois qu'elle ne dément pas Fierville, et le plus sage est de vous résigner.

ARGANTI.

Mais l'on m'ouvrira ?

FIERVILLE.

A l'instant.

LA DAME.

Et de plus, les Cythéréens sont rassemblés ici : vous aurez votre voix dans l'assemblée qui va se tenir.

ARGANTI.

Allons, ouvrez. Puisqu'elle ne veut pas de moi, je la lui donne ; mais j'aurai ma voix.

CORNARO.

Puisqu'il aura sa voix en qualité de tuteur trompé....

Vous l'aurez aussi....

(S'adressant aux Cythéréennes.)

Voici les différens articles que chacune de vous peut, en mon nom, présenter à l'assemblée.

AIR : *Nous sommes précepteurs d'amour.*

Nous sommes précepteurs d'amour;
A mes leçons veuillez souscrire.

FIERVILLE.

On réussit en ce séjour
En enseignant ce qu'on inspire.

CONSTITUTION

DE

CYTHÈRE (1).

LA DAME.

ARTICLE PREMIER.

AIR : *Quand l'amour naquit à Cythère.*

La première loi de Cythère,
C'est d'aimer jusqu'au dernier jour.
Aimez, aimez, cherchez à plaire,
Offrons tous nos vœux à l'amour.
A jouir de ce bien suprême,
Qu'en tout tems on soit attentif.
Il faudra prouver que l'on aime
Pour être citoyen actif.

TOUS.

Il faudra, etc.

CORNARO.

S'il n'est pas nécessaire d'être aimé, encore passe.

FIERVILLE.

ART. II.

AIR : *Jeunes amans, cueillez des fleurs.*

L'homme en plus d'un pays vanté
Ecrit ses droits et les proclame.

(1) Les Couplets étant trop nombreux pour être chantés à la Scène, ceux que l'on passe sont marqués d'une étoile *.

L'esprit, la grace et la beauté,
La douceur sont ceux de la femme.
Les femmes, pour nous enchaîner,
Ont cent moyens qui nous étonnent;
Tous les droits qu'on peut leur donner
Ne valent pas ceux qu'elles donnent.

TOUS.

Mais tous ceux, etc.

CORNARO.

Je ne puis pas laisser passer cet article-là; les femmes ne doivent point donner de droits : c'est bien assez qu'elles en prennent....

ARGANTI.

Tiens, mon ami, il n'en sera ni plus ni moins, et c'est la même chose.

TOUS.

Oui, oui, adopté.

LA DAME FRANÇAISE.

ART. III.

* AIR : *Quand l'amour.*

Mais sur-tout, femmes de Cythère,
Ne surchargez point vos attraits,
Et de la nature, pour plaire,
Sachez deviner les secrets.
Par les petits airs, les grimaces,
Toujours l'amant est repoussé,
Et la beauté jamais aux grâces
Ne doit faire d'emprunt forcé.

ZÉLIE.

ART. IV.

AIR : *Fatigué de si longues routes.*

Lorsque la vieillesse inflexible
Sonnera l'heure du retour,
Il faut que l'amitié sensible
Parmi nous succède à l'amour.

Que

Que son pur flambeau nous éclaire
Par un rayon consolateur,
Et que chaque perte du frère
Se fasse au profit de la sœur.

ARGANTI.

C'est fait pour nous.

CORNARO.

On a voulu nous ménager une consolation.

ART. V.

AIR : *Aimé de la belle Ninon.*

De Cythère seront bannis
Les tristes romans d'Angleterre.
On y lira Chaulieu, Bernis,
Bouflers, Parny, Bertin, Voltaire.
Des goûts anglais en ce séjour,
Fuyant la sombre extravagance,
En parures comme en amour,
On suivra les modes de France.

ÉLISE.

ART. VI.

AIR : *Du Vaudev. d'Arlequin Journaliste.*

Plus de tyran Cythéréen,
Et plus de femme renfermée.
La rose libre en un jardin
Est plus fraîche et plus parfumée.
En affranchissant la beauté,
On a des droits à sa constance;
Mais jamais pour la liberté
Que l'on ne prenne la licence.

CORNARO.

Je voudrais bien savoir s'il était de la liberté que ma femme....

FIERVILLE.

Ne parlez donc plus de ça.

ART. VII.

* AIR : *La pitié n'est pas.*

Ici chacun étant le maître
De chanter ses feux sans détour,
Dans ses vers on fera paraître
Moins l'amour-propre que l'amour.
Sans être moins tendre pour elle,
Sans lui témoigner moins d'ardeur,
Tout haut l'on peut chanter sa belle,
Et tout bas chanter son bonheur.

LA DAME FRANÇAISE.

ART. VIII.

AIR : *Du petit Matelot.*

A Cythère, la force armée
Doit se trouver en bon état.
Qu'aux travaux elle soit formée,
Et soit toujours prête au combat.
Quelques-uns font mal l'exercice:
C'est un abus ; et désormais
Ceux qui manqueront au service
Seront remplacés à leurs frais.

CORNARO.

Nous faire encore payer : c'est trop fort!....

ÉLISE.

ART. IX.

AIR : *Du Vaud. d'Arlequin Journaliste.*

N'étant point tenu de servir
Dans les bataillons de Cythère,
Sous les étendards du plaisir
Tout soldat sera volontaire.
Mais pour que même au plus grand jour
Toute faveur reste secrète,
Tous les exploits du tendre amour
Se feront toujours sans trompette.

LA DAME FRANÇAISE.

ART. X.

* AIR : *Femmes, voulez-vous.*

Du service on peut à jamais
Bannir nations étrangères ;
Mais, dans tous les tems, les Français
Y serviront d'auxiliaires.
A vous ils brûlent de s'unir ;
Et dans Cythère, isle chérie,
Chacun a droit à devenir
Un des pères de la patrie.

FIERVILLE.

ART. XI.

AIR : *De la petite Métromanie.*

Bien qu'ici chacun soit de garde,
Les amans étant mieux au fait,
Monteront double et triple garde,
Et les jaloux feront le guet.
La musique sera complète.
On y verra, dans tous les tems,
Les vieillards battre la retraite,
Et les amoureux battre aux champs.

CORNARO.

C'est encore nous qui payerons la musique.

LA DAME.

ART. XII ET DERNIER.

* AIR : *Cet arbre arrivé de Provence.*

Que l'accord du cœur et de l'âge
Forme le lien conjugal ;
Que l'amour pour le mariage
Soit l'*officier municipal.*
De jeunes gens qui sauront plaire
On composera le sénat,
Et les colombes de Cythère
Seront les messagers d'état.

Pour guide on aura la constance,
Et pour conseiller le bonheur,
Pour interprète le silence,
Le sentiment pour précepteur;
Pour la charge de secrétaire,
Ou l'espérance ou le desir,
Pour archiviste le mystère,
Et pour président le plaisir.

TOUS.

Nous adoptons.... Adopté.

CORNARO.

Quand nous réclamerions.

ARGANTI.

Ça nous tue; mais ça passe.

LA DAME FRANÇAISE.

AIR : *Quand l'amour.*

Au nom d'Amour et de sa mère,
L'an premier de la liberté,
De la liberté..... de Cythère,
L'acte présent est arrêté.
Quelqu'avantage qu'on y trouve,
Cependant, mes amis, je croi
Qu'à Paris il faut qu'on l'approuve
Avant qu'il ait force de loi.

TOUS.

Quelqu'avantage, etc.

FIN.

A PARIS, de l'Imprimerie rue des Droits-de-l'Homme, N°. 44.

CHARLES RIVIERE DUFRESNY,

OU

LE MARIAGE IMPROMPTU,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS, MELÉE DE VAUDEVILLES.

PAR LE C. DESCHAMPS,

Représentée le 11 *germinal an* 6.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, au Magasin des pièces de théâtre, au petit Dunkerque, près le Pont-Neuf.

AN SIXIÈME.

PERSONNAGES. ACTEURS.

DUFRESNY. . . . . La cit. CARPENTIER.
REGNARD. . . . . HIPOLITE.
DUMONT, huissier. . . . . LEGER.
DUBOIS, valet de Dufresny. . . . . DUCHAUME.
MAD. DUHAMEL, jeune veuve, blanchisseuse en dentelles. . . . . La cit. LESCOT.
MAD. FROGERE, tante de Mad. Duhamel. . . . . La cit. DUCHAUME.

La Scène est dans un faubourg de Paris.

CHARLES RIVIERE DUFRESNY,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

Le théâtre représente une chambre où il y a plus de désordre que de luxe; des livres, des tableaux, un pupitre avec des cahiers de musique, et une guittare dans un coin.

Mad. DUHAMEL *seule.*

ALLONS, je devrois déjà être remontée chez moi. Je ne descends jamais ici que pour un instant, et j'y reste toute la matinée, sans m'en appercevoir... Je n'oublie rien: non... Voila les affaires du voisin aussi bien rangées que je le puis, sans trop les déplacer, et nous ne le verrons pas, sans doute, avant quelques jours. Oui, après demain, au plutôt... après demain, il reviendra passer encore vingt-quatre heures, et puis nouvelle absence... voilà sa vie ordinaire. Quel plaisir trouve-t-il donc à être toujours hors de chez lui; mais moi-même, quand mon ouvrage m'appelle... (*Elle fait quelques pas pour sortir*) Doucement, je m'en vais sans prendre un des livres qu'il avoit mis à part exprès pour moi (*Après avoir dérangé un livre*) Ah! une chanson de lui!... Voyons, je ne m'y connois pas beaucoup, mais tout ce qu'il fait me paroit si aimable.

(*Elle chante.*)

LES LENDEMAINS.

AIR: *Sur son sopha, dans son boudoir.*

Philis plus avare que tendre
Ne gagnant rien à refuser,
Un jour exigea de Sylvandre
Trente moutons pour un baiser.

Le lendemain, seconde affaire;
Pour le berger le troc fut bon,
Il exigea de la bergère
Trente baisers pour un mouton.

Le lendemain, Philis plus tendre,
Craignant de moins plaire au berger,
Fut trop heureuse de lui rendre
Tous les moutons pour un baiser.

Le lendemain, Philis peu sage,
Voulut donner moutons et chien
Pour un baiser que le volage
A Lisette donnoit pour rien

Que cette chanson est jolie! mais ne peut-on aimer sans intérêt? à la place de Philis, je sens que le cœur m'auroit suffi....

(*Une voix appelle en dehors*)

Ma nièce! ma nièce!

Mad. DUHAMEL.

Remettons cela, et prenons un livre. (*Elle va ouvrir la porte.*) Pardon ma tante, me voici.

SCENE II.

MAD. DUHAMEL, MAD. FROGERE.

Mad. FROGERE.

AH! Je vous trouve enfin.... J'ai frappé chez vous, j'ai appellé, depuis un quart-d'heure, je cours dans la maison; c'est donc toujours ici qu'il faut venir vous chercher. Parce que vous avez occupé ce logement du vivant de votre mari, vous figurez-vous encore qu'il est à vous?

Mad. DUHAMEL.

Non, ma tante, et je ne regrette pas de l'avoir quitté, pour en prendre un au troisième, plus convenable à la fortune d'une pauvre veuve; mais vous savez que la personne à qui je l'ai cédé, veut bien me confier sa clef, et le soin de veiller à ses affaires, pendant son absence. Mon voisin ne vient guère ici que tous les trois ou quatre jours.

Mad. FROGERE.

Et où va-t-il donc le reste du tems?

Mad. DUHAMEL.

A la campagne, je suppose.

Mad. FROGERE.

A la campagne dans cette saison-ci? Au reste, c'est fort bien d'être obligeante; mais quand on n'a plus comme vous, d'autres ressources que son travail.

Mad. DUHAMEL.

Eh! ma tante, j'ai aussi sa pratique pour blanchir les dentelles de ses rabats, et son linge fin.

Mad. FROGERE.

Je crois qu'elle doit être bonne, sa pratique.

AIR: *Lison dormoit dans un bocage.*

Tout ce qu'on voit sans peine explique
Quel est le maître de céans;
Des tableaux, et de la musique,
Des livres, et des instrumens.
On marche, on se retourne à peine...
Ah! certe, au cahos que voilà,
C'est un auteur qui loge là;
On dit que leur cervelle pleine
De vers par ci, de plans par-là
N'a pas plus d'ordre que cela.

Mad. DUHAMEL.

Quel qu'il soit, c'est un homme fort aimable, doué de presque tous les talens:

Mad. FROGERE.

En vérité, ou je me trompe, ou cette chambre est exactement meublée comme celle d'un poëte, dont on parloit, hier, dans notre quartier Saint-Antoine, où, pour vivre inconnu, il se faisoit appeler Charles, d'un de ses noms de baptême; tandis que son vrai nom étoit....

Mad. DUHAMEL.

Celui-ci se nomme monsieur Rivière.

Mad. FROGERE.

Ce n'est pas cela; mais, qu'importe, parlons de toi. Et d'abord, ma nièce, quitte un peu ce livre; car depuis quelque tems, je te trouve bien studieuse.

Mad DUHAMEL.

Voilà ce que c'est, ma tante, que le voisinage d'un homme d'esprit.

Mad. FROGERE.

AIR : *Gusman, disoit à sa bergère.*

Pour te guider, le meilleur livre
Ne vaut pas ma tendre amitié,
Ton époux a cessé de vivre,
Ton peu de bien me fait pitié.
Oui, je plains cette double épreuve
Surtout à l'âge où je te vois;
Etre, en même tems, pauvre et veuve,
C'est manquer de tout à la fois.

Mad DUHAMEL.

Je vous remercie de votre tendre inquiétude, mais....

Mad. FROGERE.

C'est pour vous seule que je suis venue à Paris, ma nièce, décidez-vous à me suivre bientôt en province, où quelque jour, je vous laisserai mon fond de commerce, ou bien à prendre un second mari. Dumont s'offre pour vous, il me presse.

Mad. DUHAMEL.

Qui! ma tante? cet huissier si ridicule.

Mad. FROGERE.

Que dites-vous? il tire un assez bon parti de sa charge de sergent. Il connoissoit votre mari, il vous aime, il m'a même remis un petit projet de mariage.

Mad. DUHAMEL.

Ce ne sera donc jamais qu'un projet, je vous assure; avec son air important, et son style de pratique.... Je l'entends, je crois.

SCENE III.

LES MÊMES, M. DUMONT.

DUMONT.

HOLA! qu'elqu'un.... (*jettant les yeux sur madame Duhamel.*) Et c'est vous, ma toute belle, que je trouve ici; et la chère tante avec vous. Par quel hasard? mais puisque vous

voilà, je commencerai par dire que la tante a dû vous signifier, de ma part, un joli petit avenir pour comparoir devant le notaire.

Mad. DUHAMEL.

Moi, monsieur Dumont.

DUMONT.

Oui, mignonne.

AIR :

D'y comparoir au premier jour
Pour y voir, enfin, terminée
La cause de mon dit amour,
Par vous, trop long-tems ajournée.
D'oppositions et délais
M'accorder, enfin, main-levée;
Et m'adjuger tous vos attraits
A deux heures de relevée.

Mad. DUHAMEL.

Quelle langue me parlez-vous donc là?

DUMONT.

Friponne! vous feignez de ne pas m'entendre. Mais j'ai remis à madame un petit contrat, qu'il ne s'agit plus que de signer.

Mad. FROGERE *à madame Duhamel.*

Montons chez toi; nous nous expliquerons mieux.

DUMONT.

Un moment, s'il vous plait. Que je m'acquitte ici d'une petite formalité; les affaires avant l'amour, et comme dit le latin; *cedant arma togæ.* N'est-ce pas ici que demeure un nommé Rivière?

Mad. DUHAMEL.

Oui; mais il n'y est pas pour l'instant.

DUMONT.

Il vous plaira donc mon adorable, en qualité de voisine, vous charger pour lui de ce petit commandement, vulgairement dit, *Assignation.*

Mad. DUHAMEL, *vivement.*

Une assignation pour M. Rivière! de quoi s'agit-il donc?

DUMONT.

Ce n'est rien qu'un ordre de payer sa capitation, la-

quelle, attendu qu'il n'a pas déclaré d'état, et qu'il a un domestique, est portée à cent livres, faute duquel paiement, saisi, et appréhendé au corps.

Mad. DUHAMEL.

Saisi! M. Dumont.

DUMONT, *écrivant sur l'exploit.*

Et icelui commandement, j'aurois laissé à une voisine, laquelle, de ce sommée, n'a voulu dire son nom... c'est de forme.

Mad. DUHAMEL, *vivement.*

Cent livres! mais on le traite comme un homme riche; en vérité, c'est beaucoup trop. Et s'il faut faire quelques démarches, j'irai moi-même...

Mad. FROGÈRE.

Voilà bien du zèle pour une pauvre pratique.

Mad. DUHAMEL.

Il est absent, je dois prendre ses intérêts. M. Dumont, ne pressez rien; je l'engagerai à faire sa réclamation, et si vous avez dans les bureaux, un peu d'accès, un peu de crédit.

DUMONT.

Qui! moi! ah! vraiment.

AIR : *Du petit matelot.*

A nos commis chargés d'écrire,
Je dicte les formes du droit;
Je leur souffle ce qu'il faut dire,
Mieux que je ne souffle un exploit;
En tous lieux où je vais, personne
N'ose me refuser l'accès,
Et du crédit!.... sachez, mignonne,
Que j'en ai plus que je n'en fais.

Mad. DUHAMEL.

Eh! bien, vous vous chargerez de son mémoire, n'est-ce pas?

DUMONT.

Pour le faire diminuer? et à quel titre? quel est donc son état?

Mad. FROGÈRE.

Ma foi, à voir ces cahiers de musique, ces notes, ce pupitre, je commence à croire qu'il est musicien.

DUMONT.

Musicien! ah! cela est différent; dans ce cas, je pourrois obtenir qu'il ne fût porté qu'au tiers de la somme.

Mad. DUHAMEL.

Il sait très-bien la musique, mais il ne la professe pas.

DUMONT.

Non... Ah! Ah!... voilà aussi des dessins, des tableaux... Seroit-il peintre? eh! que ne disiez-vous donc? Ce sera bien assez de vingt-quatre francs.

Mad. DUHAMEL.

Non. Tous ces ouvrages sont de lui; mais il ne se donne pas pour peintre. Je crois que son véritable état, est d'être auteur de comédies.

DUMONT.

Auteur de comédies! va pour douze livres... mais, attendez, madame Duhamel, vous vous trompez encore; M. Rivière auteur! fi donc, voilà un nom dont je n'ai jamais entendu parler, et si, je fréquente beaucoup le théâtre, dà... Hier encore, est-ce que je n'ai pas été à la comédie Française, voir une pièce nouvelle. L'Esprit de Contradiction, qui vous a eu un succès!

Mad. DUHAMEL.

Elle est de lui, peut-être; car j'ai entendu dire à son domestique qu'il alloit en donner une.

DUMONT.

De lui!... Ah! bien oui!... elle est d'un ami de M. Régnard, du célèbre Dufresny.

Mad. FROGÈRE.

Dufresny.

DUMONT.

Oui, vraiment, à qui j'aurois déjà été présenté, moi, si l'on savoit où il demeure. Mais c'est que, voyez vous:

AIR:

Pour travailler plus librement
Et sans crainte qu'on le dérange,

Cet homme a plus d'un logement,
Et de quartier, sans cesse, il change;
D'être ramené des Français,
Le soir, s'il ne peut se défendre,
Pour tromper les yeux indiscrets,
Au Pont-Neuf, il se fait descendre.

Mad. FROGÈRE.

Eh! bien! précisément, c'est ce même Charles en question, cet auteur qui demeuroit dans mon quartier. Quelqu'un s'y est avisé de le reconnoître, et aussitôt il a donné congé.

DUMONT.

C'est là un véritable poëte; mais celui-ci, allons, madame Duhamel, il est notoire que nous ne savons pas encore ce qu'il est.

Mad. DUHAMEL.

Apprenez, M. Dumont, que vous lui faites injure, et que son nom sera connu, s'il ne l'est pas encore.

DUMONT.

Là, doucement; montrez-moi donc un petit dossier de sa littérature pour que je puisse juger.

Mad. DUHAMEL.

Vous? Au reste, il étoit ici avant hier; nous ne le reverrons probablement, que dans deux ou trois jours, suivant son usage. Revenez alors, vous lui parlerez.

DUMONT.

Ah! parbleu, sur le vû des pièces, je jugerai bientôt si c'est un auteur... Vous voyez ma complaisance; mais vous, ma belle.

AIR : *L'amour vous renvoie à l'école.*

Laissez-moi prendre à votre tour
Quelque baiser qui m'encourage.

Mad. DUHAMEL.

Nous n'en sommes pas-là.

DUMONT.

J'entends.

Devant le tribunal d'amour,
Vous craignez qu'un baiser n'engage.
Votre pudeur n'y consent pas;
Votre cœur le permet tout bas.
Je n'en voulois qu'un provisoire.
Donnons-nous tous deux
Ce qui vaut bien mieux,
Un baiser contradictoire.

Mad. DUHAMEL.

Ah! le mot seul m'en fait peur.

Mad. FROGÈRE.

M. Dumont, J'ai votre écrit. Laissez-moi le tems de le lire avec ma nièce. Vous me trouverez chez elle, ce soir.

Mad. DUMONT.

Fort bien; j'espère donc que ce soir, me donnant gain de cause, vous ferez droit à mes conclusions.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

Mad. FROGÈRE, Mad. DUHAMEL.

Mad. DUHAMEL.

Et voilà le mari que vous me proposez?

Mad. FROGÈRE.

J'avoue qu'il n'a pas la tournure d'un élégant.

Mad. DUHAMEL.

Oh! peu importe! mais c'est qu'il a tout le langage d'un sot.

Mad. FROGÈRE.

Eh mon dieu! ne diroit-on pas que votre éducation a été brillante.

Mad. DUHAMEL.

Non; mais le peu que j'en ai reçu, me la fait aimer dans les autres.

Mad. FROGÈRE.

Votre défunt, quoique écrivain public, n'étoit pas un aigle, que je crois.

Mad. DUHAMEL.

Pardon, ma tante. Alors, je ne connoissois pas tout le plaisir que donne la société des gens plus instruits.

Mad. FROGÈRE.

Comment donc ?... Est-ce que tu aimerois un bel esprit, un génie, parle donc ?

Mad. DUHAMEL.

Peut-être avez-vous deviné.

Mad. FROGÈRE.

Ah ! ah !.... ce n'est pas sans doute un de ces deux auteurs célèbres que Dumont citoit tout-à-l'heure ?

Mad. DUHAMEL.

Non, ma tante, mon ambition ne va pas si loin. C'est, tout bonnement, M. Rivière.

Mad. FROGÈRE.

Ton voisin ! un homme sans fortune !

Mad. DUHAMEL.

C'est ce qui me rapproche un peu de lui.

Mad. FROGÈRE.

Et peut-être aussi incapable d'en amasser que ce même Dufresny, qui, dit-on, s'est déjà ruiné plus d'une fois.

Mad. DUHAMEL.

Ah ! oui, je crains bien qu'en effet, le défaut d'ordre ne soit aussi le sien, car son domestique gronde toujours par attachement pour lui. Ce pauvre Dubois n'est jamais de bonne humeur. Tantôt, c'est une pension qu'il lui reproche d'avoir vendue ! Tantôt un privilège sur je ne sais quel journal. Mais, peut-être qu'une femme sage...

Mad. FROGÈRE.

Tu es donc bien sûre de lui plaire.

Mad. DUHAMEL, *avec surprise.*

Ah ! il s'en faut beaucoup, je me rends trop justice. Il n'est pour moi que ce qu'il est toujours, bon, et poli. Quelquefois, lorsque je lui rapporte les livres qu'il m'a prêtés, il me fait asseoir, me parle de ce que j'ai lu, y ajoute ses propres idées... et moi, j'écoute, j'admire, je suis enchantée. Qu'est-ce que la fortune auprès de cela ?

AIR : *Point de mélancolie.* (*de Toberne.*)

L'esprit à l'amour même
Prête un charme plus doux,
Il rend l'objet qu'on aime

Toujours nouveau
Toujours plus beau
Pour nous.
Dans une solitude,
L'esprit sème des fleurs,
Lui seul de l'habitude
Dissipe les langueurs ;
En vain l'hymen sommeille
D'un mot vif ou charmant,
Le trait bientôt l'éveille
Et l'on se dit souvent... souvent...
L'esprit à l'amour même, etc.

Mad. FROGERE.

Va, le plus beau langage
N'est qu'un stérile appui,
Le bien seul du ménage
Sait adoucir l'ennui ;
Pauvres, dès qu'on sommeille
De mille soins fâcheux,
Le souci vous réveille,
Et l'on se dit tous deux...

ENSEMBLE.

Mad. FROGERE.
L'argent à l'amour même
Prête un charme plus doux,
Sans lui l'objet qu'on aime
N'est qu'un fardeau
Toujours nouveau
Pour nous.

Mad. DUHAMEL.
L'esprit à l'amour même
Prête un charme plus doux,
Il rend l'objet qu'on aime
Toujours plus beau,
Toujours nouveau
Pour nous.

Mad. FROGÈRE.

Finissons tout cela, relis ce papier de Dumont, et que je le retrouve plus raisonnable.

(*Elle sort.*)

SCENE V.

Mad. DUHAMEL *seule*,

AH! quoi qu'en dise ma tante, c'est ma présomption seule que je me reproche. Encore, s'il savoit que, pourtant, on peut m'aimer, qu'un autre me recherche.... eh!.... mais....

oui.... à son retour, Dumont veut voir de ses œuvres. Si, par Dumont, je lui faisois demander deux ou trois couplets, comme pour célébrer notre futur mariage. (*Elle entend mettre la clef dans la serrure.*) O ciel! me trompé-je? On ouvre!... (*vivement.*) Seroit-ce son domestique? Par quel bonheur?

SCENE VI

DUBOIS, Mad. DUHAMEL, *courant au-devant de Dubois qui entre avec un panier de vin au bras.*

Mad. DUHAMEL.

C'est vous, M. Dubois, et votre maître?

DUBOIS.

Il me suit.

Mad. DUHAMEL.

Il va venir?

DUBOIS, *montrant le panier.*

Voilà déjà les provisions.... Vous ne nous attendiez pas sitôt, n'est-ce pas?... c'est qu'à présent, nous avons un.... un endroit, de moins à habiter....

Mad. DUHAMEL.

Bon! et pourquoi?

DUBOIS.

Mais vous, madame Duhamel, comment va la joie et la santé?

Mad. DUHAMEL.

En vérité, M. Dubois, vous êtes aujourd'hui d'une humeur charmante; je ne vous ai jamais vu si gai.

DUBOIS.

Ma foi, je suis content.... content de mon maître....

Mad. DUHAMEL.

Qu'est-il donc arrivé? contez-moi un peu.

DUBOIS.

Ah! je ne me lasse pas de le répéter, Quel homme s'il vouloit! C'est peu, dit-on, qu'il soit auteur de jolies pièces, écrivain piquant, poëte aimable.

AIR : *Vaudeville de Figaro.*

En sculpture, en jardinage,
Il s'entend non moins qu'en vers;
Mansard cherche son suffrage,
Lully nous montre ses airs.
Mais, aussi, combien j'enrage,
De voir qu'il sait tout, souvent,
Hors le prix de son argent.

Mad. DUHAMEL.

Que voulez-vous? un garçon?

DUBOIS.

Oui, je ne veux pas gronder aujourd'hui... avez-vous pensé à nous?

Mad. DUHAMEL.

Ah! vous avez raison. J'ai tout arrangé dans cette chambre..... les dentelles aussi sont prêtes, et je cours les chercher.

(*Elle sort.*)

SCENE VII.

DUBOIS *seul.*

NOUS voilà donc dans un moment de prospérité, oh! si mon maître ne craignoit toujours d'être reconnu, comme il l'a été hier, au faubourg Saint-Antoine. Comme j'aurois eu du plaisir à causer de lui avec la voisine.

AIR : *Notre fortune est faite*, de la pauvre Femme.

Quel beau récit j'aurois pu faire,
De notre pièce des Français!
Mon maître, et moi, près du parterre,
Avons gagné notre procès.
Quel doux succès!
J'en jouissois;
Ce souvenir saura long-tems me plaire!
Comme on rioit!
Comme on crioit,
Bis, et bravo!
Moi, j'étois tout en eau.
A mes gestes, à mon visage,
Autour de moi l'on m'admiroit!
J'étois de cœur, et d'intérêt
L'auteur de cet ouvrage. (*ter.*)

Cela doit avoir, au moins, vingt représentations, et vingt représentations nous donneront au moins, mille écus. Je ne me sens pas d'aise; mais voyons un peu le paquet de lettres pour lui, que j'ai été chercher à son véritable logement Si d'après l'ordre qu'il m'en a donné, je ne lui en disois le contenu, il n'y répondroit jamais, faute de penser à les ouvrir.

(*Il en lit une.*)

« Mon cher Dufresny, si tu ne t'es pas encore défait de » ton nouveau bon sur la manufacture des glaces... »

(*Il jette la lettre.*)

Ah! bien oui, le bon et le privilège, tout cela est vendu; aussi le ministre a-t-il dit, que l'état n'étoit pas assez riche pour faire la fortune de Dufresny ...

(*Il lit une autre lettre.*)

« Monsieur, si vous aviez encore quelque meuble à céder, » votre tapissier vous demande la préférence, je trouverois à « les placer tout de suite. »

Le juif! il nous reprend pour rien, ce qu'il nous a vendu fort cher; aujourd'hui, du moins, nous pouvons nous passer de ces belles ressources.

Ah! voici de monsieur Bontems, autre dissipateur qui nous vaut bien.

(*Il lit.*)

« On me recommande une nommée Babet, la plus habile » cuisinière de tout Paris; comme je sais avec quelle délica- « tesse tu aimes à traiter tes amis, je crois, mon cher, que ce « seroit pour toi une excellente acquisition. »

Le bourreau! comme si les traiteurs ne suffisoient pas pour nous ruiner! et d'ailleurs à quoi serviroit-elle?

AIR : *Mon père étoit pot.*

L'argent vient-il, chez nous alors,
La table est toujours mise;
Je doute, malgré ses efforts
Qu'une Babet suffise.
D'échec en échec
Sommes-nous à sec?
Babet, en récompense,
N'auroit plus d'emploi;
Mon maître avec moi,
Fait jeûne et pénitence.

SCENE

SCENE VIII.

DUBOIS, Mad. DUHAMEL.

TENEZ, monsieur Dubois, voici les manchettes, les rabats.....

DUBOIS.

A merveille.....et comme tout cela est parfaitement blanchi!

Mad. DUHAMEL.

Heureusement que j'avois commencé par vous. Car un retour si prompt.... mais à présent, vous viendrez donc plus souvent que par le passé?

DUBOIS.

Oh! ce n'est pas que nous n'ayons encore plus d'un lieu prêt à nous recevoir. Mais, je crois, en vérité, que ce logement-ci commence à plaire à mon maitre

Mad. DUHAMEL *vivement.*

Commence à lui plaire?

DUBOIS.

La dernière fois, à peine hors d'ici, il vouloit déjà y revenir.

Mad. DUHAMEL.

Y revenir? tout de bon, monsieur Dubois!

DUBOIS.

Ce qui me fait plaisir encore, c'est que depuis quelque tems, je le trouve, comment dirai-je!.... plus occupé.... oui.....

Mad. DUHAMEL.

Est-il possible? et quelle peut en être la raison!

(*On entend Dufresny, chanter derrière le théâtre ce refrein.*)

« Car moi je veux que ma tête ne tourne
» Qu'entre amis, le verre en main ».

Mad. DUHAMEL *à part, et troublée.*

Le voici.... tâchons de nous remettre.

SCENE IX.

LES MÊMES, DUFRESNY.

DUFRESNY *allant à son bureau.*

Commençons par noter cet air... Dubois, arrange-toi, pour que nous restions ici quelques jours.

DUBOIS, *bas à madame Duhamel.*

Ne vous le disois-je pas....

DUFRESNY.

J'ai à travailler.... (*appercevant madame Duhamel.*) Ah! c'est vous, ma voisine, demeurez un moment, je vous prie; que je vous chante des couplets, dont j'ai fait l'air en chemin. Vous m'en direz votre sentiment.

Mad. DUHAMEL.

Moi! y pensez-vous? est-ce qu'un homme d'esprit consulte sa blanchisseuse?

DUFRESNY.

Eh! mon dieu, tant d'autres qui consultent leurs teinturiers! et puis votre sexe a pour les chansons un tact, une finesse.... Écoutez-moi.

(*Il prend sa guittare... Pendant ce tems, Dubois ouvre l'armoire, y range ce qu'a apporté madame Duhamel.*)

AIR : *de Dufresny.*

En quelque lieu que je séjourne,
Je vis inconnu du voisin.
Pressé de vivre, je n'ajourne
Aucun plaisir au lendemain.
L'ambition jamais ne me détourne
Hors de mon chemin,
Car moi, je veux que ma tête ne tourne (*ter.*)
Qu'entre amis, le verre en main.

DUBOIS, *à part.*

Voilà bien son caractère.

DUFRESNY.

Si, pour me connoître, on se tourne,
Moi, de lieu, je change soudain;
En vain l'amour tourne et retourne,
Je n'ai pour lui que du dédain !
(*Avec un geste de mépris.*)
L'hymen! l'amour! pour qu'à bien cela tourne,
On perd son latin !
Et moi, je veux que ma tête ne tourne, (*ter.*)
Qu'entre amis, le verre en main.

DUBOIS.

L'on sait bien que vous ne vous marierez jamais, et tant pis pour vous.

Mad. DUHAMEL.

Eh! mon voisin, on ne parle mal que de ce que l'on craint, et sans doute, l'hymen et l'amour vous occupent bien peu. Je vous demande pardon; mais dans un des livres que vous m'avez prêtés, les amusemens sérieux et comiques....

DUBOIS, *riant.*

De M. Dufresny... ah! ah!

Mad. DUHAMEL.

J'ai lu sur ce sujet, quelque chose qui me plairoit davantage. En voici le sens!

DUFRESNY.

Voyons.

Mad. DUHAMEL.

AIR: *Lorsque dans une tour obscure,* (*du Prisonnier.*)

Pour aimer, trop long-tems attendre,
Epouser un rang, des attraits,
Ah, sur l'hymen, c'est se méprendre,
Et le repentir est tout près.
Que l'amour à tems nous engage,
Qu'il ait l'estime pour témoin...
Je dis: voilà le mariage,
Et le bonheur n'est pas bien loin,
Le vrai bonheur n'est pas bien loin,

DUBOIS, *à part.*

C'est le battre avec ses propres armes.

Mad. DUHAMEL.

Adieu, mon voisin, vous avez à travailler.

DUFRESNY.

Vous lisez donc quelquefois Dufresny?

Mad. DUHAMEL.

Oui, car je trouve, je ne sais quelle ressemblance entre ses pensées, et ce que je me rappelle vous avoir entendu chanter à vous-même.

DUFRESNY.

A moi-même! quoi! vous êtes assez bonne pour retenir mes vers!

Mad. DUHAMEL.

Et assez discrette pour ne pas vous empêcher d'en faire d'autres.

(*Elle sort.*)

SCENE X.

DUFRESNY, DUBOIS.

DUFRESNY.

En vérité, Molière étoit moins heureux! Et je resterai ici long-tems, ne fût-ce que pour la consulter.

DUBOIS.

Monsieur, elle n'est pas sotte, la voisine!

DUFRESNY.

Dubois, j'espère que vous vous observez auprès d'elle, dans vos discours; elle mérite qu'on ne la traite pas légèrement.

DUBOIS.

Oui; elle est aussi sage qu'aimable. Mais parlons de quelque chose que je trouve bien plus joli encore..... de votre pièce d'hier.

DUFRESNY.

Elle t'a fait plaisir?

DUBOIS.

Et à tout le public aussi, je vous assure. Ce n'étoit pas dans la salle qu'étoit l'esprit de contradiction. J'entendois dire: Voilà bien Dufresny, l'auteur *de la Réconciliation normande, du double Veuvage, du Mariage fait et rompu.* Toujours dans ses scènes quelque chose qui surprend, toujours dans son style quelque chose qui réveille.

DUFRESNY.

Eh! bien, ce succès est le fruit de mes fréquentes re-

traites. Tu me blâmois pourtant dans l'origine. Calcule un peu combien de momens j'épargne, grace à ma façon de me loger partout où les importuns ne peuvent me suivre. Chez soi, l'on ne vit que pour les autres.

DUBOIS.

Monsieur, je me sens aujourd'hui, en humeur de vous approuver sur tout; mais seulement, je vous en conjure; ne montrez plus vos plans à vos amis; tôt ou tard, vous vous croirez volé, et c'est ainsi qu'on se brouille.

DUFRESNY.

Oui, oui; mais vois encore ce que c'est que la docilité pour le public. Ma pièce étoit d'abord en cinq actes; elle parut mauvaise. Je la remis en trois, elle n'étoit pas bonne. En un acte, elle a réussi parfaitement.

AIR *nouveau du citoyen Vesche.*

Ma foi, le spectateur est tout,
Dès qu'il condamne, on se rétracte.
Ici, mon cher, où de faux goût
Il faut tenir sa muse intacte;
Où l'esprit doit, plus que partout,
Avec la gaîté faire un pacte,
Où du drame on défend, surtout,
Que l'habitude se contracte,
Où le public souvent n'absout
Qu'avec une justice exacte;
C'est encor beaucoup,
Jusqu'au bout
De mener gaîment un seul acte. (*bis.*)

DUBOIS.

A la bonne heure. Mais parlons un peu de vos affaires.

DUFRESNY.

Oui; depuis quelque tems mes amis se plaignent de moi. Cours chez le traiteur; j'ai déjà un bon panier de Vougeot; je leur donne à souper ce soir.

DUBOIS.

Le lendemain d'un succès, cela est juste.

DUFRESNY.

Qu'il nous fasse bonne chère, j'aurai l'ami Regu-

DUBOIS.

Oh! je sais que M. Regnard est connoisseur. Mais à présent que tout va mieux pour nous, raisonnons un peu. Vous devez au traiteur, lui promettrai-je un à-compte?

DUFRESNY.

Oui, mon ami; tu peux promettre; je t'y autorise.

DUBOIS.

Et madame Duhamel!... pour celle-là, elle ne demande jamais d'argent. Mais vous lui devez une trentaine d'écus.

DUFRESNY.

Ah! cette dette est la plus pressée, Dubois, et je me reproche... écoute: qu'ai-je au fait, besoin de toutes ces dentelles? Elle doit en avoir à moi.... qu'elle les garde, et je serai quitte, au moins.

DUBOIS.

Au moins?... Je le crois bien. Et voilà de vos expédiens ordinaires! Mais n'avons-nous pas la pièce qui fera face à tout?

DUFRESNY.

La pièce d'hier? Bon? Il y a long-tems que les produits ne m'en appartiennent plus, il ne m'en reste que cela. (*montrant le panier.*)

DUBOIS.

O ciel! vous l'auriez vendue d'avance.

DUFRESNY.

Tu sais, si je m'entends à créer un jardin, au point que plus d'une fois, mes dessins ont été approuvés du célèbre Le Nôtre.

AIR: *du Vaudeville du Jokey.*

Comme on venoit de me payer,
Je trouvai, non loin de Vincennes,
Un terrein bien irrégulier,
Et propre aux plus aimables scènes.

DUBOIS.

Et la pièce y a passé toute entière!

DUFRESNY.

Mes plans exigeront aussi
Quelques frais, oui, je le confesse;
Mais, va, n'en prends aucun souci,
C'est l'affaire d'une autre pièce.

DUBOIS.

Quoi! Monsieur, vous céderez donc toujours au moment et à la fantaisie! après avoir pu, non sans peine, vous corriger du jeu, vous ne pouvez à présent... Morbleu! moi, qui comptois d'avance les représentations! et vous invitez des amis, quand vous êtes sans argent?

DUFRESNY.

Va, j'en aurai bientôt, surtout en travaillant ici. Je ne sais si c'est la position; mais je me sens inspiré...

DUBOIS.

Eh! bien, nous souperons quand cette autre pièce sera faite.

DUFRESNY.

Tu plaisantes?

DUBOIS.

J'enrage. Oh! que n'étiez-vous hier au foyer, où l'on contoit l'histoire d'un autre prodigue comme vous.

AIR: *Vaudeville des deux Hermites.*

Pour réprimer ses goûts volages,
Monsieur Rotrou qu'on dit fameux,
Parmi des fagots épineux
Semoit l'argent de ses ouvrages.
Il n'y pouvoit prendre un écu
Sans piquer ses mains libertines...
Ah! monsieur, qu'il auroit bien dû
Vous léguer son fagot d'épines.

DUFRESNY.

Dubois, sais-tu bien qu'avec moi, ton esprit gagne tous les jours?

DUBOIS.

Ma foi, monsieur, voilà donc tous mes profits.

DUFRESNY.

Console-toi; n'ai-je pas des fonds qui doivent me rentrer?

DUBOIS.

Lesquels.

DUFRESNY.

Passe chez cet homme de la cour qui me doit encore quinze cents livres, sur une pension que je lui ai cédée.

DUBOIS, *avec humeur.*

J'ai parlé à son valet de chambre. Vous n'êtes que le dixième sur la liste de ses créanciers.

DUFRESNY.

Diable! cet homme a de l'ordre.

DUBOIS.

Il ne tiendroit qu'à vous d'avancer de tour, en rendant un petit service à son maître; il est mal avec une dame, pour avoir été trop bien avec elle, à ce qu'il dit, et il désireroit une petite chanson... là.... bien piquante.

DUFRESNY.

En vérité..... à ce prix nous attendrons, mon pauvre Dubois.

AIR : *Vaudeville des Visitandines.*

Plein de mépris pour la satire,
J'ai cent fois dit et répété,
Qu'il vaut mieux encor mal écrire,
Qu'écrire avec malignité.
Moi, des belles j'irois médire!
Un fat leur cause assez d'ennuis!...
Par mes couplets, tant que je puis,
J'aime mieux les faire sourire!

DUBOIS.

Eh bien, monsieur, puisque vous les aimez tant, faites donc la cour à quelque veuve un peu riche.

DUFRESNY.

Fi donc! non, en vérité, quand même j'aurois la figure de Regnard. Mais va, nos affaires ne sont pas si désespérées que tu le crois bien! depuis ce matin, j'ai un projet qui me rit. Nous sommes dans un tems où chacun fait des entreprises. Parbleu! je veux établir, quoi? Devine.... des voitures publiques. Les unes meneront de l'académie française, chez les plus fins gourmets de Paris, et partiront tous les soirs à l'heure du souper. D'autres....

DUBOIS.

Ah ça, vous moquez-vous de moi? Servez-vous en encore ce soir, pour vous-même, vous ferez bien.

DUFRESNY.

On frappe, je crois.

(*Une voix en dehors chante.*)

AIR : *De la Camargo.*

Amis, au refrein
De cet air badin,
Qu'un joyeux pélerin
Soit admis soudain.

DUFRESNY.

De quelque féal
Voilà le signal ;
Ouvre donc sans retard..,

DUBOIS.

C'est monsieur Regnard.

SCENE XI.

DUFRESNY, REGNARD, DUBOIS.

DUFRESNY, *courant à Regnard.*

Ta présence...

REGNARD.

Je dévance
Les amis
Qui t'ont promis...

DUFRESNY.

Une excuse ?

REGNARD.

Non, non,
Je refuse
Mondor mon voisin
Et son souper fin.

ENSEMBLE.

DUFRESNY *montrant le panier de vin.*	REGNARD.	DUBOIS.
Oui jusqu'à demain,	Oui, jusqu'à demain	
Le verre à la main,	Mettons-nous en train;	
J'ai dans ce jus divin,	Je vois là dans ce vin	
L'ame du festin,	L'ame du festin ;	
Mieux que chez Mondor;	Mieux que chez Mondor,	De laisser Mondor
Chez nous c'est encor	Chez toi c'est encor	Ce soir il a tort ;
Sa gaîté, son esprit,	Sa gaîté, son esprit,	Car ce n'est que l'esprit
Qu'à table on nourrit.	Qu'à table on nourrit.	Qu'ici l'on nourrit.

REGNARD.

Chez lui point de bons mots
Des convives bien sots,
Au lieu qu'entre nous, dans ta retraite,
La discrette
Chansonnette,
Du verre bien plein
S'échappe soudain.

(*Reprise du trio.*)

DUFRESNY.

Personne ne se fera attendre, sois tranquille! rien ne manquera.

DUBOIS *à part.*

Que le souper.

REGNARD.

Je t'apporte un sujet à traiter ensemble. En voici le plan, (*il tire un papier de sa poche*) et je crois que cela promet. (*Il parcourt des yeux son papier.*)

DUFRESNY *sautant de joie.*

Cela promet! (*courant à Dubois.*) Ne te le disois-je pas? voilà une ressource.... va chez le traiteur.

DUBOIS.

Doucement, monsieur, la pièce n'est pas finie.

DUFRESNY.

Le plan déjà tracé! il n'y faut plus que les paroles.... bagatelle, je n'ai jamais été embarrassé, moi, que de la conduite.

DUBOIS.

Que de la conduite! je le crois bien.... est-ce que nous en mettons quelque part?

REGNARD.

Je te laisserai cette esquisse, tu la liras à ton aise. Il faut que ce matin j'aille chez le ministre qui m'en a fait prier, j'ignore pourquoi.

DUFRESNY.

Le ministre, oh! parbleu! je crois que nous sommes brouillés ensemble, et sur un mot piquant qu'il a dit de moi, je lui ai fait un mémoire.

DUBOIS *à part.*

Autre folie!

REGNARD.

Comment donc!

DUFRESNY.

Nous avons à parler de tant d'autres choses! (*à Dubois.*) Toi, laisse-nous, et cours où je t'ai dit.

DUBOIS, *à part.*

Chez le traiteur! voilà un joli à-compte à lui porter.

(*Il sort.*)

SCENE XII.

REGNARD, DUFRESNY.

DUFRESNY *à Regnard.*

Voyons ce plan, c'est comme cela que j'ai commencé. Sans toi, je n'aurois jamais songé à travailler pour le théâtre.

REGNARD.

Aussi, je m'en fais souvent un titre de gloire. Pour celui de notre pièce, il sera, je crois, assez plaisant : *attendez-moi sous l'orme.*

DUFRESNY.

Oui, oui, les personnages se présentent; l'officier en garnison, qui promet mariage!

REGNARD.

Le gascon qui veut payer ses dettes.

DUFRESNY.

AIR : *dans la vigne à Claudine*

Le fat qui se lamente
D'être partout chéri ;
La veuve que tourmente
L'ombre d'un cher mari,
Tous deux dans la réforme
Vont habiter les champs...
Attendez-les sous l'orme,
Vous attendrez long-tems.

REGNARD.

Même AIR :

Prenez une bergère
Au premier mouvement ;
La plus tendre est légère
Et prompte au changement;
Pour peu que l'on s'endorme
Il n'est déjà plus tems ;
Attendez-la sous l'orme,
Vous attendrez long-tems.

DUFRESNY *vivement.*

Bon! et voilà déjà le dernier couplet pour le public.

AIR : *de Dufresny.*

Nous aurons votre pratique,
REGNARD.
Si la pièce vous a plu;
DUFRESNY.
Nous fermerons la boutique
REGNARD.
Si nous vous avons déplu.
DUFRESNY.
En attendant la réforme,
Nous vous rendrons votre écu...
ENSEMBLE.
Attendez-nous sous l'orme.

REGNARD.

Ma foi, de ce train-là, nous aurons bientôt fini, et tant mieux, car dans quelques jours, j'aurai un petit voyage à faire.

DUFRESNY.

Un voyage! est-ce encore en Laponie, ou chez les Algériens.

REGNARD.

Ah! dieu m'en garde! j'en suis bien revenu.

AIR : *Vaudeville des petits Montagnards.*

Par trop de courses et d'épreuves,
J'ai cherché bien loin, dieu merci,
Des choses que je croyois neuves,
Et qui se rencontroient ici.
Comme Alger, les lieux où nous sommes
Ont leurs corsaires, j'en réponds;
Et l'on peut voir de petits hommes,
Sans voyager chez les Lapons.

DUFRESNY.

Oui, mais en revanche.

Même AIR :

Sans quitter les bords de la Seine,
Que d'objets dignes des regards!
De chez soi, l'on peut voir Athène,
Ses grands maîtres dans tous les arts;

Le sexe charmant et sensible
Précepteur du goût, des talens,
Un peuple aussi gai qu'invincible,
Et des héros avant trente ans.

REGNARD.

Tu as raison, aussi me voilà fixé, je ne vais qu'à quelques lieues d'ici, chez un trésorier de France, pour traiter avec lui.

DUFRESNY.

Encore une charge, à toi! déjà grand bailly de je ne sais quelle province, et lieutenant des eaux et forêts de Dourdan. Je ne me rappelle pourtant pas, qu'Anacréon, notre maître, fût chargé de beaucoup de titres.

REGNARD.

Eh! mon ami.

AIR : *Vaudeville du Joker.*

Dans le monde, tout à mes yeux
Prouve qu'il faut une existence,
Et ce trésorier déjà vieux
Me propose sa survivance.

DUFRESNY.

Quoi! mon cher, d'un obscur vieillard
Tu ferois ta muse héritière!
N'as-tu donc pas, dis-moi, Regnard,
La survivance de Molière!

REGNARD.

Oh! celle-là, flatteur que vous êtes, on ne l'aura jamais, et je cours au plus facile. Cette charge sera pour moi, quelque jour, une retraite honorable.

DUFRESNY.

Quelque jour? tu penses donc à l'avenir.

REGNARD.

Beaucoup.

DUFRESNY.

Et moi, tout au plus au lendemain. Tiens, tu as toujours eu dans l'esprit un fonds d'inquiétude, et malgré toute ta gaîté, gare que le chagrin n'arrive.

REGNARD.

Impossible; je ne me marierai jamais.

DUFRESNY.

Ni moi.

REGNARD.

Ni toi... C'est autre chose; et je gagerois presque, que tu es marié avant la fin de l'année.

DUFRESNY.

Moi, ah! ciel! non, en vérité, quand même je serois amoureux; car ne le sais-je pas bien?

AIR : *L'Amour est un enfant trompeur.*

L'hymen est le fils de l'amour
Mais plus fier et plus traître,
Déjà vieux dès le premier jour,
Il gronde, et parle en maître.
Bientôt par un poison charmant,
Il fait mourir, en se jouant,
L'Amour qui l'a fait naître.

REGNARD.

Dis-moi donc ce que tu deviens; est-ce ici, plutôt qu'ailleurs, qu'il faut te chercher à présent.

DUFRESNY.

Mais oui... cet appartement est tout-à-fait de mon goût.

REGNARD.

Tu n'es pas difficile. Et as-tu toujours dans la maison, cette jeune femme que je t'ai plusieurs fois entendu traiter de voisine, d'un air et d'une figure assez distingués.

DUFRESNY.

Distingués... tu trouves...., en effet.

SCENE XIII.

LES MÊMES, MAD. DUHAMEL.

Mad. DUHAMEL *en dehors.*

Mon voisin, puis-je entrer un moment.

DUFRESNY *allant ouvrir.*

C'est elle.

Mad. DUHAMEL *en entrant.*

Pardon; il s'agit d'une affaire pressée. J'ai oublié de vous

dire, qu'en votre absence un huissier étoit venu pour votre capitation, qu'on a portée à cent francs.

DUFRESNY.

Cent francs! ma foi dans ce moment.

REGNARD.

Que n'envoyois-tu chez moi?

DUFRESNY.

En vérité, mon cher, je ne songeois plus aux avertissemens; un huissier, dites-vous.

Mad. DUHAMEL.

Il étoit revenu pour me parler. Vous êtes ici, il veut vous voir. Dites-lui que vous êtes un homme de lettres; cela vous sera bien facile à prouver, et il n'est pas sans crédit dans les bureaux.

DUFRESNY.

Lui!

Mad. DUHAMEL.

Il vient, je vous laisse, adieu.

(*Elle sort.*)

DUFRESNY.

Du crédit dans les bureaux! voilà un Mécène d'un nouveau genre!

REGNARD.

Et une voisine bien obligeante. Parbleu! il faut voir cet huissier qui protège les talens.

SCENE XIV.

REGNARD, DUFRESNY, DUMONT.

DUMONT *en entrant.*

Ah! Je le trouve donc enfin.... qui de vous s'appelle monsieur Rivière.

DUFRESNY.

C'est moi.

DUMONT.

On a dû vous dire pourquoi je viens, dépêchons nous, je suis pressé, les affaires m'accablent

AIR: *des trembleurs.*

J'ai de Normands intraitables
Trois débiteurs insolvables,

Et deux gascons, pauvres diables,
Qu'aujourd'hui je fais payer.
Huit congés pour la quinzaine,
Des sentences par douzaine,
Certes, ma journée est pleine.

REGNARD.

Vive le métier d'huissier.

DUMONT.

Vous sentez bien que les riches qui m'emploient, ne sont pas faits pour attendre.

DUFRESNY.

Surtout au profit des pauvres.

DUMONT.

Les pauvres! j'ai bien le tems de les plaindre; ça, monsieur Rivière, soldez-vous votre capitation, oui, ou non.

DUFRESNY.

Ma foi, j'y penserai, et dans quelques jours....

DUMONT.

Madame Duhamel prétend qu'on s'est trompé à votre égard, attendu que vous êtes une espèce d'auteur.

REGNARD.

Oui, vraiment il a une sorte d'esprit.

DUMONT *à part.*

Il n'en a pas trop l'air.

REGNARD.

Je gagerois que vous êtes connoisseur.

DUMONT.

Moi! parbleu, je passe ma vie avec les poëtes; et je dois bientôt souper avec messieurs Regnard et Dufresny.

REGNARD.

Ce soir, si vous voulez.

DUFRESNY.

Ils ne sont pas plus gros seigneurs que nous!

DUMONT.

Vous croyez?... de plus, je sais mon théâtre par cœur. Dernièrement encore, j'ai joué en société dans la belle pièce des Horaces.

DUFRESNY.

Ah! ah!

DUMONT.

J'y faisois le rôle de licteur.

REGNARD.

C'est juste. Un huissier à verge, peut bien porter les faisceaux.

DUMONT.

Ainsi donc, monsieur Rivière, quel est votre genre ? chantez vous le vin, ou les moutons, les belles, ou les exploits.

REGNARD.

Les exploits ! il vous les laisse.

DUMONT.

C'est que, décidément, si vous voulez que je vous donne, par tout, pour un homme de lettres...

DUFRESNE.

Vous vous chargez donc de proclamer le mérite.

REGNARD.

Monsieur est peut-être aussi l'huissier du Mont-Parnasse.

DUMONT *naïvement.*

Non, monsieur, je ne vais que jusqu'à la barrière d'Enfer.

DUFRESNE.

Le Mont-Parnasse n'est pas dans son arrondissement.

REGNARD.

Eh ! bien, voulez-vous un petit échantillon de sa prose.

DUMONT.

Non, point de prose.

DUFRESNE.

Je vais donc vous montrer de mes vers.

DUMONT.

Non ! point de vers. Madame Duhamel dit que vous faites très-bien des chansons, et comme j'ai envie de me marier.

REGNARD.

Vous !

DUMONT.

J'en voudrois une...

DUFRESNE.

En l'honneur du mariage ?

REGNARD.

Vous ne pouviez mieux vous adresser qu'à nous.

DUFRESNY.

Le sujet m'inspire.

REGNARD.

Et moi aussi.

DUFRESNY.

Vîte une plume pour noter à mesure.

REGNARD.

Vîte une lyre pour m'accompagner.

(*Il prend la guittare.*)

(*Ce morceau est chanté alternativement.*

DUFRESNY.

AIR : *Du citoyen Vesche.*

O hymen protecteur du chagrin domestique!

REGNARD.

Divinité mélancolique !

DUFRESNY,

Toi dont une épouse,...

DUMONT,

Oh! pour le coup
Ce chant triste est peu de mon goût.

DUFRESNY, *plus vivement.*

Loi dont une épouse, un époux
Obtiennent les biens les plus doux,

REGNARD.

L'une les maux de cœur.

DUFRESNY.

L'autre les maux de tête !

REGNARD.

Patron des animaux solitaires, jaloux,

DUFRESNY.

Et des hiboux.

REGNARD.

Et des coucoux.

DUMONT, *en colère.*

Et des coucoux.

ENSEMBLE.

REGNARD ET DUFRESNY.

Vois cet amant à tes genoux,
Et que ta faveur s'arrête,
Toujours sur lui, jamais sur nous...

DUMONT.

Impertinens, que dites-vous ?
Craignez l'effet de mon courroux.

C'est ainsi que vous me traitez, moi, et Mad. Duhamel qui est ma future.

DUFRESNY, *vivement.*

Mad. Duhamel, votre future! C'est Mad. Duhamel que vous épousez,

DUMONT.

Oui, et je vous prépare, à vous, une fête! j'avois une sentence exécutoire.... point de grace; vous verrez beau jeu.

(*Il sort.*)

REGNARD, *à Dufresny.*

Laisse-le dire; nous voilà en bonne humeur pour ce soir.... je vais chez le ministre, je reviendrai.

SCENE XV.

DUFRESNY, *seul.*

Ma voisine prendroit cet homme, est-il possible!.... je lui croyois plus de goût.... J'en suis fâché, vraiment; fâché... pour elle, et je sens que toute ma gaité s'est évanouie.

SCENE XVI.

DUFRESNY, Mad. DUHAMEL, *accourant.*

Mad. DUHAMEL.

Qu'avez-vous fait? Dumont sort furieux; il menace.

DUFRESNY.

Quoi! vous êtes de moitié dans l'espèce d'épithalame qu'il demandoit?

Mad. DUHAMEL.

Est-ce pour cela que vous l'avez traité si mal?

DUFRESNY.

Ma foi, vous m'excuserez; mais je lui ai dit ce que je pensois du mariage, surtout avec un homme tel que lui.

Mad. DUHAMEL.

Oh! pour son mérite, je vous l'abandonne; voilà, en effet, le mari qu'on me propose!

DUFRESNY. *vivement.*

Vous ne l'aimez pas, ma voisine? Eh! bien, je m'en étois douté.

Mad. DUHAMEL.

J'ai tort, peut-être, car si je dois être heureuse avec lui.

DUFRESNY.

Dans les assignations... jusqu'au cou!

Mad. DUHAMEL.

Il est vrai, cela ne vaut pas les chansons auxquelles vous m'aviez presqu'habituée, et je crois en vérité, qu'à chaque vers que j'entends de vous, Dumont me paroît plus sot de moitié.

DUFRESNY.

Seroit-il possible? Eh bien, achevons-le, ma voisine, achevons-le, j'ai ici un recueil tout entier.

Mad. DUHAMEL.

Mais, que voulez-vous? une tante me presse.

DUFRESNY.

Qu'elle l'épouse.

Mad. DUHAMEL.

Et puis l'état de veuve! Ce n'est pas quand on n'a rien, qu'il est permis de rester libre.

DUFRESNY.

Ma foi, c'est ma liberté qui me console de ne rien avoir.

Mad. DUHAMEL

L'esprit est un trésor, et à ce compte-là, mon voisin, je vous crois très-riche.

DUFRESNY.

Si bien, n'est-ce pas, qu'avec mes comédies à la main, je pourrois presque me donner pour un bon parti.

Mad. DUHAMEL.

Mais, au moins pour le plus gai de tous.

DUFRESNY.

Oh! si gai, ma voisine, que je serois homme à engager ce qui me reste, pour tenir table, au moins, le jour du mariage.

Mad. DUHAMEL.

Eh bien, plus de travail et d'économie de chaque côté, le lendemain tout se répare.

DUFRESNY.

Charmante philosophie ! Savez-vous bien que vous êtes très-aimable?

Mad. DUHAMEL.

Je reçois ce compliment comme vous le faites ; c'est sans conséquence, à présent que nous allons nous quitter.

DUFRESNY.

Nous quitter ? vous êtes donc bien avancée avec ce Dumont.

Mad. DUHAMEL.

Si avancée, (*tirant un papier de sa poche*) que voilà le contrat en blanc qu'il ne s'agit plus que de signer.

DUFRESNY, *le prenant.*

Le contrat !

Mad. DUHAMEL.

Ayez la bonté de le lire.

DUFRESNY.

Moi !

Mad. DUHAMEL.

Vous me conseillerez. On dit que les auteurs de comédies s'entendent tous en mariage.

DUFRESNY, *avec humeur.*

On a tort. Je n'y entends rien.

Mad. DUHAMEL.

AIR *de* Claudine *On ne peut pas choisir, deux fois.*

Quoi ! ma prière vous chagrine !
Vous toujours si doux et si bon !
Vous refusez votre voisine !

DUFRESNY, *d'un ton plus doux.*

Ah ! je vous demande pardon.
Il est vrai que dans nos ouvrages
Où figurent tous les états,
Nous parlons bien de mariages...
Mais nous en restons aux contrats.

SCENE XVII.

LES MÊMES, DUBOIS,

DUBOIS, *accourant.*

Monsieur, monsieur, qu'ai-je appris ? on va nous saisir. Dans une heure les sergens seront ici. Un certain Dumont est à leur tête. Quelqu'un de la troupe me l'a dit en confidence.

Mad. DUHAMEL.

Quoi ! Dumont oseroit ! je le préviendrai... permettez-moi. (*se disposant à sortir.*)

DUFRESNY.

C'est bien cela qui m'inquiète ! où allez-vous donc ?

Mad. DUHAMEL.

Je reviens dans un moment.

(*Elle sort.*)

DUBOIS, *arrêtant son maître.*

C'est moi qu'il faut écouter. Aussi bien, que peut-elle faire contre ce Dumont ?

DUFRESNY, *jetant le contrat sur la table.*

Lui ! l'épouser !... assurément, je ne le lirai pas ce contrat.

DUBOIS.

Ah ! monsieur, quelle esclandre cela va faire, et encore dans un logement que vous commenciez à préférer à tous les autres.

DUFRESNY.

Au contraire, Dubois, il me déplaît. Je n'y serois pas resté, et tu peux aller tout de suite, donner congé de ma part.

DUBOIS.

Donner congé !... pourquoi faire ? Eh ! monsieur, dans une heure, ils auront achevé notre déménagement.

DUFRESNY.

Garde tes plaisanteries.

DUBOIS.

Comment ! de l'humeur pour la première fois de votre vie, seriez-vous un peu affecté ?

DUFRESNY.

Laisse-moi.

DUBOIS.

Vous laisser, mon cher maître, quand vous êtes dans l'embarras. Allons, allons, nous en avons vu bien d'autres.

AIR : *Du porteur d'eau* (*de la* Pauvre Femme.)

De la gaîte, de la raison,
Je vous suivrai, ne vous déplaise,
Et s'il faut aller en prison,
Nous travaillerons à notre aise.
Si je pouvois incognito,
Sauver des mains de ce bourreau
Quelque livre, ou quelque tableau!
Surtout leur ferons-nous cadeau
De ce clos de Vougeot?
Ah! nous serions réduits tantôt
A l'eau.
Pour un auteur quel triste mot
De l'eau!
Je veux cacher presto
Quelques flacons dans mon manteau.

DUFRESNY.

Fais ce que tu voudras.

DUBOIS.

Quelle indifférence! pour moi, tout en les guettant, je vais faire notre inventaire, et leur épargner le plus de peines que je pourrai.

(*Il sort et emporte le panier de vin.*)

SCENE XVIII.

DUFRESNY, *seul.*

Ce pauvre Dubois, je le gronde, j'ai de l'humeur avec lui, j'en avois avec madame Duhamel; je ne me reconnois plus. C'est ce contrat, je crois... Et pourquoi donc me déplaît-il si fort? Est-ce qu'en effet?... Comment? serois-je jaloux de Dumont. Bon Dieu! il ne me manqueroit plus que cela! Qui, moi, j'aimerois! Mais je commence à le craindre! Sans défiance contre madame Duhamel, contre ses soins, si prévenans et ses regards si doux. Quoi!

AIR : *du citoyen Méhul.*

Lorsqu'en ces lieux je me confine,
Loin d'un sexe, à la ruse instruit,
C'est ma pauvre et simple voisine
Qui, sans le vouloir, me séduit.
O ! syrènes enchanteresses
Ignorois-je que, parmi vous,
Le moins capable et d'art et de finesse
(*ter.*) Est encore à craindre pour nous?

SCENE XIX.

DUFRESNY, Mad. DUHAMEL.

Mad. DUHAME *en entrant, à Dufresny.*

AIR : *De la parole.*

Je m'empresse de revenir,
Juges combien ma joie est grande,
J'apporte, et je puis vous l'offrir
La somme que l'on vous demande.

DUFRESNY.

Que dites-vous ?

Mad. DUHAMEL.

On se doit tout entre voisins,
Dans ces petits momens d'épreuve !

DUFRESNY.

Vous si sensible à mes chagrins;
Ce don m'est offert par vos mains !
Ah ! c'est le denier.

Mad. DUHAMEL.

Oui, c'est de le denier.

DUFRESNY. DE LA VEUVE. M. DUHAMEL. DE LA VEUVE.

Mad. DUHAMEL.

Et vous savez que celui-là ne se refuse jamais.

DUFRESNY.

Je suis vraiment touché; mais je vous dois déjà, et Dieu sait quand je pourrai vous rendre.

Mad. DUHAMEL.

Si ce n'est que cela.

DUFRESNY.

Peut-être encore votre bon cœur a-t-il emprunté cet argent pour venir à mon secours.

Mad. DUHAMEL.

Non... Cela eût pu faire partie de ma dot Je crois que je refuserai Dumont; vous voyez donc bien que cet argent est libre.

DUFRESNY.

Quoi! avec tant de charmes et de vertus, vous auriez encore une dot!

Mad. DUHAMEL.

Si je puis donner ce nom à une centaine d'écus, le fruit de mes épargnes.

DUFRESNY, *vivement.*

Cent écus! vous avez cent écus! de quoi payer le jour des nôces, et encore le lendemain! ah! ciel!

Même AIR *que ci-dessus.*

Partager avec un voisin
Un bien sacré tel que le vôtre!
Une dot suit toujours la main,
Sépare-t-on l'une de l'autre?
Non, l'honneur sait trop m'éclairer
Pour que je cède à cette épreuve.....

(*En s'approchant avec un peu d'embarras.*)

Mais puis-je à mes vœux me livrer!
Ah! daignez ne rien séparer...
Et je prends la dot.... (*bis.*) et la veuve.

Mad. DUHAMEL.

Comment! que voulez-vous dire?

DUFRESNY.

Le métier d'auteur vous sembloit un trésor, vous en jouirez... Mes chansons vous plaisent, je vous en ferai. Consentez seulement, et adieu le veuvage; je vous épouse.

Mad. DUHAMEL.

Quelle plaisanterie?

DUFRESNY.

Une plaisanterie! Eh! parbleu! ce contrat même de tout-à-l'heure! (*Il s'approche de la table.*)

Mad. DUHAMEL.

Quoi! sérieusement, le déchirer?

DUFRESNY, *s'asseyant devant la table.*

Mieux que cela. Le remplir tout-à-fait. Tenez, vos noms, comme ils sont là....

(*Il écrit et chante en même tems.*)

AIR: *Viens, donc mon Aline.*

Thérèse Fougère, etc.
Moi, Charles Rivière, etc.
Servant de notaire,
Reconnois de plus,
Qu'elle a pour dot et fortune,
Grace et bonté peu commune,
Puis cent bons écus,
Et trente par moi dus.
La prenant pour femme,
Promets en mon ame,
Payer à la dame,
Le prix total,
Tant amical,
Que principal;
Et ce, tant bien que mal,
En bon époux loyal. (*bis.*)

Mad. DUHAMEL.

Vous signeriez cet écrit!

DUFRESNY.

C'est fait... Imitez-moi, et j'embrasse ma femme.

Mad. DUHAMEL, *le retenant.*

Doucement... Est-ce que dans tout cela il y a rien de valable.

DUFRESNY.

Commment! avec ma signature et la vôtre? Les noms des notaires y seront bientôt.

Mad. DUHAMEL.

Oui; mais les cœurs y sont-ils?

DUFRESNY.

AIR: *De Vesche.*

Eh bien, puisqu'il faut tout vous dire,
Je crois avoir, depuis quelques momens

Enfin connu mes sentimens,
Et que mon cœur, si j'y sais lire,
Etoit à vous depuis long-tems.

DUFRESNY.
Etoit à vous depuis long-tems.

M. DUHAMEL.
Etoit à moi depuis long-tems.

DUFRESNY.

A ces lieux, c'étoit la tendresse
Qui seule prêtoit tant d'appas,
Et qui m'y rappelant sans cesse,
Me faisoit fuir ceux où vous n'étiez pas.

Mad. DUHAMEL.

C'est moi que votre cœur desire.
De vous ce nœud pourroit être chéri.

DUFRESNY.

De moi ce nœud sera toujours chéri
Ah! votre cœur est attendri...
A mes vœux, oui, daignez souscrire;
(*L'entraînant près de la table.*)
Trop heureux de la conduire
Que votre main daigne souscrire,

Mad. DUHAMEL.

Souscrire?

DUFRESNY *la faisant signer.*

Souscrire.

Mad. DUHAMEL.

Eh bien, j'embrasse mon mari.

DUFRESNY.

Je suis votre mari.

SCENE XX.

LES MÊMES, MAD. FROGÈRE, *entrant brusquement.*

Mad. DUHAMEL, *avec confusion.*

C'est ma tante!

DUFRESNY.

Ah! madame, vous ne pouviez arriver plus à propos.

Mad. FROGÈRE.

C'est ce que je vois.

DUFRESNY.

Je suis le plus heureux des hommes. Votre nièce m'a

engagé sa foi, et cet écrit... Lisez, madame; lisez, et signez aussi!...

Mad. FROGÈRE *à sa nièce.*

C'est-à-dire que vous me trompiez, et que ce mariage étoit résolu, quand vous me contiez ce matin, le beau secret de vos tendres sentimens pour M. Rivière.

DUFRESNY.

Que dites-vous?

Mad. DUHAMEL, *la retenant.*

Ma tante!

DUFRESNY.

Puis-je le croire?.... J'étois aimé! Ah! ciel! cet aveu décide et comble mon bonheur!

(*A madame Duhamel, qui semble embarrassée.*

AIR : *Sans le savoir.*

Pourquoi rougir et s'en défendre?
Sans le savoir sur ce cœur tendre
J'avois acquis quelque pouvoir!
Ah! si par un malheur extrême
Je le perdois sans le vouloir;
Que cela m'arrive de même,
Sans le savoir.

Mad. FROGÈRE.

En attendant, vous saurez que Dumont....

DUFRESNY.

Eh! madame, point d'idée triste; pensons plutôt à la nôce.

SCENE XXI.

LES MÊMES, DUBOIS.

DUBOIS, *couvert d'un manteau dont les poches sont pleines.*

Oh! pour le coup, entendez-vous ce bruit?...

Mad. FROGÈRE.

Oui, oui, ce sont les violons qui viennent.

DUBOIS.

AIR : *Un curé bon patriote.*

Avec sa triste cohorte,
Ce Dumont vient d'arriver;
Mais vous voyez si j'emporte
Tout ce que j'ai pu sauver.

DUNRESNY.

Va, mon ami, ne crains rien,
S'il vient pour saisir mon bien,
Moi plus prompt,
Que Mumont,
J'ai déjà saisi le sien. (*ter.*)

DUBOIS.

Comment!

SCÈNE XXII.

LES MÊMES, REGNARD, DUMONT.

DUMONT, *à Regnard.*

Entrez, entrez, vous allez voir qu'il ne s'agit plus de chansons.

REGNARD.

Assurément. (*à Dufresny*) Embrasse-moi, mon cher, embrasse-moi.

DUFRESY.

Tu as un air de joie et de compliment!

DUMONT.

Oui; félicitez-vous... Mais il faut à l'instant même...

Mad. FROGÈRE.

Eh! mon pauvre Dumont, tu n'es qu'un sot d'arriver si tard. Ma nièce a signé, elle l'épouse.

DUMONT.

Madame Duhamel!... Un quidam comme celui-là.

Mad. FROGÈRE.

Et te voilà débouté complettement.

DUBOIS.

Est-il possible?

REGNARD, *à Dufresny.*

Qu'entends-je, mon cher?

DUFRESNY.

Oui. Permets que je te présente ma femme.

REGNARD.

Depuis que je t'ai quitté, tu es son mari?

DUFRESNY.

Mais à peu de chose près...

REGNARD.

Quoi! quand je te disois qu'avant la fin de l'année...

DUFRESNY.

Tu te trompois. C'est avant la fin du jour; oui, vraiment.

AIR *nouveau du citoyen Vesche.*

Tel Crésus pour son mariage
Fait un contrat in-folio;
Tel mineur, souvent trop peu sage,
Passe le sien *incognito.*
Tel Robin l'accorde à Jeannette
In extremis, et par vertu...
N'est-il pas juste qu'un poëte
Signe le sien en impromptu!

DUMONT.

Il s'achevera donc en prison. Vous ne savez pas où se montent les frais; laissez-moi faire.

Mad. DUHAMEL.

Je réponds pour lui; prenez le peu que je possède; je n'aurai jamais rien donné avec plus de plaisir.

Mad. FROGÈRE, *à part.*

Quelle folie!

REGNARD *à Mde. Duhamel.*

Votre bon cœur me charme; mais un moment, je vous prie. (*à Dufresny.*) C'est, mon cher, au sujet de ton mémoire, et comme ton ami, que j'avois été mandé chez le ministre.

DUFRESNY, *avec étonnement.*

Bon!

DUMONT, *avec irronie.*

Monsieur chez le ministre... Ah! ah!

REGNARD.

Tiens, n'est-ce pas là ce mémoire que tu lui avois envoyé, en apprenant qu'il se croyoit hors d'état de t'enrichir. (*Il lit à haute voix.*)

« Après tant de bienfaits dont vous avez comblé les lettres » et les arts, il ne manque plus qu'une chose à votre gloire, » c'est qu'il reste, dans leur sein, un homme assez pauvre » pour faire souvenir de la détresse dont vous les avez tirés; » en conséquence, je vous supplie de me laisser dans mon » état. »

Signé, CHARLES RIVIERE DUFRESNY.

Mad. DUHAMEL, *avec surprise.*

Dufresny!

DUMONT.

Dufresny!

DUFRESNY.

C'est moi.

Mad. DUHAMEL, *se jetant dans ses bras.*

Je suis l'épouse de M. Dufresny!

DUFRESNY.

Ah! mon nom est bien peu de chose! voici Regnard.

(*Mad. Duhamel fait un geste de surprise.*)

REGNARD, *saluant madame Duhamel.*

Je suis enchanté en ce moment, d'être chargé de la réponse du ministre. (*à Dufresny.*) Elle est au bas de ton mémoire.

DUFRESNY, *jetant les yeux dessus.*

Néant à la requête!... (*avec surprise.*) Comment néant?

REGNARD *continue.*

» Il sera payé comptant, à Charles-Rivière Dufresny, » la somme de trois mille livres. »

Mad. FROGÈRE.

Trois mille livres!

DUBOIS, *courant à Dufresny.*

Ah! mon cher maître.

DUFRESNY, *à Mad. Duhamel.*

Ma foi, j'en suis ravi pour vous, je ne vous aurai pas porté malheur. Nous voilà en fonds, au moins pour quelques mois.

Mad. DUHAMEL.

Pour quelques mois! vous oubliez que c'est moi qui ferai la dépense.

Mad. FROGÈRE *à Dufresny.*

Vous étiez donc le Charles de mon quartier. J'avoue que tous les éloges que l'on fait de vos talens...

DUFRESNY.

Je savois bien que vous nous accompagneriez chez le notaire.

REGNARD.

Pour que l'impromptu y soit mis au net, n'est-ce pas?

DUMONT *s'approchant de Dufresny.*

Je vous demande pardon, monsieur, je suis fâché de ne vous avoir pas connu un peu plutôt.

DUFRESNY.

Un peu plus tard, vous voulez dire; mais pas de rancune, vous serez de la nôce. Quand les huissiers dansent, les pauvres gens reposent.

DUMONT.

Vous êtes bien bon.

DUBOIS.

Je vais donc aussi, grace à madame, avoir un peu de repos.

VAUDEVILLE.

Même AIR *que le précédent, Dubois à Mad. Duhamel.*

Rendez-le sage, et le ministre
L'aura moins enrichi que vous.
Comme, d'abord, sombre et sinistre
Ce jour devient riant et doux! (*bis.*)
Ici, pas l'ombre d'une espèce,
Nos meubles près d'être vendus!
Crac... Tout se change en allégresse,
C'est le plus doux des impromptus.

REGNARD, *à Mad. Duhamel.*

Oui vraiment, madame,
En voilà plus d'un à sa gloire!
Il se marie en impromptu,
En impromptu fait un mémoire
Qui l'enrichit en impromptu. (*bis.*)
Chez lui cultivez cet usage,
Et l'inspirant de plus en plus,
Ne lui laissez pas, en ménage,
Perdre le don des impromptus. (*bis.*)

Mad. FORGERE

C'est fort bien, messieurs, mais permettez-moi de le dire.
J'arrive à peine en cette ville,
J'entends citer les noms fameux
De plus d'un financier habile,
Plus célèbre encore que vous deux. (*bis.*)
Si leurs biens, comme on le répète,
Un beau matin leur sont venus,
Ils ont, ma foi, mieux qu'un poëte,
Le vrai talent des impromptus. (*bis.*)

Mad. DUHAMEL, *au public.*

Nous, d'une indulgence facile,
Nous nous flattons, en cet instant,
A vos yeux, si le vaudeville
Passe toujours pour un enfant, (*bis.*)
Ses jeux, pour de légères trèves
Qu'à vos travaux offre Momus,
Nous, ses acteurs, pour vos élèves,
Nos pièces pour des impromptus (*bis.*)

FIN.

LES
REVENANS,
COMÉDIE-PARADE.

A VERSAILLES, chez LEBLANC, Imprimeur-Libraire.

Ségur, Louis Philippe, comte de

LES

REVENANS,

COMÉDIE-PARADE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR LE C.EN L. P. SÉGUR L'AINÉ;

Représentée pour la première fois au Théâtre du VAUDEVILLE, le 27 Germinal an 6.

A PARIS,
Chez HUET, Libraire, rue Vivienne, N.° 8.

AN 6.e — 1798.

COUPLET D'ANNONCE.

AIR *du petit matelot.*

Souvent, grâce à notre folie,
Les morts ont fait peur aux vivans;
Etant enfans, je le parie,
Vous aviez peur des revenans:
Si le courage est nécessaire,
Aujourd'hui ce n'est que pour nous;
Car ici, par un sort contraire,
Les revenans ont peur de vous.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
CASSANDRE, Père d'Argentine,	C.en CHAPELLE.
ARGENTINE, Fille de Cassandre,	BLOSSEILLE.
SCAPIN, Ami de Cassandre,	LE NOBLE.
ARLÉQUIN, Amant d'Argentine,	LA PORTE.
GILLE, Amoureux d'Argentine,	C.enne LEGER.
ROSETTE, Femme de Gille,	HÉLÈNE.

La Scène se passe à Bergame, dans la maison de Cassandre, où logent Gille et Scapin.

LES REVENANS,

COMÉDIE - PARADE.

Le Théâtre représente un Salon.

SCÈNE PREMIÈRE.

CASSANDRE, et SCAPIN (*une lanterne à la main*).

CASSANDRE.

Je vous remercie, mon cher Scapin, d'avoir bien voulu m'éclairer.

SCAPIN.

Il est bien naturel, entre voisins, de se rendre ces petits services; mais qu'avez-vous? je vous trouve l'air bien triste, ce soir.

CASSANDRE.

Ah! Scapin, les pères de famille ont de

terribles embarras ; vous ne vous êtes jamais vu chargé d'une jeune fille.

SCAPIN.

Si fait ; mais ce nétait pas en qualité de père.

CASSANDRE.

AIR : *Buvons à tirelarigo.*

Garder une fille à vingt ans,
N'est pas chose facile :
Son cœur, à tous nos argumens,
La rend trop indocile ;
La raison a beau
Montrer son flambeau,
Elle éteint sa lumière ;
Celui des amours,
Malgré nos discours,
Est le seul qui l'éclaire.

SCAPIN.

Je le conçois ; mais Argentine est jolie, et l'on s'empressera de vous en débarrasser ; vous serez alors aussi heureux que moi.

AIR : *Nous nous marierons dimanche.*

Sans soins, sans emploi,
Exister pour soi,
Ah ! c'est un plaisir extrême.
Manger seul mon bien,
Ne tenir à rien,
C'est, pour moi, le bien suprême.

Vous m'en croirez,
Et vous vivrez
De même ;
Pour le bonheur,
C'est le meilleur
Système :
Ne songeant qu'à moi,
Je fais tout pour moi
Et ce n'est que moi,
Que j'aime.

CASSANDRE.

C'est une philosophie excellente, et qui est aujourd'hui fort en vogue.

AIR : *Une fille est un oiseau.*

Moi je suis depuis long-tems
Cette morale commode ;
Mais ce système à la mode
Ne vaut rien pour nos enfans.
Qu'un père au plaisir se livre,
De volupté qu'il s'enivre,
Pour lui seul qu'il veuille vivre ;
Je l'approuve comme vous ;
Mais, pour le bien des familles ;
Je voudrais qu'au moins nos filles,
Nous soumettant tous leurs goûts,
Ne vécussent que pour nous. *bis.*

SCAPIN.

Ce serait difficile à leur persuader.

CASSANDRE.

Ma fille Argentine me désole ; au-lieu de prendre un mari selon mon goût, elle s'entête comme une petite folle à pleurer son amant Arlequin que j'ai chassé d'ici, et qui vient de mourir en France.

SCAPIN.

Elle ne pleurerait pas tant s'il avait été son mari.

CASSANDRE.

Je crois qu'elle me fera perdre la tête.

SCAPIN.

Ah ! mon cher Cassandre, quelle perte vous feriez là !

CASSANDRE.

Vous savez combien je désirerais que ma fille épousât Gille, malgré ce que l'on m'a raconté de lui ; car on dit qu'il a divorcé et abandonné sa femme ; on ajoute qu'elle lui avait donné son bien, et qu'elle est morte de chagrin.

SCAPIN.

C'est une fable : Gille assure qu'il n'a jamais été marié, et il est trop bête pour être menteur.

CASSANDRE.

Quoiqu'il en soit, je n'ai rien à craindre : il est riche ; et me croyant bien vieux, il consent à épouser Argentine, sans dot.

SCAPIN.

C'est un excellent mariage pour vous.

CASSANDRE.

Gille est le gendre qu'il me faut.

SCAPIN.

Mais autrefois la figure noire et la gaîté d'Arlequin vous plaisaient assez.

CASSANDRE.

Fi ! c'était un mauvais sujet : il s'était laissé voler, par je ne sais qui, mille écus qui composaient tout son bien ; dès que je l'ai su, comme je suis juste, je l'ai chassé d'ici, et je lui ai défendu de jamais revoir ma fille.

SCAPIN.

Ce pauvre diable a été courir en France, d'où on nous écrit qu'il est mort. Dieu veuille avoir son âme, et Gille, sa maîtresse ! mais actuellement il ne doit plus vous inquiéter.

CASSANDRE.

Et si fait, morbleu ! il m'inquiète de

toutes façons; premièrement, comme j'ai occupé dès l'instant de son départ cette chambre où il couchait, depuis que je sais qu'il est mort, je sens là.... D'ailleurs j'entends souvent remuer derrière la boiserie;... mais n'allez pas croire que je suis un poltron.

SCAPIN.

Oh! le courage des Cassandre est connu depuis long-tems.

CASSANDRE.

AIR *du Menuet d'Exaudet.*

Si le vent,
En sifflant
Dans ma porte,
Fait un long gémissement,
Je crois qu'un revenant
Me menace et m'emporte.
Je crois voir
Le teint noir
Et l'œil sombre
D'un fantôme qui paraît;
Je tremble et vois que c'est
Mon ombre.

SCAPIN.

Cela prouve que les esprits-forts ne sont point exempts de faiblesses.

CASSANDRE.

L'autre sujet d'inquiétude que ce diable

d'Arlequin me donne, c'est que ma fille ne songe qu'à pleurer sa mort, et ne veut pas entendre parler de Gille.

SCAPIN.

Ne vous découragez pas.

AIR : *J'ons un curé patriote.*

Croyez-vous donc qu'Argentine
Puisse aimer long-tems un mort :
Moi, quand j'observe sa mine,
Je ris de ce vain effort ;
Sa flamme sans aliment
Va s'éteindre promptement ;
Son œil noir
Me fait voir
Qu'il faudra que son amant
Prouve souvent
Qu'il est vivant.

CASSANDRE.

Mais elle déteste Gille.

SCAPIN.

Vous avez pour vous l'autorité paternelle; quand vous le voudrez, tout sera bientôt conclu.

CASSANDRE.

J'ai du caractère, tant qu'on ne me résiste pas ; et lorsqu'Argentine pleure, je suis tout attendri ; en-un-mot, je ne veux pas la

forcer à se marier, mais je voudrais bien le lui persuader.

SCAPIN.

AIR : *La boulangère.*

Cassandre, au vrai, votre tourment
N'est rien qu'une vétille;
Courage, parlez seulement
En père de famille.
Ce qu'une fille de vingt ans
Craint, c'est de rester fille
Long-tems,
Oui, c'est de rester fille.

CASSANDRE.

Eh bien! je veux aller la voir, avant de me coucher, et lui en reparler; voulez-vous y venir avec moi, et me seconder.

SCAPIN.

Je suis prêt à faire tout ce qui peut être agréable à Gille et à vous.

CASSANDRE. = *Même air.*

De la marier promptement,
Je sens que mon cœur grille;
Venez soulager le tourment
D'un père de famille.
Ce que je crains dans mes vieux ans,
C'est de garder ma fille
Long-tems,
C'est de garder ma fille.

(Ils sortent.)

SCÈNE SECONDE.

ARLEQUIN et ROSETTE *entrent par une petite porte secrette et basse, faite dans la boiserie.*

ARLEQUIN.

Eh bien ! Rosette, je vous ai tenu parole ; et sans qu'on vous ai vue, vous voilà dans la maison où demeure votre infidèle, ce coquin de Gille, qui vous a plantée là, et qui veut me prendre ma maîtresse.

ROSETTE.

L'ingrat m'a abandonnée, en emportant à-la-fois mon bien et mon cœur.

ARLEQUIN.

Votre bien, c'est sa faute ; mais votre cœur, c'est la vôtre : pourquoi l'aviez-vous si mal placé.

ARLEQUIN.

Sait-on jamais ce qu'on en fait ? Mais, mon cher Arlequin, vous avez eu une excellente idée de louer pour moi la chambre qui est si près de celle-ci. Dites-moi, comment avez-vous pu faire faire cette porte secrette, pour passer d'une maison dans l'autre.

ARLEQUIN.

Lorsque Cassandre m'a chassé, il a été obligé de me laisser finir le dernier mois du quartier que j'avais payé ; moi, j'ai profité du tems qui me restait ; le voisin Géronte, qui est mon ami, et qui disposait de la chambre dont nous sortons, m'a aidé à ouvrir cette communication qui est si bien cachée que personne ne s'en doute. Pour éviter tous les soupçons, j'ai été faire un petit voyage ; ma bonne fortune vous a amenée dans la même voiture que moi ; nos malheurs communs nous ont rapprochés : et je viens tenter, s'il est possible, de r'avoir ma chère Argentine, et de vous rendre votre infidèle mari.

ROSETTE.

Je conviens que c'est un libertin, un mauvais sujet, mais que voulez-vous, il m'a ensorcelée.

AIR *de l'Officier de fortune.*

Si Gille était plus raisonnable,
Peut-être il ne me plairait pas.
La raison est fort respectable ;
Mois la folie a plus d'appas.
L'amour qui maîtrise nos âmes,
En aveugle lance ses traits,

Et, souvent, les meilleures femmes
Aiment les plus mauvais sujets.

ARLEQUIN.

Argentine n'est pas comme vous, elle n'aime pas les mauvais sujets : elle n'a jamais aimé que moi. Oh ! ma douce Argentine, ma chère Argentine ! me voilà donc près de toi. Il me semble qu'on ne respire bien que dans les lieux où tu habites.

AIR : *Vous m'ordonnez de la brûler.*

Dans un bois, sur un gazon frais,
Si le soir on repose,
Sans les voir, on sent qu'on est près
D'un lys ou d'une rose.
Ainsi, près de toi, ranimé,
Je sens, dans mon délire,
Qu'ici ta bouche a parfumé
Tout l'air que je respire.

ROSETTE.

Ah ! je ne dirai pas tant de douceurs à mon perfide ! si je le voyais, je crois que je l'étranglerais.

ARLEQUIN.

Diable ! mais c'est ce qui s'appelle aimer à la rage. Au-reste, étranglez-le, si cela vous est agréable, ou reprenez-le : pourvu que vous m'en débarrassiez, tout cela m'est fort égal.

ROSETTE.

Comment ferons-nous ; à quoi nous sert d'être ici, puisqu'il vous est défendu de vous y montrer, et que mon divorce ne m'y laisse aucuns droits. L'avarice vous en a chassé....

ARLEQUIN.

Mais l'amour m'y ramène ; et nous avons déjà un grand avantage, c'est que, cachés derrière cette cloison, nous entendrons tout ce qu'on dit ici.

ROSETTE.

Il n'est pas trop honnête d'écouter aux portes.

ARLEQUIN.

C'est la faute de ceux qui nous y ont mis. Il nous aurait été bien plus commode de retrouver ma chambre occupée par Argentine, au-lieu de son père ; mais je viens toujours d'y gagner beaucoup, en apprenant qu'elle m'est fidelle, et qu'elle m'aime mieux mort, que Gille vivant. C'est-il, cela, de la fidélité ? J'en demande bien pardon à toutes les femmes de la ville, mais il n'y en a pas beaucoup comme mon Argentine.

ROSETTE.

Je voudrais bien pouvoir en dire autant de mon ingrat ; mais....

AIR : *des deux Jumeaux.*

On sait bien qu'à toutes les belles
Les hommes jurent tendrement
Jusqu'au tombeau d'être fidèles ;
Mais ils écrivent ce serment
Sur le sable ou l'onde légère :
Le vent souffle, il n'en reste rien.

ARLEQUIN.

Mon Argentine, plus sincère,
Dans mon cœur a gravé le sien.

ROSETTE.

D'après ce que nous venons d'entendre, il me paraît que tout le monde à Bergame vous croit mort ; moi je ne savais pas que cet accident-là vous fût arrivé.

ARLEQUIN.

C'est le docteur qui a mandé de Marseille cette belle nouvelle, et si elle n'est pas vraie, ce n'est pas sa faute.

AIR *des cinq voyelles.*

Ce médecin
Inhumain,
Assassin,

Me fit presque mourir de faim.
Je touchais à ma fin :
Au-lieu d'une maladie,
J'en eus, grâce à son génie ;
Trois qu'il me donna ;
Il me saigna,
Me baigna,
Me purgea ;
Et par son quinquina,
Si bien m'empoisonna,
Qu'il vit mon corps qui se glaça,
Et pour mort me laissa.

ROSETTE.

Et vous avez eu l'audace de ne pas vous soumettre à son arrêt.

ARLEQUIN.

Oh ! dès que le docteur m'a abandonné, la santé m'est revenue ; mais si je n'épouse pas Argentine, je mourrai tout de bon, comme si je n'avais pas quitté le docteur.

ROSETTE.

Mais pour y parvenir, il serait bien nécessaire de vous confier à quelqu'un.

ARLEQUIN.

Je voulais d'abord confier ma résurrection et mon retour à mon ami Scapin ; mais d'après ce que nous avons entendu, je ne

sais plus trop si Scapin est toujours mon ami, car il me paraît un peu trop l'ami de Gille, qui n'est pas du tout mon ami.

ROSETTE.

On me croit morte tout comme vous; et si nous ne parlons à personne, il vaudrait autant que nous fussions morts tout-à-fait.

ARLEQUIN.

Air *du vaudeville de Figaro.*

A ma maîtresse gentille,
Malgré son sexe indiscret,
Sans craindre qu'elle babille,
Je confierais mon secret.
Car je sais que toute fille,
Mieux qu'une autre garde bien
Un secret, quand c'est le sien.

ROSETTE.

Mais comment parvenir à la voir sans nous faire voir par d'autres.

ARLEQUIN.

Au moyen de notre cachette, je puis tout essayer sans rien risquer, Cassandre est peut-être sorti de chez sa fille, et se sera arrêté chez Scapin qui loge sur le quarré; la chambre d'Argentine est au-dessus de celle-ci. Si je tâchais, par la cheminée, de lui faire entendre ma voix; si elle est seule, elle des-

cendra, et je lui parlerai ; si elle n'est pas seule, nous nous cacherons : ils ne trouveront personne, et nous nous divertirons de leur embarras.

ROSETTE.

Bon ! comme ils nous croyent morts, ils auront une peur terrible : ce sera toujours un commencement de vengeance.

ARLEQUIN *(près de la cheminée)*.

Air *de la baronne.*

Mon Argentine,
Tu pleures mon malheureux sort.
Mais ta grâce douce et divine
Fera bientôt revivre un mort,
Mon Argentine.

ROSETTE.

Elle n'entendra sûrement pas les paroles ; mais elle reconnaîtra la voix.

(On entend du bruit).

ROSETTE ET ARLEQUIN.

Air : de la Monaco.

On va descendre,
J'entends du bruit.
A nos vœux vient-elle se rendre.
Hélas ! Cassandre,
Je crois, la suit.
Je sens mon espoir qui s'enfuit.

ARLEQUIN. = *Suite de l'air.*

Qu'il est cruel, quand on espère
D'avoir un tête-à-tête heureux,
De le voir troublé par un père.
On est si bien lorsqu'on est deux !

ARLEQUIN ET ROSETTE.

La reprise de l'air.

On va descendre,
J'entends du bruit ;
Cachons-nous, son père la suit.

(Ils sortent).

SCÈNE TROISIÈME.

CASSANDRE, ARGENTINE, GILLE, et SCAPIN.

ARGENTINE.

Air : *Ah ! le bel oiseau.*

Ah ! c'est la voix d'Arlequin,
Mon cœur ne peut s'y méprendre ;
Vous le nierez tous en-vain,
C'est bien la voix d'Arlequin.

SCAPIN. = *Même air.*

Quoi, vous croyez qu'Arlequin
Etant mort peut vous entendre ?

GILLE *(à part) Même air.*

C'était un son féminin :
La peur commence à me prendre.

ARGENTINE. = *Même air.*

Arlequin, cher Arlequin.

CASSANDRE. = *Même air.*

Moi je n'y puis rien comprendre.

ARGENTINE. = *Même air.*

Arlequin, cher Arlequin.

CASSANDRE. = *Fin de l'air.*

Vous voyez qu'on ne voit rien.

ARGENTINE.

Serait-ce une illusion? Il me semble encore que je l'entends.

SCAPIN.

Pur effet de l'imagination : on croit toujours voir et entendre par-tout ce qu'on aime.

GILLE *(à part).*

Et ce qu'on n'aime pas, aussi; car j'ai cru entendre la voix de ma femme.

CASSANDRE.

Je ne suis pas homme à m'épouvanter facilement; mais cette voix m'a frappé, comme ma fille.

SCAPIN.

Comment voulez-vous qu'on chante quand on est mort ? Aurez-vous tout de bon la faiblesse de croire aux revenans ?

CASSANDRE.

C'est un sujet sur lequel il n'est pas sage de plaisanter ; vous autres incrédules, vous ne croyez à rien, et moi je crois à tout.

Air du vaudeville d'Épicure.

De l'enfer et du purgatoire
On a bien vu des revenans.
On m'en a conté mainte histoire
Que l'on croyait au bon vieux tems ;
Aujourd'hui l'on n'y croit plus guères ;
Vous pensez être bien savans :
Pourtant auprès de vos grands pères
Vous n'êtes tous que des enfans.

GILLE.

Ah ! quant à vos histoires de revenans, je ne dis pas que je ne les crois pas, mais je dis que je ne les aime pas.

ARGENTINE.

Je voudrais bien qu'il fût possible de revenir de l'autre monde, et pourvu que je ne fusse pas toute seule, rien ne serait si doux que de voir l'ombre de mon cher Arlequin.

GILLE.

Ce que vous dites là, Mademoiselle, n'est pas honnête ; quand vous avez un amant tourné comme moi, pouvez-vous vous amuser à dire des douceurs à un mort ; mais, patience....

AIR *des Visitandines.*

Argentine, je dois vous plaire ;
Arlequin était noir et laid,
Et moi, vous voyez au contraire,
Que je suis blanc, jeune et bien fait.
Que je suis bien mieux votre fait.
Eh ! que ferait son cœur du vôtre ?
Puisqu'il n'est plus, sans contredit,
Qu'une ombre vaine, qu'un esprit.

ARGENTINE. = *Méme air.*

Et vous n'êtes ni l'un ni l'autre.

CASSANDRE.

En vérité, je ne conçois rien à tout ce qui vient d'arriver ; cette voix m'inquiette ; d'où peut-elle venir ? Je crois que ce malheureux Arlequin a juré de ne me pas laisser un moment de repos.

GILLE.

AIR : *Ne v'la-t-il pas que j'aime.*

Ce diable d'Arlequin a tort,
Il est trop indocile ;
Car son métier, puisqu'il est mort,
Est de rester tranquille.

SCAPIN.

Il ne l'est que trop, le pauvre homme, et c'est la peur qui vous agite.

CASSANDRE.

Je n'ai pas peur, mais j'aime à tout approfondir, et je ne dormirai pas en repos, que je n'aye bien examiné ce qui peut avoir causé ce bruit surprenant.

ARGENTINE.

Vous avez raison, mon père : ce que nous avons entendu n'est pas naturel, et il y a sûrement quelque mystère là-dessous.

CASSANDRE.

Je n'y puis plus tenir ; venez ma fille, prenez une lumière, voyons s'il n'y a personne autour d'ici.

SCAPIN.

C'est une promenade bien utile, en vérité.

AIR : *Va-t-en voir s'ils viennent, Jean.*

Désirez-vous, mon ami,
Pendant votre absence,
Sous le lit, qu'on cherche ici.

CASSANDRE. = *Même air.*

Mais, d'honneur, j'y pense.

GILLE. = *Même air.*

Chez moi j'y regarde aussi,
Le soir, par prudence.

SCAPIN *(pendant qu'Argentine et Cassandre sortent).*

Va-t-en voir s'ils viennent, Jean.
Va-t-en voir s'ils viennent.

SCÈNE QUATRIÈME.

GILLE et SCAPIN.

GILLE.

Ma foi, je suis bien aise de te trouver un moment seul : sais-tu bien que j'ai cru entendre la voix de ma femme ; j'en tremble encore.

SCAPIN.

L'imbécile ! il y a cinq ans que tu n'en as entendu parler : elle est sûrement morte; crois-tu qu'une femme revienne de l'autre monde pour courir après son mari.

GILLE.

Ma foi, pour le faire enrager, cela serait peut-être possible ; mais, à-propos, je veux te laver la tête.

SCAPIN.

Je te le rendrai; que me reproches-tu?

GILLE.

De me beaucoup promettre, et de ne me rien tenir.

SCAPIN.

Je te promets ce que tu veux, et je tiens ce que je peux.

GILLE.

Mais pendant que tu promets, je te donne, moi : tu me fais dépenser un argent du diable, en pure perte, dans tous les cabarets de la ville, et tu n'as encore rien fait pour moi.

SCAPIN.

Comment, je n'ai rien fait pour toi; n'ai-je pas soutenu à Cassandre que tu n'avais jamais été marié? Ne t'ai-je pas débarrassé de ton rival Arlequin ? Ne lui ai-je pas caché adroitement ses mille écus, qu'on ne lui aurait restitués qu'après ton mariage, s'il ne fût pas mort? Ne l'ai-je pas fait chasser d'ici? Tu ne sais pas plaire à ta maîtresse : veux-tu que je lui plaise pour toi?

GILLE.

Mais je plais au père; n'est-ce pas à-peu-près la même chose?

SCAPIN.

Oui, si c'était à-peu-près lui que tu voulusses épouser.

GILLE.

Mais Scapin, il faut absolument que j'épouse Argentine. Comment y parviendrons-nous ?

SCAPIN.

Mon ami, ce qu'on ne peut obtenir par la persuasion, il faut l'avoir par la force.

GILLE.

Pardi, c'est un drôle de moyen; tu veux peut-être que je batte mon beau-père, pour devenir son gendre.

SCAPIN.

AIR *de Calpigi.*

Et non, tu ne peux me comprendre;
Crois-moi, pour obliger Cassandre
A consentir à ton bonheur,
Il ne faut que lui faire peur. *bis.*

GILLE. = *Même air.*

La peur, souvent on me la donne,
Moi, je ne la donne à personne.

SCAPIN. = *Même air.*

Si ce n'est à l'objet charmant
A qui tu déplais constamment. *bis.*

GILLE.

Eh bien ! que veux-tu dire avec ta peur ?

SCAPIN.

La peur est un sentiment auquel Cassandre est fort sujet ; ce qui vient de se passer me le prouve et me fournit une idée qui peut-être pourra faire terminer ton affaire ce soir.

GILLE.

Diable ! j'étais si fâché contre la peur ; je ne croyais pas qu'elle pût faire de si belles choses.

SCAPIN.

Comment, elle fait tout dans le monde, et de tout tems. Ecoute-moi. Dès que Cassandre sera couché, il faut que tu entres dans sa chambre, qu'il te prenne pour le le fantôme d'Arlequin, et que tu lui ordonnes de marier sa fille avec Gille. Conçois-tu la beauté de mon projet ?

GILLE.

Comment veux-tu que Cassandre me prenne pour un fantôme ?

SCAPIN.

AIR : *Messieurs, faites attention.*

Couvre ton corps d'un grand drap blanc,
Et de noir barbouille ta face ;

Contrefais bien d'un revenant
L'effrayante et sombre grimace ;
Imite les gémissemens
Ou du Moine, ou des Pénitens,
Ou d'un autre conte apocriphe ;
Prends le ton, la griffe
Et les traits
De tous les spectres de Radcliffe,
Enfin, l'air d'un roman Anglais.

GILLE.

C'est fort bien imaginé, mais j'y vois deux grands obstacles ; le premier, c'est que, la nuit, Cassandre ferme sa porte, et que je ne puis pas entrer par la serrure ; en second lieu,

AIR : *Je n'saurais danser.*

J'ai peut-être tort,
Mais puisqu'il faut vous le dire,
Je répugne fort
A Jouer ainsi le mort.
On prétend qu'un mort
N'aime pas beaucoup à rire,
Et je craindrais fort
De mettre en colère un mort.

SCAPIN. = *Même air.*

Fais donc quelqu'effort,
Sur toi prends un peu d'empire ;
Pour changer ton sort,
Il faut bien faire le mort.

Ah ! crois-moi, d'un mort
Sans nul danger l'on peut rire ;
Tu trembles à tort,
Car rien n'est plus doux qu'un mort.

GILLE.

Je craindrais que ce jeu-là ne me portât malheur.

SCAPIN.

Pauvre cervelle ! Je te répondrai d'abord que j'ai la clef d'Arlequin, et qu'ainsi tu pourras entrer ici sans difficulté ; ensuite je te dirai que ton autre objection n'a pas le sens-commun ; il n'y a pas de revenans.

GILLE.

Comment, il n'y a pas de revenans ?

SCAPIN.

AIR : *L'amitié vive et pure.*

Ici, chacun espère ;
Ou de crainte est agité :
Tout homme est, sur la terre,
Tourmentant ou tourmenté ;
Mais, dans une paix profonde,
Un mort toujours se maintient ;
On est bien dans l'autre monde,
Car jamais on n'en revient.

GILLE.

Allons, tu me décides, je ferai ce que

tu voudras, d'autant plus que le danger ne sera pas si grand que je l'imaginais.

SCAPIN.

Tu commences à te le persuader.

GILLE.

AIR *du Balet des Pierrots.*

Je crois ce que de savans hommes
Sur ce point important ont dit :
On ne voit jamais de fantômes,
Que lorsqu'on est tout seul la nuit ;
Or, c'est ce qui me détermine,
Pour moi rien n'est moins dangereux ;
Car, étant l'époux d'Argentine,
Toutes les nuits nous serons deux.

SCAPIN.

Je ne vois pas d'autres moyens pour toi d'obtenir la main de ta maîtresse....

GILLE.

Et l'héritage de Cassandre. Cette idée me décide. Mais ils sont bien long-tems à revenir.

SCAPIN.

Cassandre ne se rassure pas facilement ; il faut le chercher et le ramener ici.

GILLE.

AIR : *Allons-nous-en, gens de la noce.*

Allons-nous-en chercher Cassandre,
Faisons-le coucher promptement.

Après, j'irai bien vîte prendre
La figure d'un revenant.
Cassandre pourra s'y méprendre,
Tant le portrait sera parlant;
Un ton dolent,
Un pas bien lent.
Allons-nous-en chercher Cassandre,
Puis je reviens en revenant.

SCAPIN. = *Méme air.*

Allons-nous-en chercher Cassandre,
Puis tu reviens en revenant.

Ils sortent tous deux.

SCÈNE CINQUIÈME.

ARLEQUIN seul (*entrant par la porte secrette*).

Sangodimi ! comme ces drôles-là sont méchans !

AIR : *V'là ce que c'est que d'aller au bois.*

Ah, quel coquin;
Que ce Scapin !
Comme il te trahit, Arlequin !
Après t'avoir volé ton bien,
Voulant, par adresse,
Voler ta maîtresse,
Il veut que Gille, autre larron,
Vole ta figure et ton nom.

Ah ! quel plaisir
De les punir ;
Hélas ! comment y parvenir ?
Ah ! je ne puis plus y tenir ;
Cédons à ma rage,
Faisons grand tapage,
Et reprenons à ce vaurien
Mon nom, ma figure et mon bien.

Doucement ; je fais une réflexion ; il ne s'agit pas seulement de montrer que je suis vivant et amoureux ; ce serait bien assez pour ma chère maîtresse, voilà toute la richesse qu'elle me veut ; mais son père n'est pas si tendre qu'elle ; il est indispensable qu'il croye que je ne suis pas ruiné, comme il l'a cru quand il m'a chassé ; il faut que je lui prouve que Scapin a mon argent. Mais le drôle le nierait, à-coup-sûr ; je n'ai pas de témoin, et le fripon me ferait passer pour un menteur... Diable ! ceci est bien embarrassant... Comment le forcer à tout avouer ; c'est une cruelle position que la mienne ! Si je me montre, on me chasse ; si je ne me montre pas, on se sert de mon nom pour me ravir mon Argentine..... Que faire ?..... Il me vient une idée..... Allons y réfléchir avec Rosette ; on vient ici.... Amour ! amour ! prends pitié du pauvre Arlequin.

(*Il sort*).

SCÈNE SIXIÉME.

CASSANDRE, ARGENTINE, GILLE, et SCAPIN.

SCAPIN.

Eh bien ! vous ne m'avez pas cru : vous avez fait une pauvre chasse, et vous êtes bien content de n'avoir pas trouvé ce que vous cherchiez.

CASSANDRE.

C'est bien extraordinaire ; cependant mes oreilles ne m'ont jamais trompé.

SCAPIN.

Et vos oreilles sont fameuses dans Bergame.

CASSANDRE.

J'avais clairement entendu quelque chose.

ARGENTINE.

On dira ce qu'on voudra, il est certain que j'ai entendu la voix d'Arlequin.

GILLE.

C'est que vous ne voyez que lui ; c'est que vous n'entendez que lui : comme vous êtes ingrate ; et moi, quand je vous parle, vous ne m'entendez pas.

ARGENTINE.

Je n'entends que ce qui parle à mon cœur; Arlequin seul avait ce secret, et vous ne l'aurez jamais.

SCAPIN.

Je vois que ma petite voisine a de l'humeur, et comme je ne veux pas lui déplaire, je vais lui souhaiter le bon soir.

(Il veut s'en aller avec Gille; Cassandre l'arrête).

CASSANDRE.

AIR: *Triste raison.*

Reste, Scapin, reste, je t'en conjure;
Veillons au-moins [illegible]tié de la nuit.
Il est minuit, bientôt [illegible], on l'assure,
Justement l'heure où parait un esprit.

SCAPIN. = *Même air.*

Il est encore une chose plus sûre;
Minuit est l'heure où l'on doit être au lit.

SCAPIN.

Ecoutez, monsieur Cassandre. Si par hasard le diable venait cette nuit vous tourmenter, appelez-moi; au moindre bruit je suis à vous dans l'instant.

CASSANDRE.

Mon pauvre petit Gille, reste avec moi, je t'en supplie.

ARGENTINE.

Cessez, mon père, de faire cette demande

à Gille ; moi, je resterai près de vous, et je dormirai dans le fauteuil.

(Gille et Scapin sortent).

SCÈNE SEPTIÈME.

CASSANDRE, ARGENTINE.

CASSANDRE.

Ah ! ma fille, je te remercie ; mais cette complaisance te fatiguera.

ARGENTINE.

Non, mon père ; si vous êtes inquiet, je vous avouerai que je ne suis pas trop rassurée.

AIR : *Je crains de lui parler la nuit.*

Cette voix pénètre mon cœur,
Et de plaisir et de frayeur ;
J'éprouve un trouble extrême,
Et je sens malgré moi,
Je sens mon cœur qui bat, qui bat,
Je ne sais pas pourquoi.

CASSANDRE.

Eh bien ! reste mon enfant.

Même air.

Tu diminueras ma terreur,
Car franchement je meurs de peur ;

J'en suis déjà tout blême ;
Je sens tout comme toi,
Je sens mon cœur qui bat, qui bat,
Et je sais bien pourquoi.

ARGENTINE.

Je serai fort bien ici près de vous.

CASSANDRE.

Quoique tu me rassures un peu, je n'oserai cependant pas me déshabiller, et je vais me mettre sur mon lit comme je suis.

ARGENTINE.

Moi, je vais fermer cette porte, et nous causerons ensemble jusqu'à ce que vous dormiez.

Argentine ferme la porte, et s'assied dans un fauteuil. Cassandre met son bonnet de nuit, et se jette sur son lit.

CASSANDRE *(effrayé)*.

Ma chère Argentine, n'entends-tu pas quelque bruit ?

ARGENTINE *(tremblante)*.

Eh ! mon Dieu, que vous me faites peur... Mais non, je n'entends rien.

CASSANDRE.

Eh bien ! mon enfant, pour chasser ces tristes idées, chante-moi, je te prie, quelque chanson.

ARGENTINE.

Volontiers, quoique je sois bien peu en état de chanter. *(à part.)* Je vais chanter cette chanson que ce pauvre Arlequin m'a envoyée quelques jours après son départ.

AIR : *Vivre sans amour.*

Adieu mes amours,
Je pars plein de tristesse ;
Adieu mes amours,
Sans vivre, je vais passer mes jours.
Je paye un doux instant d'ivresse,
Par des siècles d'ennuis et de douleurs.
Hélas ! en partant je te laisse
Et mon esprit, et mes sens, et mon cœur ;
Oui je n'ai loin de toi,
Presque plus rien de moi.
Adieu mes amours,
Je pars plein de tristesse ;
Adieu mes amours,
Sans vivre je vais passer mes jours.

Il me semble que mon père est endormi ; je sens aussi le sommeil qui m'accable ; je ne puis plus y résister.

Elle s'endort.

ARLEQUIN *entre doucement, pour s'approcher d'Argentine, et voyant de l'autre côté du Théâtre, qu'on ouvre la porte, il se sauve en disant :*

Ciel ! on ouvre ; cachons-nous !

SCÈNE HUITIÉME.

LES PRECEDENS, endormis. GILLE, *en fantôme, avec un masque noir, un grand drap blanc, et un flambeau, entre doucement, referme la porte, souffle la lumière, et lorsqu'il est au milieu de la chambre, il dit:*

GILLE.

Cassandre, Cassandre, écoute-moi.

ARGENTINE *se réveille, crie, et paraît saisie.*

Ciel ! ô ciel ! que vois-je ? c'est l'ombre d'Arlequin.

CASSANDRE, *se réveillant en sursaut, et frappant contre la cloison.*

Scapin, Scapin, au secours, le diable est ici.

Le fantôme approche du lit de Cassandre, qui vient tomber à genoux près du fauteuil d'Argentine.

CASSANDRE.

Je suis perdu !

SCÈNE NEUVIÉME.

LES PRÆCEDENS, SCAPIN.

GILLE.

Cassandre, Cassandre, écoute-moi.

Scapin en entrant voit le fantôme, contrefait l'effrayé, et court rapidement se jeter sous le fauteuil où est Argentine.

SCAPIN.

(bas). *(haut).*
Bravo ! Gille. Miséricorde ! c'est un revenant.

GILLE.

Air *du Cantique de S.-Roch.*

Dans les enfers depuis long-tems je grille,
Tu vas calmer où partager mes maux;
De mes péchés la cause fut ta fille:
Seule elle doit me rendre le repos.
Il faut, Cassandre,
Prendre pour gendre,
Gille que j'ai
Trop long-tems outragé.

SCAPIN.

Air *des Trembleurs.*

Ah! craignez de lui déplaire;
Vîte il faut le satisfaire.

CASSANDRE. = *Même air.*

Je crois voir s'ouvrir la terre,
Je succombe à ma frayeur;
Ma fille, sauve ton père.

ARGENTINE. = *Même air.*

Je meurs d'effroi, de colère.
Mais quoique l'on puisse faire,
Gille n'aura point mon cœur.

GILLE.

Tremblez ! je vais tourner trois fois autour de vous, et si avant que j'aye fini le troisième tour, vous n'avez pas juré de faire ce que je vous demande..... je vous emporte tous les trois.

Il commence le premier tour, à pas lents.

CASSANDRE (*tremblant*).

Malheureuse, tu me perds !

SCAPIN.

Ayez donc pitié de nous !

ARGENTINE (*tremblante*).

Il me tuera s'il le veut.

TOUS TROIS ENSEMBLE mettant leurs mains devant leurs yeux.

Hélas ! c'est fait de nous.

SCÈNE DIXIEME.

ARLEQUIN, *LES PRECEDENS.*

Au moment où Gille passe devant la porte secrette, Arlequin, en fantôme, en sort, se glisse derrière lui et tourne de l'autre côté du théâtre, sans en être apperçu. Quand Gille a fini son premier tour, il se trouve nez à nez devant Arlequin.

GILLE, *tombant à genoux.*

Ah ! mon dieu, que vois-je ? c'est le mort; je suis enterré.

Cassandre et Argentine se précipitent à l'autre bout du théâtre ; Scapin s'y roule après eux.

CASSANDRE.

Aye ! aye ! aye ! la peur m'y fait voir double.

SCAPIN.

C'est le vrai mort ou le diable.

ARGENTINE.

Comment, deux Arlequins ?

ARLEQUIN.

Air *de la gamme montante et descendante.*

Sur les morts tu veux plaisanter,
Moi je reviens pour t'emporter.

ARGENTINE, *voulant courir à lui, est retenue par son père.*

C'est bien Arlequin ; quel mélange de crainte et d'espérance.

GILLE (*à genoux*).

Ah ! dites-moi de grâce ce qu'il faut que je fasse pour vous appaiser.

ARLEQUIN.

Il faut que tu reprennes ta figure de Gille, et que tu avoues que tu es un coquin.

GILLE.

Avec plaisir : est-ce-là tout ?

ARGENTINE.

Ah ! le traître.

ARLEQUIN.

Non, non, il faut encore que tu confesses que c'est le fripon de Scapin qui m'a pris mon argent.

GILLE.

Hélas ! oui, rien n'est plus vrai.

CASSANDRE.

Comment, coquin !

SCAPIN.

Grâce, miséricorde, je n'y ai pas touché, je le rendrai tel qu'il était.

ARGENTINE *voulant encore courir auprès d'Arlequin, son père la retenant toujours.*

Ah ! mon père, voudrez-vous toujours me séparer de lui.

GILLE.

Tout est fini, je l'espère ; que voulez-vous de plus ?

ARLEQUIN.

A-présent, pour te punir, j'ai promis de te livrer à un esprit plus méchant que moi ; paraissez.

SCÈNE ONZIEME.

ROSETTE *voilée*, *LES PRECEDENS.*

Rosette sort subitement de la porte secrette.

ARLEQUIN.

Tenez, voilà un malheureux que je vous abandonne.

CASSANDRE.

Encore un revenant !

ARGENTINE.

Que vois-je ?

SCAPIN.

C'est une légion de démons.

Rosette jette son voile et saute à la gorge de Gille.

GILLE.

Ah ! bon dieu, c'est le diable, ou c'est ma femme.

SCAPIN, ARGENTINE, CASSANDRE.

Sa femme !

ROSETTE.

Ah ! parjure, perfide, infidèle, traître, scélérat, monstre !

GILLE.

Je suis mort.

ROSETTE.

Et moi je ne suis pas morte. Mais nous vivrons ou nous mourrons ensemble : choisis.

GILLE.

Je ne balance pas. (*Il l'embrasse*).

Pendant ce dialogue, Arlequin a couru vers Argentine, en passant sous le bras de Cassandre.

ARLEQUIN.

Mon Argentine, tout ceci n'est qu'un jeu ; mais ce jeu deviendrait une réalité, si Cassandre ne veut pas me donner ta main.

ARGENTINE.

J'allais mourir de chagrin ; je crains à-présent de mourir de joie.

CASSANDRE.

Ouf ! Je respire ; j'ai eu une terrible frayeur. Arlequin, ces fripons nous ont trompés tous trois, et pour me venger d'eux, je te donne ma fille.

GILLE, *apportant de la lumière.*

Je n'en reviens pas ; c'est bien Arlequin lui-même. Voilà une belle journée : je perds ma maîtresse, et je retrouve ma femme !

ROSETTE.

Tu ne mérites pas ton bonheur.

ARLEQUIN *ramenant, par les oreilles, Scapin qui s'était caché sous les rideaux du lit.*

Gille était amoureux, je lui pardonne : mais pour le traître de Scapin, je veux le faire mettre en prison.

CASSANDRE.

Je ne m'y oppose pas.

SCAPIN.

Je suis anéanti.

ARGENTINE.

Non, mon ami, nous sommes trop heureux pour garder quelques ressentimens.

ROSETTE.

Je te demande sa grâce.

ARLEQUIN.

Eh bien ! je lui pardonne, pour lui prouver que

Air :

Ces esprits dont on nous fait peur,
Sont les meilleurs gens du monde.

VAUDEVILLE.

CASSANDRE.

J'en conviens, c'est une folie
De croire, au gré de son désir,
Lorsque l'on a quitté la vie,
Qu'on peut encore y revenir ;
Mais je voudrais, dans ma vieillesse,
Qu'au-moins les jours de mon printems
Et les plaisirs de ma jeunesse,
Fussent par-fois des revenans.

SCAPIN.

Je suis dans un courroux extrême,
J'ai perdu mes soins et mon tems.
Un trompeur qu'on trompe lui-même,
Voit chacun rire à ses dépens ;
Ma conduite est digne de blâme,
Je le vois trop bien, et je sens
Que les remords au fond de l'âme
Sont de terribles revenans.

ROSETTE.

Nous sommes, par un tour d'adresse,
Revenus à propos ici;
Arlequin reprend sa maîtresse,
Et moi je reprends mon mari.
Que ces exemples vous consolent;
Vous qui pleurez des inconstans,
Parmi les amours qui s'envolent,
Il est encor des revenans.

GILLE.

Ceux qui font naître des orages,
Sur eux les attirent toujours;
Respectez donc les bons ménages,
Et laissez en paix leurs amours.
S'il vous semble doux et facile,
De brouiller des amans absens,
Vous risquez d'être, comme Gille,
Attrapés par des revenans.

ARGENTINE.

Que le plaisir chez nous vous guide,
C'est notre vœu le plus ardent;
De cet écrit, l'auteur timide,
Craint de vous voir trop peu souvent.
Calmez la peur qui le domine,
Par quelques applaudissemens;
De grâce imitez Argentine:
Aimez un peu les revenans.

ARLEQUIN.

Notre siècle est rempli de sages :
On le juge par leurs écrits ;
Et grâce à leurs doctes ouvrages,
Nous ne croyons plus aux esprits ;
Mais s'il vous paraissait utile
De nous rendre un peu plus croyans,
Revenez tous au Vaudeville,
Nous faire croire aux revenans.

FIN.

LE
POUR ET LE CONTRE,

COMÉDIE,

En un acte en prose et vaudevilles ;

16. Créé au 6.

PAR LE CN. BOURGUEIL, N.

PRIX : 12 s., et 15 s. franc de port.

A PARIS,

CHEZ REVOL, Imprimeur-Libraire,
place du Louvre, prés le Muséum.

AN SIXIÈME.

PERSONNAGES.

ELVIRE,	jeune veuve.	Cne LESCOT.
DERCOUR,	son amant.	C. HENRY.
DOLBAN,	oncle d'Elvire.	C. ROZIERES.
GEORGE	domestiques d'Elvire.	C. CARPENTIER.
ANETTE		Cne. BLOSEVILLE.

La scène est à la campagne, chez Elvire; le théâtre représente un jardin; d'un côté est un pavillon, de l'autre sont des bosquets.

LE
POUR ET LE CONTRE,

COMEDIE EN UN ACTE.

SCÈNE PREMIERE.

GEORGE, ANETTE.

(Ils préparent un déjeûné, elle est dans le premier bosquet où elle arrange la table, lui est dans le jardin et remplit une corbeille de fruits.)

GEORGE.

Air : *Il étoit un oiseau gris.*

1er. C.

Inquiet et soupçonneux,
Ou bien joyeux,
L'amour est léger, malin
Ou bien chagrin,
Il change de ton, d'humeur,
Suivant le cœur ;

ANETTE (*achevant le couplet*).

Et lorsque ce Dieu d'un cœur
Devient vainqueur,
Chacun malgré nous l'apperçoit (*bis*).
Oui ! plus il se cache mieux on le voit.

GEORGE.

2e. C.

Chez l'amant jeune et naïf,
Il est craintif,

Chez le vieil et sombre époux,
Il est jaloux ;
Chez Anette il est honteux
Et curieux ;

TOUS LES DEUX.

Et lorsque ce dieu, etc.

GEORGE.

3e. C.

A la ville il trompe, il ment,
Le plus souvent :
Au hameau c'est le désir,
Puis le plaisir :
Pour qui d'Anette a le cœur,
C'est le bonheur.

TOUS DEUX.

Et lorsque ce dieu, etc.

(*Elle sort du bosquet.*)

GEORGE.

Je n'ai pourtant appris cette chanson que parce que ton nom s'y trouve et parce qu'il est bien vrai.....

ANETTE.

Que si tu avois mon coeur, tu serois heureux.

GEORGE.

J'allois le dire.

ANETTE.

Tu me l'as dit cent fois.

GEORGE.

Il est des choses qu'on se plait à répéter.

ANETTE.

Mais ta chanson dit que chacun s'en appercevroit.

GEORGE.

Et qu'est-ce que cela me feroit à moi, je ne suis pas comme l'amant de notre maîtresse.

ANETTE.

Tu ne l'aimes pas.

GEORGE.

Ce n'est pas que je ne l'aime pas.....

ANETTE (*l'interrompant*).

Voyons, voyons si rien ne manque au déjeuné.

GEORGE.

Non.

ANETTE.

Et les journaux.

GEORGE.

Je les oublios. (*Il les tire de sa poche, et les lui remet en comptant.*) Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze..... Il faut que notre maîtresse ait bien de la patience si elle lit tout cela : à quoi cela sert-il ?

ANETTE.

Ces papiers là ?.....

Air : *Le lendemain.*

Oh ! rien n'est plus utile :
Par tous ces journaux on sait,
Aux fauxbourgs, dans la ville,
Ce que la veille on a fait :

GEORGE.

Je croirois plus nécessaire
Celui qui chaque matin,
Diroit ce qui doit se faire
Le lendemain.

ANETTE.

Quelquefois ils amusent.

GEORGE.

Tu les lis donc.

ANETTE.

L'article *Spectacles* et l'article *Variétés*... par exemple, cette querelle sur les femmes....

GEORGE.

Elle t'amuse ?

ANETTE.

Quand on en dit du bien, mais par fois aussi on en dit beaucoup de mal.

GEORGE.

C'est qu'il y a du bien et du mal à en dire.

ANETTE.

Comme des hommes.

GEORGE.

Je l'avoue ; et dans l'instant, comme nous parlions de l'amant de notre maîtresse....

ANETTE.

Tu allois m'en dire du mal. Mais pourquoi ? Elvire et lui se conviennent : ils sont tous deux jeunes, aimables, riches.

GEORGE.

Oui.

ANETTE.

Ils s'aiment.

GEORGE.

Hé ! hé !

ANETTE.

La solitude où elle vit.

GEORGE.

C'est une belle chose que la solitude quand on n'y est pas seul.

ANETTE.

Depuis près de quatre mois qu'Elvire s'est retirée dans cette terre, elle n'y a reçu personne....

GEORGE.

Que son amant : aussi y vient-il tous les jours : n'a-t-il pas même loué une chambre chez un fermier des environs pour retourner moins souvent à Paris, et pourtant il n'y a qu'une lieue.

ANETTE.

Preuve de plus, de l'attachement qu'ils ont l'un pour l'autre.

GEORGE.

Je ne doute pas de la sincérité de notre maîtresse.

ANETTE.

Pourquoi douterois-tu de celle de son amant ?

GEORGE.

C'est lui qui l'a engagée à venir dans cette terre.

ANETTE.

Il est vrai.

GEORGE.

C'est lui qui l'empêche d'y recevoir personne, même ses parens.

ANETTE.

C'est encore vrai.

GEORGE.

Quelle peut en être la raison ?

ANETTE.

Cela ressemble à de la jalousie.

GEORGE.

Dans les commencemens rien de plus naturel, le deuil de notre maîtresse duroit encore : mais voilà deux mois qu'il est fini, et toujours elle est retenue ici : elle ne sauroit voir le monde.

ANETTE.

Je pense comme toi, c'est une bizarrerie.

GEORGE.

Il est libre de sa personne ; elle est maîtresse de ses volontés et il ne dit pas un mot de mariage.

ANETTE.

Oui, c'est étrange.

GEORGE.

Ce secret là, depuis qu'il n'est plus utile, me devient suspect.

ANETTE.

J'y ai songé.

GEORGE.

Air : *de la légère.*

Pourquoi taire
Qu'il préfère
Femme en tout digne de plaire,
Pourquoi faire
Ce mystère,
De ses feux
Est-il honteux ?

ANETTE.

Pour quelle vaine chymère
Vouloir cacher en ces lieux,
Qu'Elvire à son coeur est chère
Quand son choix est glorieux ?

GEORGE.

GEORGE.

Deux amans, libres tous deux,
Si leur amour est sincère,
Peuvent-ils craindre les yeux
Des jaloux, des curieux ?

TOUS DEUX.

Pourquoi taire
Qu'il préfère
Femme en tout digne de plaire,
Pourquoi faire
Ce mystère,
De ses feux
Il est honteux ?

GEORGE.

D'ailleurs, si elle étoit mariée, elle retourneroit à Paris, et nous y mèneroit peut-être. Je ne serois pas fâché de le voir, on dit qu'il est si grand.

ANETTE.

Je serois bien aise aussi d'y aller.

GEORGE.

Et puis la curiosité que tout ce mystère excite ; les propos qu'on tient dans les environs.

ANETTE.

Notre maîtresse a confiance en nous, il faut l'avertir.

GEORGE.

Soit.

ANETTE.

Ce matin même.

GEORGE.

Ce matin... mais si tu voulois, nous pourrions mieux faire.

ANETTE.

Comment ?

GEORGE.

Je crains que tu ne me grondes.

ANETTE.

Dis toujours.

GEORGE.

Eh bien ! hier... si je parle tu vas te fâcher.

ANETTE.

Je ne sais pas si je me fâcherai quand tu auras parlé, mais il est sûr que je vais me fâcher si tu ne parles pas.

GEORGE.

Je parle : tu sauras donc qu'hier... quelqu'un vient.

ANETTE.

C'est lui.

GEORGE.

Déjà !

SCÈNE II.

DERCOUR, GEORGE, ANETTE.

DERCOUR,

Bonjour Anette ; bonjour George... Elvire n'est peut-être pas encore éveillée.

ANETTE.

Il n'y a pas long-temps.

GEORGE.

Aussi vous arrivez de bonne heure ; il faut que vous vous soyez levé avant le soleil.

DERCOUR.

Eh ! que m'importe le soleil ! c'est un autre astre qui règle mes jours.

Air : *du prisonnier.*

Tant que je n'ai pas retrouvé
La beauté que mon cœur adore,
En vain le soleil est levé,
A mes yeux il est nuit encore :
Mais sitôt que je la revoi,
Tout s'anime, tout se colore,
Son premier regard est pour moi,
Le premier rayon de l'aurore.

ANETTE.

En ce cas je vais voir s'il fait jour pour vous... Madame, je crois ne tardera pas à descendre, voilà son déjeûné que nous venons de préparer. (DERCOUR *va s'asseoir sur un banc en rêvant.*)

GEORGE (*à part à* ANETTE).

Tâche de revenir bientôt.

ANETTE (*à* GEORGE).

S'il s'en va nous parlerons.

GEORGE (*à* ANETTE).

Et je te dirai mon projet.

(*Ils sortent;* GEORGE *par un côté du théâtre,* ANETTE *par l'autre.*)

SCENE III.

DERCOUR (*seul*).

IL faut absolument que j'aille à Paris, moi-même, ce matin, et que demain ces couplets paroissent (*Il tire un papier de sa poche.*). Cette fois mon adversaire a les rieurs pour lui..... ils ne lui resteront pas... quel dommage de n'oser signer... Mais vingt fois je m'en suis apperçu : si Elvire savoit que dans

cette querelle sur les femmes, c'est moi qui ai pris parti contre elle, elle s'en offenseroit... Et dans le monde ! si jamais on apprend, si mes amis découvrent que cet ennemi de l'amour passe sa vie a la campagne à soupirer, que de railleries il me faudra essuyer ! je ne pourrai plus me montrer... que ma position est pénible.

Air : *Un amant sensible et discret.*

Il est doux d'entendre louer
Et ses couplets et sa tendresse,
Mais moi je ne puis avouer
Ni ma muse, ni ma maîtresse :
Cacher un si doux sentiment,
N'oser montrer chanson bien faite,
C'est bien cruel pour un amant
Et plus cruel pour un poëte.

Ou cela me mène-t-il ? le deuil d'Elvire est expiré ; sans cette vanité puérile ma félicité seroit assurée ; par une sotte honte je me prive du bonheur de posséder une femme charmante qui m'aime, que j'adore... Mais être hué, baffoué, chansonné... que m'importe !

Air : *J'arrive à pied de province.*

Je renonce à la satyre...
(*Il regarde sa chanson.*)
Ces couplets sont bien...
Mais toujours railler, médire,
Quel style est le mien !
(*Il regarde encore ses couplets.*)
Pourtant ce seroit dommage
De brûler cela !
Désormais je serai sage,
Encor ces trois là !
Dieu ! Elvire vient !

(*Il cache ses couplets et en les mettant précipitamment dans sa poche, il les laisse tomber, sans s'en appercevoir près du bosquet dans un buisson de fleurs.*)

SCENE IV.

DERCOUR, ELVIRE, (*en habit du matin*).

ELVIRE.

EH ! bonjour, mon cher Dercour, quel hasard favorable vous amène si matin ?

DERCOUR.

Je suis obligé d'aller à Paris, et je n'ai pas voulu partir sans prendre congé de vous et sans vous demander vos commissions.

ELVIRE.

Vous allez à Paris !... vous m'aviez promis de passer la journée avec moi.

DERCOUR.

Je ne m'arrêterai qu'un instant, et dans moins d'une heure je serai de retour.

ELVIRE.

Mais quelle affaire subite et si pressée... Vous n'en saviez donc rien hier au soir, vous ne m'en avez rien dit.

DERCOUR.

Il est vrai que j'ignorois... c'est cette nuit..

ELVIRE.

Comment cette nuit.

DERCOUR.

Hier soir en rentrant... (*à part*) je ne sais que lui dire !

ELVIRE.

Eh quoi ! de l'inquiétude ! de l'embarras ! vous m'allarmez... Auriez-vous appris quelque nouvelle fâcheuse ?

DERCOUR.

Non. Oh ! non.

ELVIRE.

Vous me l'assurez.

DERCOUR.

Je vous le proteste.

ELVIRE.

Mais alors pourquoi ce mystère, je dirois presque du trouble ?...

DERCOUR.

Du trouble. Oh !

ELVIRE.

Vous avez des secrets pour moi.

DERCOUR.

Ce n'est point un secret, mais...

ELVIRE.

Non : ce n'est pas un secret, mais c'est une chose que vous ne voulez pas dire.

DERCOUR (*à part.*)

Maudits couplets.

ELVIRE.

Savez-vous qu'il ne tiendroit qu'à moi d'avoir des soupçons.

DERCOUR.

Ciel ! que dites-vous ?

ELVIRE.

Oui : cette retraite

DERCOUR.

Près de vous, elle me semble un lieu enchanté.

ELVIRE.

N'y voir que moi ?

DERCOUR.

C'est tout ce qu'il faut à mon bonheur. Quoi ! réellement vous me soupçonneriez ?

ELVIRE.

Comme un autre.

Air : *Fragment d'une Cavatine de Tomeoni.*

Eh ! tout homme est volage,
Aujourd'hui c'est l'usage,
Ce n'est qu'un badinage
Pour votre vanité.
On veut plaire, plaire, plaire,
L'amant le plus sincère
Nous fait par vanité
Une infidélité (*bis*).

DERCOUR.

Mon cœur seroit volage !

ELVIRE.

Eh ! n'est-ce pas l'usage ?

DERCOUR.

Elvire, quel langage !

ELVIRE.

Oui, tout homme est volage.

DERCOUR.

Oh ! c'est un badinage.

ELVIRE.

Oui, c'est un badinage
Pour votre vanité.

DERCOUR.

Vous oseriez cruelle ?...

ELVIRE.

Est-ce être si cruelle ?

DERCOUR.

Moi, me croire infidèle !...

ELVIRE.

De vous croire infidèle !...

DERCOUR.

Oui, cruelle,
Oui, cruelle,
Oui, soyez sûre, cruelle,
Que je vous suis fidèle !
Croyez-moi.

ELVIRE.

Je vous crois

DERCOUR.

Croyez-moi,
Croyez-moi.

ELVIRE.

Eh bien, oui ! je vous crois.

ENSEMBLE.

ELVIRE.	DERCOUR.
Mais tout homme est volage,	Mon cœur seroit volage !
Aujourd'hui, c'est l'usage,	Elvire, quel langage !
Et c'est un badinage,	Oh ! c'est un badinage,
Pour votre vanité,	Je mets ma vanité,
Qu'une infidélité (*bis*).	Dans ma fidélité (*bis*).
Une infidélité	De ma fidélité,
Se fait par vanité.	Oui, je fais vanité.

(*George apporte l'eau pour le thé, et ressort à l'instant. Elvire va s'asseoir dans le bosquet.*)

DERCOUR.

Si je m'en croyois, je lui avouerois tout, et je déchirerois cette chanson.

ELVIRE.

ELVIRE.

Venez donc vous asseoir, vous mangerez bien un fruit.

DERCOUR.

L'heure me presse... (*Il s'assied*) ; mais je ne puis vous laisser un soupçon....

ELVIRE (*en versant le thé*).

Bon ! n'allez-vous pas prendre sérieusement une plaisanterie ?... (*Elle ouvre un journal et y jette les yeux.*) Ah ! il n'y a rien aujourd'hui sur les femmes.... Puisque vous allez à Paris et que vous voulez bien vous charger de mes commissions, sachez donc le nom des deux auteurs qui ont la bonté de se quéreller pour nous : déjà vous m'aviez promis de vous en informer. Vous conviendrez que ce démêlé n'a pas le sens commun et que celui qui écrit contre les femmes..... prenez donc une pêche. (*Elle lui en offre une.*)

DERCOUR.

Vous dites que celui qui écrit contre les femmes.....

ELVIRE.

Est ridicule !

DERCOUR (*à part.*)

Les couplets seront déchirés.

ELVIRE.

Au reste il a été bien maltraité, la dernière réponse de son adversaire est charmante.

DERCOUR (*à part*).

Les couplets paroîtront.

ELVIRE (*tenant toujours les journaux et déjeûnant en même temps.*)

Il n'y répond pas aujourd'hui.

DERCOUR (*à part.*)

Il y répondra.

ELVIRE.

Et je doute même qu'il y réponde.

DERCOUR.

Vous croyez.

ELVIRE.

Oui, et il fera bien : la satyre en elle-même est méprisable....

DERCOUR (*à part.*)

Il faut les sacrifier.

ELVIRE.

D'ailleurs la lutte est mégale.

DERCOUR (*à part*).

Ils seront imprimés.

ELVIRE.

Il ne pourra rien répondre, vous dis-je, il est écrasé.

DERCOUR (*à part*).

N'hésitons plus... (*haut en se levant.*) Je vous quitte, je pourrois arriver trop tard.

ELVIRE.

Vous reviendrez ?...

DERCOUR.

Dans une heure.

(*Il lui baise la main et sort avec précipitation.*)

SCENE V.

ELVIRE (*seule : elle regarde sortir* DERCOUR *avec surprise et inquiétude.*)

QU'A-T-IL ? jamais je ne l'ai vu dans cette agitation .. mais que dis-je ? Oui ! depuis quelque temps je lui remarque de l'inquiétude ..... Mes soupçons seroient-ils fondés ? auroit il cessé de m'aimer, lui pour qui j'ai tout quitté, le monde, mes amis, mes parens et cet oncle chéri qui gemit, j'en suis sure, du secret que je lui fais de ma retraite ! que de peines il se sera données pour la découvrir. Ah ! si Dercour cessoit de m'aimer, je sens que je serois bien a plaindre !

(*Elle garde quelques instans le silence.*)

Air : *Amour, seul tu peux assurer.*

1er. Cet.

Qu'en amour c'est un sort fatal
De craindre l'inconstance,
Et le seul remède à ce mal,
Est dans l'indifférence :
Mais quand on a reçu des cieux
Un cœur foible et sensible,
Un tel mal est bien douloureux,
Le remède impossible.

2e. Cet.

Non, Dercour n'est point inconstant,
Et ma frayeur est vaine :
Mais combien d'un cœur en aimant
La paix est incertaine !
Tout est pour lui trouble, embarras,
Il flote dans le doute,
Et les maux qu'il ne souffre pas,
Hélas ! il les redoute.

Il ne se peut pas que Dercour me trahisse. (*Elle apperçoit le papier qu'il a perdu.*) Que vois-je ? (*Elle ramasse le papier avec un grand trouble et ne fait qu'y jeter les yeux.*) Des vers !.... Oui, et de sa main. Seroient-ils de lui ? je ne lui connoissois pas ce talent. Ah ! ce sont des vers qu'il aura fait pour moi. Quelle grace, quelle délicatesse dans la manière de me les faire parvenir ! N'oser me les offrir lui-même ! me les faire trouver... là... comme par hasard..... au milieu des fleurs..... j'étois bien injuste... (*Elle lit quelque chose des couplets*). Mais... (*elle lit encore*)... mais... (*elle lit*) Je me trompois fort ! Dercour auroit fait ces couplets ! Je ne puis le croire.

(GEORGE *et* ANETTE *entrent :* ELVIRE *cache le papier qu'elle tient.*)

SCÈNE VI.

ELVIRE, GEORGE, ANETTE.

(GEORGE *et* ANETTE *au fond du théâtre se font des signes ; aucun des deux ne veut approcher le premier.*)

ELVIRE (*voyant leur embarras.*)

EH bien ! qu'est-ce ? que voulez-vous ?

GEORGE.

Madame, c'est Anette...

ANETTE.

Oui, Madame, c'est George.

ELVIRE.

Je vois bien que c'est vous et George.

GEORGE.

Madame, c'eet qu'elle a peur...

ANETTE.

Oui, Madame, c'est qu'il craint!..

GEORGE.

Mais notre bonne intention...

ANETTE.

Notre attachement...

ELVIRE.

Ah! je devine... il y a déjà quelque temps que je m'apperçois que vous vous aimez!

GEORGE.

Oh! j'aime Anette, c'est bien vrai.

ELVIRE.

Et Anette t'aime?

GEORGE.

Elle ne dit rien.

ELVIRE.

C'est assez en dire: Vous avez envie de vous marier.

GEORGE.

Moi, j'en ai bonne envie.

ELVIRE.

Et vous venez me parler de votre mariage.

GEORGE.

Non, Madame.

ELVIRE.

Comment!

GEORGE.

Nous venons bien vous parler de mariage, mais ce n'est pas du nôtre.

ELVIRE.

Et du quel donc ?

ANETTE.

Madame, c'est...

ELVIRE.

C'est ?

GEORGE.

Madame, c'est du vôtre.

ELVIRE.

Du mien !

ANETTE.

Nous vous aimons tant, George et moi ! nous n'avons le bonheur de connoître Madame que depuis qu'elle est dans cette campagne, mais nous lui sommes attachés comme si nous l'avions connue toute notre vie.

ELVIRE.

Mais que voulez-vous dire ? qui ? comment ? depuis quand parle t-on de mon mariage ?

GEORGE.

C'est parce qu'on ne vous en parle pas que nous vous en parlons

ANETTE.

Oui, vraiment ; car, voyez-vous...

Air :

De George qui me fait l'amour,
Si vous soupçonniez la constance,
Si l'ingrat pouvoit quelque jour,
Se jouer de ma confiance ;
Vous m'en avertiriez, je croi,
Je sais qu'Anette vous est chère,
Et ce que vous feriez pour moi,
Pour vous, ne dois je pas le faire ?

GEORGE.

Et c'est que nous ne sommes pas les seuls encore.

ELVIRE.

Pas les seuls.

GEORGE.

Non ! dans le voisinage. .

ELVIRE.

Eh bien ! dans le voisinage...

GEORGE.

On sent bien que Madame ne peut pas demander quelqu'un en mariage, mais on s'étonne que ce quelqu'un ne demande pas en mariage, Madame : tout franchement, Anette et moi, nous avons peur qu'on ne vous trompe, et nous en serions fâchés.

ELVIRE (*à part*).

Dieu !... et ce sont mes domestiques ! (*haut*) Je connois votre attachement pour moi, je sais qu'il est sincère ; je vous pardonne donc l'excès de votre zèle, mais il est indiscret : prenez-y garde. (*Elle sort.*)

SCENE VII.

GEORGE, ANETTE.

GEORGE.

Nous voilà bien récompensés.

ANETTE.

Nous méritons ce qui nous arrive, et elle a eu raison.

GEORGE.

Comment donc ?

ANETTE.

Air : *On accuse nos jeunes gens.*

1er. Cet.

Nous avons affligé son cœur,
Nous devions le prévoir d'avance ;
Alors qu'on chérit son erreur,
De la vérité l'on s'offense ;
Il faut, même avec ses amis,
Par fois n'être pas trop sincère
Et ne jamais donner d'avis
Que ceux qui peuvent plaire.

2e. Cet.

Ah ! de détours on peut user
Avec la femme qui nous aime,
Il est aisé de l'abuser
Puisqu'elle s'abuse elle-même :
La raison fait de vains efforts,
Et blesse plus qu'elle n'éclaire,
On ne veut pas trouver de torts
A l'amant qui sait plaire.

GEORGE.

Aussi c'est ta faute ; avant de venir ici, que ne m'as tu permis de bien t'expliquer mon projet ; il valoit mieux,

ANETTE.

C'est encore pis ; et cette fois elle ne nous pardonneroit pas.

GEORGE.

Tu ne m'as pas entendu.

ANETTE.

Je n'aime pas tout cela.

GEORGE.

C'est un brave homme.

ANETTE.

Est-il jeune ?

GEORGE.

Il n'est pas vieux.

ANETTE.

Est-il beau ?

GEORGE.

Il n'est pas laid.

ANETTE.

Est-ce qu'il seroit amoureux ?

GEORGE.

Voilà comme vous êtes vous autres : est-il jeune, est-il beau, est-il amoureux ?..... Il a bien de la curiosité et souvent l'amour commence par là.

ANETTE.

Ne t'a-t-il rien dit de notre amant ?

GEORGE.

Non ! je crois qu'il ignore que quelqu'un vient ici : mais il a entendu parler de notre maîtresse, de la retraite où elle vit ; il a su que j'étois à elle ; il m'a épié, m'a acosté, m'a demandé le nom d'Elvire ; je lui ai dit celui qu'elle a pris depuis qu'elle est ici ; cela ne l'a pas contenté ; il m'a prié de le faire entrer.

ANETTE.

Mais à quoi cela servira-t-il ?

GEORGE.

S'il fait connoissance avec Madame, le jeune Dercour pourra devenir jaloux, et cela le forcera à s'expliquer.

ANETTE.

Et tu as promis....

GEORGE.

Air : *de la croisée.*

Il ne demande qu'un instant,
Ou pour la voir ou pour l'entendre,
Et m'a donné.... (*Il montre une bourse.*)

ANETTE.

Quoi ! de l'argent.

GEORGE.

Je n'ai jamais pu m'en défendre.

ANETTE.

C'est très-mal fait, tu l'avoueras :

GEORGE.

Oui, je n'aurois pas dû le prendre,
Mais je voudrois bien n'être pas
Obligé de le rendre.
Tu vois bien qu'il faut que je tienne ma promesse.

ANETTE.

Tu oserois.

GEORGE.

C'est fait : je lui ai donné la clef de la petite porte là bas... et si je faisois un signal... tiens, comme cela. (*Il frappe deux fois dans ses mains.*)

ANETTE.

On ouvre.

GEORGE.

C'est lui.

ANETTE.

Je me sauve. (*Elle sort en courant.*)

SCENE VIII.

GEORGE (*seul*).

ANETTE, Anette... Comment faire à présent?... Et si elle alloit tout dire.

SCÈNE IX.

DOLBAN, GEORGE.

DOLBAN (*entrant avec mystère.*)

TU vois que je suis exact.

GEORGE (*à part*).

Que trop.

DOLBAN.

Et prudent. Eh bien, tiendras-tu ta parole? Pourrai-je entrevoir ta maîtresse?

GEORGE (*avec embarras*).

Je l'espère.

DOLBAN.

Sans doute tu as mis Anette dans nos intérêts!

GEORGE.

Anette!

DOLBAN.

Tu m'as dit que rien ne te seroit plus facile!

GEORGE.

Oui! oui, Annette dans ce moment même s'occupe peut-être de nous (*à part*) de nous trahir.

DOLBAN.

Mais qu'as-tu ? d'où vient cet embarras ?

GEORGE.

Je vais vous le dire franchement : il n'y a pas moyen aujourd hui de vous introduire dans la maison ; ici, vous ne pourrez pas y rester long-temps, et comme ce matin notre maîtresse a quelque chose en tête, je crains bien qu'elle n'y vienne pas, pendant que vous y serez..... (*à part*) je crains bien plus d'être obligé de rendre l'argent.

DOLBAN (*à part*).

Il seroit cruel de ne pouvoir éclaircir mes doutes: (*haut*) quel âge à ta maîtresse ?

GEORGE.

Vingt-trois ans.

DOLBAN.

Elle est venue depuis....

GEORGE.

Depuis que son mari est mort et il y a de cela quinze mois.

DOLBAN.

Tu m'as dit que son mari avoit...

GEORGE.

Cinquante ans plus qu'elle.

DOLBAN.

Quel peut être le motif de sa retraite ?

GEORGE.

Je l'ignore.... (*à part*) je le sais bien, mais je ne veux pas le lui dire.

DOLBAN.

Une jeune veuve, dont le mari avoit cinquante ans plus qu'elle, cela n'est pas naturel ! Ah ! je devine ; elle aura quelque peine d'amour ; quelque perfide l'aura trompée...

GEORGE.

Il pourroit en être quelque chose (*à part*). Il est fin.

DOLBAN.

Et le désespoir s'en sera mêlé.

Air : *si des galans de la ville.*

Aisément femme s'irrite,
Et dans un dépit jaloux,
Parce qu'un amant la quitte,
Elle veut les quitter tous.

Croit-elle être plus paisible,
En fuyant loin du trompeur ?
Quand on est jeune et sensible
On ne peut pas fuir son cœur.

Tendres beautés qu'on irrite,
Ah ! point de dépit jaloux,
Parce qu'un amant vous quitte,
Faudra-t-il les quitter tous ?

Brûlez d'une ardeur nouvelle,
Et dès qu'il l'a mérité,
Vengez-vous d'une infidèle,
Par une infidélité.

Tendres beautés qu'on irrite,
Laissez les dépits jaloux,
Parce qu'un amant vous quitte,
N'allez pas les quitter tous.

GEORGE.

Cela seroit plus sage.

DOLBAN.

Mais ta maîtresse ne vient pas.

GEORGE.

Si vous vouliez revenir demain.

DOLBAN.

Je retourne ce soir à Paris.

GEORGE (*à part*).

Je suis ruiné

DOLBAN (*à part*).

Plus je pense à ce qu'il m'a dit, à ce que j'ai recueilli, plus je me conforme dans le soupçon que c'est ma nièce ! que d'inquiétudes elle m'a causées.

GEORGE.

Paix ! paix !... on vient !... c'est elle !

DOLBAN.

Où ? .. où ?...

GEORGE.

Cachez-vous là ! (*Il le pousse au fond du bosquet.*)
Surtout ne me trahissez pas. (*Il entre aussi dans le bosquet.*

SCENE X.

ELVIRE, DOLBAN ET GEORGE.

(*Elvire entre lentement et tristement.*)

DOLBAN (*en l'appercevant*).

C'EST elle !... c'est elle. (*Il fait un mouvement pour sortir du bosquet.*)

GEORGE (*l'arrêtant*).

Ne vous montrez pas.

ELVIRE (*assise sur un banc vis-à-vis du bosquet, mais en face du théâtre*).

Qu'il me tarde qu'il soit de retour !.. combien je souffre !..

DOLBAN.

Elle souffre... (*Il veut encore sortir du bosquet*).

GEORGE (*l'arrêtant*).

Arrêtez...

ELVIRE.

Air : *Le connois-tu, ma chère Eléonore.*

Ah ! tour à tour mon cœur craint, il espère,
Mon coeur espère et tremble tour a tour !
Il me sembloit si tendre et si sincère,
Non, on ne peut ainsi feindre l'amour. (*bis*)

DOLBAN.

Il faut que je lui parle.

GEORGE (*l'arrêtant encore.*)

Songez à ce que vous m'avez promis .. Vous allez me perdre.

DOLBAN.

Tu me retiens en vain, je lui parlerai. (*Il sort du bosquet.*)

GEORGE.

Je me sauve. (*Il sort.*)

SCENE XI.

ELVIRE, DOLBAN.

ELVIRE (*entendant du bruit se lève avec précipitation.*

UN homme ici !

DOLBAN.

Votre oncle, ma chère nièce !

ELVIRE.

Dieu !... mon oncle ! et quel hasard...

DOLBAN.

Ma nièce, embrassez-moi (*Il l'embrasse*), c'est le hasard en effet ; un grand hasard m'a conduit dans votre retraite ! mais vous ! comment avez-vous pu quitter le monde ? abandonner ainsi un oncle qui vous aime ! si vous saviez ! . . :

ELVIRE.

Ah ! pardon : je me suis souvent reproché les peines que j'étois sure de vous causer.

DOLBAN.

Ne parlons pas de mes peines, parlons des vôtres ; car je viens de vons entendre, vous en avez !

ELVIRE.

Je suis agitée, il est vrai ; mais dans ce moment que pourrois-je vous dire ? je ne sais moi-même ce que je dois craindre ; ah ! soyez certain que si ce que je redoute, m'arrive, je déposerai mes chagrins dans votre sein.

DOLBAN.

Mon coeur vous sera toujours ouvert.

ELVIRE.

Vous n'êtes pas changé ! toujours bon, ... et sans doute toujours gai.

DOLBAN.

Je fuis l'ennui le plus que je puis ; je vais de la ville à la campagne, de la campagne à la ville ; je cours beaucoup, mais que voulez vous ? c'est notre destin.

Air : *Mon petit cœur à chaque instant soupire.*

Chacun de nous en fournissant sa course,
Sans cesse court de la crainte à l'espoir ;
On court au bal, au spectacle, à la bourse,

On court enfin du matin jusqu'au soir :
C'est le bonheur qu'on poursuit à la ronde,
Jeunes et vieux, les sages et les foux,
Tous après lui nous courons dans ce monde,
Mais le bonheur court plus vîte que nous.

ELVIRE.

Il n'est que trop vrai.

DOLBAN.

Si on ne trouve pas le bonheur, on trouve le plaisir qui en dédommage. Pour moi, je ne le laisse pas échapper; vous ne devineriez pas à quoi je m'amuse! Croiriez-vous que je me suis fait auteur?

ELVIRE.

Vous, mon oncle.

DOLBAN.

Oui, ma nièce! lisez-vous les journaux?

ELVIRE.

Quelquefois.

DOLBAN.

Avez-vous vu cette querelle sur les femmes?

ELVIRE.

J'en ai là quelque chose.

DOLBAN.

Eh bien! c'est moi qui écris...

ELVIRE.

Contre elles!

DOLBAN.

Non, vraiment! pour elles.

ELVIRE.

Je reconnois là votre galanterie, mais vous les flattez un peu.

n'a réussi, aucune ne réussira : il voudroit aimer maintenant qu'il n'oseroit plus ; il faut bien qu'il soutienne le personnage qu'il a pris dans le monde ; s'il se démentoit, il seroit accablé.

ELVIRE (*à part*).

Je vois ! c'est une affaire de vanité.

DOLBAN (*qui l'a entendu*).

Oui, oui, c'est affaire de vanité ; il en a beaucoup.

ELVIRE (*à part*).

J'aime mieux que ce soit cette raison là.... pourtant je suis piquée !

DOLBAN.

Que dites-vous ? cette insensibilité vous pique ! Ah ! il seroit plaisant que la difficulté de la conquête vous inspirât le desir de la tenter : je serois bien aise que ce motif vous ramenât à la ville, mais je ne vous conseille pas de vous y jouer.

ELVIRE.

Certainement mon oncle, je n'oserois assez présumer de mon foible mérite.

DOLBAN.

Point de fausse modestie ; vous êtes fort aimable, mais toute aimable que vous êtes vous ne réussiriez pas plus qu'un autre.

ELVIRE.

Vous êtes sûr ?

DOLBAN.

Très-sûr ; et si vous m'en croyez, vous n'exposerez pas vos charmes à cette humiliation.

ELVIRE (*regarde dans le jardin et appelle*).

George !

SCENE XII.

DOLBAN, ELVIRE, GEORGE.

ELVIRE (*à part à* GEORGE).

Sitôt que Dercour arrivera, tu viendras m'avertir.

GEORGE.

En ce cas, Madame, je vous avertis, car je viens de le voir descendre de cheval à la grande grille.

ELVIRE.

Vas lui dire que je l'attends ici. (*George sort.*)

SCENE XIII.

DOLBAN, ELVIRE.

ELVIRE.

Mon oncle, entrez dans ce pavillon.

DOLBAN.

Ma nièce, et pourquoi ?

ELVIRE.

Entrez, vous dis-je ! regardez, écoutez, mais surtout ne vous montrez pas.

DOLBAN.

En vérité, ceci ressemble à une aventure.

ELVIRE.

Elle pourra vous divertir.

(DOLBAN *se cache dans le pavillon.*)

SCÈNE XIV.

ELVIRE et DOLBAN (*dans le pavillon.*)

ELVIRE.

ME voilà rassurée sur sa fidélité ; mais je ne suis pas contente... il rougiroit de son amour.

SCÈNE XV.

ELVIRE, DERCOUR, DOLBAN (*caché*).

(DERCOUR *entre d'un air inquiet, cherchant le papier qu'il a perdu ;* ELVIRE *est allé s'asseoir dans le bosquet sur le devant de la scène, vis-à-vis du pavillon.*)

DOLBAN (*à part dans le pavillon, en voyant entrer* DERCOUR.)

EN croirai-je mes yeux ! c'est lui, c'est Dercour. Quelle rencontre !

ELVIRE.

Vous voilà de retour, Monsieur, allons, vous êtes de parole.

DERCOUR.

Je vous avois promis de n'être pas plus d'une heure. (*Il cherche toujours.*)

ELVIRE.

Vous paroissez mécontent : auriez-vous à vous plaindre de votre voyage ?

DERCOUR.

Je n'ai pas lieu d'en être très-satisfait... mais c'est une chose si peu importante....

ELVIRE.

Parlons d'autre chose. Je gage que vous ne m'avez pas tenu votre promesse et que vous ne me direz pas les noms des deux qui écrivent pour et contre les femmes.

DOLBAN (*à part*).

Certes non, il ne le dira pas.

DERCOUR.

Je suis resté trop peu de temps... d'ailleurs pourquoi vous occuper de cette querelle et de ses auteurs.

ELVIRE.

J'ai un désir extrême de les connoître, et même vous le dirai-je ? j'ai un soupçon.

DERCOUR.

Un soupçon.

ELVIRE.

Sur vous.

DERCOUR.

Sur moi.

ELVIRE.

Je crois que vous connoissez ces auteurs.

DOLBAN (*à part*).

Très-bien.

DERCOUR.

Pourquoi vous cacherois-je ?... (*à part*) Je ne sais ce que je dis.

ELVIRE.

L'un d'eux est sûrement de vos amis.

DERCOUR.

De mes amis !

ELVIRE.

Un ami particulier.

DOLBAN (*à part*).

Très-particulier.

ELVIRE.

Et comme vous savez que je désapprouve cette querelle, vous ne voulez pas me le nommer pour ne pas lui nuire dans mon esprit. Allons, convenez que j'ai deviné.

DERCOUR.

En vérité, c'est une chose dont je ne puis convenir.... (*à part*) Les aurois-je perdus ici ?

ELVIRE.

Mais que cherchez-vous donc ? Ah ! seroient-ce ces couplets que j'ai trouvés tantôt, après que vous avez été sorti ?

DERCOUR.

Vous avez trouvé ces couplets..... (*à part*) Quelle étourderie !

ELVIRE.

J'ai voulu les chanter ; mais je ne me suis pas rappelé l'air, vous le savez : chantez-les moi.

DOLBAN (*à part*).

Ecoutons.

DERCOUR.

C'est une plaisanterie.

ELVIRE.

Non ! c'est très-sérieusement que je vous en prie.

DERCOUR.

Je chante si mal.

ELVIRE.

Eh non ! d'ailleurs pour moi !.... Craignez-vous qu'on ne vous écoute ?

DERCOUR.

Oh ! de grâce, dispensez-moi.

ELVIRE.

Prenez garde... je pourrois bien étendre mes soupçons...

DERCOUR (*avec précipitation.*)

J'obéis.... (*Il prend les couplets.*) (*à part.*) Maudite étourderie.

ELVIRE.

Je vous écoute.

DERCOUR.

Ait ?

1er. Cet.

Lycidas contre moi des femmes...

DOLBAN (*à part*).

Ceci me regarde.

DERCOUR.

Défend et l'esprit et l'humeur ;
En vérité, je plains ces dames
D'avoir un pareil défenseur.
De leur cœur, de leur caractère,
Peut-être, amis, je ferois cas,
Si Lycidas
N'en parloit guère,
Si Lycidas
N'en parloit pas.

ELVIRE.

Cela n'est pas très-poli.

DOLBAN (*à part*).

Surtout pour moi.

ELVIRE.

Allons, le second couplet.

DERCOUR.

2e. Cet.

Pour la grace, simple et facile,
Pour la gaîté, le sentiment,
Des femmes on vante le style,
Mais sans les lire, assez souvent;
Comme exemple on cite Glycère,
De ses talens je ferois cas,
Si Lycidas
N'en parloit guère,
Si Lycidas
N'en parloit pas.

DOLBAN (*à part*).

Mais.... est-ce de lui qu'on se joue ou de moi ?

(DERCOUR *veut mettre le papier à sa poche.*)

ELVIRE.

Il y a encore un couplet.

DERCOUR.

En voilà bien assez !

ELVIRE.

Non ! non ! je n'en veux rien perdre.

DERCOUR (*à part*).

Je souffre le martyre.

3e. Cet.

L'amour, ce maître de la terre,
Tôt ou tard doit nous enflammer;
C'est un plaisir, dit-on, de plaire,
C'est un plaisir plus grand d'aimer.
Aimer une femme et lui plaire,
De ce bonheur je ferois cas,
Si Lycidas
N'en parloit guère,

Si Lycidas
N'en parloit pas.

DOLBAN (*à part*).

Celui-là n'est pas mon affaire.

ELVIRE.

Ce dernier couplet est d'un homme peu sensible.

DERCOUR.

Ce peut bien n'être qu'un jeu d'esprit ; on dit souvent en badinant ce qu'on est loin de penser.

ELVIRE.

D'ailleurs les couplets sont mauvais.

DERCOUR.

Mauvais.

ELVIRE.

Oui !

DERCOUR.

Ils peuvent exprimer des sentimens répréhensibles. : mais pour mauvais, je ne les crois pas mauvais.

ELVIRE.

Comme vous prenez feu ! quand vous en seriez l'auteur !... Je serois tenté de le croire : mais je vous l'avoue, Dercour, j'en serois offensée ; vous m'auriez trompée ; vous auriez fait plus, vous m'auriez sacrifiée à votre vanité ; vous rougiriez de votre tendresse pour moi.

DERCOUR.

Elvire, je vous aime, je vous adore ; ma vie est à vous et mon bonheur est dans mon amour.

DOLBAN.

Peste ! quel ennemi des femmes.

ELVIRE.

Je veux bien ne pas approfondir ceci : mais j'exige....

DERCOUR.

Ah ! parlez.

ELVIRE.

Que vous répondiez à ces couplets.

DERCOUR.

Moi !

ELVIRE.

Par trois autres couplets à vous n'avez que ce moyen de me dissuader ; et je ne vous donne qu'un quart d'heure.

DERCOUR.

Vous voulez que sur le champ... en un quart d'heure...

ELVIRE.

Je serai indulgente ; c'est ma condition ; faites ce que je demande ou nous sommes brouillés pour la vie.

DERCOUR.

Comment vous refuser.

ELVIRE.

Tenez, voilà la clef de mon cabinet ; vous y trouverez des plumes, du papier, tout ce qu'il vous faut. Le lieu pourra vous inspirer, j'espère.

DERCOUR.

Vous me promettez beaucoup d'indulgence...

ELVIRE.

Oui ; mais je ne vous donne qu'un quart d'heure, songez-y.

(*Il sort.*)

SCÈNE XVI.

ELVIRE, DOLBAN. (*Il sort du pavillon en riant aux éclats.*)

ELVIRE.

EH bien ! mon oncle.

DOLBAN.

Hé, bien ! ma nièce.

ELVIRE.

Le voilà cet ennemi de l'amour ; aucune femme ne sauroit lui plaire ; je l'essaierois en vain.

DOLBAN.

Ma chère nièce, je ne suis au prix de vous qu'un sot, mais je ne suis pas le seul : convenez pourtant que j'ai bien fait de prendre le parti de dire du bien des femmes, car si on vouloit en dire du mal...

ELVIRE.

On en auroit trop à dire, n'est-ce pas ?

DOLBAN.

Mais de qui vous moquiez-vous ici ?

ELVIRE.

Je sens mon oncle que votre position....

DOLBAN.

J'en ai ri comme un fou !

ELVIRE.

D'ailleurs....

Air : *A Paris et loin de sa mère.*

J'aime Dercour, je le confesse,
Et je n'ai pu voir sans douleur

Que l'amour propre a la tendresse
Ait osé disputer son cœur
Une assez légère vengeance,
Pourra corriger l'indiscret ;
Ah ! mon cher oncle, en conscience,
Dites, dites-moi n'ai-je pas bien fait,
N'ai-je pas bien fait ?

DOLBAN.

Même air.

Aux agrémens de la jeunesse,
Dercour joint des mœurs, de l'honneur,
Mais l'amour propre a la tendresse
Doit être immolé dans son cœur :
Si votre plaisante vengeance,
Peut corriger cet indiscret,
Ma chère pièce, en conscience
Dites, dites que vous avez bien fait,
Vous avez bien fait.

SCENE XVII.

ELVIRE, DOLBAN, ANETTE.

ANETTE. (*Elle arrive en courant.*)

AH ! Madame, montez dans votre cabinet ; jamais je n'ai vu un homme dans cet état.

ELVIRE.

Qu'a-t-il ?

ANETTE.

Il s'asseoit, il se lève, il écrit, il déchire le papier, il frappe du pied, se mort les doigts, va, vient, court, crie.....

DOLBAN.

Oh ! ce n'est rien.

ELVIRE.

L'enthousiasme.

DOLBAN.

Le délire poétique ; et puis un poëte satyrique obligé de louer...

ELVIRE.

C'est pénible.

DOLBAN.

Ce pauvre garçon.

ELVIRE.

Son embarras me fait pitié.

DOLBAN.

Il a mérité ce qui lui arrive, c'est Minerve qui se venge.

ANETTE.

Je le vois qui vient.

ELVIRE.

Mon oncle c'est à vous à le recevoir.

DOLBAN.

Volontiers.

ELVIRE.

Mettez-vous là.

(DOLBAN *reste sur le devant du théâtre* ; ELVIRE *se retire dans le fond avec* ANETTE.)

SCENE XVIII.

DOLBAN (*dans le bosquet*), DERCOUR.

DERCOUR (*en entrant sans voir* DOLBAN).

Vous serez au moins satisfaite de ma promptitude.... (*Il approche du bosquet et voit Dolban.*) Dieux ! (*Il cache le papier qu'il tient.*)

DOLBAN (*sortant du bosquet*).

Eh ! bonjour mon cher Dercour.

DERCOUR (*à part*).

Quelle funeste rencontre !

DOLBAN.

Vous voilà bien surpris ; mais votre étonnement va cesser quand vous saurez que nous sommes chez ma nièce.

DERCOUR.

Elvire !.... votre nièce ?

DOLBAN.

Elle-même.

DERCOUR (*à part*).

Je suis perdu.

DOLBAN.

Quel plaisir j'ai eu de la retrouver !.... Ah çà ! nous dînons ensemble ; voilà bien assez long-temps que nous ne nous disputions qu'avec la plume ; mais aujourd'hui à dîner, Elvire sera notre juge.

DERCOUR.

Gardez-vous en bien.

DOLBAN.

Pourquoi ?

DERCOUR.

Devant une femme....

DOLBAN.

Qu'importe ?

DERCOUR.

Dire du mal des femmes ; vous sentez bien que je trahirois ma cause par délicatesse.

DOLBAN.

Vous auriez cette foiblesse là.

DERCOUR.

Je vous en prie ne parlons pas de tout cela, et surtout ne dites pas que je suis l'auteur...

DOLBAN.

Savez-vous que voilà de la modestie bien mal placée: ce que vous avez fait peut bien s'avouer et je veux vous en faire honneur auprès de ma nièce, elle en sera charmée.

DERCOUR.

Elle en sera offensée.

DOLBAN.

Non. Ce n'est pas une femme comme une autre; il faut même que je vous sache aussi affermi dans vos principes que vous l'êtes, pour n'être pas fâché que vous ayiez fait sa connoissance: tout autre risqueroit sa liberté auprès d'elle. Mais vous! bah!... je suis sûr que vous n'avez rien risqué: elle n'a fait aucune impression sur votre cœur, n'est-ce pas?

DERCOUR (*à part*).

Sont-ils d'accord pour me jouer?... (*haut.*) Promettez-moi le secret.

DOLBAN.

Voilà ce que je ne me promets surement pas.

SCÈNE XIX.

ELVIRE, DOLBAN, DERCOUR, ANETTE.

ELVIRE (*en entrant*).

EH bien! mon cher Dercour, ces couplets.....

DOLBAN.

Des couplets.

ELVIRE.

Qu'il a faits à ma prière.

DOLBAN.

Il les fait bien.

DERCOUR.

C'est une plaisanterie faite par soumission, mais qui n'amuseroit pas Dolban.

DOLBAN.

Au contraire, je suis sûr que cela m'amusera beaucoup... Cependant si je gêne.....

ELVIRE.

Non mon oncle, non: vous connoissez les auteurs, il faut les prier.

DERCOUR (*à part*).

Ils sont d'intelligence.

ELVIRE (*à part à* DERCOUR).

Ou brouillés pour la vie, vous savez.

DERCOUR.

J'obéis encore. (*Il tire le papier.*)

ELVIRE.

Un moment. (*A Anette.*) Appellez George.

ANETTE.

Le voici, George.

SCENE XX.

DOLBAN, ELVIRE, DERCOUR, ANETTE, GEORGE.

GEORGE.

ME voilà.

ELVIRE.

Préparez un cheval et disposez-vous à aller à Paris.

GEORGE.

A Paris !

DERCOUR.

A Paris.

DOLBAN.

A Paris.

GEORGE.

Je ne demande pas mieux. (*Il sort.*)

SCENE XXI.

ELVIRE, DOLBAN, DERCOUR, ANETTE.

DERCOUR.

CE voyage...

ELVIRE.

Vous inquiète... vous saurez mes raisons.

DOLBAN.

Oui, oui ! on vous expliquera cela ; chantez toujours.

DERCOUR.

Puisqu'on l'exige.

Air : *du Citoyen* VACHER.

1er. Cet.

Des femmes plus d'un censeur,
Se montreroit moins austère,

S'il pouvoit trouver leur coeur
Moins fier pour lui, moins sévère :
Contre elles son vain dépit
Fait parler la médisance ;
Toujours le mal qu'il en dit
Prouve le bien qu'il en pense.
(*Tous répètent le refrein.*)

DOLBAN.

Ce n'est pas là votre style ordinaire ; je ne ferois pas mieux, moi qui m'en pique.... Y en a-t-il encore ? (*Il regarde.*) encore deux ; je veux chanter le second. (*Il prend le papier.*

2e. Cet.

Coquette, comme à vingt ans,
La sage et rigide Ismène
Qui voit fuir tous les amans,
Contre l'amour se déchaîne ;
Lise que partout on suit,
Souffre de sa médisance,
Oui, mais le mal qu'elle en dit,
Prouve le bien qu'elle en pense.
(*Ils répètent le refrein.*)

ELVIRE.

Je vais chanter le troisième.

DERCOUR.

Ah ! permettez que ce soit moi. (*Il reprend le papier.*)

3e. Cet.

Celle qui m'a su charmer,
En tous lieux faite pour plaire,
Pourroit seule désarmer
Le censeur le plus sévère.
A l'enjouement, à l'esprit,
Elle joint grace, décence ;
C'est du bien que l'on en dit,
C'est du bien que l'on en pense.
(*Tous répètent le refrein, excepté Elvire.*)

DOLBAN.

Pas mal du tout.

SCENE XXI.

ELVIRE, DOLBAN, DERCOUR, ANETTE, GEORGE.

GEORGE (*en botte, un fouet à la main.*)

Me voilà.

ELVIRE.

Tu vas porter ces couplets à Paris.

DERCOUR.

A Paris mes couplets.

ELVIRE.

J'exige qu'ils soient insérés dans un journal.

DERCOUR.

Vous auriez cette cruauté.

ELVIRE.

J'exige de plus que vous les signiez.

ANETTE.

Je vais chercher l'écritoire. (*Elle va en prendre un dans le pavillon.*)

ELVIRE (*à part*).

Voyons quel parti il prendra.

GEORGE.

Mais où pourrai-je trouver un journal ?

DOLBAN.

C'est bien difficile... à tous les coins de rue.

ANETTE.

Voilà l'écritoire.

(DERCOUR *s'approche de la table et signe.*)

DOLBAN (*à* ELVIRE.)

Ma nièce vous poussez la vengeance un peu loin.

DERCOUR (*à* GEORGE).

Voilà les couplets signés ; voilà l'adresse d'un journal, pars.

ANETTE.

Reste ; le dernier mot n'est pas dit.

GEORGE.

Ah çà ! partirai-je, resterai-je ? l'un me dit vas, l'autre arrête.

DERCOUR.

Pars !

ELVIRE.

Reste. (*Elle reprend les couplets.*)

(ANETTE *sort avec* GEORGE.)

SCENE DERNIERE.

ELVIRE, DOLBAN, DERCOUR.

ELVIRE.

NON ! les couplets ne seront pas imprimés ; mais convenez que je me devois cette petite vengeance.

DERCOUR (*à genoux.*).

Je sens tous mes torts ; puissai-je obtenir le prix de mon repentir !

DOLBAN.

Ce prix sera sa main, et tout mon bien sera dot.

ELVIRE.

Ah ! mon oncle.

DERCOUR.

Ah ! mon ami, vous me vaincrez donc toujours.

DOLBAN.

Vous verrez qu'il vaut mieux être mon neveu que mon adversaire. Convenez que vous donniez là dans un grand travers : sans doute les femmes ont des défauts.

Air : *Cet arbre apporté de Provance.*

Pourtant les hommes d'âge en âge,
Les aiment et les aimeront :
Entre nous-même il est fort sage,
De les aimer comme elles sont :
Oui ! n'attendez pas que ces dames,
Soient sans défauts, je les connois :
Tenez, mon cher, elles sont femmes
A ne se corriger jamais.

DERCOUR.

Comme elles sont, elles valent bien qu'on les aime.

DOLBAN.

Et croyez que le bonheur qu'on goûte en ménage est le seul pur et vrai.

VAUDEVILLE.

Air : *du Vaudeville de l'île des femmes.*

DOLBAN.

L'homme qu'en toute chose on voit
Toujours d'accord avec lui-même,
Toujours sincère, simple et droit,
Voila l'homme que chacun aime.
Mais combien n'est-il pas de gens
Qui changent à toute rencontre,
Et qui suivant les lieux, les temps,
Soutiennent le pour et le contre.

DERCOUR.

De Boileau, disciple imprudent,
Des femmes j'aimois à médire :
Mais contre leur pouvoir charmant,
Que peut une folle satyre ?
Voyez aussi comme l'amour
Se rit du dépit qu'on leur montre ;
Il sait que le cœur parle pour
Lorsque le cœur parle contre.

ELVIRE (*au Public.*)

Nous voyons les auteurs tremblans
Sur le sort d'un nouvel ouvrage
Quand les avis sont différens ;
Dès que le Public se partage :
Il n'en est pas ainsi ce soir,
Et sans craindre de mal rencontre,
Nous voudrions bien tous vous voir
Soutenir le pour et le contre.

FIN.

ERRATA.

Page 41. Ajoutez au mot *Air*, qui précède le premier couplet ; ceux-ci : *du Citoyen* VACHER.

HOMMAGE

DU PETIT VAUDEVILLE

AU GRAND RACINE.

Coupigny, André François de

HOMMAGE

DU

PETIT VAUDEVILLE

AU GRAND RACINE.

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représenté pour la première fois sur le Théâtre du Vaudeville, à Paris, le 2 Prairial, an VI de la République française.

Prix, soixante-quinze centimes (15 sous).

PARIS,

CHARLES POUGENS, Imprimeur-Libraire, rue Thomas-du-Louvre, N.° 246.

AN VI.

AVANT-PROPOS.

ALEXANDRE vainqueur parcourait l'Inde : les chefs de toutes les Tribus déposaient en foule les plus riches offrandes aux pieds du conquérant. Un Indien court au Gange, y puise dans le creux de ses mains un peu de l'eau du fleuve, et la répand devant le fils de Philippe : c'était tout ce qu'il pouvait offrir. Nous nous sommes rappelés ce trait, et nous avons présenté notre hommage à la mémoire du grand Racine. En l'accueillant avec intérêt, le public a bien voulu rendre nos soins utiles. Puisse le sentiment qui nous a inspirés, nous mériter nouvelle indulgence pour cet Ouvrage de quelques momens !

COUPIGNY, BARRÉ, PIIS, RADET,
DESFONTAINES.

PERSONNAGES.	*ARTISTES.*
PETIT-JEAN.	CARPENTIER.
ANTOINE.	DUCHAUME.
ARLEQUIN-MERCURE. .	LAPORTE.
MOLIÈRE.	VERTPRÉ.
BOILEAU.	HIPOLITE.
LAFOREST.	DUCHAUME.

La Scène est aux Champs-Elysées de la Fable.

HOMMAGE

DU

PETIT VAUDEVILLE

AU GRAND RACINE.

SCÈNE PREMIÈRE.

PETIT-JEAN.

Ma foi, plus j'y réfléchis, plus je me trouve heureux, moi Petit-Jean, d'être devenu concierge des Champs-Élysées. Voilà ce que c'est qu'une bonne protection!

AIR : *On compterait les diamans.*

Racine, qui fit mon destin,
Avant de descendre aux lieux sombres,
M'avait mis portier chez Dandin,
Il m'a mis portier chez les Ombres.
Puisqu'il m'a placé sur ce bord,
J'ai, ma foi, bien fait de le suivre;
Car sans ce poste, après ma mort,
Je n'aurais pas eu de quoi vivre.

Avec tout cela je me plaisais assez chez ce juge Dandin, qui m'avait fait venir d'Amiens pour être suisse. Dame ! aussi....

AIR : *Non je ne ferai pas*, etc.

Tout Picard que j'étais, j'étais un bon apôtre,
Et je fesais claquer mon fouet tout comme un autre.
Tous ces Normands voulaient se divertir de nous.
On apprend à heurler, dit l'autre, avec les loups.

Oh ! j'étais considéré. On me fesait bien des politesses ; et c'était bien de l'honneur pour moi.

Même air.

Mais sans argent l'honneur n'est qu'une maladie ;
Ma foi, j'étais un franc portier de comédie.
On avait beau heurter et m'ôter son chapeau,
On n'entrait pas chez nous sans graisser le marteau.

Ça leur était facile à nos plaideurs ; ils étaient cossus. Ici ce n'est pas de même ; je n'ai que la porte des poëtes. Mauvaises pratiques !

Malgré tout, je ne me plains pas ; il y a par-ci par-là quelques revenant-bons : cela me soutient. Et puis je ne m'ennuie pas ici ; j'ai de bons amis : Antoine, le jardinier de M. Boileau ; Mlle. Laforest, servante de M. Molière ;

M. Molière : ils font ma petite société ; ils viennent déjeûner tous les matins avec moi. A propos, ils devraient être ici. Eh ! parbleu, les voilà !

SCÈNE II.

PETIT-JEAN, LAFOREST, ANTOINE.

ANTOINE.

AIR : *A dîner ça me rapporte.*

Mon ami, je vous apporte
Des fruits de plus d'une sorte.

LAFOREST.

Voici du nectar frais.

PETIT-JEAN.

Quant à moi, sans frais,
J'offre le frais,
Le frais qu'on prend à ma porte (*bis*).

Ensemble.

Avec lui, sans frais,
Prenons le frais,
Le frais qu'on prend à sa porte (*ter*).

PETIT-JEAN.

Mademoiselle Laforest, je ne vous demande pas comment vous vous portez, parce qu'ici on se porte toujours bien.

LAFOREST.

Monsieur Petit-Jean, je ne vous demande pas comment vous avez dormi, parce qu'ici le sommeil est toujours bon.

ANTOINE.

C'est bien ! c'est bien ! Pas tant de politesses.

AIR : *De la baronne.*

Dans l'autre monde
On tient à ces propos gênans:
Prenez ma façon franche et ronde ;
J'ai laissé tous les complimens
Dans l'autre monde.

(Il s'assied).

PETIT-JEAN.

Il a raison. Asseyons-nous.

LAFOREST.

Et déjeûnons.

ANTOINE.

Si j'ai laissé mes complimens de l'autre côté, je n'y ai pas laissé mon appétit.

PETIT-JEAN.

Ni moi.

LAFOREST.

Ni moi.

ANTOINE.

AIR : *Nous n'avons qu'un temps à vivre.*

Lorsque l'on a tant à vivre,
A vivre nonchalamment,
Il faut bien que l'on se livre
Au plaisir d'être gourmand.

PETIT-JEAN.

Ici l'existence est fort belle ;
Mais, je l'avoue franchement,
Je n'aime une vie éternelle
Que pour boire éternellement.

Ensemble.

Lorsque, etc.

ANTOINE.

C'est joli, nos Champs-Élysées !

LAFOREST.

Un peu uniformes.

PETIT-JEAN.

On dit qu'on les a contrefaits à Paris.

ANTOINE.

Il y a long-temps.

LAFOREST.

Oui ; mais s'il faut en croire les nouvelles, on s'y divertit plus que jamais.

PETIT-JEAN.

Je crois que cela fait de beaux divertissemens, en comparaison des nôtres !

LAFOREST.

Ma foi ! écoutez donc.

AIR : *Vous m'ordonnez de la brûler.*

Quoiqu'on soit tous des bienheureux
Dans nos Champs-Élysées,
Les Parisiens sont plus joyeux
Dans leurs Champs-Élysées ;
Par un trop long repos, hélas !
Nos ombres sont blasées :
Ces vivans-là ne dorment pas
Dans leurs Champs-Élysées.

ANTOINE.

Oh bien oui, dormir ! ils ont bien autre chose à faire. Et les petits déjeûnés, les petits goûtés.

LAFOREST.

Qui valent bien les nôtres.

ANTOINE.

Pour le moins.

Même air.

A peu de mets on est réduit
Dans nos Champs-Élysées ;
Toujours du nectar et du fruit

Dans nos Champs-Elysées :
OEufs frais, café, thé-vert, thé-bout,
Sorbets, liqueurs glacées :
Ces Parisiens prennent de tout
Dans leurs Champs-Élysées.

PETIT-JEAN.

Ne médisons pas, mes amis,
De nos Champs-Elysées ;
Tout le monde est en paradis
Dans nos Champs-Elysées.
C'est bien différent à Paris ;
Les femmes trop rusées
Font damner leurs pauvres maris
Dans leurs Champs-Elysées.

ANTOINE.

Tu vois tout cela dans tes journaux, toi.

PETIT-JEAN.

Apparemment.

LAFOREST.

Vous en recevez beaucoup ?

PETIT-JEAN.

Des postillons, des courriers, des messagers ; tantôt plus, tantôt moins, selon le vent qui souffle.

ANTOINE.

Mais comment cela vous vient-il ?

PETIT-JEAN.

AIR : *De la Croisée.*

Tantôt, par la barque à Caron,
Ils nous arrivent pêle-mêle ;
Du haut du ciel sur mon perron,
Tantôt ils pleuvent comme grêle.

L'autre jour encore,

D'un courrier qui n'est pas frappant,
Quoiqu'il frappe d'une main sûre,
Il me tombe un gros paquet..... pan.
C'était l'année entière.

ANTOINE.

Et relié, peut-être ?

PETIT-JEAN.

Non, ça ne se relie pas.

LAFOREST.

C'est ce que dit Molière.

PETIT-JEAN.

Et Racine.

ANTOINE.

Et Boileau, donc : toutes les fois qu'il jette les yeux sur ces paperasses-là, il me demande s'il n'est pas arrivé ici quelque épicier.

PETIT-JEAN.

Ah dame ! il n'aime pas les mauvais livres, celui-là.

ANTOINE.

Non, et dans son temps il ne leur faisait pas de grâce.

LAFOREST.

Comme il était méchant !

ANTOINE.

Pour les méchans auteurs ; mais du reste le meilleur homme du monde.

PETIT-JEAN.

Pas meilleur que Racine.

LAFOREST.

Pas meilleur que Molière.

AIR : *Guillot a des yeux complaisans.*

Mon maître était d'une bonté
Aujourd'hui peu commune.

PETIT-JEAN.

Racine m'a si bien traité
Qu'il a fait ma fortune.

ANTOINE.

Boileau fit pour son jardinier
Une épître touchante.

LAFOREST.

Molière encor plus familier
Consultait sa servante *(bis)*.

PETIT-JEAN.

Ah ça ! mais vous apercevez-vous d'une chose, vous autres ?

ANTOINE.

De quoi donc ?

PETIT-JEAN.

C'est que nous disons du bien de nos maîtres.

LAFOREST.

J'y pensais.

AIR : *La vieille méthode.*

Portiers, frotteurs, cochers, coiffeurs, laquais,
Femmes de chambre, et jusques aux jockais,
Contre leur maître exercent leurs caquets;
De tout temps ce fut la méthode :
Mais par hasard nous nous trouvons céans
Trois serviteurs de leurs maîtres contens,
Et qui plus est, tous trois reconnaissans;
En ferons-nous venir la mode ?

PETIT-JEAN.

J'en suis fâché pour le monde ; mais cette mode-là ne prendra pas.

ANTOINE.

ANTOINE.

Tant pis.

LAFOREST.

Il est pourtant si naturel d'aimer les gens qui nous font du bien.

ANTOINE.

Et voilà pourquoi nous aimons tant nos maîtres.

AIR : *Tic, tac, toc le verre*, etc.

Trinquons, buvons à leur santé,
Le cœur nous y convie.

PETIT-JEAN.

Sans oublier notre santé
Chaque jour rajeunie.

ANTOINE.

Puisque j'ai, de l'autre côté,
Fait ma dernière maladie,
Et mes adieux à la faculté,
Je bois à coup sûr à ma santé.

Tous.

Puisque j'ai de l'autre côté, etc.

(On entend le refrain de l'air suivant.)

LAFOREST.

Ah ! ah !... voici du nouveau.

PETIT-JEAN, *voyant Arlequin.*

Qu'est-ce que c'est que ça ?

SCÈNE III.

Les mêmes, ARLEQUIN en Mercure.

ARLEQUIN.

AIR : *La boulangère.*

En voyant un petit blondin
Leste dans son allure,
Vous vous dites, j'en suis certain,
Quelle est cette figure ?
Je vous réponds par un refrain,
C'est Arlequin-Mercure,
Arlequin,
C'est Arlequin-Mercure.

ANTOINE.

Monsieur Arlequin-Mercure, soyez le bien venu.

PETIT-JEAN.

Il paraît que vous n'êtes pas arrivé ici comme tout le monde.

ARLEQUIN.

C'est vrai.

Même air.

Peur que d'un mort, sur le chemin,
Je n'eusse la figure,
Et pour arriver plus grand train
Sur cette rive obscure,

Je me suis, dans un tour de main,
Fait Arlequin-Mercure,
Arlequin,
Fait Arlequin-Mercure.

PETIT-JEAN.

C'est adroit.

ARLEQUIN.

AIR : *Du pas redoublé.*

Ne voulant pas de l'Achéron
Frauder les droits de passe,
J'ai, dans les mains du vieux Caron,
Payé de bonne grâce ;
Mais j'ai cru n'arriver jamais,
Tant la foule était grande.
Le rivage était plein d'Anglais
Qui venaient par Ostende.

PETIT-JEAN.

Mais qu'y a-t-il pour votre service?

ARLEQUIN.

Je veux entrer aux Champs-Elysées.

PETIT-JEAN.

Ça ne se peut pas.

ARLEQUIN.

Comment, ça ne se peut pas !

PETIT-JEAN.

Non. Avez-vous un passe-port ?

ARLEQUIN.

Un passe-port ! et de qui ?

PETIT-JEAN.

Et parbleu, de votre médecin !

ARLEQUIN.

Mais je vous ai déjà dit que je n'étais pas mort.

PETIT-JEAN.

Et je vous ai déjà dit, moi, que vous ne pouviez pas entrer.

ARLEQUIN.

Oui, sans payer ; mais en payant.

PETIT-JEAN.

En payant !

ARLEQUIN.

Cela se fait par-tout.

PETIT-JEAN.

Excepté à ma porte.

AIR : *En quatre mots.*

Si Petit-Jean,
Comme ailleurs exigeant,
Ici voulait à prix d'argent
Se montrer indulgent,

Que de gens de toute sorte
Achèteraient à la porte
Monsieur Petit-Jean!
Que de Laïs,
Que de sots enrichis,
Notés, tarés, honnis,
Chez nous seraient admis!
Les honnêtes défunts, surpris,
S'y croiraient à Paris.

ARLEQUIN.

Monsieur Petit-Jean, je vous fais mon compliment; le trépas vous a changé, et c'est en bien.

ANTOINE.

Il est drôle, ce vivant-là.

LA FOREST.

Il est gai.

ARLEQUIN.

J'admire votre délicatesse; mais il faut absolument que je parle à des gens de mérite qui sont là.

PETIT-JEAN.

Lesquels?

ARLEQUIN.

Lesquels, lesquels!

LAFOREST.

Oh ! il y a de l'ordre aux Champs-Elysées.

PETIT-JEAN.

Certainement, il y en a... Les arts et les sciences y sont divisés en départemens, les départemens en bureaux, qui sont conduits par ceux qui s'y entendent.

ARLEQUIN.

C'est fort bien fait à vous.

PETIT-JEAN.

D'après cela,

AIR : *Cet arbre apporté de Provence.*

Phidias est pour la sculpture,
Pour la peinture le Titien,
Vitruve pour l'architecture,
Pour la médecine Galien ;
De la sublime tragédie
Corneille a le gouvernement,
Et de la haute comédie
Molière a le département.

ARLEQUIN.

Molière ! c'est justement l'homme qu'il me faut.

ANTOINE.

Eh bien ! tenez, voilà sa servante.

ARLEQUIN.

Sa servante ! à la bonne heure ; dumoins elle est reconnaissable celle-là, et voilà comme il nous les faudrait.

AIR : *Vaudeville des Visitandines.*

Autrefois ces bonnes servantes
En cotte rouge, en gros habit,
Plus naturelles qu'élégantes,
De leurs rôles gardaient l'esprit ;
Aujourd'hui ce sont des princesses
En gaze, en pouf, en plume, en fleurs ;
Ces soubrettes de cent couleurs
Sont mieux mises que leurs maîtresses.

LAFORÊT.

Mieux mises que leurs maîtresses !

ARLEQUIN.

Nous avons par-ci par-là des exceptions.

AIR : *Comm' v'là qu'est fait.*

Certaine actrice intéressante,
Evitant ces travers nouveaux,
Avec Molière était servante,
Et soubrette avec Marivaux.
C'était d'une finesse extrême ;
C'était gai, pur, touchant, poli ;
C'était la nature elle-même ;
En un mot c'était accompli :
C'était *joli !* c'était *joli !*

LAFOREST.

Eh mais, vous me rappelez le nom d'une personne qui est arrivée ces jours derniers et que Molière a embrassée avec bien du plaisir.

ARLEQUIN.

Ne me parlez pas de cela; vous ne vous réjouissez ici que quand on s'afflige chez nous. Celle-là nous la regretterons longtemps.

LAFOREST.

D'après ce que Molière en dit, elle aurait dû donner l'exemple aux autres.

ARLEQUIN.

Oh, les autres! C'est un parti pris: malgré cela il faut leur rendre justice; elles ne se mettent pas encore à la romaine.

LAFOREST, ANTOINE, PETIT-JEAN.

A la romaine?

ARLEQUIN.

C'est la nouvelle parure de nos dames françaises, dans nos spectacles, dans nos salons, dans nos promenades.

AIR:

AIR : *Vaudeville de la famille extravagante.*

Cette beauté riche d'attraits,
C'est Faustine, ou bien Octavie ;
Cette autre nous cache ses traits
Sous le voile de Virginie.
Ce goût romain est fort joli ;
Ces noms sont remplis de noblesse !
Mais il est rare, à Tivoli,
De rencontrer une Lucrèce.

LAFOREST.

C'est singulier !

PETIT-JEAN.

Ça doit bien amuser les hommes.

ANTOINE.

Et sur-tout les maris.

ARLEQUIN.

Oh ! il y a aussi des hommes qui se mettent bien.

PETIT-JEAN.

A la romaine ?

ARLEQUIN.

Même air.

A ces antiques vêtemens
Si la mode a soumis nos belles,
Nous avons des Français charmans
Qui ne sont pas moins Romains qu'elles.

Que de Titus en cheveux noirs,
A jambe fine et bien tournée,
Pourraient se dire tous les soirs,
D'honneur, j'ai perdu ma journée !

LAFOREST.

Ah ça ! dites-donc ; j'en reviens aux femmes, moi. J'ai vu quelquefois des statues de femmes romaines ; il me semble qu'elles étoient un peu....

ARLEQUIN.

De ce côté-là, le costume est bien imité.

PETIT-JEAN.

C'est drôle ça !

ANTOINE.

Morgué, je suis fâché d'être mort ; j'en verrois quelques unes à Auteuil.

LAFOREST.

Ah ! mon dieu, mon dieu ! de mon temps il n'en étoit pas ainsi.

ARLEQUIN.

Je le crois.

LAFOREST.

AIR : *Daignez m'épargner le reste.*

Autrefois, découvrir son bras
Fut été chose ridicule ;

Aujourd'hui bien d'autres appas
Aux yeux sont offerts sans scrupule.
Ah ! croyez-moi, sexe imprudent,
Craignez un costume trop leste ;
Dans vos attraits tout est piquant :
Qu'on en voie un peu ; mais pourtant
Laissez deviner le reste.

ARLEQUIN.

Tenez, ne critiquez pas cette mode ; elle est fort agréable, et je vois des femmes à qui cela va très-bien.

PETIT-JEAN.

C'est possible, mais enfin.

AIR : *Ça n' se peut pas.*

Pourquoi d'une mode nouvelle
Vouloir emprunter le secours ?
Une Française est toujours belle,
Les grâces la parent toujours ;
Vêtemens grecs ou d'Italie
Peuvent dessiner ses appas ;
Mais pour la rendre plus jolie,
Ça n'se peut pas *(bis.)*

LAFOREST.

Et dites-moi, je vous prie....

ARLEQUIN.

Dites-moi plutôt, vous, si je puis parler à votre maître.

LAFOREST.

Pour quelle affaire ?

ARLEQUIN.

Pour une affaire qui lui plaira ; car elle intéresse son ami Racine.

PETIT-JEAN.

Racine ! que ne vous adressez-vous à lui-même.

ARLEQUIN.

Non pas:... il faut qu'il n'en sache rien.

LAFOREST.

En ce cas je vais vous chercher Molière.

ANTOINE.

Et moi, je vais vous envoyer Boileau ; il est aussi l'ami de Racine ; et puis, il sera bien aise de vous voir : vous avez le petit coup de patte ; vous lui ferez peut-être passer sa mauvaise humeur.

PETIT-JEAN.

Est-ce que ça le tient toujours ?

ANTOINE.

Toujours.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

PETIT-JEAN, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Comment!... est-ce qu'on a de l'humeur dans ce pays-ci ?

PETIT-JEAN.

Oh ! c'est qu'hier il est arrivé un tas de livres nouveaux, des romans, des satyres, des tragédies, des drames.... Le ballot étoit gros, gros.... et c'étoit lourd.... ah mon dieu, comme c'étoit lourd !

ARLEQUIN.

Je m'en doute.

PETIT-JEAN.

Quand Boileau a vu tout ce fouillis, qu'il a essayé d'en lire quelques pages ; ah ! mon ami, si vous aviez vu comme il était en colère!... Il jetait ce livre-ci, il décchirait celui-là.... il frappait du pied, il grinçait les dents.... Du noir sans intérêt, s'écriait il ; de la farce sans gaieté, du fiel sans esprit! S'il y avait du style, s'il y avait des vers.... si du moins cela était français !

ARLEQUIN.

Ah bien oui, français ! on lui en donnera du français.

PETIT-JEAN.

Vous n'avez donc plus de critiques chez vous ?

ARLEQUIN.

Des critiques ! on en fait, on en crie, on en affiche, il en pleut.

PETIT-JEAN.

Oui ! mais je dis, de ces gens qui ont du goût, qui régentent les autres, comme fesait Boileau dans son tems.

ARLEQUIN.

Oh ! nous en avons de reste ; et ce n'est pas la méchanceté qui leur manque.

AIR : *De la Béquille.*

Plus d'un censeur nouveau
Dont la science est nulle,
En croyant de Boileau
Manier la férule,
Veut sur le ridicule
Frapper un coup certain ;
Il n'a que la férule
D'un frère ignorantin.

Même air.

Privé du sentiment
Que donne la nature
L'un vous dit gravement,
A quoi sert la peinture?
Mon cher docteur, sans doute,
Vous prêchez bien d'ailleurs;
Mais quand on n'y voit goutte,
Juge-t-on des couleurs?

PETIT-JEAN.

Paix ! voici Boileau ; il a encore l'air fâché.

ARLEQUIN.

C'est ce qui me paraît.

SCENE V.

LES MÊMES, BOILEAU.

BOILEAU, *sans les voir.*

AIR : *De la Soirée orageuse.*

J'avais proscrit les Chapelains,
Les Linières, les Bonne-Corse,
Et les Pradons et les Cotins,
Tous écrivains de même force;
Et cent modernes avortons
Au goût ne font pas moins d'outrages;
Ce ne sont plus les mêmes noms,
Mais ce sont les mêmes ouvrages.

ARLEQUIN.

Je n'ose pas l'aborder.

BOILEAU *à Petit-Jean.*

Eh bien ! qu'est-ce encore ? un paquet comme celui d'hier ?

PETIT-JEAN.

Oh non, monsieur ; cela vous met trop en colère.

AIR : *Biribi.*

Ces brochures
Obscures,
Et ces petits pamphlets
A sifflets ;
Ces gazettes
Fluettes ;
Ces énormes romans
Endormans,
Loin du temple de Mémoire
Dans le fleuve d'Oubli,
Biribi,
Iront boire *(bis.)*.

BOILEAU.

Tant mieux ! je n'en veux plus voir.

PETIT-JEAN.

Pour cette fois, ce n'est pas un paquet ; c'est monsieur qui désire vous parler.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *après des lazzis.*

Je ne m'approche de vous qu'en tremblant. Vous n'aimez ni les quolibets, ni les calembours, dont, en ma qualité d'Arlequin, je fais quelquefois mon profit. D'ailleurs vous me paroissez en train de gronder; vous avez du noir dans l'esprit.

BOILEAU.

Rassurez-vous.

AIR : *Le petit mot*, etc.

Pour châtier l'ambition
Des auteurs à prétention
Je garde la satyre :
Vos traits promettent la gaieté,
Même un peu de malignité;
Je juge sans sévérité
Les gens qui me font rire.

ARLEQUIN.

Je vous reconnois là. Le petit Vaudeville n'oubliera jamais ce que vous avez dit de lui dans votre *Art poëtique;* aussi, mes camarades et moi, nous espérons que vous voudrez bien nous protéger auprès de Molière, auquel nous avons une grâce à demander.

BOILEAU.

Une grâce ! nous verrons cela. Au surplus, le voici.

ARLEQUIN, *à part.*

Molière ! sa figure m'intimide.... Comme un autre Sosie, préparons mon discours.

SCENE VI.

LES MÊMES, MOLIERE.

BOILEAU, *à Molière.*

Eh bien ! mon ami, je te vois un peu déridé ; aurois-tu trouvé dans ce fatras d'hier quelque chose de moins mauvais ?

MOLIÈRE.

Non ; mais pourquoi serois-je toujours sombre ? Thalie est encore la moins maltraitée des Muses, et je lui sais par-ci par-là quelques bonnes fortunes.

AIR : *Vaudeville de l'Afficheur.*

Elle a noué passablement
Certaine *Intrigue épistolaire* ;
Assez fidelle à *l'Inconstant*,
De *Philinte* elle devint fière ;

Puis écoutant, pour s'amuser,
Plus d'un amant sans caractère,
Elle a fini par épouser
Un vieux célibataire.

(Ritournelle, pendant laquelle Arlequin fait les lazzis de Sosie dans Amphytrion. Molière se retourne et voit les lazzis d'Arlequin).

MOLIÈRE.

Mais quelle est donc cette figure grottesque ? elle a l'air d'un enfant de la Balle.

ARLEQUIN.

(Ritournelle et des lazzis).

Même air.

Là-bas quelquefois afficheur,
Quelquefois aussi journaliste,
Gourmand, taquin, Joseph, tailleur ;
Mais le plus souvent parodiste,
Je suis du Vaudeville ici
Le Mercure extraordinaire.

MOLIÈRE.

Du Vaudeville ! . . . Mon ami,
Redites votre affaire.

ARLEQUIN.

Ça n'est pas aisé.

MOLIÈRE.

Encore faut-il bien que je sache ce que vous voulez de moi.

ARLEQUIN.

AIR : *Souvent je voyais sous l'ormeau.*

Par mon Spectacle député,
Je mets en vous ma confiance ;
Nous avons si peu de gaieté,
Que sur vous nous avons compté ;
Ne trompez pas notre espérance.
De la Seine quittant les bords,
Je viens, à travers les ténèbres,
Vous demander d'illustres morts,
A défaut de vivans célèbres.

MOLIÈRE.

Ce que vous demandez là....

BOILEAU.

Quand on pourroit vous les accorder, quel parti voudriez-vous tirer de leurs personnes ? les faire mourir d'ennui une seconde fois ? Non, non, cela est impossible. On ne sort pas d'ici.

ARLEQUIN,

Même air.

Messieurs des Champs-Elysiens,
Vous êtes trop inexorables ;
Quand nous réclamons des soutiens,
Vous retenez dans vos liens
Tous les beaux esprits, vos semblables,
Vos voisins, messieurs des Enfers,

Moins avares et plus traitables,
Ont, sur nos théâtres divers,
Déchaîné des millions de diables.

MOLIÈRE.

Son observation est assez juste ; et je crois, mon ami, que nous pouvons l'écouter. Au fait.

ARLEQUIN.

Le fait !... est que nous préparons quelque chose qui fera plaisir à Racine,...

MOLIÈRE.

Plaisir à Racine ! Vous êtes trop heureux, mon ami, si vous en avez trouvé l'occasion.

BOILEAU.

Quel écrivain !

MOLIÈRE.

Quel génie !

BOILEAU.

Vous n'en voyez pas chez vous comme celui-là, et vous n'en verrez plus guères.

MOLIÈRE.

AIR : *Je vous salue, ô végétaux !*

Interprète du sentiment,
A sa muse élégante et pure
Racine prêta constamment
Le langage de la nature.

Aux grâces d'un style enchanteur
Joignant un goût sûr et sévère,
Il fut inspiré par son cœur;
Au cœur il saura toujours plaire.

BOILEAU.

Même air.

Entre sa femme et ses enfans
Il passa doucement sa vie;
Insensible aux traits des méchans,
Jamais il ne connut l'envie.
Plus encore que ses talens
Une chose dans lui m'étonne;
Il faisoit des vers excellens,
Et ne les lisait à personne.

SCÉNE VII.

LES MÊMES, ANTOINE, LAFOREST, PETIT-JEAN, *qui viennent écouter.*

LAFOREST.

Voyons s'il réussira.

ARLEQUIN.

Voilà pourquoi le Vaudeville.

BOILEAU.

Le Vaudeville !.... Et qu'a de commun le petit Vaudeville avec le grand Racine !

ARLEQUIN.

Rien du tout ; nous le sentons bien ; mais notre intention nous rend excusables.

BOILEAU.

Que voulez vous dire, enfin?

ARLEQUIN.

C'est précisément ce qui m'embarrasse. Il s'agit de Racine, et il ne s'agit pas de lui, et je ne voudrais pas qu'il sût de quoi il s'agit.

BOILEAU.

Rien n'est moins clair que ce que vous dites.

ARLEQUIN.

Je le sais bien ; mais le point est délicat : je n'ose m'expliquer davantage ; et je voudrais trouver une comparaison plus hardie que moi.

MOLIÈRE et BOILEAU.

Une comparaison ?

ARLEQUIN.

J'y suis. Imaginez-vous qu'un superbe rosier, l'honneur d'un parterre, a produit plusieurs petits rosiers, et que l'un de ces petits rosiers languit et se dessèche.

MOLIERE.

Parlez, mon ami, parlez ; vous m'intéressez.

ARLEQUIN.

AIR : *Après tout pour s'exprimer bien.*

Faute des soins du jardinier,
Faute d'une abondante pluie,
Un enfant mouille le rosier
De l'eau dont sa cruche est remplie,
Pour rendre à la fleur qui pâlit
Sa couleur fraîche et purpurine.
A peine ce peu d'eau suffit *(bis)* ;
Mais il rafraîchit sa racine.

ANTOINE.

Il s'entend en jardinage, ce petit moricaud-là.

MOLIÈRE, *avec sentiment.*

Je vous comprends, mon ami ; et je suis bien touché de votre respect pour cet auteur inimitable.

ARLEQUIN.

Même air.

Sans doute un si foible tribut
N'ajoutera rien à sa gloire ;
Mais aussi notre unique but
Etait d'honorer sa mémoire.

Ah !

Ah ! dans nos cœurs reconnaissans
Rendons-lui d'éternels hommages ;
Et pour aimer ses descendans,
Relisons souvent ses ouvrages.

BOILEAU.

Et comment les dépositaires des chef-d'œuvres de ce grand homme restent-ils dans l'inaction ?

ARLEQUIN.

Ah ! ah !.... ils ne logent plus ensemble ; ils sont dispersés.

MOLIÈRE.

Dispersés ! Je ne demande pas quels sont les motifs qui les séparent ; mais au nom de Racine,

AIR : *Eveillez-vous, belle endormie.*

Dans cette circonstance auguste,
Faite pour les intéresser,
Ils devaient autour de son buste
Se réunir et s'embrasser.

PETIT-JEAN.

Sûrement qu'ils le devaient.

ARLEQUIN.

Oh ! je connais leur bonne volonté ; cer-

tainement cela viendra : mais en attendant, comme nous sommes tous enfans d'Apollon.....

BOILEAU.

Je vous entends, mon petit bon-homme.

AIR : *Vaudeville de l'Ile des femmes.*

Vous prétendez, apparemment,
Que tous les artistes sont frères.

ARLEQUIN.

Le Vaudeville est un enfant
Qui pourrait croire à ces chimères ;
Mais quoiqu'il n'ait pas en talens
L'éclat dont le grand genre brille,
Si l'amitié fait les parens,
Il doit être de la famille.

BOILEAU.

Très-petit cousin.... de bien loin.

MOLIÈRE.

Boileau, je t'en prie, ménage-le ; son zèle me plaît. Mon ami, vous allez me suivre. Je vous présenterai à Piron, Favart, Santeuil, Dufresny, Scarron, Rousseau et autres, qui, tour-à-tour, iront seconder vos efforts. Ce soir vous emmènerez....

(On cite le nom de la pièce qu'on joue après, ou Santeuil, ou Scarron, ou Piron, etc.*)*

PETIT-JEAN *à Arlequin.*

Vous êtes venu à bout de votre projet : j'en suis bien aise.

LAFOREST et ANTOINE.

Moi de même.

BOILEAU.

Fort bien ; mais ces hommes célèbres, où les logerez-vous ? Dans votre rue de Chartres ?

ARLEQUIN.

Pourquoi pas?

BOILEAU.

Monsieur, quand il s'agit des grands hommes qui ont illustré l'art dramatique, ils ne peuvent être honorés que dans le temple de Thalie ou de Melpomène.

ARLEQUIN.

AIR : *Mais quel art.*

Je vous ai dit que leurs prêtres,
Divisés par le hasard,
Laissaient de tous nos grands maîtres
L'anniversaire en retard.
Il faut donc faire mémoire
Des talens qui ne sont plus,

Dans le petit oratoire
Des desservans de Momus.

(Antoine, Petit-Jean, Laforest, répètent les quatre derniers vers).

ANTOINE.

Même air.

C'est là que le Vaudeville,
En petit enfant de chœur,
Sur un ton simple et facile,
Suit les élans de son cœur;
Et qu'avec sa voix rustique
Qu'accompagne un flageolet,
Aux dieux de l'art dramatique
Il chante un petit motet.

CHOEUR.

Et qu'avec sa voix rustique, etc.

MOLIÈRE.

Même air.

Avec sa taille enfantine
Il n'est pas en son pouvoir
D'élever jusqu'à Racine
Un riche et noble encensoir;
Mais pour lui rendre un hommage
Avoué par les neuf sœurs,
Au devant de son image
Qu'il jette, en riant, des fleurs.

CHOEUR.

Mais pour lui rendre un hommage, etc.

LAFOREST.

Prenez pour votre devise
Malice et gaîté sans fiel,
Raison, décence et franchise,
Sur-tout soyez naturel.

MOLIÈRE.

Elle s'y entend, Laforest.

ARLEQUIN.

Quand de la trouver savante
Mon maître lui fait l'honneur,
Jugez si de sa servante
Je suis l'humble serviteur.

BOILEAU *à Arlequin.*

Des auteurs qu'il vous faut prendre
Hâtez-vous de profiter;
Chaque soir songez à rendre
Ceux qu'on pourra vous prêter.

PETIT-JEAN.

Moi j'exigerais un gage
Avant de les lui prêter !
Il a, d'après son langage,
Trop besoin de les garder.

ARLEQUIN *au Public.*

Si l'on trouve que nous sommes
Bien imprudens, bien hardis;

Si l'on dit que les grands hommes
Chez nous deviennent petits,
Je dirai, pour nous défendre,
Chez les Ombres je les prends ;
Vous ne devez vous attendre
Qu'à des ombres de talens.

FIN.

Ségur, Alexandre Joseph Pierre, vicomte de

C'EST LA MÊME;

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR JOSEPH SÉGUR LE JEUNE;

Représenté pour la première fois sur le Théâtre du VAUDEVILLE, le 20 Prairial an 6.

A PARIS,

Chez HUET, Libraire et Éditeur de Piéces de Théâtre, rue Vivienne, N.° 8.

AN V.I.

ACTEURS.

Madame DE SENANGE, *sous le nom de Madame* DE LESVIL. — Mlle SARRA.

LE BARON DE TOPEINHEIM, *Allemand.* — M. DUCHAUME.

Madame DUMONT, *Maîtresse de l'hôtel garni.* — Mad. DUCHAUME.

ROSETTE, *Soubrette de Madame de Senange.* — Mad. BLONEVIL.

DERMANCE, *jeune homme amoureux de Madame de Lesvil.* — M. HENRY.

UN VALET de l'Auberge.

La scène est à Paris, dans un hôtel garni. — Le théâtre représente une grande salle commune de la maison. La porte de sortie est dans le fond ; sur la gauche est la porte de l'appartement de Madame de Senange, qui donne dans cette grande salle. Sur la droite est la porte d'un autre appartement que le Baron et Dermance veulent louer.

C'EST LA MÊME,

COMÉDIE EN UN ACTE.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROSETTE *seule ; elle sort de chez sa maîtresse.*

Il y a déjà long-tems qu'il fait jour. Il doit être près de huit heures. Ma maîtresse n'est pas encore revenue du bal de l'opéra. Vraîment c'est une rage de danse que l'on a dans ce pays-ci. Les Français ne peuvent vivre sans sauter.

Air *de Calpigi.*

Dans ce charmant pays de France
Le soir on oublie à la danse
Ce qui peut attrister les jours :
Le plaisir entraîne toujours.
Les Français voltigeant sans cesse,
Il faut, pour causer leur tristesse,
Qu'un malheur prompt comme l'eclair,
Puisse les attraper en l'air !

Il faut sûrement que quelque chose d'extraordinaire ait retenu ma maîtresse. Mais ou je me trompe fort, ou deux hommes qui avaient l'air de l'épier, ont suivi sa voiture jusque

dans la cour, hier au soir, ont même causé long-tems l'un après l'autre avec le portier. Elle fera si bien, qu'à force de finesse, on découvrira qu'elle est ici, dans cet hôtel garni, sous un nom supposé.

AIR : *La Parole.*

Nous avons toujours par instinct
Un secret penchant pour l'adresse,
Et notre sexe y semble enclin
Pour se venger de sa faiblesse;
Que notre esprit tienne au hasard,
Qu'il soit le fruit de la culture,
Nous sommes toutes fines, car
Celle qui ne l'est pas par art
L'est toujours un peu par nature.

J'entends du bruit.... serait-ce elle? Ah! mon dieu, c'est Madame Dumont notre hôtesse. Elle est si bavarde; en voilà pour deux heures à l'écouter.

SCÈNE II.

Madame DUMONT, ROSETTE.

Madame DUMONT.

JE souhaite le bon jour à Mademoiselle Rosette.

ROSETTE.

Je salue Madame Dumont.

Madame DUMONT.

Toujours soigneuse, toujours attentive à votre devoir. Vous attendez ici....

ROSETTE.

Madame de Lesvil ma maîtresse.

Madame DUMONT.

Ah ! quand vous dites Madame de Lesvil, il vous plaît de l'appeler comme cela.

ROSETTE.

Comment ? que voulez-vous dire ?

Madame DUMONT.

Je brûle de vous apprendre que je sais tout. Je suis d'une joie !....

ROSETTE.

Vous savez tout ! quoi ?

Madame DUMONT.

Que votre maîtresse s'appelle Madame de Senange, et non pas Madame de Lesvil.

ROSETTE.

(A part). Ciel ! — Mais qu'est-ce qui a pu vous faire de tels contes, Madame Dumont ?

Madame DUMONT.

Vous savez que dans mon hôtel garni, je furete un peu par-tout ; j'aime à savoir, à m'instruire ; j'entends un mot à droite, à gauche ; je réunis tout cela..... En un mot j'ai tout appris.

ROSETTE.

Tout appris ! En nouvelles comme en affaires, il y a tant de gens qui disent ce qu'ils savent, et qui ne savent pas ce qu'ils disent !

Madame DUMONT.

Ah ! je ne sais rien !

ROSETTE.

Je le parie.

Madame DUMONT.

Ecoutez, Mademoiselle Rosette ; votre maîtresse est veuve ; elle s'appelle Madame de Senange. Son oncle vivait dans sa terre avec elle. Fâché de la voir veuve et sans enfans, il a voulu la marier à un jeune homme de Paris, appelé Dermance, fils de son ami intime. Madame de Senange, en femme raisonnable, a consenti à ce projet, mais sous la condition qu'elle viendrait à Paris en secret, sous le nom de Madame de Lesvil, pour bien connaître le caractère de ce jeune Dermance qu'on lui destine.

ROSETTE.

(A part) Elle n'est que trop instruite..... Paix donc, paix ; vous parlez trop haut ; si l'on entendait....

Madame DUMONT.

Pas le moindre danger ; je poursuis. Votre

maîtresse donc, s'est établie dans mon hôtel garni, où elle est depuis deux mois, sous le nom de Madame de Lesvil. Elle a tourné la tête à Dermance qui la voit dans plusieurs sociétés, sans se douter qu'elle est cette Madame de Senange qu'il refuse d'épouser, croyant qu'on veut l'unir à une ennuyeuse provinciale.

ROSETTE.

Paix ! je vois que vous savez beaucoup de choses : mais en voilà assez.

Madame DUMONT.

Laissez-moi finir. De son côté votre maîtresse s'est attachée à son futur, en étudiant son caractère. Elle l'écrira bien vîte à son oncle qui assurera le bonheur de sa vie. — Eh bien ? non, je dis, je ne sais rien.

ROSETTE.

Madame Dumont, il ne vous reste qu'une manière de réparer le tort que vous avez eu de surprendre ce secret.

AIR : *Par tes chansons.*

Il serait trop risible,
Ah ! je le sens en effet,
De vouloir l'impossible
En exigeant le secret.
Je vous demande, ma chère,
J'ose même vous prier,
Incapable de le taire,
De l'oublier.

Madame DUMONT.

Que dites-vous, Mademoiselle Rosette ? moi, trahir ce secret ! vous ne connaissez donc pas ma discrétion ?

ROSETTE.

Ah ! pas du tout !

(On sonne dans la coulisse très-fort).

Madame DUMONT.

J'y vais... j'y vais... — Mais, écoutez donc, je ne vous ai pas tout dit.

ROSETTE.

En êtes-vous bien sûre ? comment avez-vous fait pour me cacher quelque chose ?

Madame DUMONT.

Vous savez bien que j'avais promis à votre maîtresse de ne louer à personne ce sallon et la chambre voisine, pendant son séjour ici.

ROSETTE.

Eh bien ! est-ce que vous lui avez manqué de parole ?

Madame DUMONT.

Non pas, j'en suis incapable. Mais comme je connais beaucoup Dermance....

ROSETTE.

Vous connaissez Dermance ?

Madame DUMONT.

Certainement ; autrefois, il a eu ici un appartement. C'est un des hommes les plus aima-

bles de Paris. Il m'a tant pressé, tant pressé de lui dire si Madame de Lesvil était chez moi, que je le lui ai avoué ce matin.

ROSETTE.

Vous avez eu grand tort ! Ma maîtresse sera furieuse ! Elle lui cachait sa demeure avec tant de soin !

Madame DUMONT.

Bon, qu'est-ce que cela fait ? L'important est qu'il ne sache pas son véritable nom.

ROSETTE.

Encore une fois, ma maîtresse vous saura très-mauvais gré de votre étourderie.

Madame DUMONT.

Allez, allez, Mademoiselle Rosette, elle me pardonnera.

AIR : *Rajeunir par la bonté.*

Même la femme la plus sage,
Craignant d'accorder du retour,
Est encor sensible à l'hommage,
En fuyant les jeux de l'amour :
Car l'amour et la clinmsette
Tous deux peuvent se rapprocher ;
On s'y met dans une cachette
Pour qu'on vienne vous y chercher.

(On sonne encore, et on appelle Madame Dumont, dans la coulisse).

Mais on m'appelle. Pardon si je vous quitte si brusquement, Mademoiselle Rosette ; . . . .

j'y vais, j'y vais. On n'a pas seulement la satisfaction de dire deux mots.... Patience donc; j'y vais.... Adieu Mademoiselle Rosette. Je reviendrai. Nous pourrons encore causer un petit moment.

SCÈNE III.

ROSETTE *seule.*

Ah! quel babil! j'en suis toute étourdie. Il est très-fâcheux qu'elle ait découvert notre secret.... Le dirai-je à ma maîtresse? Il est de mon devoir de lui apprendre que Dermance sait qu'elle loge ici.... Mais la voilà elle-même qui enfin rentre du bal.

SCÈNE IV.

Madame DE LESVIL, *en domino, ayant un masque à la main*, ROSETTE.

ROSETTE.

Savez-vous, Madame, que vous m'avez bien inquiétée. Il est près de neuf heures.

Madame DE LESVIL.

Le bal était charmant, Rosette. D'ailleurs tu devines pourquoi le tems ne m'a pas paru

long. Ce cher Dermance, il faut l'aimer encore davantage.

ROSETTE.

Je le croyois impossible, Madame.

Madame DE LESVIL.

Et moi aussi. Que veux-tu, toutes les épreuves tournent en sa faveur. Mais celle qui lui reste à soutenir est la plus difficile. Il ne sait pas que je suis à-la-fois Madame de Senange et Madame de Lesvil. Il faut qu'il renonce à Madame de Senange qu'il croit riche, et qu'il a presque consenti d'épouser pour Madame de Lesvil qui n'a rien. Je l'attends à cette dernière preuve de son amour. Je ne me croirai bien aimée que d'après ce sacrifice. C'est sur-tout l'espoir de l'obtenir qui m'a fait prendre un nom supposé, pour essayer d'être ma propre rivale.

ROSETTE.

Il le fera ce sacrifice, Madame : je suis son garant.

Madame DE LESVIL.

Tout me le fait espérer !

ROSETTE.

A ce bal.... il a toujours été le même ?

Madame DE LESVIL.

Oui, Rosette : toujours occupé de moi seule,

recevant mille agaceries des masques les plus aimables, ne les écoutant jamais, ne suivant toujours, ne voyant que moi dans une foule immense.

AIR *de la Soirée orageuse.*

Mais je tremble de m'égarer !
Séduisante apparence,
Tu te plais à nous enivrer
D'une douce espérance.
En-vain le cœur est averti,
Offrant pareil hommage :
L'amour joué, l'amour senti,
N'ont souvent qu'un langage.

ROSETTE.

Ah ! Madame, ce Monsieur Dermance est un homme rare. Suivez bien vîte les ordres de Monsieur votre oncle, épousez-le sans balancer. J'avoue que je n'ai pas trop conçu pourquoi vous résistiez si long-tems à recevoir M. Dermance ici.

Madame DE L'ESVIL.

D'abord, pour éviter les indiscrétions sur mon véritable nom ; et puis dans le monde on peut pousser la coquetterie aussi loin qu'on le veut ; mais chez soi, c'est un peu plus dangereux.

AIR *du Vaudeville de la Famille extravagante.*

L'indifférence avec l'amour
Peut badiner sans conséquence ;
Toujours plus calme chaque jour,

Elle ne craint point sa vengeance
Mais, quand la sensibilité
Hasarde la coquetterie,
Avec trop de facilité
Par sa faiblesse elle est trahie.

ROSETTE.

Il est vrai que l'on court quelques risques.

Madame DE LESVIL.

Ah ! je suis bien décidée à m'unir à Dermance pour la vie ; mais j'avoue que notre situation actuelle me charme : je désire la prolonger ; ne le voir que dans le monde, étudier son caractère, recevoir ses soins sans crainte, jouir de cette douce union des âmes, de cet amour platonique, est un bonheur pour moi.

ROSETTE.

L'amour platonique ! je sens qu'il m'ennuyerait promptement.

AIR : *Annette est un modèle.*

Je suis bien peu savante
Pour parler de Platon,
Si sa morale enchante,
En tout a-t-il raison ?
Sur l'amour, son ouvrage
Est un joli roman ;
Mais hélas ! c'est dommage
Qu'il soit sans dénouement.

Madame DE LESVIL.

Laissons-là tes folies. Une chose m'inquiète. Tu te souviens bien de ce baron Allemand, si brusque, si ridicule, qui était amoureux de moi, et qui m'ennuyait tant, à la terre de mon oncle, dont il ne sortoit pas....

ROSETTE.

Le baron de Topenheim? qui dit qu'il aimerait mieux mourir de chagrin auprès de vous, que de plaisir auprès d'une autre, et qui veut toujours tuer ses rivaux; quoique dans le fond il soit très-bon-homme.

Madame DE LESVIL.

Justement. Cet extravagant m'a suivie à Paris, où il me cherche depuis quelques jours... Je l'ai rencontré au bal. Il serait affreux qu'il vînt me trouver jusqu'ici! cependant, je crois qu'il a découvert ma demeure.

ROSETTE.

Et Dermance aussi, Madame.

Madame DE LESVIL.

Comment? que veux-tu dire? tu plaisantes!

ROSETTE.

Je vous jure que non.

Madame DE LESVIL.

Comment a-t-il pu me deviner ici?

ROSETTE.

Peut-être comme le baron de Topenheim, Madame ; l'un vient chercher Mad. de Lesvil, l'autre Madame de Senange. Ils ne savent pas que *c'est la même*, et que vous jouez les deux rôles.

Madame DE LESVIL.

L'empressement de Dermance ne peut me déplaire.... mais il m'embarrasse....

ROSETTE.

Et puis, Madame, il n'a qu'à rencontrer ici ce baron de Topenheim ; ils se croiront en rivalité : cela peut être dangereux ; il est vif Monsieur le Baron.

Madame DE LESVIL.

Ah ! sur ce point je suis tranquille. Ils se connaissent depuis long-tems. J'ai même su par mon oncle que le baron et Dermance se sont battus en Allemagne pour un propos léger. Dermance, très-noblement, maître des jours du baron, ne voulut pas tirer sur lui. D'après cela ils sont liés pour la vie, et je ne crains rien, si le hasard les réunissait ici ! Il me vient une idée ; oui, je veux me servir du baron pour éprouver le sentiment de Dermance. Par-là, je punirai l'un de m'importuner, et l'autre de m'avoir désobéi... Dermance le mérite.

ROSETTE.

D'ailleurs, Madame, il n'y a pas de mal de faire un peu languir les hommes.

DUO.

Anglaise.

ROSETTE.

Nous sommes en amour
Duppes de leur adresse,
Prouvons-leur en ce jour
Que chacun a son tour.

Madame DE LESVIL.

Les tourmenter
Peut exciter
Encore leur tendresse.

ROSETTE.

Puis, les tourmens
Chez les amans
Ne durent pas long-tems.

Nous sommes, etc.

ROSETTE.

Madame, voilà notre hôtesse ; rentrons pour éviter son intarissable conversation.

(Elles rentrent chez Madame de Lesvil).

SCÈNE V.

LE GARÇON, Madame DUMONT.

LE GARÇON.

MADAME, ce baron Allemand ne trouvant

personne, a dit qu'il allait revenir. C'est ce sallon-ci et la chambre voisine qu'il veut louer.

Madame DUMONT.

Cela ne se peut pas. Quand il viendra cet Allemand, tu le feras entrer.

LE GARÇON.

J'oubliais de dire à Madame que ce baron Allemand est bien brusque, bien colère; j'ai cru qu'il nous battrait tous, parce qu'il ne vous trouvait pas. Mais on dit qu'il est aussi bon que vif, et bien généreux... Je le sais, moi; car, pour m'avoir un peu poussé en colère, il m'a donné six francs.

Madame DUMONT.

Retourne à ton ouvrage.

LE GARÇON.

Oui, Madame.

(Il sort).

SCÈNE VI.

Madame DUMONT *seule.*

Il veut ces deux piéces... C'est fort embarrassant. Cette petite chambre voisine servait à Mademoiselle Dumont ma fille, pour prendre ses leçons de guitare; mais, tout bien réfléchi, si cet Allemand payait bien, Mademoiselle

Dumont ma fille prendrait ses leçons autre-part ; car je veux augmenter ma petite fortune par des moyens honnêtes, sans la manger (comme tant d'autres font), pour se faire passer pour ce qu'ils ne sont pas. Quand j'aurais du luxe, quand Mademoiselle Dumont ma fille irait dans le costume du jour, en chemise, au bal, aux jardins publics, on saurait toujours que je suis Madame Dumont qui loge en garni. On n'en impose point, je dis, on n'en impose point.

AIR : *A déjeuner ça rapporte.*

Qui plus qu'il n'est veut paraître,
Bientôt se fait reconnaître.
Le tems le dépouillant,
Lors il dit en se déshabillant :
Ah ! je n'ai plus l'honneur d'être
Ce que j'ai voulu paraître.

Mais je crois que voilà cet Allemand que l'on m'a annoncé. Il a l'air brusque en effet.

SCÈNE VII.

Madame DUMONT, LE BARON.

LE BARON.

Bon chour, Madame le hotte, on a bien de la peine à trouver fous ; fous êtes la maîtresse de cet hôtel ?

Madame DUMONT.

Oui Monsieur.

LE BARON.

Moi, je m'appelle le baron de Topenheim. Je suis bon, je suis riche, je paye bien.... Mais parbleu! je veux être lestement servi, et qu'on ne me contrarie en rien.

(Il regarde, sans écouter Modame Dumont, la porte de Madame de Lesvil).

Madame DUMONT.

C'est beaucoup d'honneur pour moi de vous recevoir. Puisque Monsieur est étranger, il aura peut-être la bonté de nous dire quelques nouvelles. Dans nos maisons, on est bien aise de savoir.....

LE BARON.

Des nouvelles.... je n'en crois ni n'en dis jamais. Assez de gens s'en occupent sans moi.

AIR *du vaudeville des deux Veuves.*

Les nouvellistes à Paris
Sont par essaims incalculables!
Vous trouvent-ils? vous êtes pris:
Ces Messieurs sont inévitables.
Les nouvelles qu'à tout moment
Ils vous disent avec mystère,
Sont très-nouvelles, car souvent
Eux-mêmes viennent de les faire.

Madame DUMONT.

Est-il indiscret de vous demander pourquoi vous regardez tant cette porte?

LE BARON.

Ne logez-vous pas là une Dame?

Madame DUMONT.

Oui, Monsieur le baron.

LE BARON.

Cholie, grande, blonde; avec une femme de chambre qui a le tiable au corps pour toujours fermer la porte au nez des gens, et leur dire non quand ils viennent voir sa maîtresse.

Madame DUMONT.

Ah! Mademoiselle Rosette! je la reconnais là! Vous avez deviné juste, c'est elle.

LE BARON.

C'est pon, je prends ce sallon et la chambre, voisine.

Madame DUMONT.

Puis-je savoir pourquoi dans mes logemens, Monsieur le baron choisit cette petite chambre, et ce sallon qui est un passage?

LE BARON.

Pourquoi? Parce que je suis une pête, un sot.

Madame DUMONT.

Ah! Monsieur le baron, cela vous plaît à dire.

LE BARON.

Sacrebleu! je vous dis que je suis une pête: je le sais, apparemment. Ecoutez, vous croyez

peut-être que c'est par amour pour cette dame que je veux loger ici.... eh bien ! oui. Vous croyez peut-être qu'elle m'aime.... Eh bien ! non. Au contraire, je lui déplais, je l'ennuye beaucoup même, et cela ne m'étonne pas, parce que je suis naturellement beaucoup ennuyeux, voyez-vous ; mais cela est égal ; je la suis toujours par-tout ; j'arrive en poste à Paris pour cela....

Madame DUMONT.

Une chose m'embarrasse, c'est que j'avais à-peu-près promis, à cette même dame, de ne pas louer cet appartement, pendant son séjour chez moi.

LE BARON.

Promis... Sacrebleu, il semble qu'elle ait deviné que je viendrais demander ce logement. N'importe, vous me le louerez, ou nous verrons beau jeu ; je suis brutal, je vous en avertis. Je le payerai bien, mais je prends le logement.

Madame DUMONT.

Dès que Monsieur le baron l'exige, je parlerai à cette dame. *(à part.)* Cet homme est vif.

LE BARON.

C'est pon, je fais aller chercher mon tomestique, et faire apporter mes affaires.

Madame DUMONT.

Je voudrais reconduire Monsieur le baron.

LE BARON.

Restez, je le veux.

Madame DUMONT.

Je vous en prie.

LE BARON *la repoussant.*

Sacrebleu, restez.... quand je vous le dis.

(Il sort).

SCÈNE VIII.

Madame DUMONT *seule.*

Il est très-brusque, extrêmement brusque; mais je lui crois bon cœur. Je conçois cependant qu'il effraye Madame de Lesvil; moi-même, je l'avoue, je n'étais pas à mon aise avec lui.

(Elle entre dans la chambre à droite, et en revient tout de suite).

SCÈNE IX.

Madame DUMONT, GERMANCE *suivi de deux domestiques qui portent des paquets.*

DERMANCE.

Je vois que Frontin m'a donné de bons renseignemens. Ce doit être ici le sallon en

question, à droite de l'appartement de Madame de Lesvil; sur la gauche, celui dont j'ai envie. C'est parfait.... Puisque Madame de Lesvil ne veut pas absolument me recevoir..... en logeant sous le même toit, il faudra bien que je la rencontre. Ah! si je pouvais m'établir ici!....

Madame DUMONT.

Je crois que c'est Dermance. Que parle-t-il de s'établir ici?

DERMANCE.

Ah! c'est vous, Madame Dumont! quel bonheur! vous êtes si bonne!... N'est-il pas vrai, que vous n'aurez pas le courage de me renvoyer comme ce matin. Vous allez me louer cette chambre.

Madame DUMONT.

Impossible, de toute impossibilité, Dermance; en vérité, cela ne se peut pas.

DERMANCE.

Pourquoi? je vous aimerais tant.

Madame DUMONT.

Vous êtes bien aimable, bien gentil, bien séduisant, mais j'ai promis à une dame qui loge encore ici pour quelque tems, de ne pas disposer de ce logement, pendant son séjour chez moi... et quand je le louerais... Monsieur le baron de Topenheim, qui sort d'ici, l'aurait, me l'ayant demandé avant vous.

DERMANCE.

Quoi! le baron de Topenheim, un Allemand!

Madame DUMONT.

Oui, Monsieur: le connaissez-vous?

DERMANCE.

Ah! la plaisante aventure! si je le connais!... Nous sommes destinés à nous retrouver partout, et par-tout rivaux. Ecoutez, Madame Dumont, ce baron ne peut me refuser quelque reconnaissance; et si vous n'avez pas d'autre obstacle que par lui... je le léverai aisément!... Ma chère Madame Dumont, laissez vous toucher.

Madame DUMONT.

Cela ne se peut pas. Je puis vous loger autre part, mais non pas ici.

DERMANCE.

Eh bien! à-la-bonne-heure; mais puisque cette chambre est un passage, je pourrai y venir quelques fois.

Madame DUMONT.

Ah! pour cela, c'est différent.... Je suppose que vous avez un logement chez moi.... vous allez, vous venez, vous passez, vous repassez dans ce sallon: est-ce ma faute, à moi? Puis-je l'empêcher, dois-je l'empêcher? où est le mal? y a-t-il du mal? Je n'y vois point de mal.

DERMANCE.

Comme vous dites ; certainement il n'y a pas de mal..... Si même par hasard j'y rencontre Madame de Lesvil.... la politesse veut que je lui offre mon hommage. Vous sentez vous-même....

Madame DUMONT.

Sans-doute.

DUO.

Sur le trio des Prétendus : La fille de la maison.

DERMANCE.

Pour profiter du voisinage,
Avec respect, mais sans façon,
On peut présenter son hommage,
Logeant dans la même maison.

Madame DUMONT.

Pour profiter du voisinage,
Avec respect, mais sans façon,
On peut présenter son hommage,
Logeant dans la même maison.

DERMANCE *(à part.)*.

Je puis présenter mon hommage,
Logeant dans la même maison.

Madame DUMONT.

Il va présenter son hommage,
Logeant dans la même maison.

(Elle sort).

SCÈNE X.

DERMANCE *seul.*

ENFIN je reste : mais Madame de Lesvil... elle que j'adore ! Conçoit-on cet entêtement de ne vouloir pas me recevoir ? Il a fallu que je découvrisse sa demeure par hasard. Sans cet heureux bal et l'adresse de Frontin, je la chercherais encore. Il faut pourtant que je la force de se décider. Mon père me presse d'épouser cette ennuyeuse Madame de Senange, que je hais sans l'avoir vue... Elle vient à Paris tout-à-l'heure ; elle est peut-être arrivée... oh ! je la fuirai si bien..... allons, attendons que Madame de Lesvil sorte.

(Il lit le premier vers de la romance).

Fuir un amant qui nous adore.....

Ah ! ah ! Voilà une romance qui semble faite pour ma situation. Chantons-la. Ah ! si Madame de Lesvil pouvait m'entendre !

(Il prend la guittare, s'asseoit et chante près de l'appartement qu'il voulait louer, en tournant le dos à la porte de Madame de Lesvil).

ROMANCE.

Fuir un amant qui nous adore
N'est pas détruire son espoir ;
Souvent celui qu'on craint de voir
A droit d'espérer plus encore ;

L'amant qu'on n'ose point braver
Est plus heureux que l'on ne pense,
Et cette fuite peut prouver
Ou l'amour ou l'indifférence.

Souvent une âme avec adresse
Feignant une vaine froideur,
Croit fuir sous un masque trompeur
Les traits du dieu de la tendresse ;
Mais son flambeau consume un jour
Ce voile importun qui l'offense :
C'est ainsi que le tendre amour
Se venge de l'indifférence.

C'est trop résister.

SCÈNE XI.

DERMANCE, Madame de LESVIL et ROSETTE.

(Elles sortent de chez Madame de Lesvil, sans que Dermance les apperçoive d'abord, vers la fin de l'ariette).

ROSETTE.

Je vous l'avais bien dit, Madame : c'est Monsieur Dermance : ne sortez pas. S'il vous apperçoit....

Madame DE LESVIL.

Laisse-moi faire. Il n'est pas encore venu chez moi. Tu vas voir comme je vais lui chercher querelle et le punir de son indiscrétion qui me charmerait, s'il ne me restait encore

quelque doute sur la vérité de ses sentimens.

DERMANCE *l'appercevant.*

Ah ! Madame, c'est vous ! quel bonheur ! quelle félicité ! A la fin je découvre donc votre demeure.

Madame DE LESVIL.

C'est bien difficile, en faisant suivre ma voiture ! mais croyez-vous que je vous le pardonne?

GERMANCE.

Je l'espère.

Madame de LESVIL.

Et moi je vous jure que non.

GERMANCE.

Quelle injustice ! après m'avoir traité depuis trois mois avec tant grâces et de bontés ! .... Hier encore à ce souper, même au bal cette nuit.

Madame DE LESVIL.

Oui, peut-être dans le monde j'aime à vous voir, à vous entendre, mais non pas chez moi; c'est ma fantaisie.

DERMANCE.

Qui dit fantaisie, peint une chose passagère : ainsi nous en verrons la fin.

Madame DE LESVIL.

Quelle confiance ! je suis sûre, Dermance, que vous vous êtes mis dans la tête que je

vous aimais ! Songez bien au moins qu'il n'en est rien ! Votre conduite augmente encore mon insensibilité naturelle.

DERMANCE.

Vous savez que je n'y crois pas.

AIR *du Jocquet.*

Ah ! nous serions trop indiscrets
De vous juger sur l'apparence,
Et pour pénétrer vos secrets
Il faut une grande science :
Souvent la sensibilité
Craignant trop qu'on ne la dévoile,
Prend un air de frivolité
Comme la beauté prend un voile.

Madame DE LESVIL.

Poursuivez.... Ce genre vous réussira ; au-reste votre démarche prouve toute votre confiance. Venir ici sans ma permission, chercher même à vous y loger, au risque de me déplaire !

DERMANCE.

Ah ! si j'avais pu le prévoir.

Madame de SENANGE.

C'est sur-tout bien choisir le moment de vous rapprocher de moi, quand votre mariage avec Madame de Senange est plus sûr que jamais.... Que dis-je ! lorsqu'elle arrive pour le conclure ; qu'elle est à Paris, et même dans cette maison.

DERMANCE.

Dans cette maison ?

Madame DE SENANGE.

Oui, Monsieur, dans cette maison : vous le dissimulez en-vain. J'en ai la certitude. C'est Madame de Senange que vous y venez chercher, en affectant de m'y poursuivre. Vous le savez, Rosette, qu'elle est arrivée.

ROSETTE.

Moi, madame.... Ah ! oui madame, elle est arrivée ; allez, monsieur, c'est indigne ! madame de Lesvil est encore trop bonne de vous parler.

DERMANCE.

Est-ce une nouvelle manière de me tourmenter ? Je vous le disais encore l'autre jour, vous savez fort bien que je déteste madame de Senange, sans la connaître ; que mon père et toute ma famille réunie ne me forcerait jamais à l'épouser, et que....

(*Rosette éclate de rire.*)

Madame DE SENANGE.

Taisez-vous donc, Rosette. Je sais que madame de Senange est fort riche. Devais-je avoir l'avantage ? Seulement je pouvais espérer que vous ne chercheriez pas à me tromper si longtems.

DERMANCE.

Madame, encore une fois, madame de Senange m'est odieuse.

Madame DE SENANGE *à Rosette.*

Il est furieux.

ROSETTE.

Si vous l'écoutez, madame, il va vous dire cent faussetés; je sais, moi, qu'il adore cette Madame de Senange.

DERMANCE.

Madame, daignez lui imposer silence!

Madame DE SENANGE.

Non, si vous le permettez. Ce qu'elle dit me prouve son attachement. Allez trouver Madame de Senange, elle vous attend.

DERMANCE.

Vous prenez la meilleure manière pour m'éloigner d'ici, Madame; si je crois y rencontrer Madame de Senange, je m'enfuis à l'instant. La voyant, je serais forcé de lui dire.....

ROSETTE.

Des mensonges, comme à Madame.

DERMANCE.

Je lui dirais qu'il est inoui qu'on se mette dans la tête d'épouser quelqu'un malgré lui, et qui ne vous aimera jamais, non jamais.

Madame DE SENANGE *à Rosette.*

Dis encore un mot.

ROSETTE.

Vous l'aimez, vous dis-je. Monsieur, au

moment même où vous êtes avec Madame, vous ne voyez qu'elle !

DERMANCE.

TRIO.

AIR: *Pauvre petit, qu'il est gentil.*

DERMANCE.

Je ne puis plus me contenir,
Ma douleur lui semble un plaisir;
Rire de ma souffrance !
Ah ! je perds patience.

Madame DE SENANGE *à Rosette.*

Il ne peut plus se contenir,
Pour moi sa peine est un plaisir:
Je ris de sa souffrance. (*bis*).

DERMANCE *seul.*

C'est à qui me consolera,
C'est à qui me désolera.

ROSETTE, Madame DE LESVIL.

Cette épreuve va le punir,
D'avoir pu me désobéir :
Je ris de sa souffrance. (*bis*).

Madame DE LESVIL.

Sans jouer un si grand courroux,
Allez vous jeter aux genoux
De la femme qui sait vous plaire;
Ah ! d'elle c'est trop vous distraire.

DERMANCE.

Puis-je conserver ma raison,
En subissant un tel soupçon.

ROSETTE.

Qui ne craint point qu'on change ?
Madame de Senange.

(Ellent rentres toutes deux, et ferment la porte).

SCÈNE XII.

DERMANCE *seul.*

Enfermez vous, ayez bien des caprices : quant à moi, je reste ici. Il faudra bien que vous sortiez; je vous verrai à votre passage. Ah ! les femmes, les femmes, quelles têtes ! que de légèreté, de caprices ! eh bien ! nous les en aimons davantage.

AIR : *Quand on sait aimer et plaire.*

Bien insensé qui se lasse
Des torts d'un sexe charmant :
Ses défauts ont de la grâce,
Ses caprices du piquant?

On veut cueillir une rose,
On sent l'épine un moment;
Faut-il pour si peu de chose,
S'en éloigner brusquement?

Bien insensé, etc.

Telle qui semble infidelle,
Cache, en dépit du soupçon,
Le cœur d'une tourterelle,
Sous l'aîle d'un papillon.

Bien insensé, etc.

SCÈNE XIII.

DERMANCE, LE BARON.

LE BARON *voyant Dermance à la porte de Madame de Lesvil.*

COMMENT ? eh bien donc ! que faites-vous là, monsieur.

DERMANCE, *sans se déranger.*

Vous le voyez bien, je chante.

LE BARON.

Ah ! mon Dieu ! Qu'est-ce que je vois ! c'est Dermance ! c'est ce jeune Français qui m'a tué en duel, il y a six mois.

DERMANCE.

Pas tout-à-fait.

LE BARON.

Comment.... Je tire sur vous, je vous manque, et vous généreusement vous tirez en l'air.... Par la loi du combat, vous pouviez, vous deviez me tuer. Vous venez sûrement pour cela.

DERMANCE.

Je ne vous tuerai pas plus ici qu'en Allemange.

LE BARON.

C'est égal, monsieur, je me regarde comme mort.

DERMANCE.

Puisque vous vous regardez comme mort, vous ne devez pas être ici; ainsi allez-vous-en.

LE BARON.

Attendez, je crois que fous afez raison. Je me trompe, fous n'afez pas raison. Fous me poufez, vous me defez tuer même, mais me chasser, point; et je reste.

DERMANCE (*à part*).

Quel diable d'homme! est-ce qu'il faudra absolument le tuer pour m'en débarrasser? Ecoutez, mon cher Baron, de bonne-foi vous me ferez un vrai plaisir de vous en aller, parce que je vous avouerai avec franchise que c'est l'amour qui me conduit ici, et que je voudrais être seul.

LE BARON.

L'amour! Que dit-il là? Et c'est dans cette piéce que fous foulez rester?

DERMANCE.

Oui.

LE BARON (*à part*).

Allons, c'est décidé, c'est madame de Senange qu'il attend, ce tiaple d'homme à qui je dois tout! il faut qu'il soit encore mon rifal.

DERMANCE.

Ah ! que cela ne vous arrête pas ! si vous voulez, oublions ce qui s'est passé, et recommençons.

LE BARON.

Qui, moi, j'oublierais fotre noble procédé ?

AIR *Des Jumeaux.*

L'oubli, dans le siécle ou nous sommes,
Est peut-être utile au bonheur :
Lui seul peut rapprocher des hommes
Trop égarés par leur fureur ;
Le délire de la vengeance
Ne peut conduire qu'aux regrets ;
Mais qui peut oublier l'offense
N'oubliera jamais les bienfaits.

DERMANCE.

Est-ce que vous seriez aussi amoureux de madame de Lesvil ?

LE BARON.

Que dites-vous, madame de Lesvil, c'est madame de Senange.

DERMANCE.

Madame de Senange ; et non, c'est madame de Lesvil qui loge ici. Je viens de lui parler

LE BARON.

Morbleu ! c'est madame de Senange ; je le sais peut-être, puisque je la suis exprès à Paris, et que je l'ai fu cette nuit au pal.

DERMANCE.

Quoi ? madame de Senange était aussi à ce bal ?

LE BARON.

Oui : de par tous les tiaples, je lui ai parlé, et j'ai même découvert sa demeure.

DERMANCE.

C'est possible, je n'ai jamais vu cette madame de Senange. Ah ! vous m'expliquez à-présent la scène que vient de me faire madame de de Lesvil. Mon cher Baron, nous n'aimons pas la même personne. Embrassons-nous, mon cher Baron.

(*Il veut l'embrasser.*)

LE BARON.

Finissez tonc, monsieur, je feux bien qu'on me tue et non pas qu'on m'embrasse.

DERMANCE.

L'original personnage ! Apprenez, mon cher Baron, que mon père s'est mis dans la tête de me faire épouser cette même madame de Senange que vous aimez tant. Mais ne craignez rien ! je ne peux pas la souffrir, et j'adore madame de Lesvil.

LE BARON.

Et vous renonceriez à madame de Senange ?

DERMANCE.

De toute mon âme. Je dis plus, jamais je ne veux la voir.

LE BARON.

Che suis beaucoup content de cela, che fous chure.

ROSETTE *paraît sans être vue, et ressort tout-de-suite.*

Ah! ah! Le Baron ici avec monsieur Dermance ! courons avertir ma maîtresse.

DERMANCE.

Allons, allez vîte dire toute notre conversation à Madame de Senange, puisqu'elle est ici, et tâchez de m'en débarrasser.

LE BARON.

Bon ! est-ce que le tiaple de soubrette n'est pas toujours là pour dire non, si je feux la foir? j'aime mieux l'attendre ici. On dit que fon chefaux sont mis; elle fa passer sûrement par ce sallon.

DERMANCE.

Ah mon Dieu ! madame de Senange va venir ici.... Je me sauve.

(Il sort en courant).

LE BARON *suivant Dermance jusqu'à la coulisse.*

Tiaple d'homme.... Mais écoutez, écoutez donc.... Termance. Le foilà bien loin.

SCÈNE XIV.

ROSETTE.

(Elle voit Dermance sortir et le Baron qui le suit).

Monsieur le Baron, Monsieur le Baron; un mot, je vous prie... quoi, vous ici! je reconnais votre tendresse pour madame.

LE BARON *(à part)*.

Ah! foilà Rosette! foyons si ce sera toujours la même chose? puis-che entrer chez madame?

ROSETTE.

Non.

LE BARON.

Tenez, ne l'afais-che pas dit? le maudit non.

ROSETTE.

Calmez-vous... Madame va venir. Elle sait que vous êtes ici, elle veut vous voir; elle a même à vous parler..... à vous demander quelque chose.

LE BARON.

A me parler! Ne me trompes-tu pas?

ROSETTE.

Non, Monsieur. Ah! vous ne la reconnaîtrez pas; Paris l'a bien changée; ce n'est plus la même femme; vous savez comme elle aimait la campagne, la retraite.

LE BARON.

Oui : c'est ce qui me charmait en elle.

ROSETTE.

Eh bien ! Monsieur, à-présent....

AIR : *Ce que vous pensez.*

Elle aime le bal
Tout le carnaval,
Le cheval au printems,
La mode en tout tems ;
Plus que les avis
Les légers witskys,
Et fuirait la raison
Pour une chanson.

La parure,
La coëffure,
Les journaux, les vers ;
Sur-tout les concerts,
L'épigramme et le drame,
Les nouveaux romans
Charment ses momens.

Elle aime le bal, etc.

Mais, tenez, je l'apperçois elle-même, et vous laisse avec elle. Vous allez en juger.

SCÈNE XV.

LE BARON, Madame DE LESVIL.

Madame DE LESVIL.

EH ! bon jour, mon cher baron... Rosette

m'a dit que vous étiez ici, et je m'empresse de vous voir.

LE BARON.

Que de pontés ! (*à part*). Chamais elle ne m'a si bien reçu.

Madame DE LESVIL.

Et par quel hasard êtes-vous à Paris ?

LE BARON.

Ce n'est pas un hasard, Madame, c'est un prochet. Fous safez bien comme je fous importunais là-bas, comme je fous ennuyais... eh bien ! je suis forcé de recommencer ici ; je fiens pour cela.

AIR : *Le tendre cœur.*

Fous me pardonnerez, Madame,
De fous poursuifre sans espoir ;
Fous poufez supporter ma flamme,
Plus que moi fifre sans fous foir ;
Moi, je pense, dans mon système,
Que tout est égal entre nous :
Puisque malgré moi je fous aime,
Laissez fous aimer malgré fous.

Madame DE LESVIL.

Vous voyez que vous êtes injuste ; je viens au-devant de vous : je suis moins sauvage. Il semble que l'air qu'on respire à Paris donne un secret besoin de plaire dont on ne peut se défendre.

Air *de Plantade : Le jaloux malgré lui.*

Oui, ce désir secret de plaire
Semble augmenter en ce pays ;
Ici le cœur le plus sévère
Par son amour-propre est surpris ;
Rarement la meilleure tête
Résiste à la tentation,
Et le désir d'une conquête
Égare souvent la raison.

Ce doux empire de la grâce
Ne se connaît bien qu'à Paris ;
Il n'est nul défaut que n'efface
Le charme de ce goût exquis ;
Oui, même notre étourderie
Pour séduire est une leçon,
Et jusques à notre folie
A l'art d'enivrer la raison.

LE BARON (*à part*).

Je trouve qu'en effet elle est à-présent un peu trop léchère... Mais c'est légal, toujours charmante.

Madame DE LESVIL.

Rosette vous a dit que j'avais à vous parler ?

LE BARON.

Oui, Madame.

Madame DE LESVIL.

Vous êtes un bien honnête homme. Je vais vous donner une marque de ma parfaite estime.

LE BARON.

Ah ! nous y voilà, l'estime ! cette diable

d'estime ! qui flatte touchours et ne console jamais. C'est touchours le mot d'une femme pour se débarrasser de fous.... l'estime !

Madame DE LESVIL.

Ecoutez-moi.... Vous allez voir ma franchise.

LE BARON.

Parlez, Madame.... je fous en prie.

Madame DE LESVIL.

Ah ! il faut compter beaucoup sur votre amitié, pour vous faire un pareil aveu.

LE BARON.

Eh quoi ?

Madame DE LESVIL.

Si vous pouviez deviner ?

LE BARON.

Ah ! Madame, par grâce... Fous safez la pétulence de mon caractère.

Madame DE LESVIL.

Eh bien ! puisque vous m'y forcez... je crois devoir au sentiment que vous m'avez témoigné.... de vous avouer....

LE BARON.

Quoi, Madame, quoi ?

Madame DE LESVIL.

Que depuis mon séjour ici, un sentiment secret et profond s'est emparé de mon âme.

LE BARON.

Comment, Madame ? et c'est moi que fous choisissez pour cette confidence ?

Madame de LESVIL.

Vous êtes si bon !

LE BARON.

Je ne suis pas pon, Madame.

Madame DE LESVIL.

Mille preuves du contraire.

LE BARON.

Je suis jaloux, furieux.

Madame DE LESVIL.

Calmez-vous donc. Traitons ceci moins tragiquement : ne pouvant être mon époux, soyez au-moins mon ami.

AIR : *Une femme qui me résiste.*

Eh quoi ! n'est-il qu'un sentiment
Qu'une femme inspire et partage ?
Pour l'amour il n'est qu'un moment.
L'amitié ne connaît point l'âge ;
L'ami possède avec l'amant
La plus sensible jouissance ;
Il obtient par son dévouement
Le charme de la confiance.

LE BARON.

Cholie confiance ; enfin nous ferrons, mais d'abord nommez-moi mon rifal, Madame.

Madame DE LESVIL.

Promettez-moi que nulles violences...

LE BARON.

Je le promets.

Madame DE LESVIL.

Votre parole.

LE BARON.

Parole d'honneur.

Madame DE LESVIL.

Eh bien, c'est Dermance.

LE BARON *riant.*

Quoi, Madame, c'est Dermance, le fils de l'ami de fotre oncle ?

Madame DE LESVIL.

Oui.

LE BARON *riant plus fort.*

A qui il feut fous marier.

Madame DE LESVIL.

AIR *du Traité nul.*

Le seul désir de le connaître
M'avait conduite dans ces lieux ;
Mais aussi-tôt que je le vis paraître
J'eus peur de rencontrer ses yeux ;
Sentant de l'attrait pour Dermance,
De l'attacher j'eus le projet :
Soyez mon juge, en conscience,
Dites-moi, n'ai-je pas bien fait ?

Connaissant la délicatesse
Qui peint votre âme et sa candeur,
J'ai dû penser que ma faiblesse
Intéresserait votre cœur.
Mettant en vous ma confiance,
J'osai vous dire mon secret :
Soyez mon juge, etc.

LE BARON *riant.*

Ah ! très-bien fait, Madame ; mais laissez-moi rire... Je suis tranquile, content ! il ne fous aime pas du tout, lui, il ne peut pas fous souffrir.

Madame DE LESVIL.

Il ne m'aime pas ?

LE BARON.

Pas du tout ! (*bas à l'oreille.*) Il adore Madame de Lesvil, une coquette qui court les spectacles, les pals.

Madame DE LESVIL.

Il l'aime beaucoup ?

LE BARON.

A la folie ; il me l'a dit tout-à-l'heure.

Madame DE LESVIL *vivement.*

Ah ! que je suis heureuse !

LE BARON.

Comment, Madame ?

Madame DE LESVIL.

Je veux dire que je suis malheureuse ! Vous

ne savez pas l'impression que vous me faites. Vous connaissez la tête des femmes ; la mienne est perdue si l'on ne vient pas à mon secours... c'est peu de ménager ma faiblesse, il faudrait...

LE BARON.

Quoi, Madame ?

Madame DE LESVIL.

Que quelqu'un voulût la servir.

LE BARON.

Et ce quelqu'un... c'est le baron, n'est-ce pas ? je vous fois fenir.

Madame DE LESVIL.

Je n'osais pas vous le dire, mais enfin si cet ami....

LE BARON.

Le Baron !....

Madame DE LESVIL.

Me plaignait assez pour aller trouver Dermance, lui dire tout ce qu'il sacrifie en moi, en refusant ma main, et ajouter que madame de Lesvil n'a rien.... Enfin....

LE BARON.

Essayer de l'attacher à vous, c'est si naturel !

Madame DE LESVIL.

Cela serait si touchant de votre part....

LE BARON.

Très-touchant en effet.... (*à part*) Elle est folle.... Je ne feux pas, Madame, non, non.

Madame DE LESVIL.

Mon cher baron ! D'ailleurs sans vouloir régler votre conduite ; car ce n'est point à moi à vous rappeler ce que vous devez à Dermance.

LE BARON.

Je lui dois beaucoup en effet. Si je fis, ce n'est que profisoirement.

Madame DE LESVIL.

Voulez-vous me désespérer ?

LE BARON. (*Il lui tourne le dos*).

Je n'entends rien.... (*A part*). Je mens ! je sens que tout-à-l'heure je l'écoute malgré moi ; (*il lui prend la main*) garre à toi, Baron.

Madame DE LESVIL.

Eh bien ?

LE BARON.

Si je la regarde, je suis perdu ! (*Il se retourne et la regarde*). Eh bien ne l'afais-je pas dit ? où tiaple afez-fous pris ce regard-là, Madame :

DUO.

Allons, allons, de la complaisance,
Répondez à tant de confiance.
Faites un effort sur votre cœur,
Et songez qu'il y va de mon bonheur.

LE BARON *(à part.)*

Ah! je sens arrifer ma faiblesse!
Et je maudis son poufoir sur mon cœur.

Madame DE LESVIL.

Vous me prouverez votre tendresse,
Soumettez-vous, cher Baron, point d'humeur.

LE BARON.

ENSEMBLE.

Faut-il afoir tant de complaisance?
Montre-t-elle assez de confiance;
Elle sent bien au fond de son cœur
Tout ce que je ferais pour son bonheur.

Madame DE LESVIL.

Allons, allons de la complaisance:
Répondez à tant de confiance;
Faites un effort sur votre cœur
Et songez qu'il y va de mon bonheur.

LE BARON.

Au reste, il m'a bien dit Termance qu'il ne l'aimait pas. Je ne cours aucun risque.... Enfin, au bout de tout cela, si Termance vous haît toujours.

Madame DE LESVIL.

Il faudra qu'il me le dise à moi-même; car je le connais sans qu'il m'ait vue, et peut-être....

LE BARON.

Vous foulez qu'il vous le dise.... à fous-même.... est-ce que c'est possible tonc? Que tiaple! il fous aimera s'il fous foit....

Madame DE LESVIL.

Je le désire sans l'espérer.

LE BARON.

Enfin s'il fous dit qu'il ne feut pas fous épouser, m'aimerez-fous, Madame ?

Madame DE LESVIL.

Vous aimer.... J'aurais pour vous....

LE BARON.

Saperbleu ! n'allez pas parler d'estime.

Madame DE LESVIL.

Encore.... plus d'attachement, et vous n'aurez plus de rival.

LE BARON.

A-la-bonne-heure, cela me décide, Madame. Je fais trouver Termance.

Madame DE LESVIL.

Adieu, je vous remets mes intérêts les plus chers. Faites bien valoir le parti qu'il refuse. (*A part*). Ah ! Dermance ! j'en connaîtrai mieux votre cœur.

LE BARON.

Fous excusez ma fifacité.... je suis prusque un peu.

Madame DE LESVIL.

Oui : mais vous avez le meilleur cœur du monde, et cela fait tout pardonner.

Elle sort et rentre chez elle.

LE BARON.

Vous êtes charmante.

(*Elle rentre chez elle*).

SCÈNE XVI.

LE BARON *seul.*

Allons, il faut aller le trouver.... Ah ! quand il saura que c'est un si grand parti, combien elle est aimable, charmante, il l'épousera, j'en suis sûr. Et c'est moi qui lui apprendrai tout cela !.... Je suis venu à Paris chouer un choli rôle ! Bravo ! bravo ! bravo ! Ah ! je me soufletterais ! Enfin ch'ai promis... Je ne conçois pas le goût de toutes ces femmes pour les jeunes-gens ! Au-lieu d'aimer un homme tout simple, tout rond comme moi... Ils sont fort aimables, ces jeunes-gens, mais cela me paraît des poupées.

AIR *du Vaudeville des deux Veuves.*

Ils sont d'eux-mêmes enivrés,
Et ne pensent qu'à leur figure,
N'ont nuls principes assurés,
Pas même en costume, en frisure ;
Avoir le plus petit soulier
Leur semble une grande conquête ;
Qui s'occupe tant de son pied,
A peu de choses dans la tête.

Allons troufer Termance. — Justement le foici lui-même.

SCÈNE XVII.

DERMANCE, LE BARON.

DERMANCE (*du fond, sans óser entrer*).

Eh bien ! avez-vous vu Madame de Senange? Est-elle partie ? Puis-je entrer ?

LE BARON.

Oui : je la quitte.... Écoutez : fous m'afez bien dit que fous ne l'aimiez point, n'est-ce pas ?

DERMANCE.

Ah ! pas du tout !

LE BARON.

(*A part*) Bien !... Elle fous aime beaucoup, elle... et fient pour fous épouser.

DERMANCE.

Je le sais, mais elle me fait beaucuop d'honneur. Mon cœur est occupé d'une autre.

LE BARON (*à part*).

Bon ! ah que cela va bien ! Dirai-je de la fortune les agrémens? Ah ! il le faut : la conscience, la probité ; ch'ai promis.

DERMANCE.

Vous avez l'air bien occupé.

LE BARON.

Il y a de quoi. Écoutez : Madame de Senange a beaucoup de bien. (*à part*) Il ne dit rien ! — Une fortune immense.

(*Il dit ces derniers mots avec rapidité, et se recule après, pour voir l'effet qu'ils produisent*).

DERMANCE.

J'en suis fort aise pour elle.

LE BARON.

Allons, ferme ; parlons de la personne à-présent. Elle est charmante. Elle a beaucoup d'esprit.

DERMANCE.

Ecoutez donc, mon cher Baron ; sans faire tort aux Allemandes, c'est une Française.

LE BARON.

Je suis content !

DERMANCE.

Vous dites qu'elle est immensément riche ?

LE BARON (*A part*).

Oui ! ouf ! ahi.... J'ai peur.

DERMANCE.

Diable, tant-pis qu'elle soit riche. Mon père me pressera davantage pour ce mariage.

LE BARON.

Je respire. Courage ! je fais fous faire son portrait. Figurez-fous une blonde charmante, grande, svelte, une grâce, un attrait.

AIR : *Comment goûter quelque repos.*

L'attrait qui près d'elle à son tour
Attire tout mortel sensible,
Plus vif que l'amitié paisible,
Est aussi plus pur que l'amour;
Et lorsqu'elle veut nous défendre
De ses yeux, de leur doux poison,
Elle égare notre raison
En essayant de nous la rendre.

DERMANCE.

Qu'est-ce que tout cela auprès de Madame de Lesvil.... de sa finesse, de son élégance, de sa légèreté pleine de charmes?

AIR *du Jaloux malgré lui.*

Cette vivacité légère,
A nos yeux, à tous les momens,
Offre tous les moyens de plaire,
En répétant ses mouvemens.
Son attitude a de la grâce :
On la contemple avec plaisir;
Aussitôt une autre l'efface :
On ne sait laquelle choisir!

En un mot, je ne peux, je ne veux aimer qu'elle; tout autre objet m'est odieux.

LE BARON.

Il est donc bien décidé que vous renoncez à madame de Senange, malgré sa beauté, sa fortune, ses agrémens ?

DERMANCE.

Malgré sa beauté, sa fortune, ses agrémens, oui, je renonce à tout ce qui n'est pas Madame de Lesvil.

LE BARON.

Quel bonheur !.... Ah ! vous le diriez à Madame de Senange elle-même ?

DERMANCE.

Quoi ! à elle-même.... ma foi, oui.... Je tâcherai d'allier la franchise à la galanterie.

LE BARON.

Je suis transporté.

(*Il court à la porte de Madame de Senange, et l'ouvre*).

Venez, Madame, venez l'entendre de sa bouche, puisque vous le désirez. Il vous refuse.... Allons, Termance, parlez.

SCÈNE XVIII.

Madame de LESVIL, LE BARON, DERMANCE, ROSETTE et Madame DUMONT, *paraissant dans le fond du Théâtre.*

DERMANCE.

Ah! de toute mon âme. (*Il se jette aux pieds de Madame de Lesvil*).

LE BARON.

Il est inutile de vous mettre à genoux pour cela.

DERMANCE.

C'est à vos pieds, Madame, que je jure, malgré vos injustes soupçons, que je renonce à Madame de Senange; que je la déteste, et que je ne veux la voir de ma vie.

Madame DE SENANGE.

Mais vraîment, il me fait là de beaux complimens. Vous détestez donc bien cette pauvre Madame de Senange?

DERMANCE.

Je le jure.

Madame DE LESVIL.

Si vous saviez comme vous mentez!

ROSETTE.

Ah! comme il est faux!

DERMANCE.

Je n'aime et n'aimerai jamais que vous.

LE BARON *arrêtant Dermance.*

Ce n'est pas ça du tout.

DERMANCE.

Et si vous daignez accepter ma main, je serai le plus heureux des hommes.

LE BARON *le prenant par le bras.*

Mais il extravague..... Ce n'est pas cela, Dermance, vous vous trompez.

DERMANCE.

Finissez donc, baron, vous m'ennuyez.

(Pendant toute cette dispute, Rosette, dans le fond du théâtre, empêche Madame Dumont d'avancer, et lui met la main sur la bouche).

Madame DE LESVIL.

Je ne puis m'empêcher de rire.... Je vois qu'il est tems.....

Madame DUMONT *s'avançant malgré Rosette.*

Ah ! Madame, je sais le secret depuis si long-tems ! permettez que j'instruise Monsieur Dermance. Je ne l'ai dit encore qu'à Mademoiselle Rosette, à mon mari et à une autre personne, dont je suis sûre comme de moi-même ; apprenez, Monsieur Dermance, que Madame de Senange et Madame de Lesvil ne font qu'une : en un mot, *c'est la même.*

DERMANCE.

Serait-il possible !

LE BARON.

Que dit donc cette bavarde ?

Madame DE SENANGE.

La vérité... Oui, Dermance, voilà tout le mystère. Vous voyez Madame de Senange qui avait pris un nom supposé pour savoir si vous étiez digne de sa tendresse. Sûre de la vôtre, je vais écrire à mon oncle que je ne mets plus d'obstacle au lien qu'il désire depuis si long-tems..... à-moins que vous ne refusiez encore Madame de Senange ?

DERMANCE.

Je suis le plus fortuné des mortels.

LE BARON.

Je ne puis croire ce que je fois ! Quoi ! Madame, fous m'afez trompé !... Fous ! fous !

Madame DE SENANGE.

Non, mon cher baron, je vous ai avoué mon penchant, je vous ai chargé de mon bonheur : avez-vous à vous plaindre de moi ?

LE BARON.

Ah ! comme je fous haïrais ! si je ne vous aimais pas tant, et comme je fous fuirais ! si che pouvais me passer de fous foir.

Madame DE SENANGE.

Pourquoi me fuir, mon cher baron, quand

j'ai l'amitié la plus vive à vous offrir, et l'assurance du plaisir que j'aurai toujours à vous voir ?

LE BARON.

Parbleu, il faut bien que fous me foyez, puisque je ne peux faire autrement que de fifre auprès de fous ?

ROSETTE.

Le tems vous calmera.

LE BARON (*passant près de Mad. de Lesvil*).

Taisez-fous, Rosette ; et fous, Dermance, ne fous afisez pas d'être chaloux, parce que che ne m'en irai pas, che fous en afertis, je resterai auprès toujours, toujours, toujours.

DERMANCE.

Jamais, mon cher baron, vous ne m'inspirerez aucune inquiétude.

VAUDEVILLE.

AIR.

LE BARON.

L'art de plaire est bien difficile,
Et près du beau sexe sur-tout.
Le soin, le tems est inutile
Si fous n'êtes pas de son goût.
C'est bien vainement que je l'aime ;
Dans chaque rôle également,
Soit comme ami, soit comme amant,
Ah ! je lui plais toujours de même.

ROSETTE N.° I.

Quelle femme paraît la même,
En l'examinant plus d'un jour?
Quel homme aussi paraît le même
En affaire comme en amour?
L'inconstance est par-tout la même;
C'est un défaut de tout les tems;
Au-moins ici tâchez d'être constans:
De grâce, aimez toujours la même.

DERMANCE. N.° II.

La finesse la plus subtile,
C'est elle qui vous sied le mieux;
Vos talens, leur grâce mobile,
Sous mille aspects charment nos yeux;
Dans un genre si l'on vous aime,
Un autre vous convient autant;
Dans la folie ou dans le sentiment
Vous nous charmez toujours de même.

Madame DUMONT. N.° III.

On ose me croire bavarde:
Loin de chercher à m'en venger,
Par là je prouve qu'on hasarde
Souvent un jugement léger.
Se taire est un mauvais système,
Lors on écoute forcément:
Pour m'étourdir, sur tout ce qu'on entend,
Je veux toujours parler de même.

Madame DE LESVIL *au Public.* N.° IV.

Sans l'appui de votre indulgence,
Qui se flatte de réussir?
D'elle seule naît l'espérance

Sans laquelle l'on doit frémir :
Se varier est un système
Qui de plaire offre quelqu'espoir ;
Mais si j'obtiens vos suffrages ce soir,
Je veux toujours être la même.

FIN.

A VERSAILLES,
DE L'IMPRIMERIE DE LEBLANC.

Pils, Augustin

LA VALLÉE DE MONTMORENCY,

OU

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

DANS SON HERMITAGE,

OPÉRA-COMIQUE

EN TROIS ACTES, EN PROSE,

MÊLÉ DE VAUDEVILLES.

Par les CC. PITS, BARRÉ, RADET et DESFONTAINES.

Représenté, pour la première fois, sur le Théâtre du Vaudeville, le 23 Prairial, an 6.

Prix 1 Franc 50 centim. avec 14 Airs notés.

A PARIS,

Chez le Libraire au Théâtre du Vaudeville, rue de Malthe;
Et à son Imprimerie rue des Droits-de-l'Homme, N°. 44.

An VII.

PERSONNAGES.	ARTISTES. CC. et Cnes.
J. J. ROUSSEAU.	*Vertpré.*
VERNIER père, } Menuisiers.	*Duchaume.*
VERNIER fils, } Menuisiers.	*Henry.*
LA MÈRE GENEVIÈVE.	*Duchaume.*
JULIENNE, fille de Geneviève.	*Blosseville.*
JACQUOT, } fils de Geneviève.	*Lolotte.*
CHARLES, } fils de Geneviève.	*La Rue.*
Mad. DE FOLLEVILLE.	*Sara.*
FANFAN, fils de Mad. de Folleville.	*Minette.*
DE SAINT-LEGER.	*Julien.*
VENTURE.	*Chapelle.*
FRANCŒUR.	*Rosières.*
CHASSÉ.	*Hypolite.*
LANY.	*Lenoble.*
THOMAS.	*Clairville.*

La Scène est à Montmorency.

COUPLET D'ANNONCE.

AIR : *D'Arlequin afficheur.*

Arlequin ne vous a promis
Que les tableaux d'une vallée (*) ;
Mais du meilleur de vos amis
L'ombre s'y trouvera mêlée.
Le titre qu'en ce jour on prend
N'est qu'un titre vague et postiche :
Le véritable était trop grand
Pour ma petite affiche.

(*) A la première représentation, la pièce ne fut annoncée que sous le titre de *la Vallée de Montmorency.*

LA VALLÉE DE MONTMORENCY,

OPÉRA-COMIQUE.

ACTE PREMIER.

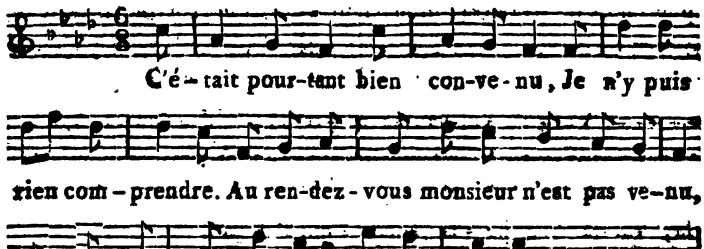
Le Théâtre représente un site agréable de la Vallée de Montmorency.

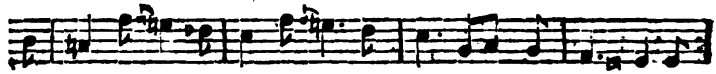
SCENE PREMIERE.

JULIENNE *accourant, un bouquet à la main, et regardant de tous les côtés.*

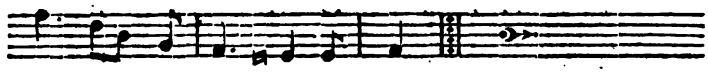
PERSONNE encore !... et moi qui craignais d'arriver trop tard.

N°. 1. AIR : *Vous le voyez, objet charmant*, (des vieux Elégans.)





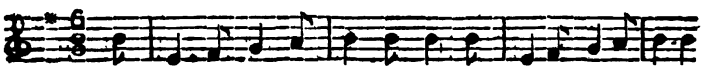
ces lieux, Il n'en est pas, il n'en est pas moins cou-pable à mes



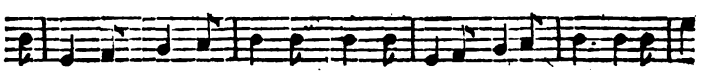
yeux, Moins cou-pa-ble à mes yeux.

Mais peut-être est-il caché.... Vernier! mon ami Vernier! ah! je t'en prie, montre-toi.... ne m'impatiente pas! Mais non.... oh! non.... il n'y est point: c'est tout de bon qu'il n'y est point.

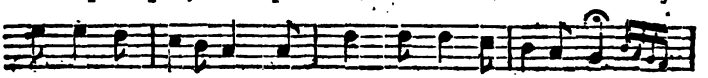
N°. 2. AIR : *Un beau matin le gros Lucas.*



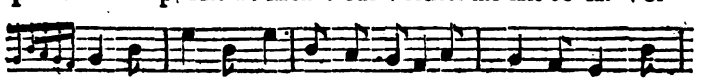
Ver-nier, tu te mo-ques de moi; Re-dou-te ma co-lère;



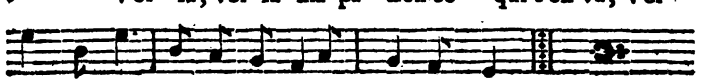
Ce bouquet que j'ai fait pour toi, Je saurai le dé-fai-re. Voyez



pourtant s'il pa-raîtra! Mon-sieur Vernier me lais-se là. Voi--



----- Voi-là, voi-là ma pa-tien-ce qui s'en va, Voi-



là, voi-là ma pa-ti-ence qui s'en va.

Levez-vous donc de grand matin,
Prenez bien de la peine,
Pour cueillir le basilic, le thym,
L'œillet, la marjolaine.
Mais voyez un peu s'il viendra!
Monsieur Vernier me laisse là....

(*Elle effeuille son bouquet.*)

Voilà, voilà } *bis.*
Ma patience qui s'en va. }

Arrive, arrive, il en est tems,
Je n'ai plus qu'une rose;
A périr dans quelques instans
Ton absence l'expose.
Mais voyez un peu s'il viendra....
Tiens, tiens, la rose y passera....
Voilà, voilà } *bis.*
Ma patience qui s'en va. }

SCENE II.

JULIENNE, VERNIER fils.

VERNIER, *surprenant Julienne, déchirant le bouquet.*

Eh bien! qu'est-ce que tu fais donc?

JULIENNE, *en colère.*

Je déchire un bouquet qui vous était destiné, Monsieur.

VERNIER.

Parce que je ne suis pas venu à l'heure juste? Je t'assure que ce n'est pas ma faute.

JULIENNE, *idem.*

Non, c'est celle de Mlle. Colette, votre voisine, qui a toujours quelque chose à vous dire.

VERNIER.

Je ne l'ai pas vue.

JULIENNE, *idem.*

C'est donc la faute de Mlle. Suzon, qui se met toujours à la fenêtre quand vous passez devant chez elle.

VERNIER.

J'ai passé d'un autre côté.

JULIENNE, *idem.*

Oui, vous avez été consoler Justine, qui était fâchée hier de ne pas danser avec vous.

VERNIER.

Justine! je n'ai pas seulement pensé à elle.

JULIENNE, *cherchant à se contraindre.*

Oh! mon Dieu, celle-là ou d'autres, ça m'est bien égal.

VERNIER.

En vérité, ma chère Julienne, je n'ai pas le moindre tort.

JULIENNE, *affectant de l'indifférence.*

Sans doute, je le crois.

VERNIER.

C'est bien vrai. Ne me fais point de reproches.

JULIENNE, *idem.*

Moi... je ne vous en fais point.

VERNIER.

N°. 3. AIR : *N'en demande pas davantage.*

Crois que je n'en mérite aucun.
J'étais resté dans le village,
Pour rendre service à quelqu'un.

JULIENNE, *avec expression.*

Ah! ce seul mot-là me soulage.
Vous avez bien fait :
Mon cœur satisfait
N'en demande pas davantage.

VERNIER.

Je te reconnais à présent.

JULIENNE.

Oui, j'ai été trop vive; mais je suis comme ça, moi.

VERNIER.

Je le sais bien.

N°. 4. AIR : *De M. de Catinat.*

Au-lieu de suivre ainsi tes petites fureurs,
Au-lieu de déchirer ces innocentes fleurs,
Dans ton corset, ma chère, il fallait les cacher,
Et pour me bien punir me les faire chercher.

JULIENNE, *gaîment.*

Suffit : je ne suis plus fâchée; mais une autre fois, tu ne te feras pas attendre.

VERNIER.

Je te le promets; et puis dans huit jours nous serons mariés.

JULIENNE.

Mon dieu oui; et ça serait déjà fini, si Mad. de Folleville était venue payer à ma mère l'année de la pension de son petit bon-homme.

VERNIER.

Bah! est-ce que nous avons besoin de cet argent-là?

JULIENNE.

Non, sans doute; mais c'est que ma mère veut que j'aie un joli trousseau.

VERNIER.

Comme si ça pouvait t'embellir!

JULIENNE.

Oh! sois tranquille : Mad. de Folleville paye exactement, et je gage qu'il ne se passe pas deux jours sans qu'elle vienne ou sans qu'elle envoye.

VERNIER.

Deux jours ! c'est trop.

JULIENNE.

Sais-tu bien que le soleil est déjà un peu haut, et que M. Rousseau, notre bon ami, ne tardera pas à venir dejeûner avec nous ?

VERNIER.

Oh ! nous avons du tems. Ce n'est pas encore l'heure où sa promenade l'amène par ici.

JULIENNE.

Nous avons du tems, à la bonne heure; mais il faut s'occuper à lui cueillir des cerises.

VERNIER.

Ça y est ; je monte sur l'arbre.

JULIENNE.

Tiens, tiens, par ici... comme celles-là sont grosses et rouges !

VERNIER.

Oui, c'est vrai... Mais, ma chère amie,

N°. 5. AIR : *Vaud. du Naufrage au port, du C.* WICHT.

Pour leur grosseur, pour leur beauté,
En vain ton œil les considère;
Les cerises, de ce côté,
Appartiennent au voisin Pierre. (*bis.*)
Je sais que, durant la saison,
Sans scrupule on nous prend les nôtres; (*bis.*)
Mais ce n'est pas une raison
Pour prendre, nous,... celles des autres. (*bis.*)

JULIENNE.

C'est vrai, il ne faut pas être généreux du bien des autres.

VERNIER, *montrant un autre arbre.*

Quant à celles-ci, elles sont bien à nous ; car elles sont à mon père.

JULIENNE, *tandis que Vernier grimpe.*

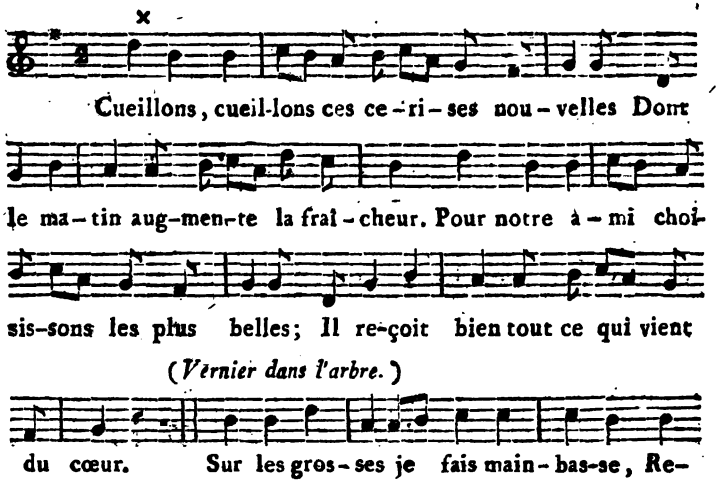
Prends bien garde de tomber.

VERNIER.

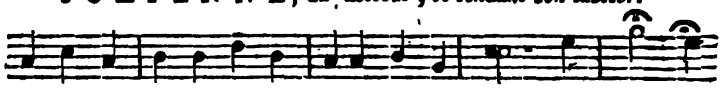
N'aye pas peur.

(On joue la ritournelle de l'air suivant.)

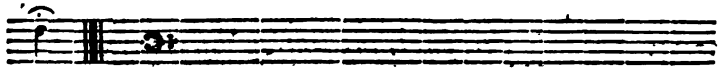
N°. 6. AIR : *Ah ! partagez mes transports, mon ivresse.* (du Pari sur la paix.) *du C. WICHT.*



JULIENNE, *au-dessous, et tendant son tablier.*



Oh ! ne mon-te pas da-van-tage, Que je puisse tou-jours te

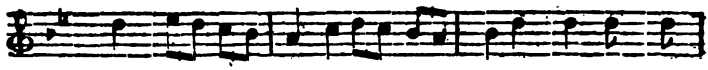


voir !

ENSEMBLE,

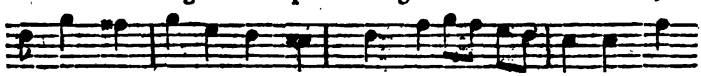
Cueillons, cueillons, etc.

VERNIER.

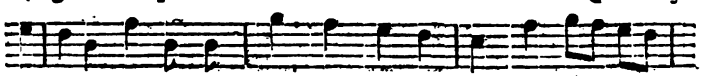


Quand je vais à Pa-ris, ma chère, J'entends van-

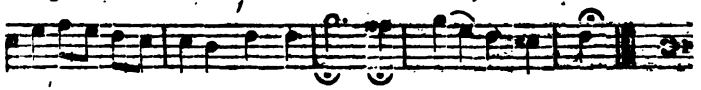
ter a-vec or-gueil Les pe-tits gâteaux de *Nan-ter-re*,



Les gros-ses pêches de *Mon-treuil*. Je vois aus--si Qu'on s'y



Ré-ga-le Du beurre de *Vanvre* et *d'Is-sy*. Mais de tout



cela rien n'é--ga-le Les *go-bets* de *Mont-mo-ren-cy*.

ENSEMBLE.

Cueillons, cueillons, etc.

JULIENNE.

J'entends quelqu'un.....

VERNIER, *sautant de l'arbre.*

Est-ce M. Rousseau ?

JULIENNE.

Non, c'est un homme que je ne connais pas, et qui m'a bien l'air d'un étranger; car il est habillé d'une manière tout-à-fait drôle.

VERNIER, *à demi-voix.*

Cache les cerises. Ce Monsieur voudrait peut-être les acheter, et ça ne se peut pas,... elles sont données.

SCENE III.

JULIENNE, VERNIER fils, VENTURE, *une guittare au dos, un chapeau sous le bras, et une canne à la main.*

VENTURE.

N°. 7. AIR : *Mes bons amis, pourriez-vous m'enseigner.*

Mes chers enfans, pourriez-vous m'enseigner
Mon ancien ami de Genève?
C'est un quidam, facile à désigner,
Qui toujours lit, écrit ou rêve.
Il habite en ces lieux;
Et pour m'expliquer mieux,
Monsieur Rousseau, c'est son nom ordinaire.
Mais par simplicité, par goût,
Dans ses écrits, comme par-tout,
Jean-Jacque est le nom qu'il préfère.

JULIENNE.

Il a un drôle de violon derrière le dos.

VERNIER.

M. Jean-Jacques Rousseau? Oh! nous le connaissons beaucoup.

VENTURE.

Tant mieux ; car je sors de chez lui, où l'on m'a dit qu'il était à la promenade. Vous l'aurez, sans doute, vu par ici, et vous allez me le faire trouver.

JULIENNE, *tirant Vernier par l'habit.*

Ne dis pas que nous l'attendons.

VERNIER, *bas à Julienne.*

Tu as raison, cet étranger n'a pas bonne mine. (*haut.*) Non, Monsieur, nous ne l'avons pas vu.

VENTURE.

Ah ! vous ne l'avez pas vu. (*à part.*) Tâchons d'avoir quelques renseignemens....

VERNIER.

Entends-tu ? des renseignemens !

VENTURE, *à part.*

Sur sa manière de vivre dans ce pays-ci. (*haut.*) C'est un homme qui fait bien du bruit dans le monde ?

JULIENNE.

Lui, Monsieur ! personne d'aussi tranquille.

VENTURE.

Il reçoit beaucoup de visites ?

VERNIER, *un peu sèchement.*

Oh ! il ne manque pas d'importuns.

VENTURE.

Hom ! je suis bien certain que son ami Venture ne sera pas de ce nombre.....

VERNIER.

Vous êtes l'ami de M. Rousseau ?

VENTURE.

Depuis long-tems, et je m'en vante, quoique nous ne nous ressemblions guères.

JULIENNE.

(*à part.*) Je le crois. (*haut.*) Et dans quel pays demeure Monsieur?

VENTURE.

Dans aucun, ma belle.

N°. 8. AIR : *Cet arbre apporté de Provence.*

Voyageant d'un pas vif et leste,
A rester toujours invité,
Jamais nulle part je ne reste,
Aussi par-tout je suis fêté.
Avec un esprit ordinaire,
Avec quelques petits talens,
On est toujours certain de plaire
Aux gens qu'on ne voit pas long-tems.

VERNIER.

C'est un coureur de pays.

VENTURE.

Même Air.

Ma guitarre, voilà ma lyre;
Ma gaîté, voilà ma raison.
Rousseau pense avant que d'écrire,
Moi, sans penser, je file un son.
Sa lecture scientifique
L'a plus d'une fois abusé.
Moi, qui ne lis que la musique,
J'ai l'esprit mieux organisé.

JULIENNE.

C'est quelque diseur de bonne aventure.

VERNIER, *à Julienne.*

C'est un fou.

JULIENNE, *bas à Vernier.*

Assurément : M. Rousseau n'a jamais été l'ami d'un pareil original.

VENTURE.

Original ! lui, vous avez bien raison.

N°. 9. AIR : *Vaud. d'Abuzar.*

Il a l'esprit trop sérieux,
Mais le mal n'est pas sans remède ;
Et puisque je suis dans ces lieux,
Je prétends venir à son aide.
Soyez certains que je saurai
A ma façon le rendre aimable :
Je veux, quand je le quitterai,
Qu'il ne soit plus reconnaissable.

VERNIER.

Ah ! mon dieu, qu'est-ce qu'il dit là !

JULIENNE.

Changer M. Rousseau !

VENTURE.

C'est pourquoi, je suis très-pressé de le rencontrer ; c'est pourquoi, je lui ai laissé un petit billet de ma main, en attendant qu'il ait le plaisir de me voir ; c'est pourquoi, il faut que vous me disiez absolument, l'un ou l'autre, de quel côté il pourrait être.

JULIENNE.

Oh ! le bavard !

VERNIER, *après avoir regardé Julienne.*

De quel côté ?.... Tenez, Monsieur, vous voyez bien là-bas cette petite maison où il n'y a pas de cheminée ?

VENTURE.

Oui, oui, où il y a des vitres de moins.

VERNIER.

C'est ça. Eh bien, vous tournerez d'abord à droite, et ensuite à gauche. Vous tomberez dans une grande allée de châtaigners, qui vous conduira au bord d'un ruisseau; et, suivant toute apparence, il sera quelque part, dans les environs, assis au soleil, sous un saule de la prairie.

VENTURE.

Bien obligé, mes enfans.

VERNIER, *à part.*

Il n'y a pas de quoi.....

VENTURE, *se retournant.*

Encore un coup, bien obligé. Vous me rendez un grand service.

SCENE IV.

VERNIER fils, JULIENNE.

JULIENNE, *à Vernier.*

Je t'écoutais. Qu'est-ce que tu viens donc de lui dire? Il ne trouvera jamais M. Rousseau dans cet endroit-là.

VERNIER.

Je le sais, mais ça promenera ce Monsieur.

JULIENNE.

N°. 10. AIR : *Vaud. des Visitandines.*

Prolonger ainsi son voyage,
Peut-être au fond n'est-ce pas beau?

VERNIER.

Va, va, crois qu'un tel badinage

Rend service à Monsieur Rousseau. (*bis.*)
Envoyons loin de son passage
Promener tous ces charlatans,
Qui viennent lui voler un tems
Dont il fait un si bon usage. (*bis.*)

JULIENNE.

En tout cas, je suis bien-aise que nous soyons débarrassés de ce causeur, qui se nomme... Comment donc est-ce qu'il se nomme?

VERNIER.

Ma foi, je n'y ai pas fait attention.

JULIENNE.

Nous n'avons encore que les cerises. Il nous manque la jatte de lait. Je cours la chercher.

VERNIER.

Oh! tu n'iras pas seule : j'ai à rattraper auprès de toi, le tems que j'ai perdu ce matin.

JULIENNE.

Eh! mon dieu, mon dieu, voilà M. Rousseau sur le haut de la colline. Le vois-tu qui s'occupe à chercher ses plantes?

VERNIER.

Dépêchons : c'est tout au plus si nous serons ici à tems. Il ne faudra faire qu'aller et revenir.

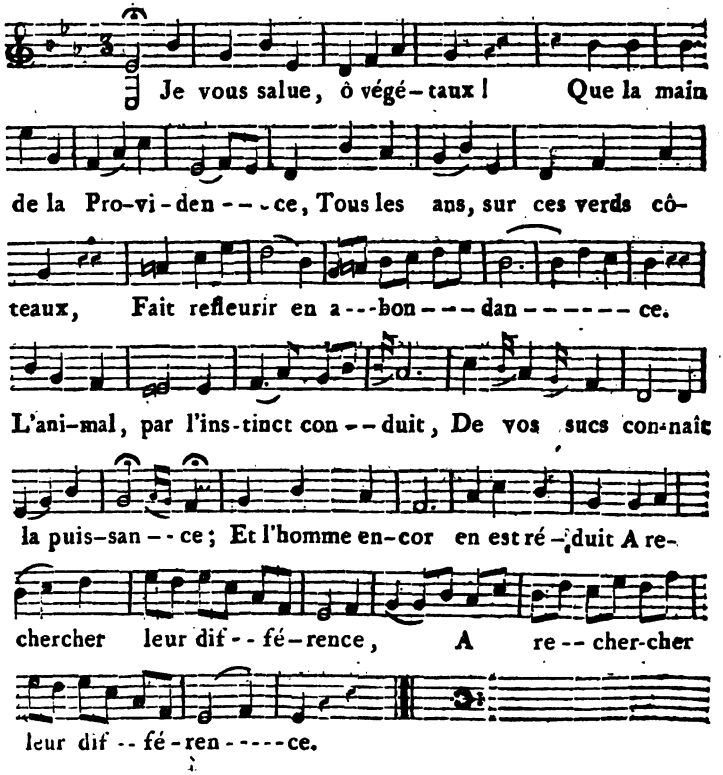
(*Ils sortent en courant.*)

SCENE

SCENE V.

ROUSSEAU, *seul, herborisant.*

N°. 11. AIR : *Il faut des époux assortis.* (du Prisonnier.)



Déjà pourtant de tout côté,
L'enseignement plus méthodique,
Par amour pour l'humanité,
Fait pratiquer la botanique.
Nos villageois à la cité

Offriront ces plantes propices ;
Mais en y portant la santé,
Qu'ils n'en rapportent pas les vices.

Ah ! ah ! mes jeunes pourvoyeurs ne sont pas venus ; cela m'étonne.... Cependant l'herbe est foulée... des feuilles sont éparses autour de cet arbre... on a cueilli des cerises.... Oh ! oh ! des fleurs éparpillées.... ils sont venus. Mais ces fleurs, à quel jeu les a-t-on effeuillées ? Est-ce en disputant ? est-ce en batifolant ?... Je crains que ce ne soit en disputant. Il faut si peu de chose entre amoureux.

N°. 12. AIR : *Vaud. du Printems.*

Un rien aura mis en colère
Ce couple si bien assorti,
Et de cette petite guerre
Les pauvres fleurs auront pâti.
Pour les gagner d'une minute,
Que n'ai-je pris par ce sentier ?
J'aurai prévenu la dispute,
Et le bouquet serait entier.

Il a vingt ans, elle en a seize.
A cet âge communément,
Querelle aussi prompte s'appaise
Par un prompt raccommodement.
Légère amante, amant volage !
Revenez sous le cérisier,
Pour compléter un paysage,
Qui, sans vous deux, n'est pas entier.

(*On entend la ritournelle de l'air suivant*).

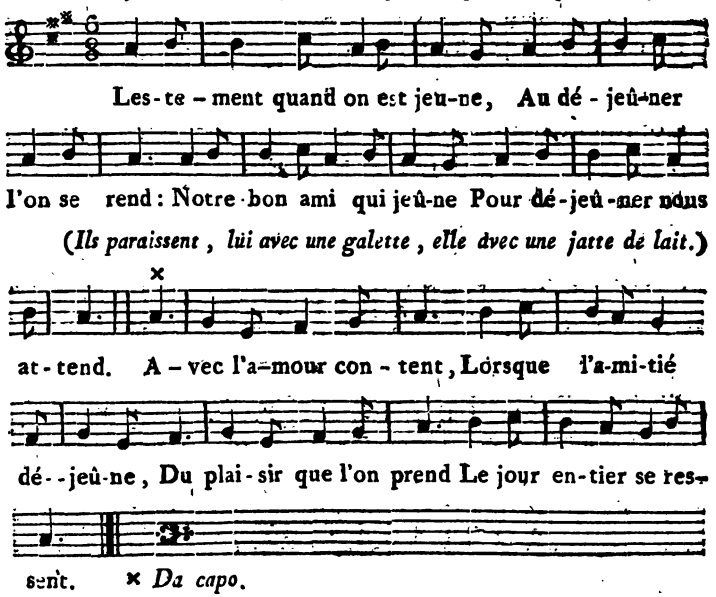
Mais il me semble que je les entends...

SCENE VI.

ROUSSEAU, VERNIER fils, JULIENNE, *dans la coulisse.*

VERNIER.

N°. 13. AIR : *La fille au coupeur de paille.* (Bourée.)



Comme ils sont dans la nature,
Ces petits airs villageois,
Qu'on chante sous la verdure
De nos monts et de nos bois.
A ces airs d'autrefois,
Entraîné par la nature,
A ces airs d'autrefois,
Sans peine on mêle sa voix. } (bis.)

VERNIER et JULIENNE.

Bon jour, M. Rousseau.

ROUSSEAU.

Je suis bien-aise, mes enfans, de vous voir bons amis. Je vous croyais fâchés.

VERNIER.

Oh ! nous ne l'avons été qu'un moment.

JULIENNE.

Et c'est moi qui avais tort.

ROUSSEAU.

Comment donc cela ?

JULIENNE.

Je l'ai grondé.

ROUSSEAU.

Pourquoi gronder ?

VERNIER.

Parce que je suis venu un petit quart-d'heure trop tard.

JULIENNE.

Mais aussi dès qu'il a paru, et qu'il m'a eu dit que c'était pour rendre service....

ROUSSEAU, *à Vernier.*

Pour rendre service, mon ami ; et à qui?

VERNIER.

Dispensez-moi de vous parler de tout cela, M. Rousseau ; songeons plutôt à déjeûner.

ROUSSEAU.

Non, mon ami, j'ai besoin d'entendre le récit d'une bonne action.... j'en déjeûnerai mieux.... Eh bien?

VERNIER.

Eh bien, M. Rousseau, comme je venais au rendez-vous, le gros Simon, le meunier de Sanoy, qui était un peu là... (*faisant le geste d'un homme ivre.*) vous m'entendez bien, a été renversé et foulé par sa jument, et j'ai aidé à le transporter chez M. Contamine, le chirurgien du village.

ROUSSEAU.

Brave jeune homme !

VERNIER.

N°. 14. AIR : *Vlà ce que c'est d'aller au bois.*

Tout en
Soulageant
Le tourment
De cet infortuné passant,
Je me disais : Julienne attend;
Courons de Julienne
Terminer la peine.
Mais j'ai senti subitement
Qu'on est homme avant
D'être amant.

(*Julienne embrasse Vernier.*)

VERNIER.

Même Air.

O ciel ! quel plaisir imprévu !
Monsieur Rousseau, qui l'aurait cru ?

ROUSSEAU.

Ainsi que toi, j'en suis ému;
Mais ce baiser tendre,
Tu pourras l'attendre.
Tu n'as là que ce qui t'est dû.
Un bienfait n'est jamais perdu.

JULIENNE, *qui a été chercher les cerises.*

Tout est prêt, M. Rousseau,

VERNIER.

Asseyons-nous.

N°. 15. AIR : *N'est-il amour sous ton empire.*

Que par-là Monsieur Rousseau passe;
Et quant à toi,
L'amour ici marque ta place
Auprès de moi.

JULIENNE, *prenant Rousseau par la main,*

Non, non, vous voudrez bien permettre
Que dans ces lieux
La sagesse vienne se mettre
Entre nous deux.

(*Ils s'asseyent tous.*)

ROUSSEAU, *bas à Vernier.*

Elle ne l'appellera pas toujours la sagesse.

VERNIER.

Je l'espère.

ROUSSEAU.

Vous êtes bien contens l'un et l'autre. Votre mariage est sûr.

VERNIER.

Oh ! ça oui : sous huit jours, les fiançailles. Vous en serez, M. Rousseau.

ROUSSEAU.

Ton père m'en a prié.

JULIENNE.

Ma mère compte bien aussi vous inviter. Elle vous aime beaucoup.

ROUSSEAU.

C'est une bonne femme que la mère Geneviève; un peu causeuse, mais le cœur excellent ; intelligente, entendue, et qui, depuis qu'elle a perdu son mari, n'en conduit pas moins bien son ménage.

VERNIER.

Et mon père ?

ROUSSEAU.

J'en fais grand cas. Bon ouvrier, bon voisin, d'une probité sûre. Il n'y a pas long-tems qu'il habite Montmorency. Mais je me connais en hommes.

VERNIER.

Et vous le jugez bien. A Colmar où nous demeurions, tout le monde l'aimait et l'estimait.... Il n'aurait jamais quitté le pays, sans la mort de ma mère : mais il n'y pouvait pas tenir. Il la voyait par-tout....

ROUSSEAU.

Je le crois.

VERNIER.

Quand est-ce donc que vous lui ferez faire votre bibliothèque ?

ROUSSEAU.

Quand j'aurai de l'argent.

VERNIER

Ah ! M. Rousseau, avec nous ?

ROUSSEAU.

Ah ! ah !

VERNIER.

Il est si heureux quand il travaille chez vous !

ROUSSEAU.

Et moi aussi : j'ai plus de plaisir à causer avec lui qu'avec tous ces curieux qui viennent me voir comme un animal extraordinaire.

JULIENNE.

Nous vous avons sauvé, je crois, une de ces visites-là.

VERNIER.

Oui, un monsieur qui venait vous chercher à la promenade; et comme vous deviez arriver par *en-haut*, nous l'avons envoyé par *en-bas*.

ROUSSEAU.

Vous m'avez obligé.

VERNIER.

Je m'en suis douté. Vous n'aimez pas tous ces babillards, qui croyent vous amuser en vous apportant des nouvelles de Paris.

ROUSSEAU.

Oh! c'est bien vrai.

N°. 16. AIR : *Je suis Lindor.* (de Paësiello.)

Toujours ainsi, de mon champêtre asyle,
O mes enfans! } *bis.*
Eloignez de tels gens. }
Ensemble bis. { Le plus grand bien que l'on éprouve aux champs
Est d'ignorer ce qu'on fait à la ville.

JULIENNE.

Vous avez bien raison. Ne m'en parlez pas de la ville.

VERNIER.

On n'y déjeûne pas si bien qu'ici.

JULIENNE.

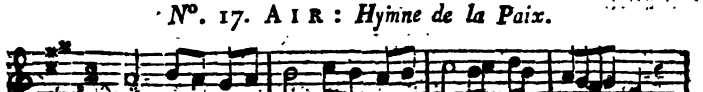
Du lait.... moitié eau!

VERNIER.

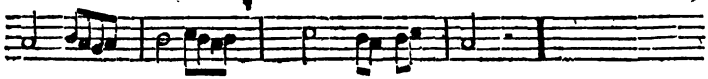
Des cerises tournées!...

ROUSSEAU.

N°. 17. AIR : *Hymne de la Paix.*



Ah! qu'un re-pas De fruit et de lai-ta-ge,

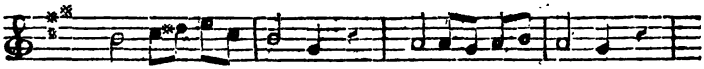


Ah ! qu'un repas sous l'ombrage a d'ap-pas !

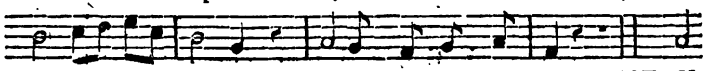
TOUS.

Ah ! qu'un repas, *etc.*

VERNIER *et* JULIENNE.

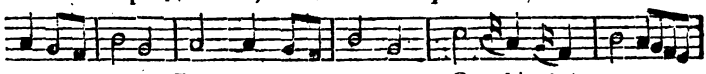


Hom-me pai-si-ble, A-mi sen-si-ble,

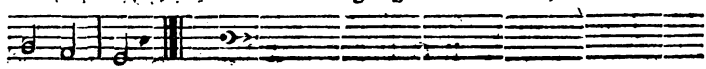


ROUSSEAU.

Hom-me pai-si-ble, Venez cha-que ma-tin. A



cet u-sage, Rous-seau s'en-ga-ge. Ce dé-jeû-ner vaut

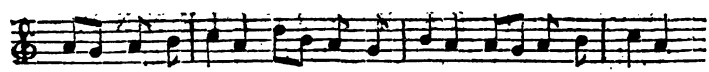


un fes-tin.

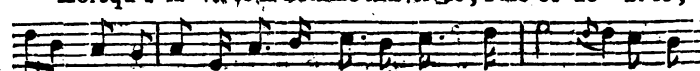
TOUS:

Ah ! qu'un repas, *etc.*

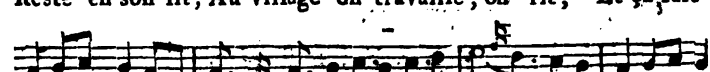
VERNIER.



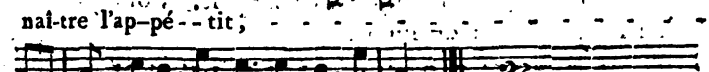
Lorsqu'à la vil-le L'homme inu-ti-le, Pâle et dé-bi-le,



Reste en son lit, Au village on travaille, on rit, Et ça fait



nai-tre l'ap-pé-tit,



tit, Et ça fait nai-tre l'ap-pé-tit.

TOUS.

Ah! qu'un repas, *etc.*

VERNIER.

Tiens, tiens, voilà mon père.

SCENE VII.

LES MÊMES, VERNIER père.

VERNIER fils.

AH! voilà mon père! Est-ce que vous venez déjeûner avec nous?

VERNIER père.

Oh! bien oui, déjeûner? Pas du tout. Bon jour, M. Rousseau.

ROUSSEAU.

Bon jour, père Vernier.

VERNIER père, *aux Enfans.*

Vous avez déjeûné, mes enfans?

VERNIER fils et JULIENNE.

Oui.

VERNIER père.

De bon appétit?

VERNIER fils.

Oh! ça ne manque pas.

VERNIER père.

Tant mieux; c'est toujours ça de pris. Vous pourriez bien ne pas dîner de même.

VERNIER fils et JULIENNE.

Comment donc?

VERNIER père.

C'est qu'il y a de mauvaises nouvelles.

ROUSSEAU.

De mauvaises nouvelles!

VERNIER père.

Pour leur amour.

VERNIER fils et JULIENNE.

Pour notre amour!

VERNIER père.

N°. 18. AIR : *Geneviève à bon droit passa.*

Geneviève encor hier au soir
A mon fils promettait sa fille:
Ce matin changeant de vouloir,
Elle repousse ma famille.
Voilà votre hymen resté là.

VERNIER fils et JULIENNE.

Mais pourquoi ça?
Mais d'où vient ça?

VERNIER père.

Ma foi, je n'entends rien à ça.

ROUSSEAU.

Mais enfin, quelles raisons vous a-t-elle données?

VERNIER père.

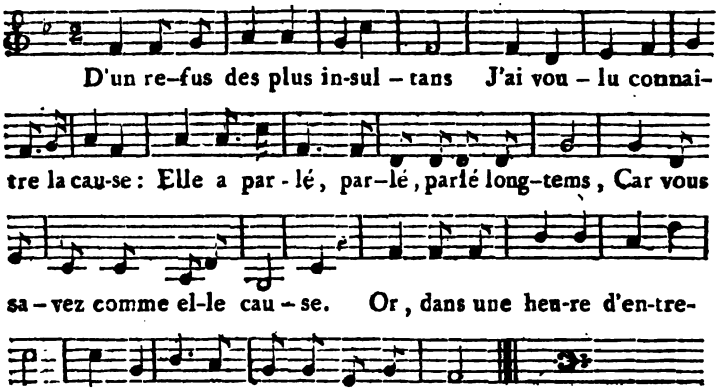
Quelles raisons! je vais vous les dire. Elle est arrivée chez moi toute en colère, pour me signifier qu'elle n'y viendrait plus; que c'était une affaire finie; que mon fils ne serait jamais son gendre, et qu'elle ne voulait point d'alliance avec des gens comme nous.

VERNIER fils.

Comment, des gens comme nous!

VERNIER père.

N°. 19. AIR : *Il prit l'habit d'un charpentier.* (de Pierre-le-grand.)



VERNIER fils.

Ah ! mon dieu, qu'allons-nous devenir !

JULIENNE.

Je ne sais, mais je n'aimerai jamais que toi.

VERNIER fils.

Il faut qu'on ait tenu des propos sur notre compte.

VERNIER père.

Et que peut-on dire de nous ?

ROUSSEAU.

Père Vernier, vous êtes honnête homme, vous avez du talent dans votre état ; c'est plus qu'il n'en faut pour avoir des envieux.

Même Air.

L'envie aux ordres des méchans,
Dans les cités flétrit la vie :
Si vous quittez les cités pour les champs,
Aux champs vous retrouvez l'envie.

Ce monstre ne respecte rien,
Et poursuit sur-tout l'homme de bien.

ENSEMBLE.

Ce monstre ne respecte rien, *etc.*

ROUSSEAU.

Même Air.

Moi-même, je prévois mon sort
Quand je ne pourrai me défendre;
Vingt ans, mon cher, vingt ans après ma mort,
Des lâches troubleront ma cendre!

TOUS.

Ah! croyez que les gens de bien
Se montreront toujours votre soutien.

ROUSSEAU.

Mais revenons à ce qui vous intéresse. Vous n'avez pas essayé de calmer Geneviève?

VERNIER père.

Pas possible de lui faire entendre raison, ni de l'amener à une explication.

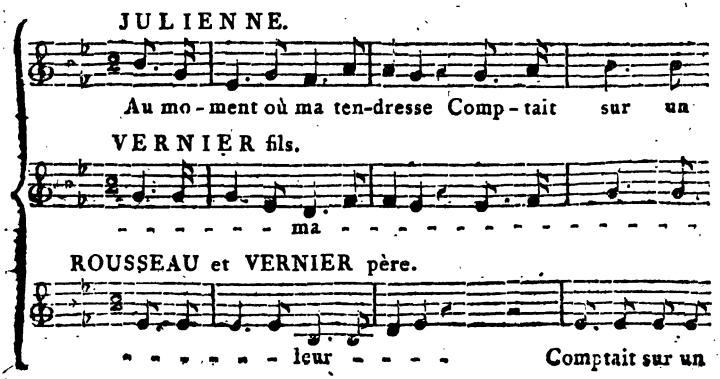
JULIENNE.

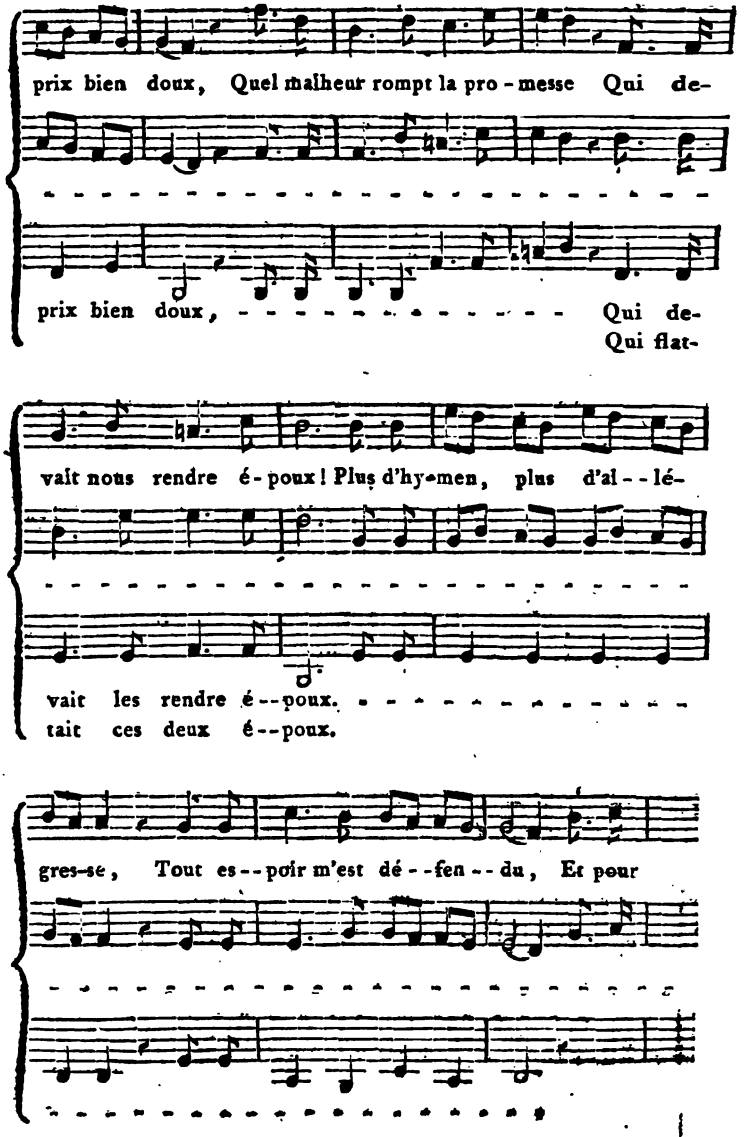
Ah! ma mère, c'est cruel!

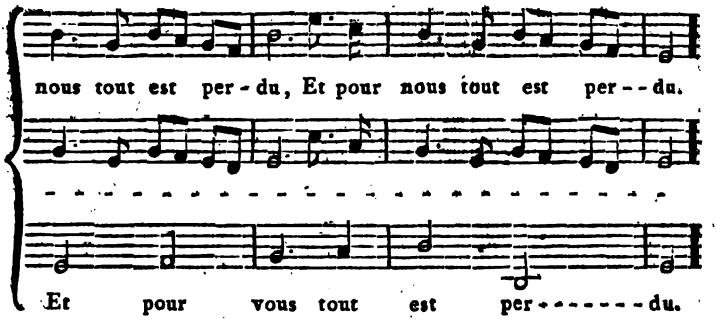
VERNIER fils.

C'est indigne.

N°. 20. *Finale sur l'*AIR *du Vaudev. de Figaro, arrangé en* quatuor.




prix bien doux, Quel malheur rompt la pro-messe Qui de-
prix bien doux, Qui de-
Qui flat-
vait nous rendre é-poux! Plus d'hy-men, plus d'al--lé-
vait les rendre é--poux.
tait ces deux é--poux.
gres-se, Tout es--poir m'est dé--fen--du, Et pour



VERNIER et JULIENNE, *à Rousseau.*

Même Air.

Nous n'avons qu'une espérance,
Ah ! prenez pitié de nous !
Prêtez-nous votre assistance
Pour fléchir ce grand courroux.
Ah ! si, par votre éloquence,
Notre amour est défendu,
Tout encor n'est pas perdu ! (*bis.*)

VERNIER fils et JULIENNE.	VERNIER père.
Ah ! si, par votre éloquence, Notre amour est défendu, Tout encor n'est pas perdu ! (*bis.*)	Ah ! si, par votre éloquence, Leur amour est défendu, Tout encor n'est pas perdu ! (*bis.*)

ROUSSEAU.

Chers amis, j'irai chez elle,
Même avant la fin du jour ;
Espérez, couple fidèle,
Espérez pour votre amour.
Par mon cœur et par mon zèle,
Il sera bien défendu :
Tout encor n'est pas perdu, (*bis.*)

TOUS LES QUATRE.

VERNIER fils, JULIENNE.	VERNIER père.	ROUSSEAU.
Il promet d'aller chez elle,	Il promet d'aller chez elle,	Je promets d'aller chez elle,

Même avant la fin du jour,	Même avant la fin du jour.	Même avant la fin du jour.
Espérons, couple fidèle,	Espérez, couple fidèle,	Espérez, couple fidèle,
Espérons pour notre amour.	Espérez pour votre amour.	Espérez pour votre amour.
Par son cœur et par son zèle,	Par son cœur et par son zèle,	Par mon cœur et par mon zèle,
Il sera bien défendu :	Il sera bien défendu :	Il sera bien défendu :
Tout encor n'est pas perdu.	Tout encor n'est pas perdu.	Tout encor n'est pas perdu.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

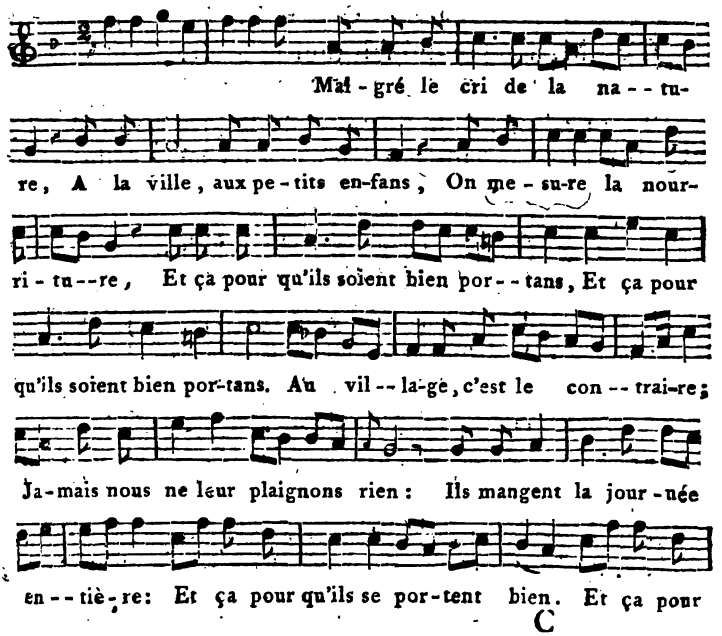
Le Théâtre représente une Chambre rustique.

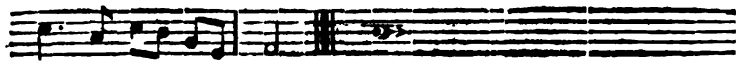
SCENE PREMIERE.

GENEVIEVE, *faisant des tartines de beurre;* JULIENNE, *filant;* FANFAN, JACQUOT, CHARLES.

GENEVIEVE.

N°. 21. AIR : *Vaudev. des Revenans.*





qu'ils se por-tent bien.

En voilà déjà pour deux.

FANFAN.

C'est à moi.

JACQUOT.

Non, c'est à Charles.

CHARLES.

Oui, c'est pour moi.

FANFAN.

Mon dieu non, là.

JACQUOT.

Mon dieu si.

JULIENNE, *de mauvaise humeur.*

Paix donc, enfans.

JACQUOT.

C'est M. Fanfan qui fait tout le bruit.

GENEVIEVE.

Tu as raison, mon enfant : fais du bruit, amuse-toi.... Quand tu seras dans ton Paris, ça ne sera pas de même.

Même Air.

On veut qu'un marmot à la ville,
Esclave de son précepteur,
Sur sa chaise reste tranquille,
Et raisonne comme un docteur. (*bis.*)
Ça leur réussit, dieu sait comme;
Le petit docteur devient grand,
Et pour lors, ça fait un grand homme
Qui raisonne comme un enfant. (*bis.*)

Heureusement pour Fanfan que Mad. de Folleville sa mère est trop occupée des plaisirs de Paris, pour songer à me le retirer, depuis bientôt sept ans qu'il est ici.... Au reste, elle me paye bien ; je ne la vois pas souvent, et le petit ne s'en porte pas plus mal.

FANFAN.

Ah! bah! je ne joue plus.

GENEVIEVE.

Non? Eh bien tiens, voilà une tartine pour toi et pour tes frères.

JACQUOT.

Et nos voisins?

GENEVIEVE.

Crois-tu que je les oublie? Oh! que non. Voilà la part du petit Guillot et du petit Bertrand, qui viennent tous les matins dans notre cour. Allez, et donnez-vous le tems. Quand on a joué, il faut manger.

JACQUOT, *à Julienne.*

En veux-tu, ma sœur?

JULIENNE, *avec humeur.*

Non, je n'en veux point.... Ne m'approchez pas avec votre beurre.

GENEVIEVE.

Mon dieu, comme tu les bourres! Si tu as de l'humeur, il ne faut pas qu'ils en pâtissent. Ce n'est pas leur faute.

JULIENNE.

Qu'ils aillent jouer dehors.

JACQUOT.

Oh! nous ne demandons pas mieux. Viens, Fanfan; viens, Charles.

GENEVIEVE.

Ne vous éloignez pas trop : je vais avec vous cueillir de cerises....

FANFAN.

Cueillir des cerises! ah! c'est bon, je les aime.

JACQUOT.

Viens le plutôt que tu pourras.

GENEVIEVE.

Je vous suis, mes enfans.

(*Ils sortent.*)

SCENE II.

GENEVIEVE, JULIENNE.

GENEVIEVE.

Tu boudes, ma fille! Ah! dame, je sais bien que ce qui t'arrive est fâcheux. Au moment d'épouser un joli garçon, être obligée d'y renoncer!

JULIENNE.

Obligée! parce que vous le voulez bien.

GENEVIEVE.

Parce qu'il le faut, Mademoiselle.

JULIENNE.

Après ce que vous m'aviez promis!

GENEVIEVE.

N°. 22. AIR: *Jupiter un jour en fureur.*

Va, si je m'oppose à tes vœux,
Ma chère enfant, crois qu'il m'en coûte.
L'amour, sans que ton cœur s'en doute,
D'un bandeau te couvre les yeux.
Le précipice est sur ta route,
C'est à moi de t'en préserver.
Bonne mère doit sauver (*bis*)
Fille qui n'y voit goutte. (*bis.*)

JULIENNE.

Il me semble pourtant que j'y vois bien clair.

GENEVIEVE.

C'est dit. Je m'en vais aux cerises. J'espère que, pendant mon absence, vous ne recevrez pas M. Ver-

nier; sans quoi je serais obligée de faire comme notre voisine Bobi, qui enferme Rose sous la clef, pour qu'elle ne revoye pas son cher Colas.

JULIENNE.

Mais dame, ma mère, je n'irai pas chercher Vernier; vous savez tant seulement qu'il est accoutumé à venir chez nous.

GENEVIEVE.

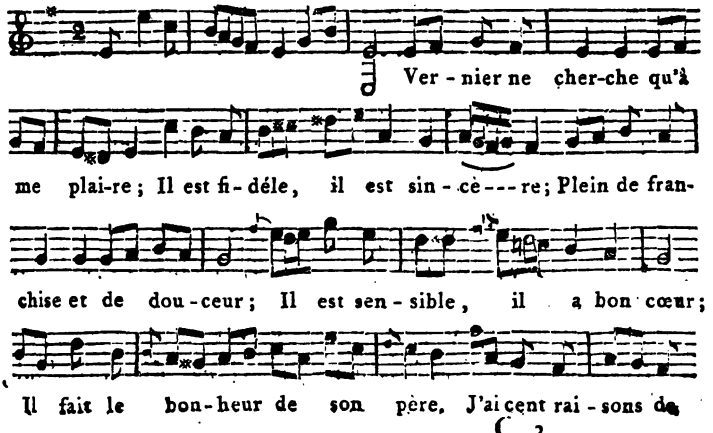
Eh bien, qu'il s'accoutume à rester chez lui, ou sinon.... C'est à toi que je m'en prendrai..... Enfin, suffit.

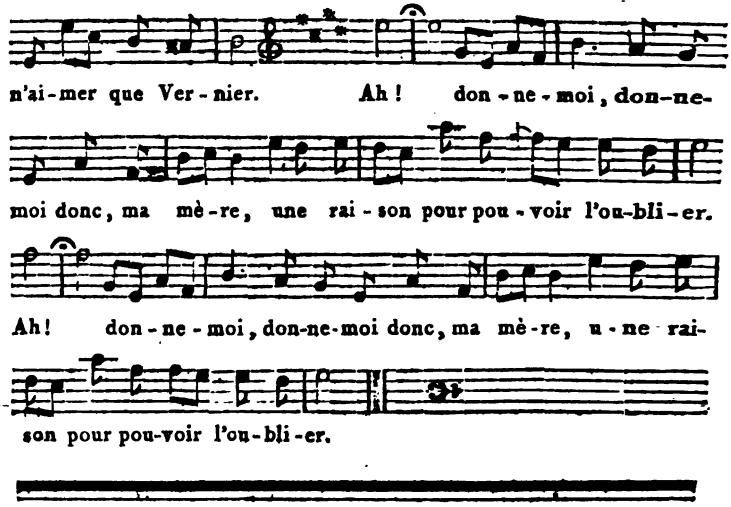
SCENE III.

JULIENNE, *seule.*

Me défendre de le voir! rompre ainsi mon mariage avec lui, sans vouloir me dire le motif de cette rupture, c'est affreux.

N°. 23. AIR : *De mes moutons le nombre augmente.*





SCENE IV.

JULIENNE, VERNIER fils.

JULIENNE.

TE voilà !

VERNIER fils

J'étais aux aguets.... J'ai vu sortir ta mère, et j'arrive....

JULIENNE.

Tu arrives!... Eh bien, il faut t'en aller.

VERNIER fils.

M'en aller !

JULIENNE.

Ma mère ne veut pas absolument que tu remettes les pieds ici.

VERNIER fils.

Oh ! mon dieu, mon dieu !... Ah ça, dis-moi donc; et M. Rousseau est-il venu?

JULIENNE.

Pas encore.

VERNIER fils.

Et ta mère t'a-t-elle au moins confié les motifs qui la déterminent ?

JULIENNE.

Pas plus à moi qu'à ton père.

SCENE V.

JULIENNE, VERNIER fils, Madame DE FOLLEVILLE, M. DE SAINT-LÉGER.

SAINT-LÉGER, *dans la coulisse.*

Hola ! hé !.... Personne ici ?

VERNIER fils.

On frappe.

Mad. DE FOLLEVILLE.

Geneviève ! Geneviève ! la nourrice !

JULIENNE, *à Vernier.*

C'est la voix de Mad. de Folleville, la mère de Fanfan.

Mad. DE FOLLEVILLE, *entrant.*

Bon jour, la petite.

JULIENNE, *saluant.*

Oh ! mon dieu, Madame, que je suis fâchée : ma mère qui n'est pas ici....

Mad. DE FOLLEVILLE.

Et mon fils ?

JULIENNE.

Ma mère l'a emmené avec ses frères cueillir des cerises.

SAINT-LEGER, *à part.*

Avec ses frères !

Mad. DE FOLLEVILLE.

N°. 24. AIR : *Paris est au roi.*

Quel événement !
Eh ! mais franchement
C'est un sort, un tourment
Que votre maman
Soit précisément
Toujours dans son champ,
Quand
Je viens voir Fanfan,
Une fois par an !

SAINT-LEGER, *à un Domestique.*

La Jeunesse !
Qu'on s'empresse
D'éponger mon *phaéton* :
Et j'ordonne
Qu'on bouchonne
Le fringant *Pluton*,
Le brillant *Titon*.

Mad. DE FOLLEVILLE *et* SAINT-LEGER.

Quel événement, *etc.*

SAINT-LEGER, *à un autre.*

Attachez mon danois
Car le drôle est sournois :
Tous les gens mal vêtus qu'il attrape,
Il les happe :
On le tappe,
Et ça fait pour rien
Des querelles de chien.

Mad. DE FOLLEVILLE *et* SAINT-LEGER.

Quel événement, *etc.*

JULIENNE, *bas à Vernier.*

Va-t-en, va-t-en donc.... Si ma mère rentrait.

VERNIER fils, *que Saint-Léger fixe beaucoup.*

Bah ! elle ne reviendra pas si-tôt.

Mad. DE FOLLEVILLE.

Savez-vous bien, petite, que c'est fort désagréable, on ne peut pas plus désagréable, de croquer ainsi le marmot, en attendant votre mère?

(*Ici Rousseau paraît.*)

SAINT-LEGER.

Ah ça mais, il me semble à moi que Mademoiselle pourrait bien aller chercher *Mame* sa mère, et lui dire que nous prenons, depuis une heure, la peine de l'attendre.

JULIENNE, *regardant Vernier fils.*

Monsieur, je le voudrais bien; mais je ne sais pas précisément de quel côté elle peut être, parce que, voyez-vous, nous avons des cerises dans plusieurs cantons, à *Moulignon*, à *Sannoy*, à *Andilly*.

SAINT-LEGER.

C'est dommage : ce grand garçon-là vous aurait évité la peine d'y aller.

VERNIER fils.

Vous vous trompez, Monsieur; je lui aurais évité la peine d'y aller!

SAINT-LEGER, *à demi-voix à Mad. de Folleville.*

C'est l'amoureux.

Mad. DE FOLLEVILLE.

Je m'en doute.

VERNIER fils, *appercevant Rousseau.*

Ah! voilà M. Rousseau!

(*Les jeunes gens vont à lui.*)

SCENE VI.

LES MÊMES, ROUSSEAU.

Mad. DE FOLLEVILLE, *avec étonnement.*

MONSIEUR Rousseau !

SAINT-LEGER, *idem.*

M. Jean-Jacques Rousseau dont on parle ?

Mad. DE FOLLEVILLE.

Je ne suis pas fâchée de le voir.

SAINT-LEGER.

Ni moi.

ROUSSEAU, *à Julienne.*

Elle vous a défendu de le recevoir.

JULIENNE.

Hélas ! oui.

ROUSSEAU, *à Vernier fils.*

En ce cas, mon ami, vous ne pouvez pas rester : avant tout, il faut qu'elle obéisse à sa mère.

VERNIER fils.

Allons ; je vous recommande mes intérêts.

ROUSSEAU.

Soyez sûr, mon ami, que j'attendrai Geneviève.

(*Vernier fils se retire avec peine.*)

SCENE VII.

LES MÊMES, *excepté* VERNIER fils.

SAINT-LEGER, *à Mad. de Folleville, montrant Rousseau.*

IL faut le faire jaser.

Mad. DE FOLLEVILLE, *à Rousseau.*

M. Rousseau, il y a long-tems que je desire avoir l'avantage de me trouver avec vous.

SAINT-LEGER, *au même.*

Enchanté de faire votre connaissance.... Votre mérite.... votre réputation.... vos ouvrages.

ROUSSEAU.

Eh! Monsieur, laissons là mon mérite et ma réputation, je vous en conjure.

SAINT-LEGER.

En vérité, je m'étonne que vous trouviez du plaisir à vivre ainsi parmi des paysans, tandis qu'au fait, toute la bonne compagnie possible vous réclame.

ROUSSEAU.

C'est que je trouve apparemment à la campagne ce que je ne trouverais pas toujours à la ville.

Mad. DE FOLLEVILLE.

Ah! sans doute, la candeur, l'innocence....

ROUSSEAU.

Précisément.

SAINT-LEGER.

Nous venons ici même d'en avoir une preuve admirable.

ROUSSEAU.

Que veut dire Monsieur?

SAINT-LEGER.

Rien n'est plus clair, et on a de bons yeux.

Nº. 25. AIR : *Vaudev. de la Piété filiale.*

De vos villageois innocens
J'admire la conduite bonnête :
Ces chers amans étaient là tête-à-tête,
Lorsque la mère est bien tranquille aux champs.

ROUSSEAU, *regardant tour-à-tour Mad. de Folleville et M. de Saint-Léger.*

Monsieur, je crois votre morale
Moins sévère que leur amour....
Plus qu'à la ville ils garderont un jour
La fidélité conjugale.

Mad. DE FOLLEVILLE.

Toujours la satyre des gens du monde.

SAINT-LEGER.

C'est ce qu'ils appellent de la philosophie.

ROUSSEAU.

C'est ce que j'appelle des mœurs, Monsieur.

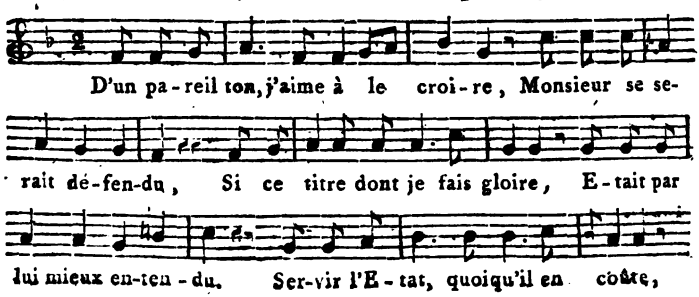
SAINT-LEGER, *avec affectation.*

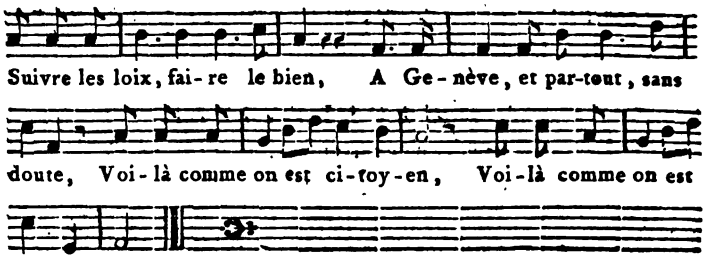
Des mœurs ! toujours des mœurs ! c'est juste, et M. Jean-Jacques Rousseau ne badine pas en sa qualité de *citoyen de Genève.*

ROUSSEAU.

Oui, Monsieur, *citoyen de Genève.*

Nº. 26. AIR : *Quand l'Amour naquit à Cythère.*





SAINT-LEGER.

M. Rousseau, je ne suis pas fait pour vous contredire, certainement....

JULIENNE.

J'entends ma mère.....

Mad. DE FOLLEVILLE.

C'est heureux.

JULIENNE, *à Rousseau.*

J'espère, M. Rousseau, que vous ne vous en allez pas?...

ROUSSEAU, *s'asseyant dans un coin.*

J'attendrai que ces gens-là soient partis.

SCENE VIII.

LES MÊMES, GENEVIEVE, FANFAN, JACQUOT, CHARLES.

GENEVIEVE, *chargée de paniers de cerises.*

N°. 27. AIR : *Où s'en vont ces gais bergers.*

PORTEz tous ces paniers-là
Là-bas sous la fontaine.

(Elle remet ses cerises à Julienne, qui lui montre Mad. de Folleville.)

Oh ! Madame, vous voilà !
Le beau tems vous amène.

Mad. DE FOLLEVILLE.

Je le vois ce cher enfant.

SAINT-LEGER.

Quelle ardeur indiscrète !
Attendez pour embrasser Fanfan,
Qu'on ait fait sa toilette.

Mad. DE FOLLEVILLE.

Vous avez raison. Comme il est fait !

Même Air.

Vous souffrez que, sans chapeau,
Il coure ainsi la plaine !
Nourrice !... il est tout en eau.
D'honneur, il me fait peine.
De ces cerises vraiment
La charge est par trop forte.

GENEVIEVE.

Il en mange, allez, le cher enfant,
Encor plus qu'il n'en porte.

Mad. DE FOLLEVILLE.

Aussi a-t-il le visage et les mains dans un état !...

GENEVIEVE.

Oh ! ce n'est rien, Madame.... Ma fille, pendant que tu es à la fontaine, débarbouille Fanfan.... Vous allez voir votre fils comme il est gentil.

Mad. DE FOLLEVILLE.

N°. 28. AIR : *D'un bouquet de romarin.*

Il fera probablement
Mon bonheur suprême ;
Car c'est le portrait vivant
D'un époux que j'aime.
Il en a les yeux, les traits.

SAINT-LEGER.

Un enfant si grand.... Eh! mais,
Madame, je vous croyais
Un enfant vous-même.

Mad. DE FOLLEVILLE.

Oh! vraiment, j'ai été mariée si jeune.... Eh bien! mais.... il n'arrive pas!

GENEVIEVE.

Il va venir.... Fanfan.... Fanfan!

SAINT-LEGER, *appellant aussi.*

M. Fanfan!... allons donc! *Mame* votre mère vous demande.

FANFAN, *accourant à Geneviève.*

Qu'est-ce que tu veux, maman?

GENEVIEVE, *lui montrant Mad. de Folleville.*

Que tu ailles embrasser ta mère....

FANFAN, *avec étonnement.*

Cette dame-là?...

Mad. DE FOLLEVILLE.

Oui, mon ami, c'est moi qui suis ta mère....

FANFAN.

Bah! laissez donc.

N°. 29. AIR : *Tout comme a fait ma mère.*

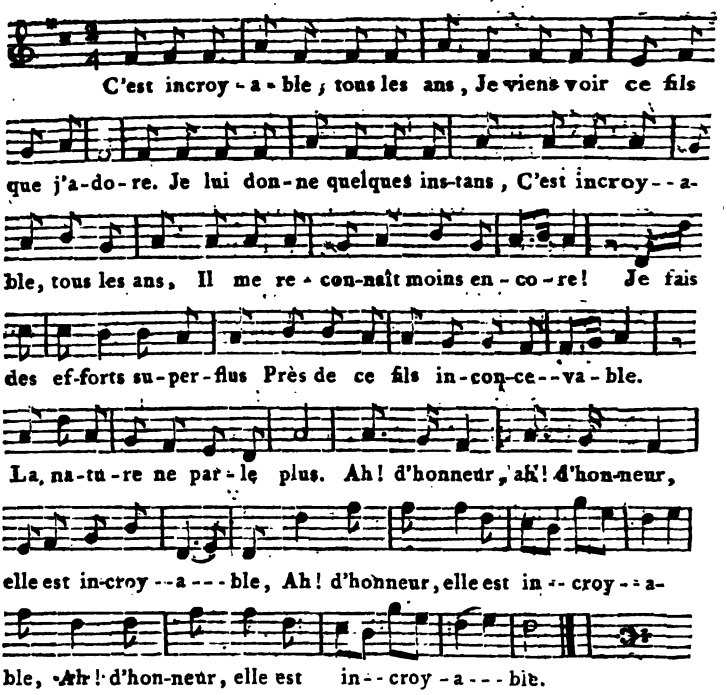
Vous avez un trop beau langage,
Vous avez de trop beaux habits.
Madame, c'est par badinage
Que vous me nommez votre fils!
Pour vous, je le sens bien,
Le cœur ne me dit rien,
Jamais je ne pourrais me faire
A vous aimer (*bis.*) comme j'aime ma mère.

SAINT-LEGER, *à part.*

Qu'est-ce qu'il dit donc M. Fanfan?

Mad. DE FOLLEVILLE.

N°. 30. AIR : *Et voilà tout ce qui m'en reste.*



ENSEMBLE *avec Saint-Léger.*

La nature, ah! d'honneur, est incroyable.

ROUSSEAU, *se levant, avec indignation.*

On blasphême la nature! je n'y tiens plus.

SAINT-LEGER.

Il est encore là.

ROUSSEAU.

N°. 31. AIR : *Daignez m'épargner le reste.*

Et vous voulez que sur vos pas,
Ce fils, presqu'oublié, s'élance!

Qu'a-t-il

Qu'a-t-il reçu de vous, hélas!
Autre chose que l'existence?
De votre lait, entre vos bras,
Vous deviez nourrir son enfance.
La mère qui ne remplit pas
Cette tâche pleine d'appas,
Doit en perdre la récompense. (*bis.*)

Mad. DE FOLLEVILLE.

M. Rousseau!...

SAINT-LEGER, *à Rousseau.*

Taisez-vous donc,... vous chagrinez *Mame*.... vous dites là des choses....

ROUSSEAU.

Je dis tout, Monsieur, quand c'est la vérité.

SAINT-LEGER.

Mais, entre nous, c'est que *Mame* a les nerfs d'un sensible!... Vous ne connaissez pas son cœur!...

ROUSSEAU.

Je connais le cœur des femmes.

N°. 32. AIR : *Un jour Guillot trouva Lisette.*

A mes préceptes les plus sages,
Bien des hommes resteront sourds,
Et d'autres, lisant mes ouvrages,
Ne les comprendront pas toujours:
Mais les leçons que pour les femmes (*bis.*)
La nature me sut dicter,
Pénétreront si bien leurs ames,
Qu'on les en verra profiter. (*bis.*)

Mad. DE FOLLEVILLE.

Ce M. Rousseau a vraiment un langage qui entraîne....

SAINT-LÉGER, *à Mad. de Folleville.*

Vous croyez!... Ah ça, c'est fort bien; mais on nous attend: vous savez que Mad. de Saint-Chaubert dîne à deux heures.

Mad. DE FOLLEVILLE.

Vous avez raison.... J'ai envie de lui mener mon fils.

SAINT-LEGER.

Ah! bah!... quelle folie!

Mad. DE FOLLEVILLE.

Non, j'ai besoin de l'avoir auprès de moi toute la journée. Geneviève, mon fils dînera avec nous, chez Mad. de Saint-Chaubert.

GENEVIEVE.

Oui, Madame.... Fanfan! votre maman vous emmène dîner avec elle....

FANFAN, *à la Nourrice.*

Et toi aussi?...

GENEVIEVE.

Non, mon garçon.

FANFAN.

Eh bien! je n'y vais pas.

Mad. DE FOLLEVILLE.

Mais, Fanfan, songez que c'est votre mère....

GENEVIEVE.

Tu iras en carrosse, mon enfant.

FANFAN.

Eh bien! viens aussi en carrosse.

GENEVIEVE.

Ça ne se peut pas, mon garçon, ça ne se peut pas: il faut que je reste chez nous.... Tiens, ton frère Jacquot va aller avec toi.

Mad. DE FOLLEVILLE.

Mais, nourrice....

GENEVIEVE.

Il n'irait pas sans ça, Madame.

SAINT-LEGER.

En ce cas-là, *Mame*, emmenons M. Jacquot.

JACQUOT, *sautant.*

Bon! j'irai en carrosse.

SAINT-LEGER.

Allons, allons, emmenons-les tous; ça sera charmant.

Mad. DE FOLLEVILLE.

A la bonne heure.... ils viendront tous... M. Rousseau, je vous lirai.... soyez sûr que je vous lirai.

(*Elle fait à Rousseau une révérence amicale.*)

SAINT-LEGER.

Sans rancune, M. Jean-Jacques; je suis ravi de vous avoir vu.

(*à Mad. de Folleville, lui donnant la main:*)

Cet homme-là n'est pas du tout sans mérite. C'est bien fâcheux qu'il manque d'usage!

GENEVIEVE, *prenant ses deux enfans par la main.*

Venez, mes enfans.... (*Ils sortent.*)

SCENE IX.

ROUSSEAU, *seul.*

CETTE femme n'est pas ce qu'elle paraît être. J'espère qu'elle ne me lira pas sans fruit.

N°. 33. AIR: *Vaudev. d'Honorine.*

La coquette sur qui le blâme
Ne tombe, hélas! que trop facilement,
A souvent, au fond de son âme,
Le germe heureux du plus pur sentiment: (*bis.*)
La vérité, par fois, la touche,
Malgré le préjugé vainqueur:

Le ton frivole est sur sa bouche ;
Mais les vertus sont dans son cœur. (*bis.*)

Vous la voyez dans son ménage,
A son réveil, s'occuper de bienfaits,
Jusqu'à l'heure où, suivant l'usage,
Mille étourdis encensent ses attraits : (*bis.*)
Dès qu'à ses yeux leur essaim brille,
Son naturel ne dit plus rien :
Laissez-la toujours en famille,
Elle fera toujours du bien. (*bis.*)

SCENE X.

ROUSSEAU, GENEVIEVE.

GENEVIEVE.

Les voilà emballés. Ah ! M. Rousseau, que je vous embrasse.... vous venez de donner une bonne leçon à ces gens-là.... je suis contente de vous.

ROUSSEAU.

Vous êtes contente de moi, mère Geneviève ! tant mieux. Je voudrais pouvoir vous en dire autant.

GENEVIEVE.

Comment donc ça, M. Rousseau ?

ROUSSEAU.

N°. 34. AIR : *Ça n'se peut pas.*

Vous paraissiez vraiment heureuse
D'unir votre fille à Vernier.
Par quelle humeur capricieuse,
Ne plus vouloir les marier !

GENEVIEVE.

Monsieur Rousseau, ce mariage

Hier nous offrait des appas;
Mais aujourd'hui, c'est bien dommage,
Ça n'se peut pas, ça n'se peut pas. } bis.

ROUSSEAU.

Même Air.

Vernier le fils est doux et sage?

GENEVIEVE.

C'est un fort honnête garçon.

ROUSSEAU.

Votre fille n'est point volage?

GENEVIEVE.

Sur cet article aucun soupçon.

ROUSSEAU.

Ainsi donc c'est Vernier le père
Qui cause seul tout ce fracas.
Eh bien! parlez, qu'a-t-il pu faire?

GENEVIEVE.

Ça n'se dit pas, ça n'se dit pas.

ROUSSEAU.

C'est donc quelque chose de bien terrible?

GENEVIEVE.

Terrible!... Ça l'est au point, que si je vous mettais au fait, vous ne voudriez plus le faire travailler; et comme je serais fâchée qu'il perdît votre pratique, je me tais.

ROUSSEAU.

Mais, Geneviève, vous avez une manière de vous taire qui lui fait plus de tort que ce que vous pourriez m'apprendre sur son compte.

GENEVIEVE.

Dame! j'en suis fâchée.

ROUSSEAU.

Assurément, vous êtes dans l'erreur; Vernier est incapable....

GENEVIEVE.

M. Rousseau, d'après ce que je sais de lui, il est capable de tout....

ROUSSEAU.

Encore faudrait-il vous expliquer ensemble....

GENEVIEVE.

C'est impossible.... je ne veux pas aller chez lui, parce que ça me porterait malheur, et je ne veux pas qu'il vienne chez nous, parce qu'il ferait tomber le tonnerre sur la maison.

ROUSSEAU, *à part.*

Il y a quelque misérable préjugé là-dessous.... Pauvres gens!

SCENE XI.

LES MÊMES, JULIENNE, VERNIER fils.

(*Les jeunes gens paraissent au fond du théâtre, et épient la conversation, en évitant d'être vus de Geneviève.*)

JULIENNE, *bas à Vernier.*

Ils sont à jaser.

VERNIER fils, *bas à Julienne.*

Ecoutons....

ROUSSEAU.

Eh bien! Geneviève, moi, qui ne crains pas que le

ciel s'offense d'une pareille entrevue, je vous propose de venir chez moi, et je lui ferai dire de s'y rendre.

GENEVIEVE.

M. Rousseau, je n'ai rien à vous refuser; mais quant à ce qui est de ça....

ROUSSEAU.

Vous voulez donc être injuste?

GENEVIEVE.

Non, mais je ne veux rien avoir à démêler avec cet homme-là.

ROUSSEAU.

Et moi, je vous déclare que j'exige cette explication.

GENEVIEVE.

Vous exigez....

ROUSSEAU.

Faites-vous cas de mon estime?

GENEVIEVE.

Si j'en fais cas!

ROUSSEAU.

Elle est à ce prix.

GENEVIEVE.

Je n'ai rien à répliquer à cela, je le verrai chez vous....

VERNIER, *court à elle.*

Ah! ma bonne Geneviève!

GENEVIEVE.

Qu'est-ce que tu fais ici? J'avais recommandé à ton père de t'empêcher d'y venir.

VERNIER fils.

Mon père ne me l'a pas dit.

GENEVIEVE.

J'avais défendu à ma fille de te laisser entrer chez nous.

VERNIER fils.

Aussi je n'étais que sur l'escalier.

JULIENNE.

Oh! non, ma mère, il n'était que là.

VERNIER fils.

Mais vous venez de promettre de voir mon père : je n'ai pas pu m'empêcher de vous en témoigner ma joie....

GENEVIEVE.

Oh! ta joie ne sera pas longue ; je consens à voir ton père, puisque M. Rousseau l'exige ; mais tu n'y gagneras rien.

ROUSSEAU.

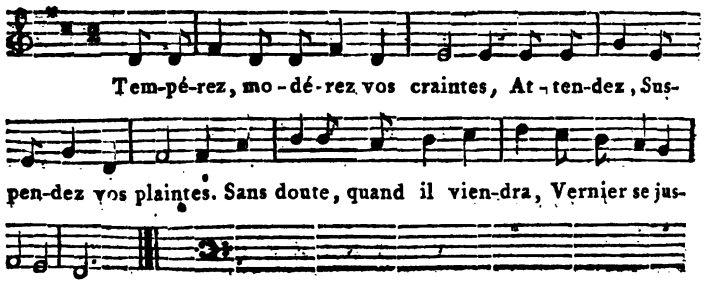
Allons, allons, ma bonne,

GENEVIEVE.

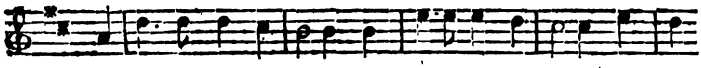
C'est dit, M. Rousseau, j'ai donné ma parole ; mais je crains bien qu'il ne nous en arrive malheur.

ROUSSEAU.

N°. 35. AIR : *Du Carillon de Dunkerque*, (arrangé en Finale.)

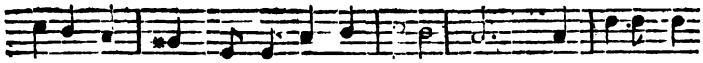


GENEVIEVE.

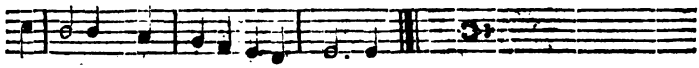


J'ai la preu-ve cer-taine qu'il mé-ri-te ma haine. Quelqu'un

ROUSSEAU.

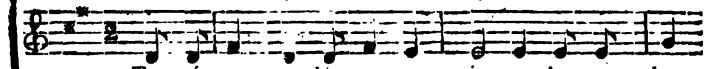


qui ne ment point M'a mise au fait sur ce point. Sans être bien



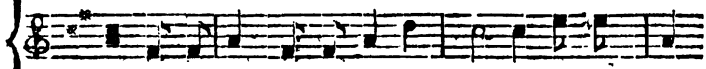
cer-taine, Vous cédez à la hai-ne.

ROUSSEAU, JULIENNE, VERNIER.

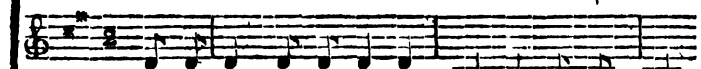


Tempé-rez, mo-dé-rez vos crain-tes, At-ten--dez,

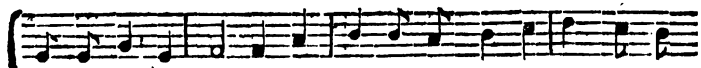
GENEVIEVE.



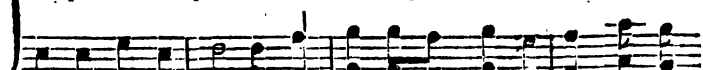
Vous blâ-mez, vous frondez mes craintes, Ah! croy-ez,



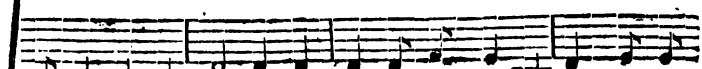
Tempé-rez, etc.

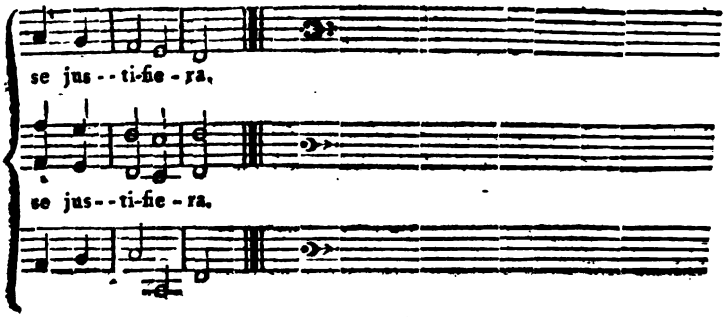


Sus-pen-dez vos plaintes. Sans dou-te quand il viendra, Ver-nier



Approu-vez mes plaintes. Ja-mais quand il vien-dra, il ne





GENEVIEVE.

Quoiqu'il puisse répondre,
Je saurai le confondre,
Et de ne le plus le voir,
Vous vous ferez un devoir.

ROUSSEAU.

Sans qu'il puisse répondre,
Voulez-vous le confondre!

GENEVIEVE, *conduisant Rousseau.*

Au revoir,
A ce soir,
J'espère
Sur ce point vous trouver sévère.
Vous voulez tout savoir,
Et vous saurez tout ce soir.

ROUSSEAU.

Au revoir,
A ce soir.
J'espère,
Par mes soins,
Vous voir moins
Sévère.
L'entendre est un devoir,
Et je vous attends ce soir.

JULIENNE, VERNIER.

Au revoir,
A ce soir,
J'espère,
Par ces soins,
La voir moins
Sévère.
Livrons-nous à l'espoir,
Tout s'arrangera ce soir.

Fin du second Acte.

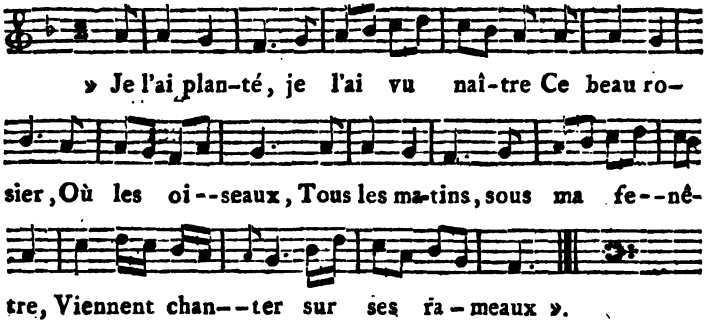
ACTE III.

Le Théâtre représente le jardin de Rousseau. Dans le fond, on voit son hermitage.

SCENE PREMIERE.

ROUSSEAU, *seul, arrosant son rosier.*

N°. 36. AIR : *Je l'ai planté.*



SCENE II.

ROUSSEAU, THOMAS.

THOMAS, *lui remettant un paquet de lettres.*

MONSIEUR, voilà des lettres que notre femme vous

rapporte de Paris. Elle a vu Mlle. Thérèse et Mad. Levasseur qui n'arriveront que demain.

ROUSSEAU, *ouvrant ses lettres.*

C'est bon.... Est-il venu quelqu'un en mon absence?

THOMAS.

Il est venu trois messieurs qui n'ont pas voulu dire leur nom; mais qui vont revenir tout-à-l'heure pour affaire importante, à ce qu'ils disent. (*Il va pour sortir.*)

ROUSSEAU.

Thomas!

THOMAS.

Monsieur!

ROUSSEAU.

Va-t-en chez le père Vernier, et dis-lui de passer chez moi le plutôt possible.

THOMAS.

Oui, Monsieur.... Ah! j'oubliais.... ce Monsieur qui vous a cherché à la promenade, est encore venu.... Il a écrit un petit mot. L'avez-vous lu?

ROUSSEAU.

Non.

THOMAS.

Il l'a pourtant laissé là sur votre table. Tenez le voilà.

(*Il sort.*)

SCENE III.

ROUSSEAU, *seul, après avoir jetté un coup-d'œil sur le billet.*

COMMENT, il est dans ce pays-ci?... Toujours le même, à ce qu'il paraît... voyageant et chantant. (*Il lit le billet.*)

N°. 37. AIR : *De la bonne aventure.*

Rousseau bannit de chez lui
Plus d'une figure;
Mais en voyant aujourd'hui
Son ami Venture,
Soudain son cœur parlera,
Et j'espère qu'il dira:
La bonne aventure,
O gué!
La bonne aventure!

Il me juge bien. Je le reverrai avec plaisir. Il y a dans ce billet original un caractère de franchise, que je ne trouverai peut-être dans aucune de ces lettres.... (*Il en parcourt plusieurs.*) Des épîtres! des odes!... Et vous croyez, Messieurs les poëtes, que je vais perdre mon tems à vous lire et à vous répondre!... Ce sont des complimens qu'il vous faut en échange des vôtres. Adressez-vous à Voltaire.... Pour celle-ci, c'est autre chose; elle est de mon bon ami M. de Malesherbes, de ce magistrat vertueux, que le préjugé de la naissance n'a jamais empêché de m'aimer comme son égal.... Il faut lui répondre sur-le-champ.

(*Ecrivant:*)

N°. 38. AIR : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

Vous me demandez, mon ami,
A quoi je passe mes journées:

On n'est point heureux à demi
Dans ces retraites fortunées :
On y jouit, sans nul effort,
De la volupté la plus pure;
Car l'on s'y lève et l'on y dort
En même-tems que la nature. (*bis.*)

Que je le plains! il n'a que le tems des vacances pour goûter cette espèce de bonheur.

L'habitant de Montmorency
Vaut pour moi celui de la ville;
J'apprends à distinguer ici
L'homme actif de l'homme inutile.
A Paris, que d'oisifs, hélas!
Déserteurs de l'agriculture!
Matin et soir croisent des bras
Que redemandent la nature.... (*bis.*)

(*Il reprend la lettre de M. de Malesherbes.*)

Il veut absolument des détails de ma vie privée. Je viens, je crois, de le satisfaire en peu de mots.

Dans ma maison, suis-je au repos
Condamné par un tems de pluie,
Mon chien, ma chatte et mes oiseaux
Me tiennent douce compagnie :
Si du beau tems je m'apperçois,
Je cours dans la forêt obscure,
Pour être vis-à-vis de moi
Et de l'auteur de la nature. (*bis.*)

SCENE IV.

ROUSSEAU, VENTURE.

VENTURE.

EH! le voilà donc, ce cher Rousseau! je vous rencontre enfin, mon bon ami. Ce n'est pas sans peine, et j'ai diablement couru après vous depuis ce matin.

ROUSSEAU, *l'embrassant.*

Bon jour, mon cher Venture. Eh ! par quel hasard, depuis tant d'années que nous nous sommes perdus de vue !... Qui peut vous amener à Montmorency ?

VENTURE.

Le plaisir de vous voir, et de l'argent que je vous apporte.

ROUSSEAU.

De l'argent ?

VENTURE.

N°. 39. AIR : *Eh ! allons donc, jouez violons.*

Marc-Michel Rey, votre libraire,
De vous compter ce numéraire
M'a fait un devoir capital.
Votre *Héloïse*, votre *Emile*,
Se débitent toujours par mille;
De votre *Contrat social*
Le succès est toujours égal :
De vos *Lettres de la Montagne*
La vogue, de jour en jour, gagne ;
Votre *Système musical*
Chez les savans ne prend pas mal,
Et votre *Devin du Village*
De tout le monde a le suffrage.
Votre brûlant *Pygmalion*
Fait une vive impression :
Mais ce qui va vous plaire, c'est que
De votre *Lettre à l'Archevêque*
On a triplé l'édition....
C'est une bénédiction.

ROUSSEAU.

Quoi ! mon ami, vous avez pris la peine....

VENTURE, *lui remettant un rouleau.*

Il y a là-dedans vingt-cinq louis en or, et je dois vous annoncer que, sous peu de jour, le libraire Duchesne, de Paris, vous remettra pareille somme.

ROUSSEAU, *serrant l'argent.*

Cela me vient fort à propos.

VENTURE.

Eh bien, vous ne comptez pas ?

ROUSSEAU.

Vous moquez-vous ?... Ah ! je sais bon gré à M. Rey de vous avoir donné cette marque de confiance. Mais d'après le chemin que vous avez fait, vous devez avoir besoin de vous rafraîchir ?

VENTURE.

C'est une affaire faite. Je suis entré au cabaret ici près, où, par parenthèse, j'ai trouvé des musiciens... des confrères qui m'ont régalé.

ROUSSEAU, *avec empressement.*

Mon ami, je vous en conjure, parlez-moi de mon ancienne amie.

VENTURE, *bas à Rousseau.*

De Madame de Warens ?

ROUSSEAU, *vivement.*

Eh ! oui, oui.

VENTURE.

N°. 40. AIR : *Accompagné de plusieurs autres.*

Son amour pour l'humanité
Mérite bien, en vérité,
Des souvenirs tels que les vôtres.
Son cœur sensible et généreux
De tems en tems fait un heureux,
Accompagné .....

ROUSSEAU.

M. Venture, ce n'est pas là ce que je vous demande: dites-moi seulement si la fortune lui sourit.

VENTURE.

VENTURE.

Je n'ai pas pu la voir en passant; mais on m'a dit qu'elle était heureuse.

ROUSSEAU.

Le ciel a donc exaucé mes vœux! Et vous, mon ami, comment vont vos petites affaires? Etes-vous un peu plus rangé?

VENTURE.

Eh! couci, couçà.

ROUSSEAU.

A ce que je puis voir, vous n'avez pas fait fortune?

VENTURE.

Vous savez ce que disait cette même Madame de Warens : *Qui bien chante et bien danse, fait un métier qui peu avance.* Mais, grace à mon génie et à cette guitarre, tantôt dans les cathédrales, tantôt dans les concerts, la terre ne m'a jamais manqué.

N°. 41. AIR : *Quand on sait aimer et plaire.*

Quand on sait chanter et boire,
A-t-on besoin d'autre bien?
Beaucoup de vin, quelque gloire,
Font le vrai musicien.
De Bacchus je suis l'apôtre,
Tout en donnant mes leçons,
Et j'ai fait, l'un après l'autre,
Chanter les treize Cantons.

Quand on sait chanter et boire, *etc.*

Me trouvai-je dans l'angoisse,
Crac, j'entre chez un curé:
Je régale sa paroisse
D'un joli *dies iræ.*

Quand on sait chanter et boire, *etc.*

Que de chanteurs d'importance
Aux orchestres font la loi !
Malgré toute leur jactance,
Ils sont moins savans que moi.

Quand on sait chanter et boire, *etc.*

ROUSSEAU.

Mon ami, vous rappellez-vous ce fameux concert?

VENTURE.

Votre coup d'essai? chez M. de Trétorens?

ROUSSEAU.

Où je fis exécuter de la musique. . . inexécutable.

VENTURE.

Et avec une assurance. . . .

ROUSSEAU.

Qui ne dura pas long-tems.

VENTURE.

Et pourtant vous aviez une belle finale. Ce menuet qui courait les rues, et dont vous eûtes le courage de vous supposer l'auteur. (*il chante :*) *Quel caprice! quelle injustice!*

ROUSSEAU.

Je n'y ai jamais songé sans rougir.

VENTURE.

Il ne manquait à cela que de l'adresse.

N°. 42. AIR : *Quelques-uns prirent le cochon.*

Des compositeurs d'aujourd'hui
C'est la haute science ;
On prend un motif chez autrui,
D'inventer ça dispense.
On brode un grand charivari
Sur des rigaudons tombés dans l'oubli ;

Ça fait du neuf et du joli,
Biribi,
A la façon de barbari,
Mon ami.

ROUSSEAU.

Nous connaissons des gens qui n'ont pas besoin de ces ressources-là.

VENTURE.

Certainement, quand il n'y aurait que vous.... et moi.

SCENE V.

LES MÊMES, VERNIER fils.

VERNIER fils.

MONSIEUR Rousseau, je viens vous dire que, malheureusement, mon père ne peut pas venir tout de suite.

ROUSSEAU.

Ah! tant pis.... Pourquoi donc?

VERNIER fils.

Il achève de poser une jalousie chez M. Martel, ce vieux Monsieur, qui vient d'épouser une jeune femme de Paris. Mais il viendra dès qu'il aura fini, et ça ne sera pas long, parce que je vais lui donner un coup de main.

SCENE VI.

ROUSSEAU, VENTURE.

VENTURE, *lorgnant.*

DITES donc, mon ami, qu'est-ce que c'est que ce jeune homme-là ?

ROUSSEAU.

C'est un garçon auquel je prends le plus vif intérêt,... un garçon fort honnête....

VENTURE.

Extrêmement honnête !... Il m'a fait faire deux ou trois lieues de trop, en m'envoyant vous chercher du côté où vous n'étiez pas.

SCENE VII.

LES MÊMES, FRANCŒUR, LANY, CHASSÉ, THOMAS.

THOMAS.

MONSIEUR Rousseau, une députation de l'Opéra.

ROUSSEAU.

De l'Opéra !

THOMAS, *bas à Rousseau.*

Ce sont ces trois Messieurs de tantôt.

VENTURE, *enchanté.*

Tiens, les musiciens qui m'ont régalé !... J'ai bu avec l'Opéra !

ROUSSEAU.

Puis-je savoir, Messieurs, ce qui me procure l'avantage de votre visite?

FRANCŒUR, *après avoir toussé et craché.*

N°. 43. AIR : *D'un Récitatif à la manière de Lully.*

Au nom de nôtre académie,
Nous venons vous prier de nous faire l'honneur
De vouloir, en notre faveur,
Réveiller votre muse un peu trop endormie.
Vous voyez devant vous, Lany, premier danseur,
Monsieur Chassé, premier chanteur,
Moi, de ladite académie,
Je suis Francœur
Le directeur,
(*Bis ensemble.*)
Et chacun des trois est votre humble serviteur.

ROUSSEAU.

Eh! Messieurs de l'Opéra, parlez comme tout le monde, et je tâcherai de vous entendre.

FRANCŒUR, *toussant encore.*

Il s'agit de votre *Devin du Village*; nous venons vous prier d'en approuver la reprise.

ROUSSEAU.

Non, Messieurs, non.

FRANCŒUR.

Quoi! vous nous refuseriez!

ROUSSEAU.

N°. 44. AIR : *Dans ma cabane obscure.*

Dans ma retraite obscure,
Laissez-moi vivre en paix:
L'Opéra, je vous jure,
Ne m'offre plus d'attraits.

FRANCŒUR.

Ne mettez point d'obstacle
A mes vœux les plus chers.

ROUSSEAU.

M. Francœur,
J'ai pris pour mon spectacle
Celui de l'univers.

FRANCŒUR.

Nous avons fait chez nous des changemens heureux.

ROUSSEAU, *malignement.*

Oui, Messieurs, je sais de quoi vous êtes capables.

FRANCŒUR.

N°. 45. AIR : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

Si vous vouliez reprendre vos entrées?

ROUSSEAU.

J'aime bien mieux errer sur ces côteaux.

FRANCŒUR.

Nos trois forêts à neuf sont réparées.

ROUSSEAU.

J'aime bien mieux le verd des arbrisseaux.

CHASSÉ.

Si vous saviez comme chez nous on chante.

ROUSSEAU.

Des rossignols j'aime mieux les concerts.
Leur musique est naturelle et touchante,
Et Pellegrin ne leur fait point de vers.

LANY.

Même Air.

Dans mes ballets vous verriez des quadrilles,
Tous composés de minois séduisans.

ROUSSEAU.

Monsieur Lany, tenez, filles pour filles,
J'aime bien mieux les filles de nos champs.

LANY.

L'art y fournit des costumes fantasques.

ROUSSEAU.

J'aime mieux ceux où l'art en rien ne sert.

LANY.

L'hyver au bal vous ririez de nos masques.

ROUSSEAU.

J'aime bien mieux voir l'homme à découvert.

FRANCŒUR.

Ta, ta, ta, ta.... Tout ça est bel et bon; mais tenez, M. Rousseau, passez-moi le terme, vous êtes trop sauvage.

ROUSSEAU.

M. Francœur!....

FRANCŒUR.

Non, c'est vrai, et j'en parlais encore, avant-hier, avec Messieurs les Gentilshommes de la Chambre, qui disaient tous comme moi, qu'avec un talent tel que le vôtre, on pourrait arriver à tout.

ROUSSEAU.

Oh! je vous entends.

N°. 46. AIR: *Si des galans de la ville.*

Si des auteurs de la ville
J'eusse imité les discours,
Ah! qu'il m'eût été facile
D'être un favori des cours!

Sans être en butte aux critiques,
J'aurais eu mille prôneurs,
Des brevets académiques,
Des pensions, des honneurs.

Si des auteurs de la ville, *etc.*

Mais la vérité céleste
Fit seule tout mon bonheur;

J'aimai mieux manquer du reste
Et lui conserver mon cœur.

Si des auteurs de la ville, *etc.*

FRANCŒUR.

Mon ami, ce n'est pas seulement nous qui vous prions : c'est tout Paris qui demande votre charmant ouvrage.

ROUSSEAU.

Eh! Messieurs,....

LANY.

Vous ne pouvez pas vous refuser au desir de tout Paris.

ROUSSEAU.

Pardonnez-moi, Monsieur.

FRANCŒUR.

Mais nous avons dû compter sur votre consentement, et l'administration a fait beaucoup de dépenses.

ROUSSEAU.

J'en suis fâché pour l'administration.

FRANCŒUR.

A dire vrai, nous sommes à-peu-près à couvert de nos frais....

ROUSSEAU.

Hem!... plaît-il?

FRANCŒUR.

C'est que.... d'après l'impatience du public, nous n'avons pas eu le tems de vous prévenir, et la pièce a déjà été donnée deux fois....

ROUSSEAU.

Sans mon aveu!

FRANCŒUR.

Deux chambrées superbes !...

LANY, *pirouettant.*

Plein comme un œuf !

FRANCŒUR.

Aussi, comme l'ouvrage est monté !... un ensemble divin ! Gélioth, Fel et Cuvillier.

ROUSSEAU.

Mais, morbleu, Messieurs !...

FRANCŒUR, CHASSÉ et LANY.

N°. 48. AIR : *L'Amour croit s'il s'inquiette.*

Combien Fel plaît dans Colette !
Que Gélioth est séduisant !
Et comme avec sa baguette
Cuvillier est imposant !
La réussite est complette,
Vous devez être content.

ROUSSEAU.

Oh ! je suis très-mécontent,
Très-mécontent, très-mécontent.
Se peut-il qu'on se permette
Ce procédé révoltant !

FRANCŒUR, LANY et CHASSÉ.

La réussite est complette,
Et l'auteur n'est pas content !

ROUSSEAU.

Oh ! je suis très-mécontent, *etc.*

FRANCŒUR, LANY et CHASSÉ.

Et l'auteur n'est pas content !

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, VERNIER père.

VERNIER père.

Vous êtes en affaire, M. Rousseau; je reviendrai.

ROUSSEAU.

Non, mon ami, je suis à vous.... Pardon, Messieurs, ceci ne peut pas se remettre; il s'agit d'une réconciliation.

FRANCŒUR, *câlinant.*

Une réconciliation!... faites, faites, M. Rousseau; mais après celle-là, il faudra bien en venir à la nôtre, et nous donner le petit mot de consentement, par écrit.

ROUSSEAU.

Nous verrons cela. Entrez chez moi, ou promenez-vous dans mon jardin. Mon cher Venture, accompagne ces Messieurs.

FRANCŒUR, *avec sa dignité affectée.*

N°. 49. AIR : *C'est un enfant.*

Non, non, tous trois je vous invite
A retourner au *grand Cerceau.*

VENTURE.

Oh! que c'est honnête!

FRANCŒUR.

Nous reviendrons tous quatre ensuite
Souper avec Monsieur Rousseau.

ROUSSEAU.

Volontiers, Messieurs; mais dans ce cas, ce sera, tout bonnement.... le petit souper de campagne.

(*Tous le remercient d'une grande salutation.*)

FRANCŒUR, *à demi-voix, et en s'en allant.*

Suite de l'Air ci-dessus.

Je veux croire en somme
Que c'est un grand homme;
Mais pour l'intérêt, pour l'argent,
C'est un enfant, c'est un enfant.

(*Avec Lany, Chassé et Venture:*)

C'est un enfant, *etc.*

SCENE IX.

ROUSSEAU, VERNIER père.

ROUSSEAU.

IL me tardait de vous voir, Vernier, et je suis bien-aise que vous soyez venu avant la mère Geneviève. Mon ami, son changement à votre égard est si extraordinaire et si subit, qu'il faut bien que le motif en soit grave.

VERNIER père.

Ma foi, M. Rousseau, sur cet article-là, je n'en sais pas plus que vous.

ROUSSEAU, *après avoir examiné si on ne les épie pas.*

N°. 50. AIR : *Arrêtons-nous, quoiqu'il sommeille.*

Nous sommes en tête-à-tête;
C'est à vous à m'éclairer....
Quoiqu'avec une ame honnête,
Par fois, on peut s'égarer....
Si de parler je vous presse,
Du secret soyez certain:
Rousseau plaindra votre faiblesse,
Rousseau connaît le cœur humain.

VERNIER père.

En vérité, je ne vous entends pas.

ROUSSEAU.

Même Air.

Pour faillite, ou bien pour dettes,
Auriez-vous quitté Colmar !

VERNIER père.

Je suis venu les mains nettes,
Et ne dois rien nulle part.

ROUSSEAU, *lui mettant la main sur le cœur.*

N'auriez-vous point en silence,
Là, quelque remords caché ?

VERNIER père.

Oh ! Dieu merci, ma conscience
Ne m'a jamais rien reproché. (*bis.*)

ROUSSEAU.

J'ai du plaisir à vous croire, et je vous crois. Il ne me reste plus qu'une question à vous faire.... elle est délicate.

VERNIER père.

Je vous répondrai franchement comme sur tout le reste.

(*On joue la ritournelle des Pendus.*)

ROUSSEAU.

N°. 51. AIR : *Des Pendus.*

N'avez-vous dans tous vos parens,
Jamais eu que d'honnêtes gens ?

VERNIER père.

M. Rousseau !...

ROUSSEAU.

Je n'entends point vous faire injure;

Car, à mes yeux, je vous le jure,
Le mal ne flétrit en effet
Que celui-là seul qui le fait....

VERNIER père.

Toute ma famille est sans tache.

ROUSSEAU.

Je m'y perds.... Mais voici Geneviève qui nous expliquera cette énigme.

SCENE X.

LES MÊMES, GENEVIEVE.

GENEVIEVE.

VOUS l'avez voulu, M. Rousseau, et me voilà....

(*Elle s'apperçoit qu'elle est à côté de Vernier, se recule, et passe près de Rousseau.*)

VERNIER père.

Ah! nous allons donc connaître ce grand grief, ce terrible grief.

GENEVIEVE.

M. Vernier, croyez-moi, restons-en là, pour votre honneur.

VERNIER.

Pour mon honneur!

ROUSSEAU.

C'en est trop; parlez.

GENEVIEVE.

N°. 52. AIR : *Nanon dormait.*

J'ai dans mon sein

Renfermé ce mystère;
Mais puisqu'enfin
Je ne puis plus me taire,
Je vous le dis tout bas,
Il est, il est de *la vache à Colas*....

C'est-à-dire hérétique, schismatique, protestant, huguenot, parpaillot...

ROUSSEAU.

Ma pauvre Geneviève!

GENEVIEVE.

Lisez, lisez.... En voilà la preuve, et vous devez voir par la signature, que la lettre est d'un homme qui ne peut pas mentir.

(Rousseau lit bas.)

VERNIER père.

Quoi! ce n'est que ça qui vous tourmente?

N°. 53. AIR: *Vaudev. de l'Isle des Femmes.*

Eh! faut-il donc, soir et matin,
Se brouiller pour des patenôtres?
Dites les vôtres en latin,
En français nous dirons les nôtres.
Quand nous prions avec ferveur,
Les formes ne sont que vétille;
N'offrons-nous pas tous notre cœur
Au même père de famille?

GENEVIEVE.

Tout ça est bon; mais c'est un homme que ma conscience m'oblige de détester.

ROUSSEAU.

N°. 54. AIR: *Non, non, Colette n'est pas trompeuse.*

Non, non, il ne faut haïr personne,
C'est notre première loi.
Ma bonne,
Il ne faut haïr personne
Pour son culte et pour sa foi.
(En duo avec Vernier père.)
Non, non, il ne faut haïr personne, etc.

ROUSSEAU.

Si, pour tous tant que nous sommes,
Dieu n'a fait qu'un seul soleil,
C'est qu'il veut voir tous les hommes
S'aimer d'un amour pareil.

(*Ensemble, excepté Geneviève.*)

Non, non, il ne faut haïr personne, etc.

SCENE XI.

LES MÊMES, VERNIER fils, JULIENNE.

ROUSSEAU, *à Geneviève.*

Suite de l'Air.

PARCE que Vernier le père
Prie autrement Dieu que vous,
Le fils serait-il, ma chère,
Moins bon, moins fidèle époux?

(*En quatuor avec les Enfans qui sont derrière.*)

Non, non....
Non, non, il ne faut haïr personne, etc.

GENEVIEVE.

M. Rousseau, vous en savez plus que moi; mais comme dit la lettre que vous avez lue, un homme de ce calibre-là ne peut pas être un honnête homme.

ROUSSEAU.

Un honnête homme! Eh! pensez-vous que je sois un honnête homme, moi?

GENEVIEVE.

Vous, M. Rousseau! Ah! si tous les hommes vous ressemblaient!...

ROUSSEAU.

Eh bien!... mon père était protestant.

GENEVIEVE.

Est-il possible!

ROUSSEAU.

Oui, ma chère amie; et croyez-moi: quelques soient leurs opinions et leurs habitudes, on ne doit voir dans le monde que deux classes d'hommes, les bons et les méchans. Vous êtes bonne, Vernier est bon....

GENEVIEVE, *radoucie, à Rousseau.*

Il est vrai que je n'avais pas autre chose à lui reprocher: mais puisque vous croyez que ça n'y fait rien,...

ROUSSEAU.

Rien du tout.

GENEVIEVE.

Ça n'empêchera pas les enfans de nos enfans de venir à bien?

ROUSSEAU.

Non, ma bonne.

GENEVIEVE.

Et vous me garantissez que je ne cours aucun risque dans ce monde-ci, ni dans l'autre?...

ROUSSEAU.

Soyez tranquille.... Vernier vous convient. Vous êtes faits l'un et l'autre pour vous estimer, vous aimer et vous rapprocher.

VERNIER père, *tendant les bras à Geneviève.*

De tout mon cœur.

GENEVIEVE.

Allons.... (*Ils s'embrassent.*)

VERNIER

VERNIER fils et JULIENNE.

Quel bonheur !

ROUSSEAU, *unissant les jeunes Gens.*

N°. 55. AIR : *A jamais Colin je t'engage.*

à Vernier fils. A jamais Julienne t'engage
Son cœur et sa foi.
à Julienne. A jamais Vernier t'engage
Son cœur et sa foi.
Qu'un doux mariage
L'unisse avec toi.

CHŒUR.

A jamais Julienne t'engage, etc.
Qu'un doux mariage, etc.

GENEVIEVE.

Il ne s'agit plus que d'aller chez le tabellion.

VERNIER père.

Oui, mais auparavant,

N°. 56. AIR : *Du petit Matelot.*

Sur le contrat qui reste à faire,
C'est Rousseau qu'il faut consulter :
Son amitié qui nous éclaire
Va, comme il faut, nous le dicter.
Si je n'ai pu, dans mon affaire,
Choisir un meilleur avocat,
Bis en Chœur. Où trouveriez-vous un notaire
Qui, mieux que lui, fît un contrat.

ROUSSEAU.

Volontiers, mes amis, puisque vous voulez encore vous en rapporter à moi ; mais je vois ici une noce à faire, un petit ménage à monter.... Je donne à Vernier fils ma pratique et deux cents francs à compte sur l'ouvrage qu'il va me faire.

VERNIER fils.

Moi, M. Rousseau, payé d'avance !

ROUSSEAU.

Oh ! ça ne me gêne pas, j'ai reçu de l'argent.... je suis en fonds.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, Mad. DE FOLLEVILLE, LES TROIS ENFANS.

ROUSSEAU, *à Mad. de Folleville,*

C'EST vous, Madame?

GENEVIEVE.

Vous voilà, mes enfans....

Mad. DE FOLLEVILLE, *à Rousseau.*

Vous êtes étonné de me voir chez vous, M. Rousseau; mais ce que vous m'avez dit ce matin m'a frappée, m'a touchée au point que, laissant partir mon compagnon de voyage, j'ai résolu, pour profiter souvent de vos conseils, de m'établir à Montmorency jusqu'à la fin de la belle saison, chez la nourrice.

GENEVIEVE.

Chez nous, Madame! Mais vous serez bien mal.

Mad. DE FOLLEVILLE.

Je serai avec mon fils, et près d'un homme que j'aurais voulu connaître plutôt.

ROUSSEAU, *affectueusement.*

J'avais jugé votre cœur.

VERNIER fils.

Ça se trouve bien.... Madame sera de la noce.

Mad. DE FOLLEVILLE.

Et j'y danserai avec plaisir.

VERNIER père.

Et moi donc, j'espère bien me rappeller mon jeune tems; (*à Geneviève :*) car nous dansons aussi nous autres *vaches-à-Colas.*

GENEVIEVE.

Allons, allons, oublions tous ces sobriquets-là.

VERNIER père.

Qu'est-ce que j'entends? Mon fils, est-ce que tu avais demandé les ménétriers d'avance?

VERNIER fils.

Non, mon père; mais ce sont ces Messieurs que j'ai déjà vus ici. Ils ne peuvent manquer d'être bien reçus.

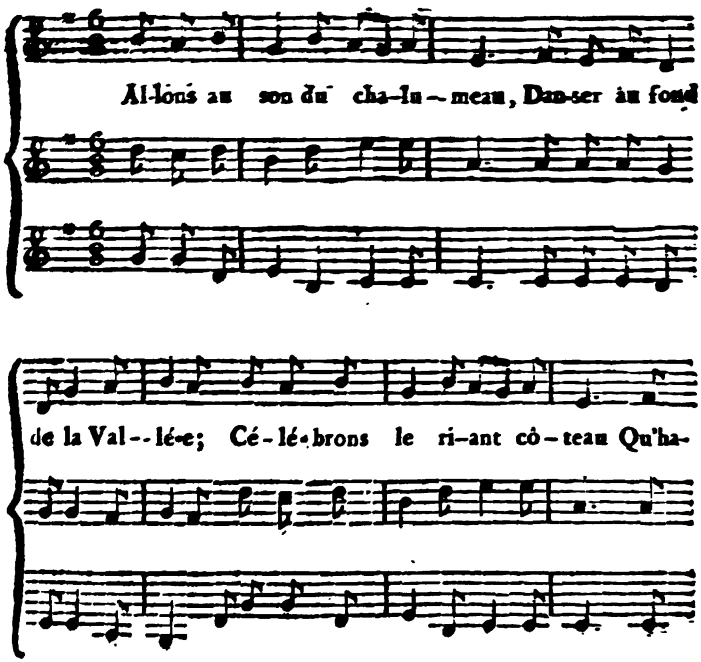
SCENE XIII *et dernière.*

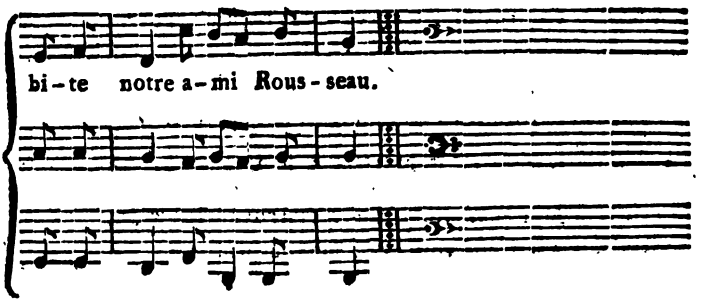
LES MÊMES, FRANCŒUR, LANY, CHASSÉ,

VAUDEVILLE FINAL.

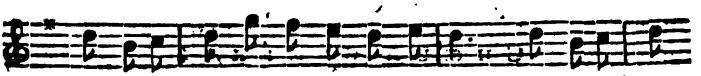
(*Les quatre Muiciens entre deux vins, et s'accompagnant de violons de poche et de guitarre.*)

N°. 57. AIR: *Allons danser sous ces ormeaux.*

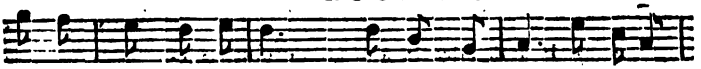




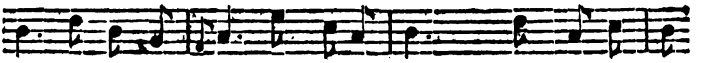
FRANCŒUR, *à Rousseau.*

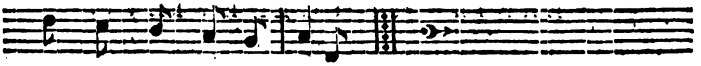


ROUSSEAU.



FRANCŒUR.





CHŒUR GÉNÉRAL.

Allons au son du chalumeau, etc.

VENTURE, *à Rousseau.*

Ici mon luth rend des accords plus doux:
J'y veux passer quelque tems avec vous.
Nous y ferons un opéra,
Que tout Paris applaudira;

Car ces Messieurs l'auront reçu d'emblée.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Allons au son du chalumeau, ect.

GENEVIEVE.

Monsieur Rousseau, j'étais aveugle ; mais,
Ainsi que vous, j'aimerai désormais
Chrétiens, ou juifs, ou protestans,
Même des Turcs, honnêtes gens,
Sans pour cela me croire ensorcelée.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Allons au son du chalumeau, etc.

LES TROIS ENFANS.

Il a des droits à nos remercimens....
Il ne veut pas qu'on gêne les enfans.

VERNIER fils et JULIENNE.

Par ses conseils, ses soins touchans,
Il est l'appui des jeunes gens....

VERNIER père et GENEVIEVE.

Et la vieillesse est par lui consolée.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Allons au son du chalumeau, etc.

Mad. DE FOLLEVILLE, *au Public.*

Plus d'un auteur qui se croit de niveau
Avec Racine et Voltaire et Boileau,
Trompette en main, se met en eau
Pour atteindre au sacré côteau,
Et pour y prendre une haute volée.

Nous n'avons, nous, qu'un chalumeau,
Et nous restons dans la Vallée:
Mais si vous aimez ce tableau,
Nous nous croirons sur le côteau.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Nous n'avons, nous, qu'un chalumeau, etc.

FIN.

A PARIS, de l'Imprimerie rue des Droits-de-l'Homme, N°. 44.

ARLEQUIN-SENTINELLE,

COMÉDIE-PARADE,

EN UN ACTE, ET EN PROSE;

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR EMMANUEL DUPATY,

Représentée sur le théâtre du Vaudeville, le 12 Messidor an 6, Samedi 30 juin 1798 (v. ft.).

PRIX, 1 franc.

A PARIS,

CHEZ CH. TUTOT, Imprimeur, rue Neuve Roch, n°. 155.

Et chez les Marchands de Nouveautés.

AN VI DE LA RÉPUBLIQUE.

COUPLET D'ANNONCE.

AIR : *du vaudeville d'Arlequin afficheur.*

NOTRE sentinelle, de nuit,
Quoiqu'étant par l'amour placée,
Se trouve, en craignant certain bruit,
Sentinelle bien *avancée*. . . .
Daignez un peu la soutenir,
Car la moindre attaque imprévue,
Pourrait la faire devenir
Sentinelle *perdue*.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
	ÇC. et Cnes.
ARLEQUIN, amant de Delphine.	LAPORTE.
CASSANDRE, Peintre en bâtimens.	CHAPELLE.
DELPHINE, sa fille.	SARA-LESCOT.
GILLES, rival d'Arlequin.	CARPENTIER.
Un CAPORAL,	FICHET.
TROIS SOLDATS DE PATROUILLE.	

La Scène est à Bergame.

ARLEQUIN - SENTINELLE;

COMÉDIE - PARADE,

EN UN ACTE, EN PROSE,

MÉLÉE DE VAUDEVILLES.

Le Théâtre représente une rue ; à droïte est la maison de Cassandre, un écriteau sur la porte, une fenêtre au-dessus ; -- à gauche, une guérite tournée en face du public. -- Il fait nuit, un réverbère éclaire faiblement dans le fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARLEQUIN *entre avec une patrouille, le Caporal à la tête.*

LE CAPORAL.

AIR : *dans les Gardes Françaises.*

Posons nos sentinelles
A tous les carrefours ;
Veillons près de nos belles
Protégeons les amours :
Habitans de la ville
Reposez sans soucis ;
L'on peut dormir tranquille
Gardé par ses amis.

LA PATROUILLE.

Habitans etc.

LE CAPORAL.

Halte ! la nuit vient, c'est ici le nouveau poste. — Un homme de bonne volonté.

ARLEQUIN.

Me voilà.

LE CAPORAL.

C'est à votre tour, puisque Gilles s'est esquivé du corps-de-garde pour vous faire monter à sa place.

ARLEQUIN.

Il est si gentil ; il aura cru que l'on ne s'en apercevrait pas. -- Oh ! je lui revaudrai cette malice.

LE CAPORAL.

Si nous le rencontrons, reposez-vous sur nous. Mais sur-tout de la vigilance. Alerte.... l'œil au guet. Ne vous endormez pas....

AIR : *ton humeur est Catherine.*

Les voleurs sont en grand nombre.
Et vous savez qu'aujourd'hui
Mille gens savent dans l'ombre,
S'emparer du bien d'autrui.

ARLEQUIN.

Ah ! dans l'ombre !

De petits voleurs grapillent,
Quand la nuit est de retour ;
Mais de plus grands voleurs pillent
Et volent même en plein jour.

LE CAPORAL.

Prenez bien garde aux fausses consignes ! .....

AIR : *la bonne aventure.*

Vous savez que le méchant,
Ami du désordre,
A son mot du guet souvent,
Pour déranger l'ordre.

ARLEQUIN.

Oui, mon cher, je suis au fait,
Et chez le fripon l'on sait
Que jamais le mot du guet
Ne fut un mot d'ordre.

LA PATROUILLE.

Oui, chez les fripons l'on sait
Que jamais le mot du guet
Ne fut un mot d'ordre.

PREMIER SOLDAT (*s'approchant.*)

AIR : *Mon père était pot.*

Ah ! de grace, au nom des époux,
Faites bien sentinelle ;
Les surveillans et les verroux
Font la femme fidelle.
Chassez les amans,
Chassez les galans.

ARLEQUIN (*en confidence*).

Quelle erreur est la votre !

A quoi cela servirait-il ?

L'amant écarté,
Chassé d'un côté,
Revient toujours de l'autre.

DEUXIEME SOLDAT.

A mon tour.

Même air.

Camarade, au nom d'un amant,
Ne veillez pas sans cesse ;
Songez que par fois un passant
Se rend chez sa maîtresse ;
Ah ! fermez les yeux
Si quelqu'amoureux
S'égarait dans sa route.

ARLEQUIN,

Soyez tranquille.

Je sais que l'amour,
Même au plus grand jour,
S'égare et n'y voit goute.

LE CAPORAL,

Pas trop de sévérité....

AIR : *Toujours va qui danse.*

Si par hasard quelque esprit fort,
Quelqu'homme dans l'ivresse,
Avait perdu son passe-port,
Traitez-le sans rudesse.

ARLEQUIN.

Ah ! c'est tout simple.

Je sais que pour un tel passant,
Il faut qu'on soit honnête ;
Car on perd la carte souvent,
Lorsque l'on perd la tête. ...

LE CAPORAL.

Continuons notre tournée. -- N'oubliez rien. -- Arrêtez tous les gens mal intentionnés.

ARLEQUIN.

Je ne serai peut-être pas assez pour ça.

LE CAPORAL.

Interrogez les gens de mauvaise mine, et feu sur ceux qui ne répondront point.

ARLEQUIN.

Je ferai feu sur tout le monde.

LE CAPORAL.

Ne tuez personne.

ARLEQUIN.

N'oubliez pas Gilles.

LE CAPORAL.

Oh! si nous le rencontrons, nous l'arrangerons. — Par le flanc droit!... à droite!... en avant marche.

AIR : *Malgré la bataille.*

Faisons notre ronde,
Et toute la nuit.
Courrons à la ronde
Empêcher le bruit.
Que rien ne réveille
Le jaloux qui dort :
Quand argus someille,
L'amour prend l'essor.

LA PATROUILLE *reprend*,

Que rien ne réveille, etc.

(*La Patrouille sort.*)

SCÈNE II.

ARLEQUIN, *seul.*

Les voilà partis. -- Ce coquin de Gilles a cru me jouer un bon tour. -- Il ne se doutait pas qu'on allait rétablir cet ancien poste abandonné vis-à-vis la maison de ma bonne amie. -- Quand j'ai su cela, je ne me suis pas fait prier. -- J'aurais pourtant bien pu me faire remplacer. C'est assez la mode par-tout.

AIR : *Ton attente sera remplie.*

Dans les places les plus petites
Ainsi que dans les plus hauts rangs,
Dans nos hôtels, dans nos guérites,
On voit par-tout des remplaçans;
Mais rempli d'une heureuse ivresse,
Jamais un soldat, un amant,
Au combat, près de sa maîtresse,
Ne doit souffrir un remplaçant.

Aussi, en ma double qualité d'amoureux du théatre de Bergame et d'amant de ma charmante Delphine, me voilà sous les armes. -- Allons à la découverte, et commençons par reconnaître le terrein. -- D'abord, à droite mon quartier-général. -- A gauche, le fort qu'il faut attaquer. -- Avançons-nous en enfant perdu jusqu'aux avant-postes. -- Halte. -- Me voilà sous le canon de la place. -- Un grand écriteau ! -- M. Cassandre, peintre en bâtimens. -- C'est là. -- Je pourrai donc ce soir parler à ma chère Delphine. -- J'en suis fou, quoique je ne l'aie vu qu'au spectacle. -- Toutes les fois que j'y joue, elle y vient.... oh ! c'est

qu'elle m'aime ! -- Je n'en suis pourtant pas sûr. -- J'écris, point de réponse. -- Est-ce sa faute ? oh ! non. -- J'avais tant de choses à lui dire sur mon amour, que je n'ai seulement pas trouvé de place dans mes lettres pour lui donner mon adresse. -- Si je l'appellais. -- Appeller !... une minute, je ne connais pas encore bien la fenêtre. -- Ce n'est pas étonnant, c'est la première fois que je viens ici, et je pourrais appeller sous celle du père. -- Chut, on sort. -- Rentrons dans nos lignes. (*Il entre dans la guérite.*)

SCÈNE III.

ARLEQUIN, CASSANDRE.

CASSANDRE.

Nommé ce matin décorateur du spectacle, et ce soir d'abord mes entrées, ensuite prié à souper chez M. le directeur, c'est charmant !....

AIR : *Nous sommes précepteurs d'amour.*

Je vois dans mon titre flatteur
Avantages de mille espèces;
Me voilà même presqu'auteur :
Et je ferai le fond... *des pièces.*

ARLEQUIN. (*à part.*)

Il parle tout seul.

CASSANDRE.

C'est moi qui arrangerai la scène. Quels beaux sites

je vais vous faire ! je mettrai sur le théatre tout ce qu'il y a de mieux dans ce genre-là.

AIR : *Vaudeville du printemps.*

Ici je trace un paysage;
Plus loin je construis un palais,
Un petit temple, un hermitage :
Là des rochers, là des forêts,
Même une ville toute entière !
Enfin au spectateur surpris,
Graces à mon état, j'espère
Faire voir bientôt du pays.

Je répands par-tout la lumière, j'éclaire nos actrices, nos acteurs, et ce n'est pas tout.

Même air.

Par un plus grand prodige encore
Du soleil hâtant le retour;
Le soir faisant lever l'aurore,
Quand il fait nuit je fais le jour.
Rien ne m'arrête, ne me gêne:
Maître absolu des élémens,
D'un coup de sifflet sur la scène,
Je fais la pluie... et le beau temps !

ARLEQUIN.

C'est apparemment quelqu'un de la maison.

CASSANDRE.

Et puis cela s'accorde parfaitement avec l'inclination de ma fille.

ARLEQUIN.

Si j'essayais d'en tirer quelques renseignemens sur ma bonne amie...

CASSANDRE.

Le souper sera excellent, et je profiterai de l'occasion pour avoir les éclaircissemens convenables... Allons.

ARLEQUIN.

Il s'en va. -- Qui vive ?

CASSANDRE.

Qu'est-ce ? -- Ah, l'on a rétabli là une sentinelle !

ARLEQUIN.

Qui vive ?

CASSANDRE.

Moi !

ARLEQUIN.

Qui vous ?

CASSANDRE.

Mais il n'est pas encore l'heure d'arrêter les passans !

ARLEQUIN.

Je vous ai vu vous arrêter là, et j'ai mes raisons pour savoir qui vous êtes.

CASSANDRE.

Que vous importe ?

ARLEQUIN.

Vous rodiez autour de cette maison.

CASSANDRE.

N'est-il pas permis de sortir de chez soi ?

ARLEQUIN, (*à part.*)

C'est un locataire. — (*haut.*) Votre nom ?

CASSANDRE.

Cassandre.

ARLEQUIN, (*à part.*)

C'est le père. (*Haut.*) Où allez-vous ?

CASSANDRE.

A mes affaires. Souper en ville.

ARLEQUIN.

Fort jolie affaire. (*A part.*) Il sera longtemps. (*Haut.*) Etes-vous seul ?

CASSANDRE.

Ne faut-il pas que ma fille garde la maison ?

ARLEQUIN, (*à part.*)

La fille reste, bravo! .. (*haut.*) Passez.

CASSANDRE.

Mais je n'ai jamais vu pareille consigne !

ARLEQUIN. (*s'approchant.*)

Je le crois bien ! c'est que j'ai un peu brodé celle-ci.

AIR : *Vaudeville des Veuves.*

Mais ne vous en étonnez pas,
La consigne la plus sévère
Peut s'arranger, en certains cas,
Au desir du factionnaire.
Sur-tout si vous êtes mari,
Ceci pour vous n'est pas étrange ;
Car l'hymen a la sienne aussi...
Et l'amour quelquefois la change.

CASSANDRE.

Oh ! je sais cela : à mon âge on a l'expérience des choses !....

ARLEQUIN.

Tenez, en confidence, je vous dirai que j'ai employé là une petite ruse d'amour. Je suis un amant qui aime une jeune personne : je vous ai pris d'abord pour un père bien difficile à attraper, qui demeure dans ce quartier-ci ; et je vois que je me suis trompé.

CASSANDRE.

C'est tout simple. Mais parbleu je suis charmé qu'on ait rétabli ce poste sur la demande que j'en fis hier au caporal.

ARLEQUIN.

C'est vous qui avez fait la demande ?

CASSANDRE.

Il y a des galans qui viennent la nuit troubler le repos des filles et des pères....

ARLEQUIN.

Et vous m'avez fait mettre là pour empêcher les amans d'y venir !...

CASSANDRE.

Précisément. -- Vous pouvez même, dès ce soir, me rendre un grand service.

ARLEQUIN.

Volontiers.

CASSANDRE.

J'ai appris qu'un certain M. Gilles...

ARLEQUIN.

Gilles !...

CASSANDRE.

Vous le connaissez.

ARLEQUIN.

Un peu.

CASSANDRE.

Il s'avise d'être amoureux de ma fille.

ARLEQUIN.

Il est amoureux de votre fille !

CASSANDRE.

Et il doit venir ce soir lui donner une sérénade.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Le coquin ! une sérénade !...

CASSANDRE.

Et sans mon consentement !... vous m'obligeriez de le chasser. -- Les pères n'aiment pas les sérénades...

ARLEQUIN.

Comptez sur moi. -- S'il chante, je me charge de le faire aussi danser. Laissez-moi faire. -- Montrez-moi d'abord où il se mettra pour parler à votre fille, parce que je veux, en l'attendant, me mettre à sa place.

CASSANDRE.

Bien vu, pour l'empêcher d'y venir. -- Il se mettra là.

ARLEQUIN.

Voilà donc la fenêtre ?

CASSANDRE.

La première.

ARLEQUIN.

On entend bien ?

CASSANDRE.

Très-bien !

ARLEQUIN.

Ecoutera-t-elle ?

CASSANDRE.

Elle sera aux aguets ; elle sait que Gilles doit venir.

ARLEQUIN.

Est-elle chez elle, afin que je sache pour commencer?

CASSANDRE.

Pas encore.

ARLEQUIN.

Comment Gilles fera-t-il pour le savoir?

CASSANDRE.

Il verra de la lumière.

ARLEQUIN, (*à part.*)

La fenêtre là; elle y sera, elle écoutera, et puis de la lumière. -- (*Haut.*) Je vous remercie. -- Je suis bien fâché de ne pouvoir causer plus longtemps avec vous, mais il faut que vous alliez souper...

CASSANDRE

Je ne suis pas pressé.

ARLEQUIN.

Les attroupemens sont défendus!

CASSANDRE.

Allons, je vous quitte. -- (*à part.*) Dans le fait on m'attend; ces messieurs seront arrivés : le joli souper! de l'esprit! des bons mots! des pointes! des pointes! eh! qui sait!

AIR : *Le cœur de mon Annette.*

Je leur verrai, je gage,
En vidant les flacons,
Faire même un ouvrage
En couplets, en chansons;

Eh ! mais oui da,
Chez eux souvent, ça se fait comme ça!
Et pourquoi ça!...
C'est qu'l'esprit vient, quand la raison s'en va!

(*Cassandre sort.*)

SCÈNE IV.

ARLEQUIN.

Le père a fait rétablir ce poste. — Il soupe en ville, — La fille reste à la maison. Et voilà le bon endroit pour lui parler. — Et ce mal-adroit de Gilles qui me fait monter à sa place.....

AIR : *Tout roule aujourd'hui dans le monde*:

Or, tel est pris qui croyait prendre,
Comme le dit certain auteur ;
Le piège qu'un jaloux veut tendre,
Nuit souvent à son inventeur;
Quelquefois même, en politique,
Plus d'un sot, dupe de son jeu,
Vit se borner sa rhétorique
A tirer les marons du feu.

(*Il se rapproche de la fenêtre.*)

Elle ne vient pas. L'horloge sonne ; une, deux, trois..., dix heures trois quarts... déjà. — Ecoutons. — Je ne vois rien, je n'entends rien. Promenons-nous un peu.

(*Il traverse le théatre.*)

AIR : *Pucelle avec un cœur franc.*

Allons, — venons de ce côté,
De long en large, — à pas compté.
Pas ordinaire ! — il fait si noir,
Que devant soi l'on n'y peut voir,
Garde à vous ! — halte! — demi tour...

(*Il s'arrête.*)

Je crois vraiment que sans amour,
L'on peut fort bien s'ennuyer
Du métier.
Quel métier !

Il faut pour-tant bien monter sa garde. . . .

AIR : *Vaudeville d'Arlequin Journaliste.*

Jamais sera-t-on mieux gardé,
Que lorsque soi-même on se garde ;
Mais quoique souvent commandé,
Bien rarement on est de garde :
Et cependant, à bien compter,
Suivant l'emploi qu'on leur voit prendre,
Beaucoup de gens, sans la monter,
Craignent pourtant de la descendre.

Chut. J'entends du bruit. Quelqu'un viendrait-il empêcher la conférence ? -- On ne passe pas. -- Qui va là. -- Personne. -- Répondez, ou je vous arrête. . . On ne répond point. -- Parcourrons. (*Il s'arrête.*) Qu'est-ce ? . . . .

AIR : *La garde passe.*

On marche encore à petit bruit.
Qui rode ainsi pendant la nuit !
Est-ce un amant ! est-ce un mari !
L'on vient ! — reculons, — quel silence !
Qui vive ! — On se tait ! l'on s'avance.
Sauvons-nous par ici.
Qui vive ! rentrons, l'on me suit.
Ah, c'est un chien ! -- Il me poursuit.
Non, il fuit.
Il s'en fuit.
Puisqu'il fuit,
Remettons notre esprit.
Devais-je ainsi perdre la tête !
Et ne sais-je pas qu'une bête
Fait quelquefois du bruit.

Ce n'est qu'une fausse allarme. -- Point encore de lumière. --Ecoutons par la serrure.

SCÈNE V.

ARLEQUIN, (*à la porte de la maison.*)
GILLES, (*contre la guérite.*)

GILLES.

La fenêtre en face. -- Sera-t-elle chez elle? appuyons-nous contre la guérite, et haussons-nous sur les pointes pour voir dans la chambre.

ARLEQUIN. (*à part.*)

Je crois entendre maintenant quelque chose du côté de ma guérite. Est-ce encore une bête qui est là? (*Il fait un pas en avant.*)

GILLES, (*se haussant sur les pointes.*)

J'y suis...

ARLEQUIN. (*à part.*)

C'est Gilles.

GILLES.

Je ne vois rien.

ARLEQUIN. (*à part.*)

Tu vas voir.

GILLES.

Attendons.

ARLEQUIN. (*à part.*)

Attends.

GILLES.

Voilà ce qui s'appelle mener une affaire. On écarte

le rival, on s'esquive, et le champ de bataille vous reste. Je vous ai joué là un joli tour à Arlequin.

ARLEQUIN. (*à part.*)

Le joli tour !

GILLES.

Quand j'y songe.

AIR : *Du Curé de Pompone.*

Il sera dans quelque faubourg
A faire sentinelle.

ARLEQUIN, (*bas.*)

Il me croit dans quelque faubourg
A faire sentinelle.

ENSEMBLE.

Tandis qu'ici je fais l'amour !...
Demain cette nouvelle
Vous le relevera
La rira,
Quand j'aurai vu la belle.

ARLEQUIN.

Comme il est sûr de son fait !

GILLES.

Le pauvre diable !

AIR : *Voilà la vie.*

Allonger la mine,
Tout en enrageant,
Quand près de Delphine
Est un autre amant.
Ah ! c'est là la vie
La vie
Suivie
Ah ! c'est là la vie
Qu'il doit faire à présent.

ARLEQUIN. (*à part.*)

C'est ça.

GILLES.

Il occupe ma place.

ARLEQUIN. (*à part.*)

On y est.

GILLES.

Comme il doit jurer !

ARLEQUIN. (*à part.*)

Oui, d'aimer !) . .

GILLES.

S'il me savait devant la maison.

ARLEQUIN. (*à part.*)

S'il me croyait sur la porte.

GILLES.

Il n'y a que les Gilles pour ça.

ARLEQUIN. (*à part.*)

Il n'y a qu'eux.

GILLES.

Nous avons une étoile.

ARLEQUIN. (*à part.*)

C'est vrai.

GILLES.

Le joli plaisir pour un amoureux. — Grelotter dans une guérite.

ARLEQUIN. (*à part.*)

Sous la fenêtre de sa bonne amie.

GILLES.

Souffler dans ses doigts.

ARLEQUIN. (*à part.*)

Je baiserai ceux de Delphine.

GILLES.

Compter les heures !

ARLEQUIN. (*à part.*)

Je les oublierai.

GILLES.

Demander le nom des passans.

ARLEQUIN. (*à part.*)

Tu me diras le tien.

GILLES.

Crier qui vive ?

ARLEQUIN. (*très-haut.*)

Qui vive ?

GILLES.

Il m'a pris comme une sueur froide.

ARLEQUIN.

Qui vive ?

GILLES.

C'est la patrouille.

ARLEQUIN. (*à part.*)

Tiens. -- Il me prend pour une patrouille. -- Qui vive ?

GILLES.

Elle approche.

AIR : *Mi, mi, fa, re, mi.*

Si l'on allait me surprendre,
Aux arrêts je serais mis.

ARLEQUIN.

Qui vive, qui vive ?

GILLES.

Ils sont une troupe, sauvons-nous. (*Il sort.*)

ARLEQUIN.

Pour plusieurs il m'a su prendre.
Que de gens en tous pays,
Par la peur servis,
Dans l'ombre grandis,
Pour géans sont pris,
Et sont tout petits.

SCÈNE VI.

ARLEQUIN, *seul.*

Ah ! de la lumière. C'est elle, ma bonne amie, ma charmante Delphine, voulez-vous me répondre ? ... chantons-lui ce petit couplet que je lui envoyai l'autre jour avec ma romance. Ça me fera reconnaître. Delphine, Delphine, ah !

SCENE VII.

ARLEQUIN, DELPHINE (*à sa fenêtre.*)

DELPHINE.

Qui va là ?

ARLEQUIN.

C'est moi.

DELPHINE.

Vous, mon père.

ARLEQUIN.

Prendre un garçon pour son père ! . . .

DELPHINE.

Qui êtes-vous donc ?

ARLEQUIN.

Votre amant ! . . .

DELPHINE.

Vous, monsieur Gilles, je ne veux pas vous parler.

ARLEQUIN.

Vous n'aimez donc pas Gilles.

DELPHINE.

Non, monsieur. . . Bon soir.

ARLEQUIN.

Bravo ! -- Ecoutez du moins un petit air de ma composition.

DELPHINE.

Cela doit être beau.

ARLEQUIN.

Oui, si vous vouliez le chanter.

AIR : *Ne m'la-t-il pas que j'aime.*

Un joli mot seroit mieux dit
Sur tes lèvres charmantes,
Et mes vers auront plus d'esprit,
Si c'est toi qui les chantes.

DELPHINE.

Vous faites aussi des chansons.

ARLEQUIN.

Mademoiselle, c'est un petit couplet que j'ai joint à la romance que j'ai faite pour vous : c'est un envoi.

AIR : *Il faut des époux assortis.* (du Prisonnier.)

Si j'ai fait quelques vers heureux,
C'est en songeant à ma maîtresse ;
En puisant l'amour dans ses yeux,
D'après mon cœur j'ai peint l'ivresse :
Si l'on m'accorde, en me louant,
Un peu d'esprit ou de finesse,
On croit applaudir mon talent,
On n'applaudit que ma tendresse.

DELPHINE.

Mais, monsieur, ce n'est pas de vous ! ... C'est le couplet d'Arlequin ! . . .

ARLEQUIN.

Et c'est moi qui suis Arlequin ! . . .

DELPHINE.

Par quel hazard êtes-vous là ?

ARLEQUIN.

C'est que j'ai un petit pied à terre ici tout près. . . une petite maison de l'autre côté de la rue.

DELPHINE.

Une petite maison !

ARLEQUIN.

Oh mon dieu oui !. . Mais c'est une petite maison

militaire qui change de locataire toutes les deux heures... Aussi je ne l'ai prise que pour vous faire la cour ce soir, d'autant qu'elle n'est ni assez grande ni assez commode pour loger un ménage....

DELPHINE.

Comment donc ça?

ARLEQUIN.

Oh! ce n'est pas une petite maison comme une autre...

AIR : *La soirée orageuse.*

Tout mon petit appartement
Consiste en un rez-de-chaussée,
Il n'a porte ni contrevent,
Ni lit, ni chaise, ni croisée;
On n'y peut loger qu'en garçon,
Car toute belle est fort craintive:
Et dans ma petite maison
L'on est toujours sur le *qui vive*.

DELPHINE.

Je ne vous comprends pas.

ARLEQUIN.

C'est que dans ce moment-ci je suis en garnison; j'ai le commandement en chef d'une place de guerre. -- Mon gouvernement s'étend tout autour de moi à une portée de fusil : -- c'est-à-dire que je suis en faction devant votre porte. Voilà ma guérite; et je suis mille fois heureux, car je sais que vous n'aimez pas Gilles, et peut-être que vous m'aimez.

DELPHINE.

Mais je ne suis pas bien sûr de votre amour, je ne vous ai vu qu'au spectacle.

ARLEQUIN.

Ah ! ma bonne amie.

AIR : *De Joconde.*

N'as-tu pas vu, quand j'arrivais,
Que je cherchais Delphine ;
Qu'un mot d'amour que je disais
Se disait à Delphine ;
Qu'un soupir, quand je soupirais,
S'adressait à Delphine ;
Et que souvent je me troublais
En regardant Delphine.

DELPHINE.

Vous jouïez, ce n'est pas une preuve.

ARLEQUIN.

Mais, vous avez reçu mes lettres ?

DELPHINE.

Oui.

ARLEQUIN.

Eh bien ! dites seulement....

AIR : *Trouver le bonheur en famille.*

Trouvez-vous le stile...

DELPHINE.

Charmant !

ARLEQUIN.

Le ton.....

DELPHINE.

Plein d'esprit, de finesse.

ARLEQUIN.

Que dites-vous du sentiment ?

DELPHINE.

Nous verrons après...

ARLEQUIN.

Eh bien ! je n'ose pas, même avec beaucoup de respect, vous proposer... d'aller vous faire une petite visite.

DELPHINE.

C'est impossible !--Votre honneur vous retient là-bas, et le mien vous oblige d'y rester....

AIR : *La pipe de tabac.*

Un double obstacle vous arrête !..
Ah ! quand l'amour même y consent,
Peut-il permettre un tête-à-tête,
Que deux fois l'honneur lui défend !

ARLEQUIN.

On peut arranger çà....

Deux fois l'honneur ne peut se taire,
Mais alors, il faut, à son tour,
Mettre l'honneur dans cette affaire,
Tout seul, — contre deux fois l'amour.

DELPHINE.

C'est difficile...

ARLEQUIN.

Oh mon dieu non ! ... Quoique ce ne soit pas trop l'usage qu'une maîtresse aille voir son amant, comme vous ne voulez pas que je monte... si tu voulois descendre.

DELPHINE.

Voilà ce que je n'osais pas.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Osez....

DELPHINE.

Il faudrait une raison.

ARLEQUIN.

Un prétexte suffit.

DELPHINE.

Je n'en ai point.

ARLEQUIN.

Il faut en faire un. -- Tu tiens ton sac à ouvrage.

DELPHINE.

Oui.

ARLEQUIN.

Sans y prendre garde, laissez-le tomber.

DELPHINE.

Mais ce n'est pas naturel ; on ne laisse pas tomber son sac à ouvrage.

ARLEQUIN.

Pardonnez-moi, on le pose sur le bord de la fenêtre.

DELPHINE.

Là...

ARLEQUIN.

Bien... A présent en se retournant...

DELPHINE.

Mais, c'est le faire exprès...

ARLEQUIN.

Pas du tout : on regarde de l'autre côté.

DELPHINE.

Eh bien ! le voilà.

ARLEQUIN.

Il ne veut pas tomber : je vois qu'il faut l'emporter à la bayonnette.

DELPHINE

Il ne tombe pas.

ARLEQUIN.

Attends. (*Il le fait tomber avec sa bayonnette.*)

DELPHINE.

Dieux ! le voilà par terre.

ARLEQUIN. (*à part.*)

Je savais bien qu'il tomberait. -- Maintenant il faut venir le chercher, ou le premier venu l'emportera.

DELPHINE.

Et vos lettres, votre romance qui sont dedans, si on les trouvait !...

ARLEQUIN.

Mes lettres...

AIR : *C'est téméraire.*

Quelle imprudence,
Car fort souvent,
On juge tout sur l'apparence :
Quelle imprudence,
Certainement,
Les laisser là, c'est imprudent.

DELPHINE,

Par-tout ne peut-on pas les lire !

ARLEQUIN.

Les imprimer !

DELPHINE.

Les publier !

ARLEQUIN.

Jaser à tort !

DELPHINE.

Causer, médire !

ARLEQUIN.

Interpreter !

DELPHINE.

Calomnier !

ARLEQUIN ET DELPHINE.

Quelle imprudence,
Car à présent,
On juge tout sur l'apparence :
Quelle imprudence,
Certainement,
Les laisser là, c'est imprudent.

DELPHINE.

Vous ne voulez pas me le renvoyer.

ARLEQUIN.

Ma bonne amie, mettez-vous à ma place : en conscience je ne puis pas vouloir ce.

DELPHINE.

Allons, je descends.

SCÈNE VIII.

ARLEQUIN, *seul.*

Elle descend ; prenons vîte le sac : il faudra bien qu'elle s'approche de moi, et puis... et puis... Je vais donc lui parler, la voir de près ; quel bonheur !

AIR : *De la croisée.*

Pour hazarder joli propos,
De près l'on est plus à son aise ;
On entend soupirs, demi-mots,
On prend une main, on la baise :
Puis doux baiser, parlant de près,
Se dérobe sans qu'on y veille.
Les amans ne devraient jamais
Se parler qu'à l'oreille. (*bis.*)

(*Delphine ouvre.*)

SCÈNE IX.

DELPHINE, ARLEQUIN.

DELPHINE, (*de la porte.*)

Etes-vous bien loin ?

ARLEQUIN.

J'accours.

DELPHINE

Restez.

ARLEQUIN,

Sortez donc.

DELPHINE.

Retournez à votre guérite.

ARLEQUIN.

Mais je n'entendrai pas la nouvelle.

DELPHINE.

Vous ne devez pas quitter votre poste.

ARLEQUIN.

Allons, puisque vous le voulez. -- J'y retourne.

DELPHINE.

Je ne vois pas le sac.

ARLEQUIN.

Je le crois bien ; je le tiens.

DELPHINE.

Rapportez-le moi.

ARLEQUIN.

Je ne dois pas quitter mon poste.

DELPHINE.

Eh ! bien, je vais m'approcher de vous.

(*Elle s'approche.*)

ARLEQUIN.

Encore un peu.

DELPHINE.

Donnez...

ARLEQUIN, (*saisit la main et la baise.*)

Ah ! ma bonne amie !

DELPHINE.

Monsieur Arlequin !...

ARLEQUIN.

Ce que je fais là est peut être un peu cavalier pour un fantassin ; mais cela m'est bien permis !

AIR : *Des Tricotets.*

Tu me vois faire
Ce que tout soldat fait,
Ruse de guerre ;
A ce trait se connaît,
Je suis militaire,
Et j'ai là mon brevet.

DELPHINE.

Un brevet !...

ARLEQUIN.

Oui. -- Une invitation personnelle. -- Mon billet de garde. -- M. un tel voudra bien....

DELPHINE.

Et quel est votre grade ?

ARLEQUIN.

Fusilier.... Ce soir, ma bonne amie... je suis dans les chasseurs....

DELPHINE.

Je vous en félicite....

AIR *Du pas redoublé.*

Ce corps est fait pour les amours
Aux femmes il doit plaire ;
Car les amans furent toujours
De la troupe légère.

ARLEQUIN.

Oh, quoique chasseur, je serai
D'humeur toujours constante,
Et près de toi je monterai
Ma garde permanente.

DELPHINE.

C'est toujours une espèce de retraite.

ARLEQUIN.

Oh ! pas du tout ; il y a bien des maris qui passent dans les vétérans, mais moi je veux demeurer en activité.

Même air.

Jadis, un époux rarement
Restait dans le service,
Mais époux aussi bien qu'amant
Je ferai l'exercice.
Une, deux ! (*Il présente les armes.*)

DELPHINE.

Ciel ! que fais-tu donc !...

ARLEQUIN.

Lorsque devant tu charmes,
Les femmes baissent pavillon,
Je présente les armes.

DELPHINE.

A Merveille !...

ARLEQUIN.

Même air.

Tiens, commande moi....

DELPHINE.

Garde à vous !
Pas redoublé...

ARLEQUIN (*marquant le pas*).

Courage !...
Jamais sous un chef aussi doux
Je ne plierai bagage !
Au bonheur dont pour les amours
L'hymen chez nous se charge,
Brûlant, tu me verras toujours
Voler au pas de charge.

DELPHINE.

Ecoute ma bonne nouvelle. Mon père t'a enfin agréé ;

il t'aime beaucoup. Je lui ai montré tes lettres, et il est sorti pour aller prendre des renseignemens sur toi.

ARLEQUIN.

Non pas, c'est pour aller souper !...

DELPHINE.

C'est qu'il vient d'être nommé décorateur du spectacle, et il a été chez le directeur...

ARLEQUIN.

Mais si le souper lui fait oublier l'information...

DELPHINE.

Ne crains rien. -- Du reste je suis bien tranquille.

AIR : *Je suis afficheur.*

On connaît ton petit savoir.
De mieux en mieux l'on te voit faire,
Et quoiqu'au-dehors un peu noir,
Je te crois le cœur franc, sincère.
Ah ! cependant, combien de gens,
Dans leur conduite et leurs ouvrages,
Sans avoir masques apparens,
Ont pourtant deux visages.

SCÈNE X.

ARLEQUIN, DELPHINE, *du côté de la guérite.* GILLES (*arrive devant la porte*).

GILLES.

La patrouille sera passée.

DELPHINE.

Ailleurs je rentre.

ARLEQUIN.

Déjà.

GILLES.

Préludons par un petit air sentimental, en forme d'ouverture. (*Il joue sur son flageolet l'air du Curé de Pompone.*)

ARLEQUIN.

Sur l'air que Gilles joue.

Ah ! d'abord qu'un petit baiser
De l'amour soit le gage.

DELPHINE.

Ah croyez-moi sans ce baiser. . .

ARLEQUIN.

Ce baiser est d'usage ;

DELPHINE.

Non, non, je dois le refuser,
Monsieur, en fille sage,
On vous le donnera,
Là rira,
Après le mariage.

A demain.

GILLES.

Ça n'a pas fait d'effet. -- Un air plus tendre. (*il joue rentemplan tire lire.*)

DELPHINE.

Qu'entends-je ?

ARLEQUIN *à Delphine.*

Oh ! sangodémi, c'est encore Gilles. -- Il est devant la porte, écoutons . . .

GILLES.

Comme je sais qu'Arlequin lui a fait une romance, j'en ai composé une sur différens airs choisis.

ARLEQUIN, *à Delphine.*

C'est un pot-pourri.

DELPHINE.

Comment rentrer ?

GILLES.

-- Mon petit air amoureux aura délicieusement bercé la jeune personne, ma voix fera le reste.

DELPHINE, *à Arlequin.*

Il va chanter encore.

ARLEQUIN.

Je le ferai déchanter.

GILLES.

AIR : *Réveillez-vous.*

Réveillez-vous, belle endormie,
Réveillez-vous pour un instant;
Connaissez tout l'amour de Gilles,
Vous vous endormirez après.

ARLEQUIN, *à Delphine.*

C'est en vers libres.

GILLES.

Voyons maintenant ce *Duo* que j'ai arrangé pour être chanté seul en cas d'événement.

ARLEQUIN, *à Delphine.*

Tiens, nous ferons un *trio*.

GILLES.

AIR : *Père Capucin.*

J'ai des qualités, comme on n'en a guère,
Et Je suis tourné

ARLEQUIN.

Comme on ne l'est pas.

GILLES.

Ayant pour moi certains appas,
Aimable comme on ne l'est pas,
Je vous plairai donc

ARLEQUIN ET DELPHINE.

Comme on ne plaît guère.

GILLES.

Et vous m'aimerez,

ARLEQUIN ET DELPHINE.

Comme on n'aime pas.

GILLES.

Je gage qu'elle fait chorus tout bas.

ARLEQUIN *à Delphine.*

Allons, suis-moi.

GILLES.

Varions les airs.

AIR : *Va-t-en voir.*

Approchez-vous bel enfant,
Pour me reconnaître ;
Pour entendre votre amant,
Ouvrez la fenêtre.

ARLEQUIN ET DELPHINE.

Va-t-en voir s'ils viennent,

(*Arlequin frappe avec sa crosse.*)

Pan.

Va-t-en voir s'ils viennent.

GILLES.

Je crois avoir entendu tourner l'espagnolette ! .. On sait que je suis là, un peu plus haut !

ARLEQUIN.

Avançons toujours sur deux colonnes.

DELPHINE.

Je te suis....

GILLES.

Même air :

Oui, je vous adore,

ARLEQUIN, (*frappe.*)

Pan.

GILLES.

Quoi ?....

Lorsque l'on vous aime,

Répondez-moi...

ARLEQUIN, (*frappe.*)

Pan, pan, pan.

GILLES.

Oh ! mon dieu ! -- du cœur ! un petit effort.... pour finir ma romance....

M'aimez-vous de même,

ARLEQUIN ET DELPHINE.

Va-t-en voir s'ils viennent,

ARLEQUIN, (*frappe.*)

Pan.

Va-t-en voir s'ils viennent.

GILLES.

Ça me coupe la parole.

AIR : *Des Trembleurs.*

Juste ciel, quelle aventure !
Un esprit, la chose est sûre,
Quelque part bat la mesure.
(*Il voit Delphine.*)
Ciel ! je vois un autre esprit :
Retournons, car il m'approche...
(*Il va du côté d'Arlequin.*)
Dieux ! voici l'autre tout proche ;
Je suis perdu s'il m'accroche.
(*Il file le long du mur jusqu'à la porte de la maison.*)
C'est le diable, il me poursuit.

ARLEQUIN, (*avec sa cresse.*)

Tu ne veux pas partir..... *pan, pan, pan, pan.*

GILLES, (*reculant le long du mur, tombe dans la porte qui s'ouvre.*)

Je suis mort. (*Il entre et ferme la porte sur le nez d'Arlequin.*)

SCÈNE II.

ARLEQUIN.

Nous le tenons, nous le tenons.

DELPHINE.

Où est-il ?

ARLEQUIN.

Dans la maison.

DELPHINE.

Il est entré.

ARLEQUIN.

Je vais faire le siège en règle.

DELPHINE.

Oh ciel ! — S'il passe du monde ?

ARLEQUIN.

Sauve-toi dans la guérite.

DELPHINE.

AIR : *De la Tourière.*

Jette la porte en dedans.

ARLEQUIN.

Allons, travaillons, courage.

DELPHINE.

Vîte, sans perdre de tems,
Jette la porte en dedans.

ARLEQUIN, *frappe.*

Pan, pan, etc.

SCÈNE XII.

ARLEQUIN, DELPHINE, CASSANDRE.

CASSANDRE, *dans le fond.*

Qui fait donc tout ce tapage !

ARLEQUIN.

Pan, pan, pan...

DELPHINE, ARLEQUIN.

Jette } la porte en dedans.
Jettons }

CASSANDRE.

L'on crochette ma porte.

DELPHINE.

C'est mon père ; cachons-nous. (*Elle entre dans la guérite.*)

CASSANDRE.

Mon factionnaire se sera probablement endormi dans sa guérite ; courons l'éveiller.

ARLEQUIN, *à la porte.*

Ah ! tu fermes la serrure ! — Fort bien.

CASSANDRE, (*contre la guérite*).

M. le factionnaire, réveillez-vous donc.

ARLEQUIN.

Tu mets les verroux ! nous allons voir.

CASSANDRE.

Ce ne sont pas là des habits d'homme : une femme est là dedans.

ARLEQUIN.

Enfonçons la porte. (*Il frappe*).

CASSANDRE, (*haut*).

Un voleur, la chose est sûre.

ARLEQUIN.

Quest-ce que j'entends ?

DELPHINE, (*à part*).

Il ne m'a pas reconnue.

CASSANDRE.

Au voleur !

ARLEQUIN, (*quittant la porte, et courant vers Cassandre.*)

Taisez-vous donc ?

DELPHINE, (*à part.*)

Sauvons-nous du côté de la maison.

CASSANDRE.

Ne m'approchez pas.

ARLEQUIN.

Je suis la sentinelle...

CASSANDRE.

Vous la sentinelle !

ARLEQUIN.

C'est M. Cassandre.

CASSANDRE.

Et vous crochetiez ma porte...

ARLEQUIN.

C'est que j'ai voulu empêcher Gilles de donner la sérénade.

CASSANDRE.

Vous l'avez chassé ?

ARLEQUIN.

Je l'ai fait prisonnier...

CASSANDRE.

Où est-il ?

ARLEQUIN.

Dans votre maison.

CASSANDRE.

Ce coquin est entré chez moi...

ARLEQUIN.

Il a enfoncé la porte.

CASSANDRE.

Enfoncé ma porte...

ARLEQUIN.

C'est qu'elle était ouverte.

CASSANDRE.

Entrer chez moi par violence...

ARLEQUIN.

Calmez-vous, M. Cassandre.

CASSANDRE.

Il faut m'aider ! ... enfoncer...

ARLEQUIN.

Il sortira peut-être tout seul. — Chut. — N'entendez-vous pas tourner la clef.

CASSANDRE.

Vous croyez...

DELPHINE.

Il ouvre.

SCÈNE XIII.

CASSANDRE, ARLEQUIN, DELPHINE, GILLES.

GILLES, (*ouvrant la porte*).

J'n'entends plus personne. Je finirai mon concert une autre fois... Sauvons-nous... (*Il part.*)

DELPHINE.

Rentrons vîte !... (*Elle entre et ferme la porte.*)

SCÈNE XIV.

CASSANDRE, ARLEQUIN.

CASSANDRE. (*Il court à la porte.*)

Oh ! c'est lui, c'est lui, il a refermé... c'est égal, vous sortirez, monsieur, vous sortirez. Il faut le faire prendre comme un voleur, éveiller tous les voisins.

ARLEQUIN.

Vous feriez mieux de ne pas faire d'éclat et d'aller chercher la garde...

(*On crie* ARRÊTEZ, ARRETEZ.)

CASSANDRE.

Oh ciel ! quel nouveau bruit, qu'est-ce ?

ARLEQUIN.

La patrouille qui poursuit quelqu'un.

LA PATROUILLE, (*en dehors*)

Arrêtez.

CASSANDRE ET ARLEQUIN.

(*Ils vont au fond du théâtre.*)

Elle vient par ici.

SCÈNE XV.

GILLES, ARLEQUIN, CASSANDRE.

GILLES, (*arrivé devant la porte*).

AIR : *Décacheter sur ma porte.*

La patrouille à ma poursuite ;
Cherchons un gîte
Au plus vite.
Sauvons-nous par ici.

ARLEQUIN, (*dans le fond.*)

Courons à mon poste, la voici.

GILLES, (*entre dans la guérite*).

Cachons-nous dans la guérite.

ARLEQUIN, (*se place devant la guérite.*)

Tout mon bien dans ma guérite :
Amour, garde ma guérite !

Ma bonne amie, ne crains rien.

CASSANDRE, (*sur la porte.*)

Elle arrive fort à propos pour nous aider à le prendre.

SCÈNE XVI.

GILLES, ARLEQUIN, CASSANDRE, LA PATROUILLE.

LA PATROUILLE.

Même air.

Mettons-nous à sa poursuite,
Courons, cherchons au plus vite.

ARLEQUIN.

Qui vive ?

LE CAPORAL.

Patrouille.

ARLEQUIN.

Qui cherchez-vous ?

LE CAPORAL.

Le déserteur.

(Il apperçoit Cassandre.

J'apperçois quelqu'un par ici ; c'est peut-être lui ! ...

ARLEQUIN.

C'est monsieur Cassandre ! ...

CASSANDRE.

Oui, c'est moi.

LE CAPORAL.

Ma foi, nous vous prenions pour Gilles.

CASSANDRE.

Pour Gilles : ce coquin-là est chez moi depuis long-tems. C'est un perturbateur, un ravisseur, qui s'introduit chez les filles honnêtes sans le consentement des pères, qui ferme les portes sur lui ! ... qui...

LE CAPORAL.

Impossible. C'est lui que nous poursuivons, et nous l'avons apperçu au bout de la rue ; il a filé par ici.

CASSANDRE.

Le factionnaire l'a vu entrer.

LE CAPORAL.

Arlequin n'a pu le voir entrer.

CASSANDRE.

Que dites-vous... Arlequin ?

LE CAPORAL.

Et sans doute Arlequin : c'est lui que nous avons mis là en faction sur votre demande.

CASSANDRE, *(allant à Arlequin).*

Quoi ! vous êtes Arlequin, Gilles n'est pas dans

la maison, vous enfoncez ma porte, et vous osez prétendre à la main de ma fille, après ce que j'ai vu, ce que je viens de voir.

ARLEQUIN.

Je vous assure que Gilles est dedans.

CASSANDRE.

Vous m'en imposez de la sorte : entrez dans la guérite, messieurs, et vous verrez de la compagnie, une jolie compagnie.

ARLEQUIN.

Il n'y a personne ; vous n'entrerez pas...

LE CAPORAL.

AIR : *de Catinat.*

Morbleu nous entrerons.

ARLEQUIN.

Non, vous n'entrerez pas.

CASSANDRE.

Entrez, Messieurs, entrez.

ARLEQUIN.

Que l'on n'approche pas.
Bayonnette en avant, reculez, garde à vous,
Une femme est ici. — Redoutez mon courroux.

LE CAPORAL.

Une femme !

CASSANDRE.

Une femme, une femme, vous l'entendez ! une

femme dans la guérite au moment où il vient me demander ma fille.

ARLEQUIN.

Mais vous ne savez pas qui c'est ;

CASSANDRE.

Qu'importe ?

ARLEQUIN.

Eh ! bien, c'est une amie.

LE CAPORAL.

Ah ! une amie ! à l'heure qu'il est.

ARLEQUIN.

C'est presque une parente.

CASSANDRE.

Une parente à minuit dans sa guérite !

ARLEQUIN.

Eh ! bien, monsieur Cassandre, je vois qu'il faut tout avouer : mais, pour ce qui est de l'amour que j'ai pour mademoiselle votre fille, je vous assure qu'il n'y a pas le plus petit reproche à me faire.

CASSANDRE.

Je n'entends rien à ces beaux raisonnemens, et ma fille sera témoin de votre perfidie . . . ma fille ! . . .

ARLEQUIN.

Ne l'appellez pas, c'est elle qui est là.

CASSANDRE.

Dans votre guérite, une demoiselle Cassandre se

compromettre à ce point là, c'est impossible : on connaît partout les demoiselles Cassandre, on les connaît...

ARLEQUIN.

Allons, paraissez ma bonne amie !...

CASSANDRE.

Paraissez donc mademoiselle Delphine... paraissez

SCÈNE XVII et dernière.

LES PRECEDENS, DELPHINE, (*sortant de la maison avec un flambeau.*)

DELPHINE.

Qui m'appelle ?

CASSANDRE, (*surpris.*)

Quoi ! vous ma fille... (*à Arlequin.*) Eh bien calomniateur....

ARLEQUIN, (*à Delphine.*)

Comment ma bonne amie... ce n'est donc pas vous qui êtes dans ma guérite. — (*Il court à la guérite, on fait sortir Gilles.*) C'est ce coquin de Gilles...

CASSANDRE.

Vous le laissez dans la maison...

ARLEQUIN.

Il y était.

DELPHINE.

Je vous expliquerai tout.

ARLEQUIN.

Suis-je infidèle !...

CASSANDRE.

Je reste tout surpris... mon cher Arlequin ; je n'ai plus rien à vous opposer, mon intention était de vous donner ma fille...

ARLEQUIN.

En ce cas là, songeons au contrat, et allons bien vîte chez vous dresser les articles. -- Gilles, qui a pris ma place, va la garder. -- Ma bonne amie, je lui cède mon gouvernement et mon petit pied à terre... -- (*à Gilles.*) Allons, placez-vous ici, droit, et que je vous donne la consigne... ayez l'œil à tout. -- que personne ne nous dérange ; soufflez dans vos doigts. -- comptez les heures, et jouez *rentemplan tire lire.* -- Oh ! vous avez une étoile.

CASSANDRE.

Au fait, ce gendre là convient très fort à un décorateur. -- C'est un joli talent, et il jouera... dans mes ouvrages...

LE CAPORAL, (*à Gilles.*)

Portez armes !...

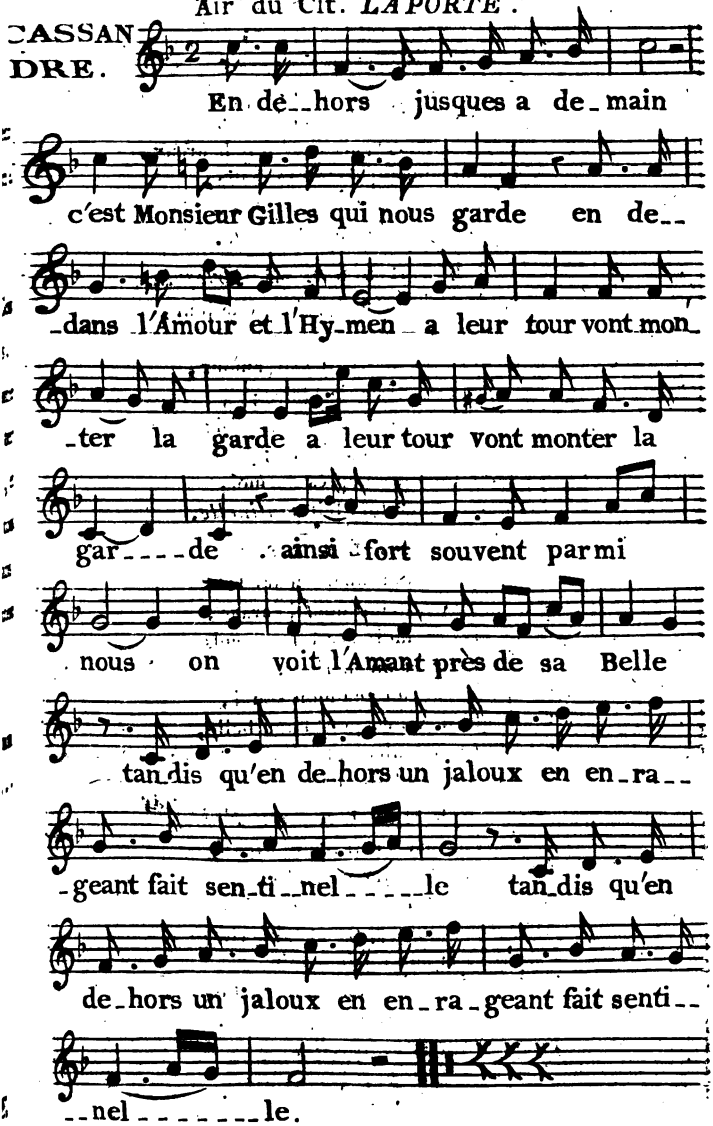
GILLES.

On a des jours de malheur !

VAUDEVILLE

Air du Cit. *LAPORTE*.

CASSAN-
DRE.



LE CAPORAL.

Chacun veille sur son trésor;
En sentinelle on voit sans cesse
Un avare près de son or,
Un jaloux près de sa maîtresse.
Je les plains... mais cent fois heureux,
Qui pourrait, auprès de sa belle,
Sans jamais paraître ennuyeux,
Nuit et jour être en *sentinelle.*

DELPHINE *à Arlequin.*

Près de moi, mon cher, chaque jour,
Désormais sois factionnaire;
Que ton *mot d'ordre* soit amour,
Le mien sera désir de plaire;
Même absent, compte sur ma foi:
Je te suis constante, fidelle;
Et pour toujours auprès de moi,
L'amour, pour toi, fait *sentinelle.*

GILLES.

Deux époux couronnant leurs feux
Par un contre-tems dont j'enrage,
Vont près de moi serrer les nœuds
Du bonheur et du mariage.
Ce qui calme un peu mon souci,
C'est qu'en ville, près d'une belle,
Ce n'est pas seulement ici,
Qu'on voit un Gille en *sentinelle.*

ARLEQUIN, *au Public.*

Je pourrais, au bruit d'un sifflet,
Pour jamais quitter ma guérite;
Messieurs, si l'ouvrage vous plaît,
Je reprends mon poste au plus vîte;
Mais si mon sort est incertain,
Songez, lorsque l'amour m'appelle,
Qu'il faut encore un coup de main
Pour relever la *sentinelle.*

FIN.

la Foy, Joseph Marie Armand Michel

LE MOULIN

DE SANS-SOUCI,

FAIT HISTORIQUE

EN UN ACTE, EN PROSE,

MÊLÉ DE VAUDEVILLES.

Représenté, pour la première fois, sur le Théâtre du Vaudeville, le 18 Messidor, an 6.

Par le Citoyen DIEU-LA-FOY.

Prix 1 Franc 50 centim. avec la Musique.

A PARIS,

Chez le Libraire { Au Théâtre du Vaudeville. / A l'Imprimerie rue des Droits-de-l'Homme, N°. 44.

An VIe.

PERSONNAGES.	ARTISTES. CC. et Cnes.
GUILLAUME VALTER, Meunier.	*Duchaume.*
GEORGE TRIM, Sergent invalide.	*Le Noble.*
PAULIN, Garçon meunier, fils de George.	*Henry.*
FRÉDERIC II, Roi de Prusse.	*Vertpré.*
NANCY, fille du Meunier.	*Blosseville.*
1er. INGENIEUR.	*Rosières.*
2e. INGENIEUR.	*Fichet.*

DEUX OFFICIERS de la suite du Roi.

GARÇONS ET FILLES du Moulin.

La Scène est à Sans-Souci, en Prusse.

LE MOULIN
DE SANS-SOUCI,
FAIT HISTORIQUE.

Le Théâtre représente un paysage. Sur l'un des côtés est un banc de gazon ombragé par deux arbres placés aux deux bouts. De l'autre côté, mais plus dans le fond, s'élève le moulin sur une petite hauteur.

SCENE PREMIERE.

GUILLAUME, PAULIN, NANCY.

(Le Moulin travaille : des Garçons chargés de sacs vont et viennent. Un groupe de jeunes Filles est occupé à vanner sur un des côtés de la scène; un autre groupe sur le devant s'occupe à cribler.)

CHŒUR.

AIR : *De l'Ouverture de Richard.*

CHANTONS, chantons,
Travaillons avec courage;
Chantons, égayons
Nos travaux par nos chansons.

GUILLAUME, *sortant du moulin, un flacon à la main.*

Oui, chantez, c'est fort bien,
Faut à tout du soutien :
Des chansons à l'ouvrage,
Aux fleurs un beau matin,
Aux vieillards du bon vin,
Et du vent au moulin. (*Il boit.*)

(*Nancy quittant son van, Paulin sortant du moulin. Ils s'approchent de Guillaume d'un air caressant.*)

NANCY, *à son Père qui boit.*

A l'aimable vieillesse,
S'il faut ainsi
Un peu d'appui....

PAULIN.

A la pauvre jeunesse
Faut ben queuq' chose aussi.

CHŒUR.

Oui, vraiment c'est fort bien,
Faut à tout du soutien.
Des chansons à, *etc.*

GUILLAUME, *à part.*

Ces pauvres enfans,
Chaque jour plus pressans....
Mais n'ayons pas l'air
D'y voir si clair.

PAULIN, *à Nancy.*

Ecoutons un peu.

GUILLAUME, *à part.*

Cachons notre jeu.

NANCY, *d'un ton patelin.*

Mon père dit que....

GUILLAUME, *brusquement.*

Au travail, morbleu.

CHŒUR.

Chantons, chantons, *etc.*

GUILLAUME.

AIR : *Du petit Matelot.*

Eh ! allons gai, jeunes fillettes,
Garçons, profitons du bon vent.
Au moulin, comme en amourettes,
La fortune tient au moment.
Du long repos d'une semaine
J'ai payé des instans perdus.
Le vent ne revient qu'avec peine,
Souvent l'amour ne revient plus.

(*Il rentre dans le moulin.*)

NANCY.

En voyant ces pailles légères
Que le vent emporte avec lui,
Souvenez-vous, jeunes Bergères,
Des sermens d'un perfide ami.
Allons, pauvre Nancy, travaille;
Vannons, vannons jusques au bout.
Le vent n'emporte que la paille,
Souvent l'amour emporte tout.

PLUSIEURS VOIX *dans le moulin.*

Ohé ! ohé ! tourne, tourne.

(*On voit tourner le moulin.*)

PAULIN, *se glissant près de Nancy.*

Le vent a beau tourner, beau faire,
Notre moulin suit ses détours.
Mon cœur, ainsi que lui, ma chère,
Tourne toujours vers ses amours.
Pourtant du moulin trop commode,
L'exemple en tout n'est pas ma loi;
De tous les vents il s'accommode,
Moi, je ne sais aimer que toi.

(*Il baise en cachette la main de Nancy.*)

GUILLAUME, *sortant du moulin.*

Eh bien ! eh bien ! qu'est-ce que tu fais là, toi ?

NANCY.

Oui, mon père.

GUILLAUME.

Je ne te parle pas à toi.

NANCY.

C'est drôle : chaque fois qu'on parle à Paulin, il me semble qu'on me parle.

GUILLAUME.

Diantre!.... (*à part.*) Ce grain-ci est plus mûr que je ne pensais.... (*haut.*) Eh bien! je te parlerai à toi, tout-à-l'heure.... Ecoute, mon garçon; tu vas porter à Gros-Jean, l'ancien collecteur, tu sais bien, ce dernier sac de farine qui lui revient.

PAULIN.

Oui, notre maître.

GUILLAUME.

Fais-toi payer, au moins : point de crédit aux gens de cette couleur.

PAULIN.

Oh! laissez-moi faire.

GUILLAUME, *d'un ton de confidence.*

Comme ce Gros-Jean m'a fait proposer de lui vendre mon moulin, et que tu sais, toi, tourner les choses d'une façon assez gentille, tu lui diras....

PAULIN, *avec émotion.*

Comment! vous consentiriez à le lui vendre?

GUILLAUME, *vivement.*

Sarpedié! le lui vendre? Est-ce qu'on vend son bonheur donc? Eh! que ferais-je sans moulin, moi? Changer

d'état à mon âge; troquer peut-être ma farine contre du son! Quand ce serait Fréderic lui-même, non, morgué, je ne le lui vendrais pas.

AIR : *Ça n'se peut pas.*

Au talent de moudre et de boire,
J'ai dû mon bonheur, ma gaîté.
Mon père, sans autre grimoire,
Vécut joyeux et respecté.
Assez d'aveugles sur la terre
Pour le mieux hasardent le bien.
Moi je dis : Le bien qu'on espère
Ne vaut pas celui que l'on tient.

AIR : *De la Meunière.*

Gros-Jean peut donc garder son or.
Dis-lui que ton maître
Mourra meunier, puisque le sort
Meunier l'a fait naître.
Ah! si chacun, bornant ses vœux,
Ne voulait être en ces bas lieux
Que ce qu'il peut être,
Chacun serait mieux.

As-tu bien entendu ce que je t'ai dit?

PAULIN, *d'un ton consterné.*

Oui, notre maître.

GUILLAUME.

Eh bien! te voilà bien triste en disant ce oui-là?

PAULIN.

C'est que je n'y pensais pas.

GUILLAUME, *bas.*

Sois tranquille, mon garçon, je vois un peu de quoi il retourne....

PAULIN, *l'interrompant avec joie.*

Ah! bon père Guillaume....

GUILLAUME.

Je parlerai à ton père.... je doublerai tes gages.... et nous moudrons, mon garçon.... nous moudrons.

PAULIN, *en soupirant, et retournant au moulin. Nancy le suit des yeux d'un air étonné.*

Oui, notre maître.

GUILLAUME, *vivement.*

Que diable a-t-il donc avec son froid et son chaud?

NANCY.

Oh! il a.... C'est bien vrai.... mon père, il faut savoir tout de suite ce qu'il a.

SCENE III.

LES MÊMES, PAULIN *chargé d'un sac. Garçons et Filles sortant du moulin.*

CHŒUR, *dans l'intérieur.*

Lorsque le vent baisse au moulin,
L'amour se lève, et le malin....

GUILLAUME, *interrompant le Chœur.*

Dites donc, dites donc, vous autres; quel est celui de vous qui va chez la veuve Molter?

(*Quelques Garçons sortent.*)

UN GARÇON.

C'est moi, maître.

GUILLAUME.

Si elle ne te paye pas, mon garçon, ne lui demande

rien, entends-tu? (*à part.*) Ses quatre pauvres petits enfans lui demandent assez.... Et toi, Marc, en passant près du château, saches un peu s'il est vrai, comme on l'annonce, que le Philosophe vienne habiter Sans-Souci.

NANCY.

(*à part.*) Le Philosophe! Si c'était le père de Paulin! (*haut.*) Qu'est-ce donc qu'un Philosophe, mon père?

GUILLAUME.

Ma foi, mon enfant, je n'en ai jamais vu. C'est un homme, dit-on, qui prétend ne pas ressembler aux autres.

NANCY.

Oh bien, ce n'est pas lui.

GUILLAUME.

Qui, lui?

NANCY.

Le père de Paulin; car chacun dit qu'il ressemble à un si brave homme.

GUILLAUME.

Elle a le diable au corps avec son Paulin.

CHŒUR, *défilant dans le fond, et chantant en lointain.*

Lorsque le vent baisse au moulin, *etc.*

(*Ici Paulin fait signe à Nancy qu'il voudrait bien lui parler. Nancy tâche de s'approcher de lui. Guillaume se retourne, et en appercevant son intention, la ramène par la main.*)

SCENE IV.

GUILLAUME, NANCY, PAULIN.

GUILLAUME.

DOUCEMENT, doucement.... Tu sais bien que je t'ai promis de te parler à toi toute seule.

AIR : *Tandis que tout sommeille.*

Voici l'instant, ma chère.
Ecoute, suis mes pas.
(*Il la mène vers le moulin.*)

Entre donc, je t'assure que ceci est sérieux.
(*Ils entrent dans le moulin.*)

PAULIN, *déchargé de son sac, et sur la pointe des pieds.*

Il rentre, et n's'en va pas.
Quel est donc ce mystère?
Tâchons d'savoir.....
Je n'peux rien voir.
O contrainte cruelle!

GUILLAUME, *à Nancy à la fenêtre.*

Comme j'ai grand'peur, mon enfant,
D'un certain filou, qui n'attend,
Je crois, que de me voir absent,
Fais ici ....

Mais bien soigneusement, entends-tu?
Sentinelle.

NANCY.

Mais, mon père.... rester seule comme ça, on s'ennuie.

GUILLAUME.

Bah! ceux qui ne savent pas charmer le tems.... Mais

toi, par exemple, qui chantes si bien, (*de dedans le moulin :*) chante, ma fille, chante; ça le fera venir plus vite.

NANCY.

Oh! oui, venir.... Et qui voulez-vous qui vienne à présent?

PAULIN, *traversant rapidement la scène.*

Le filou.

(*Il monte de suite sur un des arbres qui bordent la coulisse.*)

NANCY, *vivement.*

Ah! Paulin! Paulin!

GUILLAUME, *sortant du moulin.*

Heim!... Qu'est-ce?

(*Il fait le tour du moulin avec soupçon.*)

NANCY.

Ne voyez-vous pas que je chante?

AIR : *Du Trio de Crequi.*

Fauvette, un jour, prise au filet,
Se désolait,
Soupirait,
Gémissait.
L'moineau qui la voit si chagrine,
Vole sur la branche voisine.
Fauvette, fauvette,
Lui dit, lui dit l'galant,
N'gémis pas tant,
Ma pauvre enfant;
Il s'en sauve plus qu'on n'en prend.

GUILLAUME.

Ah! il s'en sauve plus qu'on n'en prend! Pas toujours. Mais cet avis m'en rappelle un autre.

(*Il [illegible] du moulin.*)

Un Sage a dit

Père qui sors de ta maison,
Ferme bien ta porte ou ta grille.
Si ta fille est gentille;
Et si son cœur connaît l'amour,
Oui, s'il connaît déjà l'amour,
Ferme, cher père, à double tour.

Eh bien! tu ne chantes plus?

NANCY, *vivement et avec joie.*

Oh! que si, mon père.

ENSEMBLE.

GUILLAUME.	NANCY.	PAULIN.
Un Sage a dit, *&c.*	Fauvette, un jour, *&c.*	L'oiseau sur la branche incertain, Souvent accuse le destin. Voit-il l'objet de son ardeur, Soudain il chante le bonheur.

GUILLAUME, *riant.*

Le bon petit cœur!.... Pas plus de malice que le moineau dont elle parle.... Allons, ma Nancy, ne sois pas fâchée; je ne vais que régler un compte, et je reviens.

(*Il sort du côté où est Paulin; et lorsqu'il est sous lui, il recommence à rire.*)

C'est un prodige : elle n'est pas fâchée du tout.

SCENE V.

PAULIN, NANCY, *à la fenêtre.*

PAULIN, *descendant.*

DU haut en-bas,
Quittons notre verte retraite;

Du haut en bas,
L'bon-homme est loin, et va grands pas.

NANCY.

Toi, tu descends, et moi, pauvrette,
Malgré moi, faut que je te traite
Du haut en-bas.

PAULIN.

Ah! Nancy, Nancy, que de peines et de tourmens à la fois! (*Il s'en va.*)

NANCY.

Où vas-tu donc?

PAULIN.

Relever ce pauvre Marc, qui me garde mon sac.

NANCY.

Que de peines à la fois, dit-il! Moi, je n'en connais pas d'autres, que d'être ici quand il est là, ou d'être là quand il est ici.

PAULIN, *pose le sac debout contre l'arbre qui est au bout du banc de gazon.*)

Tu sauras donc, ma chère Nancy, que George Trim mon père est peut-être le meilleur homme de toute la Prusse.

NANCY.

Et le mien donc, malgré qu'il ait emporté la clef encore.

PAULIN.

Oh! c'est bien vrai.... Avec tout ça, ma chère, je ne sais lequel de ces deux braves gens-là me tuera le plutôt.

NANCY.

Comment te tuera?

PAULIN.

Hélas! oui. Tu sais que j'ai été hier à notre village : j'ai vu mon père, je lui ai parlé, je lui ai dit tout ce que j'avais dans le cœur.

AIR : *En quatre mots je vais vous conter ça.*

Quand mon cœur dit tout ce qu'il porte en soi,
C'est assez bien dire. Je croi
Qu'il n'a parlé que d'toi.
J'ai conté comme je t'aime,
Comm' tu me chéris de même;
Enfin c'qui s'ensuit.
A tout cela sais-tu ce qu'il a dit?
Rien..... car j'l'ai vu d'abord
Pleurer, tout aussi fort
Que quand le roi, devant Francfort,
Le fit sergent-major.

NANCY.

Oh le bon père!

PAULIN.

Or v'là qu'ici c'bon père va venir
Pour voir le rien, et convenir
Des moyens d'nous unir.

NANCY.

Paulin, moi je m'évertue
A voir dans tout ça c'qui tue.

PAULIN.

Tu l'verras trop tôt.
Mon père veut.... Un sergent a l'cœur haut.
Il veut; et je sais bien
Qu'il ne démord de rien;
Que ton père en m'donnant ta main
Y joigne son moulin.

NANCY, *vivement.*

Ah! Paulin, nous ne serons jamais mariés.

PAULIN.

PAULIN.

Juge donc, et de la manière encore dont ton père nous a parlé tantôt.... Il aime son moulin, comme j'aime Nancy.... Et le mien qui ne sait pas tout ça, ou qui peut-être ne voudra pas le concevoir, ce cher homme va nous perdre en voulant trop bien nous servir.

NANCY, *d'un ton de dépit.*

Mon dieu! mon dieu! il faut tâcher de lui parler avant qu'il ait vu mon père.

PAULIN.

C'est bien à quoi je songe.... Mais s'il arrive tandis que je n'y serai pas?

NANCY.

Est-ce que tu n'y es pas quand j'y suis?.... Oh! comme je vais faire sentinelle à présent! Mais dis-moi donc, comment le reconnaîtrai-je, moi qui ne l'ai jamais vu?

PAULIN.

Tu ne peux pas te tromper, ma chère amie : un vieil invalide, l'habit bleu, le grand chapeau, la figure....

NANCY.

Oh! je sais.... La figure d'un bon père.

PAULIN.

C'est cela.

NANCY.

Sois tranquille, sois tranquille.

PAULIN.

Oui, sois tranquille avec des chagrins comme ça.... Et puis cette porte fermée; tiens, regarde, il y a plus d'une lieue entre tes paroles et les miennes.

(Il se dresse sur ses pieds contre le mur, élève les mains; Nancy se panche autant qu'elle peut.)

NANCY, *allongeant sa main, et voyant qu'elle ne peut joindre celle de Paulin:*

C'est bien vrai.... on ne s'entend pas.

PAULIN.

D'ailleurs, Mamzelle, vous vous souvenez, j'espère, de notre jeu d'avant-hier?

NANCY.

Je ne dois plus rien.

PAULIN.

Comment! tu ne dois plus rien?

AIR : *De la Croisée.*

Aujourd'hui tu promis d'payer
Six baisers de ton dernier gage;
Et si je pouvais.... me frayer
Jusques à ta bouche un passage....

(*Il regarde d'un côté et d'autre; puis fixe son attention sur les ailes du moulin.*)

Mais.... pourquoi non? Oh! je vais voir.
Cette route me semble aisée.
C'que par la porte on n'peut avoir
Se prend par la croisée.

(*Il monte.*)

NANCY.

AIR : *Mon honneur dit.*

Paulin, Paulin, ô ciel! que vas-tu faire?
Prends donc bien garde. Ah! tu me fais frémir!

PAULIN, *montant.*

Rassure-toi; ces ailes-ci, ma chère,
Sont aujourd'hui les ailes du plaisir.

PAULIN.

M'y voilà.

NANCY.

Ah! Paulin, assure-toi bien.... Si le pied allait te tourner?

PAULIN.

Bah! le pied.

AIR : *Jardinier, ne vois-tu pas.*

Le pied n'est pas en montant
Ce dont on s'inquiète.
Des gens qui vont s'élevant,
On voit tourner plus souvent
La tête, la tête, la tête.

Mais qu'importe ? Tu conviendras que lorsqu'on s'aime....

NANCY.

On aime bien à se le dire.

PAULIN.

Et à se le dire si près.... si près....

(*Il prend un baiser.*)

NANCY, *pousse un cri.*

Ah ! c'est une surprise.... Voilà toujours comme tu fais.

PAULIN.

Eh bien ! paye-moi de bonne grace : tu me dois six baisers.

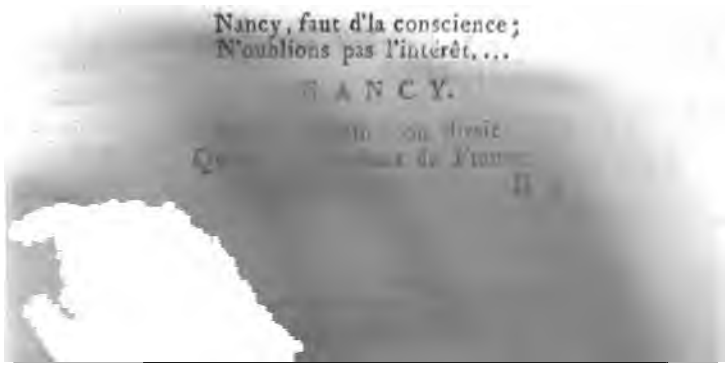
NANCY, *d'un air fâché.*

Oh ! je t'assure que tu n'en prendras pas davantage.... (*se radoucissant*) car je vais les compter.

AIR : *Un bandeau couvre les yeux.*

Un, deux, trois, quatre, cinq, six,
Voilà ce que j'ai promis.

PAULIN.



PAULIN.

Oh ! point du tout, Mamzell' Nancy :
L'amour compte ainsi
Dans tous les pays.
Pour trouver tes baisers jolis,
Besoin n'est d'aller à Paris.

NANCY.

Prends, et finis.

(Ici entrent, d'un côté, deux Ingénieurs, dont l'un mesure le terrein avec une toise ; l'autre s'assied sur le banc de gazon, et note avec un crayon le compte des toises. Il déroule un plan qu'il a sous le bras, et le pose sur le sac que Paulin a mis contre l'arbre. Guillaume entre de l'autre côté en comptant des écus dans son chapeau, d'un air très-rêveur. Ils chantent de sorte à être les échos de Nancy et de Paulin.)

SCENE VI.

NANCY, PAULIN, GUILLAUME, DEUX INGÉNIEURS.

*Reprise en Trio de l'*AIR : *Un bandeau, etc.*

GUILLAUME.

Un, deux, trois, quatre, cinq, six.

Et puis quatre font bien dix.
Mais le compte m'échappe.

Je disais huit, neuf et dix.

A quoi j'en ajoutais six.
Bon, bon, je le rattrape.

NANCY.

Un, deux, trois, quatre, cinq, six.

PAULIN.

Et puis quatre font bien dix.
Mais le compte m'échappe.

NANCY.

Tu disais huit, neuf et dix.

PAULIN.

A quoi j'en ajoutais six.
Bon, bon, je le rattrape.

1er. INGÉNIEUR.

Un, deux, trois, quatre, cinq et six.

Et puis quatre font bien dix.
Mais le compte m'échappe.

2e INGÉNIEUR.

Vous disiez huit, neuf et dix.

1 . INGÉNIEUR.

A quoi j'en ajoutais six.
Bon, bon, je le rattrape.

NANCY, *voyant son père.*

O ciel!

(*Elle rentre. Paulin se cache derrière les voiles; mais, de tems en tems, Nancy lui fait des signes.*)

GUILLAUME.

Ah! ah! A qui en veulent ces gens-ci? Messieurs...

Ier. INGÉNIEUR.

Doucement.... Seize par trente-cinq font bien cinq cents soixante.... Le moulin....

GUILLAUME.

Que parle-t-il de moulin?.... Messieurs....

Ier. INGÉNIEUR, *calculant toujours.*

Paix, vous dis-je.... Le moulin est aux deux tiers de la diagonale de l'avenue du château. Il faut, de toute nécessité, qu'il soit abattu.

GUILLAUME.

Qu'est-ce à dire abattu? Messieurs....

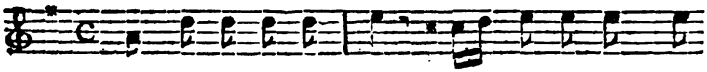
AIR: *Duo de l'Amant jaloux.*

Ier. INGÉNIEUR.

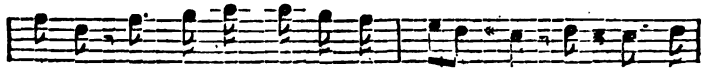
Oui, Monsieur, l'amour du beau, du grand, le goût

des belles perspectives, de l'exacte et pure symétrie; l'amour de l'ordre enfin. Fréderic qui nous envoye, et qui n'a jamais connu que cet amour-là, veut bien vous associer à l'honneur de contribuer aux plaisirs de sa vue.

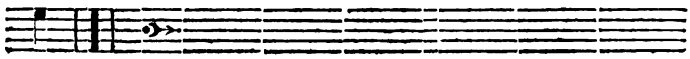
GUILLAUME.



Sans trop ê-tre indis-cret, Vous al-lez donc me



di-re Ce que Fré-de-ric de---si---re De son su-



jet.

LES INGÉNIEURS.

Ce moulin qu'il veut détruire.

GUILLAUME.

Ce moulin qu'il veut détruire!

AIR : *Des Tremblèurs.*

Ce moulin qu'il veut détruire!
Allons, Messieurs, c'est pour rire.

Ier. INGÉNIEUR.

On vous dit qu'il le desire
Pour le plaisir de ses yeux.

GUILLAUME, *vivement.*

Et moi je vous dis que cela est impossible,

Ce nom qui vous sert d'excuse
N'est pas celui d'une buse,
Qu'on abuse
Et qu'on amuse
En faisant des malheureux.

IIe. INGENIEUR.

Vous n'y êtes pas, vous n'y êtes pas.

Ier. INGÉNIEUR.

Ce plan va vous faire sentir toute la beauté du projet. Placez-vous là, et suivez attentivement ces lignes.

(*On le place en face du plan.*)

Ier. INGÉNIEUR.

AIR : *J'étais gissant à cette place.*

Il s'agit d'étendre sa vue
De ce côté....

GUILLAUME.

Je vous entends.

IIe. INGÉNIEUR.

Or, voici du parc l'avenue:
Suivez, descendez....

GUILLAUME.

Je descends.

Ier. INGÉNIEUR.

Votre moulin, la chose est claire,
Qui nous arrête où nous voilà,
Bonnement ne peut rester là....

GUILLAUME, *les interrompant.*

Un moment, un moment, s'il vous plaît; que j'examine cela de nouveau.

NANCY, *à Paulin.*

Là-bas on occupe sa vue,
Profite, crois-moi, des instans.

Ier. INGÉNIEUR.
Oui, voici du parc l'avenue:
, descendez....
GUILLAUME.
Je descends.
B 4

Ier. INGÉNIEUR.

Votre moulin, la chose est claire.

NANCY, *à Paulin.*

Dépêche donc : bon, c'est cela.

IIe. INGÉNIEUR.

Bonnement ne peut rester là.

GUILLAUME, *d'un air étonné.*

Où faut-il donc qu'il aille?

LES INGÉNIEURS.

A terre.

NANCY, *vivement, voyant Paulin descendre, et se sauvant.*

C'en est fait, je le vois à terre.

GUILLAUME, *entendant la voix de sa fille, s'écrie avec force :*

Non, sarpedié, il n'y est pas encore. Rassure-toi, mon enfant. (*il va ouvrir la porte.*) Tenez, Messieurs, voici une autre propriétaire de ce moulin, qui saura le défendre tout aussi bien que moi, je vous en avertis.

IIe. INGÉNIEUR.

Que nous importe à nous?

(*Nancy, pendant la Scène, ne s'occupe que de Paulin, qui rôde près du sac pour tâcher de l'emporter.*)

GUILLAUME, *aux Ingénieurs.*

Ah ça, dites donc, quel diable de métier faites-vous là? Tout ça a l'air bien triste, au moins.

Ier. INGENIEUR.

Bien triste!

IIe. INGÉNIEUR.

Un métier!

GUILLAUME, *montrant le plan.*

Oui, je parle de tout cet emjambage, de ces zig-zags auxquels on n'entend rien.

Ier. INGÉNIEUR.

AIR : *Encor une victoire.*

Mon ami, daignez parler mieux
Des travaux d'Uranie.

GUILLAUME.

D'Uranie!

Ier. INGÉNIEUR.

Aux dépens des bâtimens vieux
Nous égayons les yeux,
Nous détruisons, nous remplaçons.
L'art enfin que nous exerçons
Se nomme le Génie,
Oui, le Genie.

IIe. INGÉNIEUR.

De cet art l'appui dominant
C'est la Géométrie.
Or, plus d'un angle s'y trouvant,
Nous biaisons souvent.
Atteindre un but n'a rien d'adroit;
Mais parvenir sans aller droit,
Voilà le vrai Génie,
Le vrai Génie.

PAULIN, *bas à Nancy.*

Je voudrais bien avoir celui de reprendre mon sac.

GUILLAUME.

Fort bien, Messieurs, fort bien; j'entends
A présent la partie.
Sur les propriétés des gens,
Tout bas former des plans;
Et grace à quelques mots savans,
Vivre aux dépens des ignorans,
C'est donc là le Génie,
Le beau Génie?

Ier. INGÉNIEUR.

Je crois que le maraud nous raille.... Trêve de plaisanterie, bon-homme; nous sommes ici de la part de Fréderic, pour traiter avec vous, afin que ce moulin soit libre sous deux jours.

GUILLAUME.

Eh bien! Messieurs, ayez la bonté de dire à Fréderic que mon moulin est libre depuis deux cents ans, et que, de père en fils, il n'a jamais dû un sou à personne.

IIe. INGÉNIEUR.

Ce n'est pas de quoi il s'agit. Voulez-vous traiter oui ou non? Songez à qui vous avez à faire.

GUILLAUME, *avec chaleur.*

Je songe que voilà ma propriété, l'héritage de mes pères, celui de mes enfans, et qu'aucune puissance au monde n'a le droit de m'en séparer.

Ier. INGÉNIEUR.

AIR : *Je suis un chasseur plein d'adresse.*

Est-ce la réponse dernière
Que l'on nous fait?

GUILLAUME.

Oui, j'ai tout dit.

IIe. INGÉNIEUR.

En ce cas, nous allons en faire
Au Prince un fidèle récit.

GUILLAUME.

Allez, Messieurs, et bon voyage:
N'oubliez pas ce bel ouvrage.

NANCY, *court masquer le sac de son corps au moment où l'Ingénieur ôte le plan qui était dessus.*

Ah! ah!

GUILLAUME, *à sa fille.*

Quoi ! qu'est-ce donc qui te prend là ?

NANCY.

Je crains fort cet ouvrage-là.

GUILLAUME.

Bon, bon, c'est un jeu que cela.

LES INGÉNIEURS.

Je crois que, grace à ce jeu-là,
Bientôt le moulin partira.

GUILLAUME.

Et moi je crois qu'il restera.
Toi, qu'en crois tu !

NANCY, *voyant, du coin de l'œil, Paulin emporter le sac.*

De c'danger-là,
Moi je crois qu'il se sauvera.

ENSEMBLE.

NANCY.	Ier. INGÉNIEUR.	GUILLAUME.
Moi, je crois qu'il se sauvera.	Et moi je crois qu'il partira.	Moi, je crois qu'il se sauvera.

SCENE VII.

NANCY, GUILLAUME.

GUILLAUME, *accompagnant les Ingénieurs.*

C'EST ce qu'il faudra voir, Messieurs ; c'est ce qu'il faudra voir.

NANCY, *seule.*

AIR : *Ah ! grand dieu, que je l'ai échappé belle.*

Ah ! grand dieu, que nous l'échappons belle.

Son retour subit
Jamais n'me fit
Peur si cruelle.
Ah ! grand dieu, que nous l'échappons belle ?

GUILLAUME, *revenant.*

Tu vois, mon enfant,
Qu'on ne surprend
Qu'un ignorant.

AIR : *Nage toujours.*

Cependant, malgré que j'plaisante,
Mon esprit n'est pas sans chagrin.
Le meilleur homm', quand on l'tourmente,
Peut s'aigrir comm'le meilleur vin.
Pauvre Guillaume,
En pareil cas,
Un roi n'vaut pas mieux qu'un autre homme.
Pauvre Guillaume,
En pareil cas,
Raille toujours, mais n't'y fie pas.

GUILLAUME, *à part.*

Il est tout clair que ces gens-là vont me faire plus noir que le diable. Seraient-ils bons courtisans sans cela ?.... Et si le roi m'envoye chercher... Eh bien ! sarpédié ; non pas, non pas.... je m'avise d'une meilleure idée ; allons trouver mon vieux George, aussi bien j'ai à lui parler de son fils. Mon vieil ami George a été blessé sous les yeux de Fréderic ; ça ne fera pas de mal à mon affaire, et je sens déjà que sa présence doublera mon courage.

(*Il sort.*)

SCENE VIII.

NANCY, *seul.*

MON pauvre père, comme cela le chagrine pourtant ! J'ai bien compris par-ci par-là que c'est encore du moulin dont il s'agit, et que ces Messieurs voudraient fort.... que le roi eût voulu.... ce que mon père ne veut pas. Oui, c'est cela, et voilà comme nous sommes tous.

AIR : *Daignez m'épargner le reste.*

Chacun se mêle de vouloir,
Chacun en tête a sa chimère;
Pierre veut blanc, Jacques veut noir;
Et chacun dit : Laissez-moi faire.
Vous laisser faire !.... Oh ! n'ayez peur
Qu'ici mes soins troublent les vôtres;
Mais je voudrais.... que, dans son cœur,
Chacun pût dire : Mon bonheur
Est le bonheur de tous les autres.

Mais ce bon père George ne doit pas tarder d'arriver. Voyons sur ce tertre voisin si je ne l'appercevrai pas.

(*Elle sort.*)

SCENE IX.

FRÉDÉRIC, DEUX INGÉNIEURS, DEUX OFFICIERS *de la suite.*

Ier. INGÉNIEUR.

AIR : *De la marche du Roi de Prusse.*

Le voilà ce moulin,
Dont le maître, si vain
De sa propriété,
Trop entêté,
Refuse à votre majesté
D'entrer avec elle en traité.
Comme s'il pouvait ignorer
Les profits qu'on sait retirer
Des grands, lorsque l'on traite avec eux;
Tant les grands sont généreux.

IIe. INGÉNIEUR.

Mais l'obstiné n'entend rien:
Pourtant vous voyez bien
Combien
Ce moulin nous convient.
Seul, il détruit l'effet
Du plan le plus parfait.

(*Il déroule le plan.*)

Daignez vous-même vérifier
Quel tort vous ferait ce meûnier;
Je vous l'annonce avec douleur.
Oui, oui, j'en ai la mort au cœur;
Nous aurons un angle obtus
Si l'on cède à son refus.

Ier. INGÉNIEUR.

D'ailleurs, ce refus compromet
Votre gloire et votre intérêt.

À quoi sert d'être souverain,
Si l'on ne peut prendre un moulin?
Ma foi, moi je vois l'état perdu,
Sire, s'il n'est abattu.

FRÉDERIC, *souriant.*

Je vous remercie, Messieurs, de votre zèle : je ne suis pas fâché que ma promenade m'ait conduit de ce côté. Je veux voir ce meunier ; il doit être curieux cet homme-là. Mais il ne faut pas l'effrayer.

Ier. INGÉNIEUR.

Oh ! sire, il n'est pas timide.

FRÉDERIC.

Veuillez, je vous prie, vous éloigner un moment.

SCENE X.

FREDÉRIC, *seul, examine en se promenant.*

CE paysage est charmant... On doit être heureux ici ; et ce meunier... Heureux ! on l'est par-tout avec la raison et un cœur droit. (*Il frappe au moulin.*) Holà ! quelqu'un ?... Personne ! (*Il frappe encore.*) Ma foi, non... Eh bien ! il faut attendre, (*il apperçoit le banc de gazon*) et s'asseoir... Cette fraîcheur est séduisante. O Gresset ! toi qui fais tes délices d'un asyle champêtre, quels aimables vers ta jolie paresse nous ferait sous ce berceau ! Des eaux, des fleurs qui ne coûtent rien à l'art.... un feuillage qui se fane aujourd'hui, mais qui renaîtra demain ; et nous... Ah ! nous, c'est autre chose. Le plus beau jour du vieillard est celui où il vit.... N'est-ce pas ce que je tâchais d'exprimer dans le der[illegible] ma romance!... Voyons....

(*Il ouvre ses tablette*

SCENE XI.

FRÉDERIC, NANCY.

NANCY.

IL me semble que j'entends.... Hé bien ! oui, le voilà... l'habit bleu, le grand chapeau. Cet air bon : oh ! c'est lui.

FRÉDERIC, *parcourant sa romance.*

A-peu-près... (*Il continue de fredonner.*)

NANCY.

Pauvre cher homme, il se délasse comme nous, en chantant ! (*Elle hésite d'avancer.*) Mais voyez donc, je l'attends, je le cherche, et je me sens toute honteuse à présent.

FRÉDERIC.

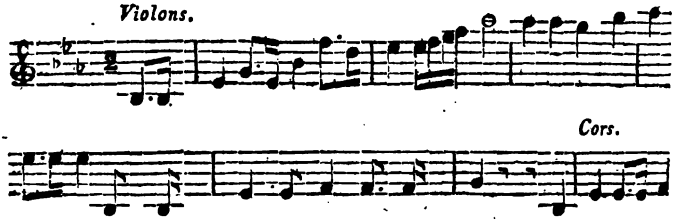
Je crois en vérité que le lieu m'inspire.... C'est cela... (*Il prend son crayon.*)

NANCY.

Il chante toujours. Ecoutons....

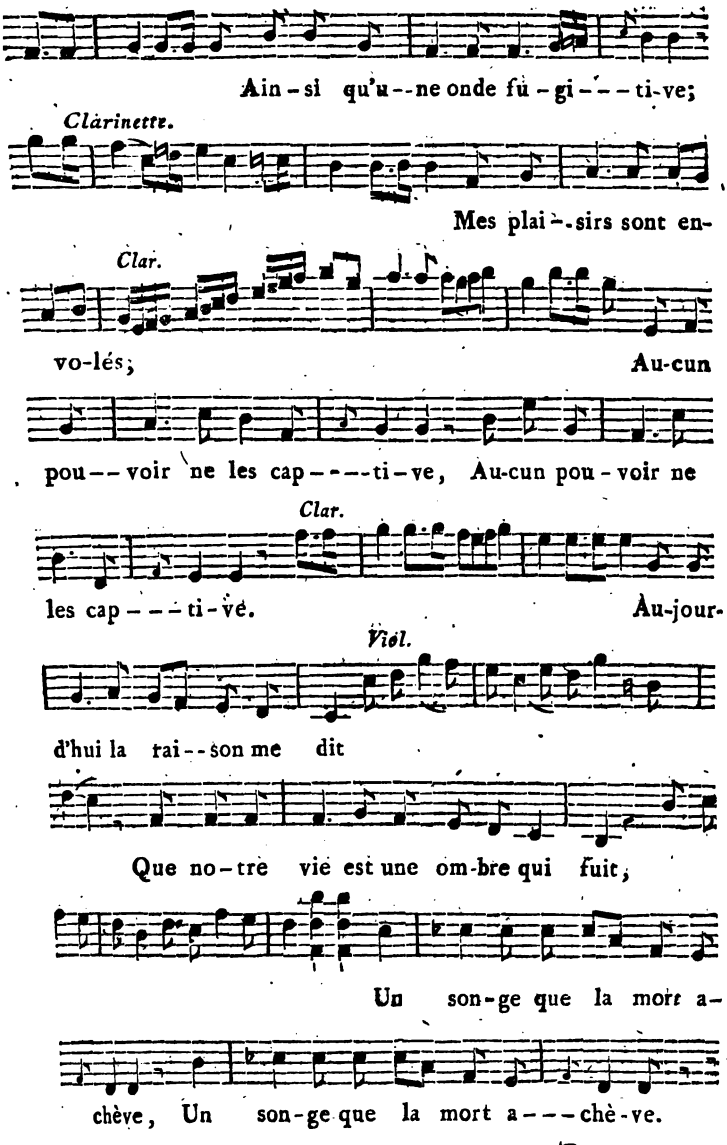
FRÉDERIC, *écrivant à mesure qu'il chante.*

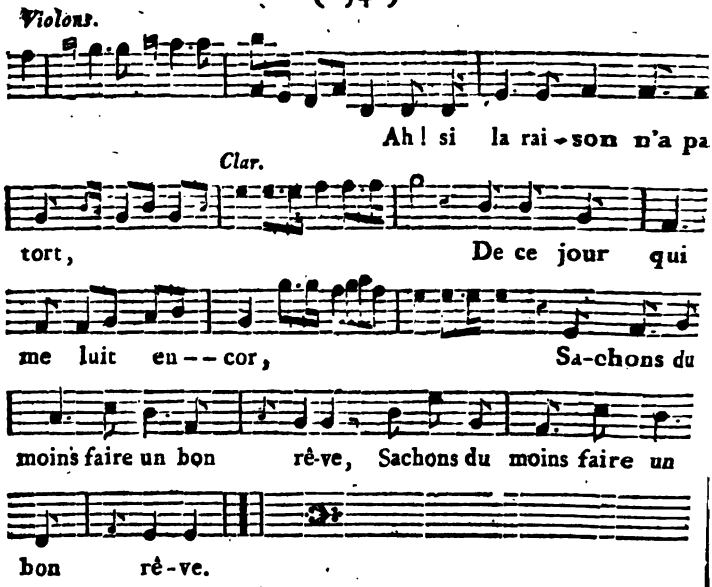
AIR *du Cit.* FUX.



Mes beaux jours se sont é-cou--lés

Ainsi


Ain-si qu'u--ne onde fu-gi---ti-ve;
Clarinette.
Mes plai--sirs sont en-
Clar.
vo-lés; Au-cun
pou--voir ne les cap----ti-ve, Au-cun pou-voir ne
Clar.
les cap---ti-vé. Au-jour-
Viol.
d'hui la rai--son me dit
Que no-tre vie est une om-bre qui fuit,
Un son-ge que la mort a-
chève, Un son-ge que la mort a---chè-ve.



C'est cela, c'est cela. (*Il achève d'écrire, et tout-à-coup se ravisant :*) Folle poésie, ne voilà-t-il pas que je chante en plein air ; et si quelqu'un....

NANCY, *paraissant.*

Oh ! ce quelqu'un n'oubliera jamais votre chanson.

FRÉDERIC, *serrant ses tablettes avec précipitation.*

Qu'est-ce ? (*Il a l'air de se rassurer voyant Nancy.*) Ah ! qui êtes-vous, ma belle enfant ?

NANCY.

Qui je suis ? Est-ce que vous ne le devinez pas ?

FRÉDERIC.

Non, en vérité.

NANCY, *lui prend la main, et la met sur son cœur.*

AIR : *Tique, tique, taque.*

Sur ce cœur mettez la main,

V'là d'quoi vous rendre devin.
Sous cette main qui l'enchante,
Entendez-vous com'il chante !
Tique, tique, taque, et tin, tin, tin,
C'est la fille du moulin.

FREDERIC.

Elle est singulière.... Je suis bien-aise, mon enfant, de vous rencontrer.

NANCY.

Et moi donc ? voilà près d'une heure que je vous attends ; je mourais de peur que vous ne vissiez mon père avant moi.

FRÉDERIC.

Où donc est-il votre père ? C'est lui à qui j'ai affaire.

NANCY.

Eh bien ! oui ; mais motus. Gardez-vous bien de lui parler du moulin...

FRÉDERIC.

Du moulin ! (*à part.*) Elle me connaît. (*haut.*) Je viens au contraire pour cela.

NANCY.

Vraiment, je le sais bien.... Mais si vous le lui demandez ? Voilà qui est fini, je n'épouserais jamais votre fils.

FREDERIC.

Mon fils !

NANCY.

Sans doute.... Ce pauvre Paulin vous a conté hier notre amitié de bout en bout ; mais il ne vous a pas dit combien mon père est attaché à son moulin.

FREDERIC, *à part.*

Il y a du qui-pro-quo ici, ou cette fille est folle.

NANCY.

AIR : *De la Piété filiale.*

Oui, ce moulin fait son bonheur.
Est-ce à nous d'en priver un père ?
Malheur à l'ingrat sur la terre
Qui dépouille son bienfaiteur !
En vain d'une fausse morale
Se parent d'indignes enfans,
Peut-on jamais être heureux aux dépens
De la piété filiale ?

FREDERIC.

Pas si folle.

NANCY.

Ah ! renoncez à ce dessein
Dont s'allarme notre tendresse ;
Que nous importe la richesse,
Le bonheur vaut mieux qu'un moulin.
Sans lui, d'une amour sans égale,
Pour vous ce cœur fut pénétré ;
C'est dans le cœur qu'est le charme sacré
De la piété filiale.

FREDERIC, *à part.*

Pauvre petite ! elle croit parler au père de son amant... Ma chère enfant, je suis fâché de vous dire que vous ne me connaissez point, et qu'il me faut absolument ce moulin-là.

NANCY.

Comment ! il vous le faut ? Eh bien ! je vous dis, moi, que nous n'en voulons pas ; et si mon père a la folie de vous l'accorder, ma foi, vous pourrez moudre tout seul.

FREDERIC.

Ah ! ah !

NANCY.

Oui, tout seul, et puis après vous vous disputerez à votre aise avec le roi qui en veut aussi.

FREDERIC.

Comment ! que dites-vous du roi ?

NANCY.

Je dis que vous ne connaissez pas toutes nos peines. Ne voilà-t-il pas que, depuis ce matin, il a pris une belle fantaisie au roi de se faire meunier.

FREDERIC, *éclatant de rire.*

Diantre!... Mais ce métier vaudrait mieux peut-être que tous ceux qu'il a fait déjà.

NANCY.

Oh bien ! qu'il fasse du son ou de la farine, ce ne sera pas chez nous toujours. Mon père lui donnera tout ce que nous avons, s'il le demande, mais jamais son moulin : çà c'est bien décidé.

FRÉDERIC, *ne pouvant se contenir.*

Ah ! parbleu, nous verrons.

NANCY, *étonnnée.*

Eh bien ! est-ce que vous aimeriez mieux à présent que ce fût le roi qui l'eût.... Mais, mon dieu, quel homme êtes-vous donc ? Paulin m'a bien dit que vous étiez un peu fier ; mais à quoi ça sert-il, quand il s'agit du bonheur de vos enfans ?

FRÉDERIC, *à part.*

Elle est charmante, et je trouve très-plaisant qu'on me parle ainsi, sans que je sois obligé de m'en fâcher.

NANCY, *le caressant.*

Allons, bon père George, ne faites pas notre malheur ; renoncez....

FRÉDERIC, *embarrassé.*

Doucement, ma petite amie, je ne suis pa

SCENE XII.

LES MÊMES, PAULIN. *Il s'arrête étonné.*

PAULIN.

AIR : *Cœurs sensibles.*

Ma vue est-elle bien claire,
Un homme près de Nancy !

NANCY, *courant vers Paulin.*

Ah ! Paulin ! tiens, vois ton père !

PAULIN.

Mon père ! ce n'est pas lui.

NANCY, *stupéfaite.*

Quoi !

PAULIN.

Tu te trompais, ma chère.

NANCY, *à Fréderic.*

Mon dieu, monsieur, pourquoi donc
Avez-vous un air si bon ! (*bis.*)

SCENE XIII.

LES MÊMES, GUILLAUME, GEORGE, GARÇONS *et* FILLES *du moulin ; ensuite les* INGÉNIEURS *et deux* OFFICIERS.

GUILLAUME, *en-dehors.*

AIR : *Vive le vin.*

NON, non, je n'en démordrai pas.

GEORGE.

Point de mariage en ce cas.

PAULIN.

Ah ! grand dieu, que viens-je d'entendre !

GUILLAUME.

A ce prix, que m'importe un gendre ?

NANCY.

Ah ! Paulin, c'en est fait de nous.

GEORGE.

Point de moulin, mon ami, point d'époux.

GUILLAUME.

Ma fille peut encore attendre.

PAULIN.

Ah ! je l'avais bien dit, ce moulin nous a perdus ; les voilà brouillés pour toujours.

FRÉDERIC.

Mes enfans, soyez tranquilles.... je suis ici pour les mettre d'accord.

PAULIN et NANCY.

Est-il possible !

FRÉDERIC.

Assurément, j'ai arrangé quelquefois des affaires plus difficiles.

GEORGE, *à Guillaume, en entrant.*

Mais enfin si mon fils.....

PLUSIEURS GARÇONS, *à Guillaume, en l'entourant.*

Mais si le roi.....

GUILLAUME, *sortant du milieu de tous, et avec force.*

Quand tous les diables y seraient, vous ne l'aurez ni l'un ni l'autre. Mais, morgué, c'est pire qu'une Pologne ce moulin-là, chacun en veut aujourdhui. Ah ! ah! quel est cet autre invalide qui cause avec nos enfans?

GEORGE, *s'approchant.*

Cet autre invalide ! Sarpebleu ! dis donc un faiseur d'invalides... C'est Fréderic ! (*Il ôte son chapeau.*)

TOUS, *avec surprise, se reculant.*

Fréderic !

FRÉDERIC.

J'ai été curieux de voir un homme assez hardi pour résister à mes ordres. (*Il accoste Guillaume.*) C'est à toi que je parle.... Ton nom?

GUILLAUME.

Guillaume Valter.

FRÉDERIC.

Brave George, je ne te demande pas le tien; il y a long-tems que tes services me l'ont appris. Eh bien, Guillaume Valter, tu connais mon projet!

GUILLAUME.

Sire, c'est vrai; mais que puis-je répondre?

FRÉDERIC.

Que tu es prêt à m'obéir.

GUILLAUME.

Obéir !... ma foi, cela n'est pas possible. Tenez, morgué, je suis franc comme votre cœur.... de soldat, s'entend, et rond comme notre meule; j'ai pensé jusqu'à ce moment que ce projet-là, c'était un tort qu'on faisait à votre majesté.

(*Ici paraissent les Ingénieurs et les deux Officiers.*)

AIR : *De Joconde.*

De ces beaux messieurs, j'ai tantôt,
Malgré tout leur génie,
Refusé de croire un seul mot
De cette calomnie.
Quel génie en effet pourrait,
Quelques plans qu'il ajuste,
Persuader qu'un sage a fait
Le projet d'être injuste?

FREDERIC.

Injuste !.... Je ne veux pas l'être.... Ne lui avez-vous pas dit, messieurs, que mon intention était de lui payer son moulin ?

GUILLAUME.

Payer mon moulin ! Oh ! rien n'est plus aisé, cette masure ne vaut pas grand argent. Mais, ce que toutes vos richesses ne payeraient pas, c'est ma joie, ma santé, le bonheur de toute une génération de braves gens qui est cloué là-dedans.

AIR : *Povero Calpigi.*

Oui, ce cher moulin qu'on m'envie
Est le compagnon de ma vie;
De mes parens je ne reçus
Que leur moulin et leurs vertus.
A ma fille, à leur héritière,
A mon tour, je dois, en bon père,
Faire retrouver à ma fin,
Et leurs vertus, et leur moulin.

FREDERIC.

Pure exagération ! on pe[illegible] un autre ailleurs..... celui-là gêne ma [illegible]

1er. INGENIEUR.

Il détruit tout l'effet du lointain qu'on prépare à sa majesté.

GUILLAUME, *haussant les épaules.*

Eh ! messieurs, un lointain !.... Tenez, sire, je vous le demande à vous qui avez de l'esprit ; de quoi ça peut-il servir aux rois aujourd'hui de voir de si loin ? Ils n'ont, morgué, que trop à regarder autour d'eux !... Vous dites que mon moulin gêne votre vue .... eh bien, je vous assure que ça se passera.... vous vous y ferez. ... Sire, vous vous y ferez.

AIR : *Jeunes amans, cueillez des fleurs.*

Morgué, j'en conviens sans façon,
Il n'est pas aisé de se faire
Au terrible aspect d'un donjon
Elevé sur notre misère ;
Mais un moulin, ami des champs
Est leur parure la plus chère :
Ce qui fait vivre ses enfans,
Peut-il blesser les yeux d'un père ?

FREDERIC.

(*A part.*) Où diable ce rustre-là prend-il tout ce qu'il dit ? (*Haut.*) Mais ceci m'impatiente. Sais-tu que tu es bien hardi ?

GUILLAUME.

Ma foi, sire, mettez-vous à ma place.... Si quelque puissance voisine, qui a peut-être aussi des vues à satisfaire, allait remarquer que votre Prusse l'embarrasse, et voulait s'en emparer ?

AIR : *Ce mouchoir, belle Raimonde.*

Contre une telle remarque
Vous verrait-on moins hardi ?
Le meunier et le monarque
Ont même intérêt ici.
Plaçant chaque être à la ronde,

Si le ciel eût son projet ;
Ne dérangeons pas le monde ,
Laissons chacun comme il est.

FREDERIC.

Je t'ai dit que ces vaines raisons m'impatientent.... Je veux être obéi.

GUILLAUME.

Sire , que votre cœur commande.... mais je dis.... votre cœur.

FREDERIC.

Je veux que ce moulin soit abattu.

GUILLAUME, *franchement.*

Ça ne se peut pas.

FREDERIC.

Audacieux !

GUILLAUME.

Non, vous dis-je, ça ne se peut pas.

GEORGE, *bas.*

Prends donc garde à ce que tu dis.

GUILLAUME, *avec chaleur.*

Je dis la vérité.... Mon moulin est indéracinable , il tient sur son tertre comme là. (*Montrant son cœur.*)

FREDERIC, *avec colère.*

Insolent ! si je fais avancer un canon, je le fais sauter en deux secondes.

TOUS, *effrayés, et reculant.*

AIR : *C'est la petite Thérèse.*

Un canon, quelle menace !
Ah ! nous sommes tous perdus.

GUILLAUME.

Mes amis, soyez, de grace,
Plus tranquilles là-dessus.

(Au Roi, tranquillement)

Non, je ne crains pas qu'il sante,
Sire, par un tel moyen;
(Avec finesse.) Vous n'êtes pas Dom-Quichotte,
Et l'Europe le sait bien.

AIR : *O ! ma tendre musette.*

L'univers qui contemple
Le grand homme en tous lieux,
Et qui vous doit l'exemple
De cent exploits fameux,
Ne verra pas, j'espère,
Des rois le plus vaillant,
Avilir son tonnerre....
Contre un moulin à vent.

FREDERIC, *toujours animé.*

Eh ! morbleu ! moins de flagornerie et plus de soumission.... George, tu es son ami ; conseille-lui, si tu l'aimes, de ne pas m'irriter davantage.

GEORGE.

Laissez-moi faire.

AIR : *R'lan, tan, plan, tambour battant.*

Mon ami, l'on ne tient pas tête
Aisément à not' général :
Ainsi, crois moi, bats la retraite,
Où l'moulin s'en trouvera mal.
Or, puisqu'il faut qu'tu l'abandonnes,
Afin q'je soyons tous contens....

N'est-ce pas-là votre intention, sire ?

FREDERIC.

Oui, c'est cela.

GEORGE.

Mon avis est que tu le donnes
De bonne grace... à nos enfans.

GUILLAUME.

A l'autre, à présent.

FREDERIC.

Voilà un excellent ambassadeur.... (*Il s'approche de Guillaume, et lui serrant le bras :*) Homme opiniâtre, tu ne veux donc pas renoncer à ton moulin?

GUILLAUME.

Non, sire.

FREDERIC.

Tu ne veux pas y mettre le prix que ma justice doit t'en rendre?

GUILLAUME.

Non, sire.

FREDERIC, *avec force.*

Eh bien! je m'en empare.

(*Il va pour sortir.*)

GUILLAUME, *aussi fortement.*

C'est bon.... si nous n'avions pas des juges à Berlin.

FREDERIC, *revenant.*

Qu'est-ce à dire des juges?

GUILLAUME, *avec chaleur et sentiment.*

Vraiment, sire, puisque vous ne voulez pas entendre la raison d'autrui, il faut bien, par force, avoir recours à la vôtre; oui, à la vôtre. Grace au ciel, elle respire toute entière dans les lois que vous nous avez faites. Là, pure et libre comme vous l'avez reçue, elle ne connaît ni canons, ni fantaisies; c'est là enfin où j'espère protection de vous contre vous-même.

AIR : *Des Folies d'Espagne.*

Or à présent, faites à votre tête,
Emparez-vous de ce triste moulin.
Tout haut ici, morgué, je le répète,
Nous trouverons des juges à Berlin.

SUITE DU ROI, *éclatant de rire.*

Ah! le plaisant moyen,
L'excellent moyen,
La bonne ressource.

Ah ! que ce procès-là
Nous amusera.
Ah ! que l'on rira.

Ah ! ah ! ah ! ah !

FREDERIC, *étonné et ému.*

Vous riez, messieurs.... cela n'est pourtant pas si plaisant.... et je trouve, moi.... Oh ! je suis enthousiasmé que mes sujets ayent cette confiance dans mes lois et dans mes magistrats.... Confiance honnorable ! tu ne m'auras pas vainement attendri.... Guillaume Valter, ton moulin ne sera pas abattu.

TOUS.

Bravo !

FREDERIC, *regardant Nancy.*

Non, non, il ne le sera pas ; mais.... mais je n'y renonce pas tout-à-fait.... Guillaume, il m'en faut une moitié.

GUILLAUME.

Une moitié, sire ?

FREDERIC.

Oui, il me la faut ; et ne t'avises pas à présent de me chicaner là-dessus. Messieurs, vous n'aviez pas oui-dire, vous autres, que le roi voulût se faire meunier ? Cela est pourtant vrai.... (*à Nancy.*) J'espère, ma petite amie, que vous voudrez bien vous charger de moudre pour moi. Guillaume, (*il examine Paulin avec attention, et puis dit :*) voilà un associé que je te donne : il faut marier ces enfans au plutôt.

TOUS.

Bravo ! bravo !

NANCY.

Mon dieu ! mon dieu ! que de bonheur à la fois !... Et puis qu'on vienne nous chanter que la vie n'est qu'un rêve, je sais bien ce que je répondrai à ces gens-là, moi.

AIR : *De la finale du couplet qu'a chanté Fréderic.*

Ah ! si la raison n'a pas tort....

FREDERIC, *l'interrompant.*

C'est bon, c'est bon.... Mes enfans, vous m'apporterez un bouquet au château le jour de vos noces.

IIe. INGENIEUR.

Sire, il est donc décidé que nous aurons l'angle obtus ?

FREDERIC.

Ma foi, monsieur de l'angle, nous aurons ce que nous pourrons.... Tournez-moi un peu plus vers le couchant puisqu'il le faut; vous ne ferez que ce que la nature fait déjà depuis long-tems.... Mais n'éloignez pas trop ma vue de ce moulin.... J'aimerai à le voir à présent.... Le soleil du midi ne réchauffe pas mieux, je pense, le cœur d'un vieillard, que le souvenir d'une action juste. Adieu, mes enfans.

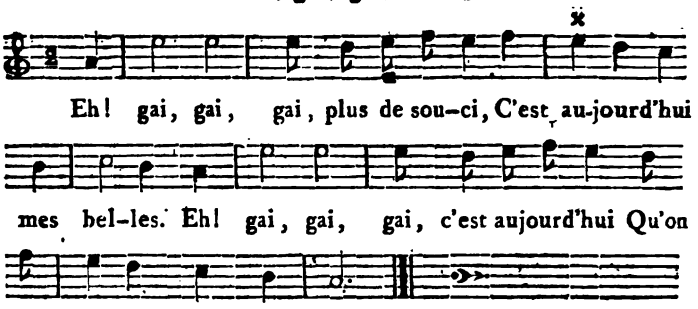
(Il sort.)

SCENE XIV.

LES MÊMES, *excepté* FRÉDERIC.

GUILLAUME *et* CHŒUR, *mettant en train les Filles et les Garçons.*

AIR : *Gai, gai, gai, mon Officier.*



GUILLAUME, *à George, qui est demeuré stupéfait.*

Eh bien, compère, est-ce que tu ne veux pas faire chorus avec nous, toi? Te voilà, morgué, tout interdit, comme si j'avais perdu mon procès.

GEORGE.

Ma foi, mon ami, tu as gagné toujours contre un fier jeu.

GUILLAUME.

Bah!.... Et la philosophie donc?

GEORGE.

La philosophie!

GUILLAUME.

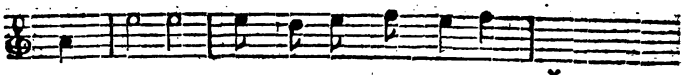
GUILLAUME.

Oui, morgué, la philosophie.... Comme les trois quarts de ceux qui en parlent, je n'en connaissais que le mot. Mais, sarpedié, je commence à croire que la chose ne doit pas être si mauvaise.

AIR : *Le petit mot.*

Du philosophe l'on médit;
Mais si, malgré tout ce qu'on dit
Des gens de cette étoffe,
Ils se montrent dans tous les rangs;
Plus humains, plus justes, plus grands;
Moi, je dirai,
Je chanterai:
Vive le philosophe!

CHŒUR.



Oui, nous di-rons, Nous chan-te-rons:
Vive le philosophe.

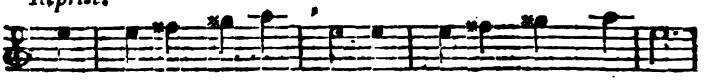
GUILLAUME.

AIR : *Point de sévérité.*

On peint ailleurs
La grandeur
Plein' de hauteur.
On dit encor
Que l'plus fort
N'a jamais tort;
Il vient d'l'avoir ici;
En s'ra-t-il souvent de même?....

Ma foi, mes amis, que les autres s'arrangent, que la Pologne, la Silésie, les Quatre-Evêchés s'en tirent comme ils pourront.

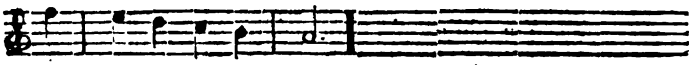
Reprise.



Ce n'est plus le sou--ci Du meunier d'Sans-Sou-ci.

CHŒUR.

Finale.



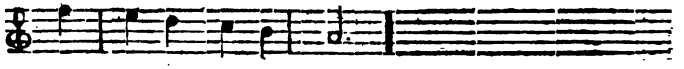
Il vient d'lavoir i---ci.

NANCY.

On dit qu'ailleurs
Le bonheur
N'est point dans l'cœur;
Qu'on aime là pour l'esprit,
Là pour le crédit.
C'est ben aut'chose ici:
On aime
Pour l'amour même.
Voilà tout le souci
Des amours d'Sans-Souci.

CHŒUR.

Finale.



C'est ben aut'chos' i---ci.

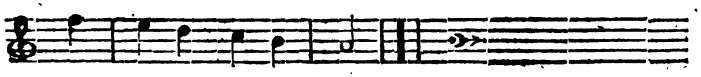
PAULIN, *au Public.*

On dit qu'ailleurs
Les auteurs
Et les acteurs,
Bons ou mauvais,
D'leur succès
N'doutent jamais.

C'est ben aut' chose ici:
Chacun craint l'arrêt suprême
Qui seul tient en souci
Le moulin d'Sans-Souci.

CHŒUR.

Finale.



C'est ben aut'chos' i---ci.

FIN.

A PARIS, de l'Imprimerie rue des Droits-de-l'Homme, N°. 44.

ARLEQUIN

DÉCORATEUR,

COMÉDIE-PARADE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES.

Par les CC. ANNÉE, GERSIN et FERRIÈRE.

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 7 Fructidor, an 6.

Prix 1 Franc 50 centim. avec la Musique.

A PARIS,

Chez le Libraire au Théâtre du Vaudeville.
A l'Imprimerie rue des Droits-de-l'Homme, N°. 44.

An VIe.

COUPLET D'ANNONCE.

AIR : *Vaudev. de la Soirée orageuse.*

ARLEQUIN, au-lieu de tableaux,
Ne vous offrira qu'une esquisse.
Quand pour vous il prend ses pinceaux,
Il craint de paraître novice.
Cependant il peut aujourd'hui
Obtenir le plus doux suffrage,
Si vous daignez mettre pour lui
Quelquefois la main à l'ouvrage.

PERSONNAGES.	ARTISTES CC. et Cnes.
ARLEQUIN.	*Laporte.*
CASSANDRE.	*Chapelle.*
GILLES.	*Léger.*
COLOMBINE.	*Fleury.*
LÉTALANT.	*Hyppolite.*
BONMÈTRE.	*Lenoble.*
ELÈVES D'ARLEQUIN.	*Tiphaine.* / *Jourdain.*
UN DOMESTIQUE.	*Clairville.*

La Scène se passe chez Cassandre, dans le cabinet d'Arlequin.

ARLEQUIN
DÉCORATEUR,
COMÉDIE-PARADE.

Le Théâtre représente, à droite, l'appartement de Cassandre ; à gauche, l'attelier d'Arlequin ; dans le fond, une porte de sortie. Sur le devant, à gauche, un bureau et des papiers. La Scène est semée de morceaux de décorations.

SCENE PREMIERE.

CASSANDRE, COLOMBINE, GILLES, *sortant tous de l'appartement de Cassandre.*

GILLES.

MAINTENANT que nos intérêts sont à-peu-près réglés, M. Cassandre, j'espère que mon mariage ira de suite.

CASSANDRE.

Tu es bien pressé, M. Gilles !

GILLES.

Ne connaissez-vous pas mon amour ! D'ailleurs, ma-

demoiselle Colombine ne demande pas mieux que ce mariage.....

COLOMBINE.

Ne se fasse pas.

GILLES.

Ne se fasse pas !

COLOMBINE.

Vos projets ne sont pas encore bien assurés ; et il se pourrait....

GILLES.

Impossible qu'ils manquent, mademoiselle : mon entreprise de théâtre est sûre. Tous mes ouvrages sont en train, et bientôt je monte ma pièce nouvelle.

CASSANDRE.

Comment ta pièce nouvelle ?

GILLES.

Oui, M. Cassandre ; j'ai une pièce superbe à grand spectacle, mêlée de pantomime où l'on parle, et de dialogues où l'on ne dit rien, et ornée de massacres, de déluges et d'incendies.

CASSANDRE.

Diantre ! Mais c'est donc un assortiment complet.

GILLES.

Rien n'y manque.

AIR : *En quatre mots*, etc.

De mes héros,
Qui n'ont point de repos,
Pour faire valoir à propos
Les trois ou quatre mots,
J'ai des tremblemens de terre,
Des volcans et du tonnerre,
Des monstres fort beaux :
Puis des hameaux,
Des danses, des caveaux,

Des combats, des berceaux,
Des prisons, des châteaux,
Des spectres sortant des tombeaux,
Et des diables nouveaux.

Le tout dans le goût le plus moderne ; et ma fortune est faite.

CASSANDRE.

Ma foi, Gilles, ton succès me surprend !

COLOMBINE.

Pourquoi donc, mon père ?

AIR : *De la Croisée.*

La fortune, dans tous les tems,
Accueille, au gré de sa folie,
Et l'ignorance et les talens,
Et la sottise et le génie ;
Et l'on doit, sur-tout dans Paris,
Où ces jeux deviennent faciles,
La voir, sans en être surpris,
Favoriser les Gilles.

GILLES.

Oui, c'est notre tour ; chacun le sien.

CASSANDRE.

Arlequin t'aura bien secondé ; car il s'entend en décorations.

GILLES.

Ce n'est pas lui qui a fait les miennes.

CASSANDRE.

Pourquoi ?

GILLES.

Il est mon rival ; il m'aurait fait attendre ; au-lieu que tout sera prêt sous quelques jours.

CASSANDRE.

Ce n'est pas bien. Souvent il t'a rendu service, et la connaissan...

GILLES.

Qu'est-ce que la reconnaissance ?

CASSANDRE.

AIR : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Un sentiment qui prend naissance
Entre les mains du bienfaiteur,
Dont chacun connaît l'existence ;
Car c'est la mémoire du cœur.

GILLES.

Je suis comme bien d'autres, moi ; je n'en ai pas...

CASSANDRE.

De cœur ?

GILLES.

Non, de mémoire... Cependant quand j'aurai épousé mademoiselle Colombine, je ne le craindrai plus, et je lui ferai gagner de l'argent.

CASSANDRE.

Il me semble qu'il n'en gagne déjà pas mal.

COLOMBINE.

Il est très-occupé, et bientôt sa fortune.....

GILLES.

Jamais elle n'égalera la mienne. Sur mon théâtre, j'ai une entreprise générale. Je fournis au public pantomime, opéra, comédie, ballets, tragédie. Je joue tous les genres, et ma pièce nouvelle fera courir tout Paris.

CASSANDRE.

Diable !.... Mais le jour où tout Paris sera dans ton spectacle, je n'aurai personne dans mon jardin.

GILLES.

Ça pourrait bien être !

CASSANDRE.

Je fais encore une réflexion.

AIR : *De Joconde.*

Quand mon baromètre a monté
J'en ai l'ame ravie.

GILLES.

Moi, je me livre à la gaîté
Quand il est à la pluie.

CASSANDRE.

Lorsqu'il pleut, je ne fais plus rien.

GILLES.

Ma chambrée est complette.

CASSANDRE.

Le soleil seul me fait du bien.

GILLES.

Il pompe ma recette.

CASSANDRE.

Eh bien ! pour ne pas faire de vœux l'un contre l'autre, associons-nous.

GILLES.

A la bonne heure. Votre jardin public dans mon spectacle.

CASSANDRE.

Non, non : ton spectacle dans mon jardin.

GILLES.

Comment !..., ma belle pièce des Spectres !

CASSANDRE.

Pour ma fête champêtre. Je te ferai construire un beau théâtre de 400 pieds cubes.

GILLES, *montrant le théâtre.*

400 pieds cubes ! Est-ce plus grand que ceci ?

CASSANDRE.

Oh ! beaucoup plus grand.

GILLES.

Tant mieux. Mes chevaux et mes machines pourront jouer à l'aise : ça me convient.

CASSANDRE.

C'est bien décidé.

GILLES.

Oui ; mais avec la main de Mlle. Colombine....

COLOMBINE.

Qu'Arlequin ne vous cédera pas facilement.

GILLES.

Votre Arlequin a bien d'autres beautés à adorer.

COLOMBINE.

Comment?

GILLES.

Sans cesse il est avec les belles. Hier encore je l'ai vu dans une voiture avec une jolie dame.

COLOMBINE.

Etes-vous bien sûr ?

GILLES.

Il n'est peut-être pas reconnaissable ?

COLOMBINE.

Il est incapable...

GILLES.

Fiez-vous y.... Mais, M. Cassandre, allons visiter votre local.

CASSANDRE.

Volontiers. Hâtons-nous ; car il faut que je revienne promptement pour parler à M. Arlequin.

GILLES.

Adieu, mademoiselle Colombine, ma petite femme bientôt.

COLOMBINE.

Jamais.

GILLES.

Oh ! c'est bien long!

CASSANDRE.

Si l'on me demande, je vais revenir.

GILLES.

Allons, mon associé.

(*Ils sortent par le fond.*)

SCENE II.

COLOMBINE, *seule.*

Il y va grand train, ce Gilles; il croit déjà m'épouser... mais il lui faudra mon consentement... Comme il m'a parlé de mon Arlequin!... quels soupçons il a voulu jetter dans mon ame! S'ils étaient vrais?.... Oh! non.... Cependant je veux éprouver son amour, et lui faire les reproches que mérite d'ailleurs le peu de soin qu'il me rend depuis quelques jours. Voyons comment il soutiendra cette épreuve.

SCENE III.

COLOMBINE, ARLEQUIN, *qui entre par le fond.*

ARLEQUIN.

Oh ! ma bonne amie, je suis bien-aise de te trouver seule.

COLOMBINE.

Et moi aussi, monsieur.

ARLEQUIN.

Monsieur !... Tu es fâchée, Colombine ?

COLOMBINE.

Point du tout.

ARLEQUIN.

Qu'as-tu donc ? que t'ai-je fait ?

COLOMBINE.

Rien.

ARLEQUIN.

Rien ! et tu me boudes ?... Qui peut t'avoir donné du chagrin ? Ton père ? ce coquin de Gilles ?

COLOMBINE.

Ce n'est pas d'eux que j'ai à me plaindre.

ARLEQUIN.

Ce n'est pas d'eux ! Serait-ce de moi ?

COLOMBINE.

Vous devez le savoir.

ARLEQUIN.

Toujours vous !... Je vois bien que tu es fâchée.

COLOMBINE.

Oui, parce que vous ne m'aimez plus.

ARLEQUIN.

Moi, ne plus t'aimer !

AIR : *Souvent la nuit quand je sommeille.*

Pour toi, mon amour est extrême,
Et je ne puis aimer que toi.
Auprès de toi, c'est toi que j'aime ;
Absent de toi, j'aime encore toi.
Toi m'offre une bien chère image
Quand je suis éloigné de toi !
Ah ! dis-moi, toi-même, dis-moi
Si je puis t'aimer davantage !

COLOMBINE.

Si vous m'aimiez autant que vous le dites, vous seriez plus assidu près de moi, et vous ne passeriez pas des journées entières.... où? dites un peu?

ARLEQUIN.

Plus de vous, ma bonne amie, ne sois plus fâchée. Tu me demandes où je vais, ne le sais-tu pas?

AIR : *Une fille est un oiseau.*

Il faut dès le point du jour,
Pour me livrer à l'ouvrage,
Que je sache, avec courage,
Faire trêve à mon amour.
De tous côtés l'on m'appelle;
Soit pour la pièce nouvelle,
Soit auprès de quelque belle
Qui voudrait toujours m'avoir;
Mais en vain je me chagrine.
Quand je fuis par la cuisine,
On me ramène au boudoir.

COLOMBINE.

Voilà précisément ce qui me tourmente.

ARLEQUIN.

Il faut pourtant bien que je suive mon état. C'est un bon état que mon état; il me rapporte beaucoup, mon état.

COLOMBINE.

J'en conviens. Mais auparavant vous me rendiez plus de soins; vous étiez plus aimable.

ARLEQUIN.

C'est possible. Mais les succès de Gilles dans son entreprise de théâtre, allaient m'ôter l'espoir de te posséder un jour. Il m'a bien fallu prendre un parti.

AIR : *Vaudeville des Visitandines.*

Un état m'était nécessaire

Pour balancer Gille opulent.
Dans un tel choix, il faut, ma chère,
Consulter son goût, son talent.
Déjà mon ancien exercice
M'avait formé pour le nouveau.
A donner le coup de pinceau
L'afficheur n'était pas novice.

Je me suis mis décorateur. J'espère que ce moyen me réussira. Déjà ma fortune commence ; et comme monsieur ton père a toujours eu un certain faible pour l'argent, je ne doute pas qu'il ne m'écoute à mon tour... Tiens, j'ai envie de lui en parler tout de suite. Où est-il, ton père ?

COLOMBINE.

Il est sorti avec Gilles. Ils ont de grands projets tous deux.

ARLEQUIN.

Je sais que ton père veut accaparer tout Paris dans son jardin.

COLOMBINE.

Ce n'est pas tout : Gilles s'en mêle.

ARLEQUIN.

En ce cas, tout ira de travers.

COLOMBINE.

Mon père lui fait construire un théâtre dans son jardin.

ARLEQUIN.

Pourquoi faire ?

COLOMBINE.

Tu ne sais donc pas qu'il a une pièce nouvelle.

ARLEQUIN.

S'il était vrai, j'en aurais fait les décorations.

COLOMBINE.

Il te craint comme son rival, et il a employé un autre décorateur que toi.

ARLEQUIN.

Un autre décorateur que moi!... Comment le sais-tu?

COLOMBINE.

Lui-même l'a dit à mon père.

ARLEQUIN.

Oh! si je pouvais lui jouer quelque tour? Comment se nomme sa pièce!

COLOMBINE.

Les Spectres.

ARLEQUIN.

Les Spectres!... il aura bavardé! Quand doit-on la jouer?

COLOMBINE.

Sous peu de jours.

ARLEQUIN.

Il est mort.

COLOMBINE.

Comment?

ARLEQUIN.

Il est mort, te dis-je, je ne le crains plus.

COLOMBINE.

Je ne te comprends pas.

ARLEQUIN.

Laisse-moi le soin de lui enlever tout espoir. Je réponds du succès.

COLOMBINE.

Il sera furieux, si tu lui joues quelque tour.

ARLEQUIN.

Tant mieux; il est si drôle quand il est fâché.

COLOMBINE.

Et mon père?

ARLEQUIN.

Il est bien drôle aussi. Mais je saurai l'appaiser.... Pour toi, crois à mon amour. Je ne négligerai rien pour te rendre heureuse.... Maintenant je vais me livrer à mes travaux.

COLOMBINE, *s'en allant.*

En ce cas, je ne veux pas te distraire.

ARLEQUIN, *la reconduisant.*

J'attends du monde ce matin; j'ai beaucoup à faire... ainsi, adieu... Tu n'es plus jalouse!.. Plus de soupçons?... c'est bien.

(*Colombine rentre chez Cassandre.*)

SCENE IV.

ARLEQUIN, *seul.*

OCCUPONS-NOUS de mon attelier, puisque c'est de lui que dépend le succès de mon amour. (*Il appelle à la porte de son attelier:*) Corrège, Raphaël, Le Guide, Vandick, Rembrant. Petits, petits, arrivez, arrivez!.. (*Il écrit à son bureau.*) Ah! M. Gilles, nous verrons.

AIR : *Ton humeur est, Catherine.*

On s'attrape avec adresse;
C'est là le commun talent.
Pour m'attraper ma maîtresse,
Gille attrape de l'argent.
Mais attendu qu'il m'importe
De n'en être point dupé,
Je veux m'arranger de sorte
Qu'il soit le seul attrapé.

SCENE V.

ARLEQUIN, DEUX ELÈVES, *sortant de l'attelier.*

ARLEQUIN.

EH bien, messieurs! qu'y a-t-il de nouveau? Est-on venu me demander pendant mon absence?

UN ELÈVE.

Oui, monsieur! d'abord ce Crésus qui demeure rue Vivienne, touchant la trésorerie.

ARLEQUIN.

Ah! je sais.

AIR : *Vaudeville d'Arlequin afficheur.*

C'est ce gros monsieur Champignon,
Qui veut, à force de peinture,
Faire oublier dans sa maison
Qu'il en enleva la dorure.

Allez-y.

Mais, tout bas entre nous soit dit,
Chez les riches de cette trempe,
Vous devez sentir qu'il suffit
D'employer la détrempe.

Après.

IIe. ELÈVE.

Les entrepreneurs d'une nouvelle maison de confiance demandent une enseigne pour leur établissement.

ARLEQUIN.

Encore de bonnes gens qui tendent la main aux malheureux.

AIR : *Aimé de la belle Ninon.*

Chacun dans l'établissement
Trouve secours et confiance,
Moyennant bon nantissement,
Et cent pour cent payés d'avance.
Grace à ces projets bien conçus,
Du peuple la classe indigente,
Pour s'acquitter de vingt écus
Ne s'endette que de quarante.

Cela n'est pas pressé.... Est-ce tout ?

Ier. ELÈVE.

Oui, monsieur.

ARLEQUIN.

En ce cas, retournez à vos travaux, et sur-tout ne négligez pas les décorations de la pièce nouvelle. Bien du noir dans les tombeaux, du rouge dans les enfers.

Ier. ELÈVE.

Nous en avons mis par-tout.

ARLEQUIN.

C'est bien. Mais dites-moi....

AIR : *Vaudeville de la Soirée orageuse.*

Avez-vous rendu les effets
Des prisons, des cavernes sombres ?
Et les acteurs, dans vos reflets,
Pourront-ils passer pour des ombres ?
Songez bien qu'en nos goûts nouveaux,
Ivres de l'anglaise manie,
Ce n'est plus que dans les tombeaux
Que nous croyons voir le génie.

Hâtez-vous !... (*à un Elève :*) Raphaël, portez cette lettre à son adresse ; vous direz que l'on peut venir chercher, ce matin, les décorations de la pièce nouvelle.... (*A l'autre Elève :*) Vous, l'Albane, ne léchez pas trop mon grand monstre..... Allez... (*Les Elèves rentrent dans l'attelier.*)

SCENE VI.

ARLEQUIN, *seul, revenant à son bureau.*

LISONS à présent les lettres que l'on m'écrit..... Ah ! l'épreuve de ma circulaire aux entrepreneurs des départemens qui veulent se mettre à la mode... Voyons.

AIR : *Des pendus.*

Artiste connu dans Paris,
Arlequin, peintre, donne avis
Qu'il fait des envois en province,
Et sait, du sujet le plus mince,
Tirer le parti le meilleur
Pour l'entrepreneur et l'auteur.

Déjà ses décorations
Ont fait des réputations.
Plus d'un ouvrage dramatique,
Sans paroles et sans musique,
N'a dû sa brillante faveur
Qu'au talent du décorateur.

Ce moyen aura du succès. Il y a tant d'ouvrages qui en ont besoin.... Quelle est cette lettre ?.... (*Il lit.*) Mon cher monsieur, les brouillards ayant mangé la superbe allée de maronniers en fleurs, que j'avais fait peindre sur le mur de mon jardin, je voudrais la rétablir..... (*Il rejette la lettre.*) Voilà une allée bien avantageuse pour moi; il faut que je la replante tous les ans.... Quelle manie !.... ils finiront par faire peindre leurs arbres en acajou !...

AIR : *Jeune fille et jeune garçon.*

Ainsi dans leur nombreux écarts,
Outrant les règles du génie,
Et l'ignorance et la folie
Ont dégradé le goût des arts;

Mais de leur imposture
Bientôt on rougira,
Le bon goût renaîtra,
Pour guide on reprendra
La nature.

Mais que me veulent ces messieurs? ..... Ce sont de nouvelles pratiques.

SCENE VII.

ARLEQUIN, LÉTALANT, BONMÈTRE.
Ces deux derniers entrent par le fond.

ARLEQUIN.

QUE desirez-vous, messieurs?

LÉTALANT.

Monsieur....

AIR : *Fanfare de Saint-Cloud.*

Il me faut une boutique
D'un genre très-élégant,
Dont la forme soit gothique
Et du goût le plus récent.
Des colonnes, des arcades,
Des ogives, des plateaux,
Des frontons, des balustrades,
Des losanges en fuseaux.

ARLEQUIN.

Des losanges! je sais les faire... (*Il passe la main sur son habit.*) C'est moi qui en ai donné la mode: vous serez content.

LÉTALANT.

Vous mettrez sur un large marbre noir: Létalant et compagnie.

ARLEQUIN.

Vous avez des associés ?

LÉTALANT.

Inscription d'usage.

ARLEQUIN.

Ah ! je vois ce qu'il vous faut.

AIR : *Fanfare de Saint-Cloud.*

Oui, je veux, sur votre porte,
Que le nom de Létalant
Se trouve étalé, de sorte
Qu'il indique le talent.
Chacun s'écriera, je gage,
Devant vous, en s'étalant :
Ah ! qu'il est beau l'étalage
De ce monsieur Létalant.

LETALANT.

Cela vous sera d'autant plus facile, que mon local a en façade ce que les autres ont en profondeur.

AIR : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Chez la plupart de mes confrères,
On voit des magasins profonds.
Pour le succès de mes affaires,
Moi, je ferai le mien sans fonds.

ARLEQUIN.

Sans fonds !.... ah ! vous avez raison.

Même Air.

D'après votre nouvel usage,
Ces frais-là seraient superflus ;
Car, à travers tant d'étalage,
Les fonds sont bien des fonds perdus.

(*à Bonmètre.*) Que voulez-vous, monsieur ?

BONMÈTRE.

Une enseigne bien simple, avec mon nom.

LETALANT.

Folie ! c'est par l'étalage seul que l'on fait valoir son magasin.

BONMÈTRE.

Monsieur, chacun a son usage.

ARLEQUIN.

Tous deux cependant vous visez au même but.

BONMÈTRE.

Je le crois. Voici la manière dont j'espère y parvenir.

AIR : *On compterait les diamans.*

Dans un modeste logement
Avoir de bonne marchandise ;
Gagner peu, mais vendre souvent,
C'est mon secret, c'est ma devise.
Au clinquant, au prétendu beau,
C'est l'utile que je préfère.
Ce moyen-là n'est pas nouveau,
Il fit le succès de mon père.

LETALANT.

Voici ma méthode.

AIR : *Vaudeville d'Abuzar.*

Un magasin bien décoré,
Cinq ou six étoffes nouvelles,
Des glaces, le comptoir doré,
Le suffrage de quelques belles,
Voilà ce que me coûtera
Ma réputation à faire ;
Et plus d'un étourdi paiera
Les frais que j'aurai fait pour plaire.

ARLEQUIN.

Je donne dans tous les genres, et vous serez satisfait.... (*à Létalant.*) Mais je dois vous prévenir que je suis dans l'usage de demander des avances.

LETALANT.

Combien vous faut-il ?

ARLEQUIN.

Mais au moins 1500 liv.

LETALANT.

Vous les aurez..... (*en s'en allant.*) Mais les ouvriers tout de suite.... mes ogives.... mes balustrades.... mes losanges.... je vous en prie.

ARLEQUIN.

Soyez tranquille.

BONMÈTRE, *offrant de l'argent à Arlequin.*

Combien vous devrai-je?

ARLEQUIN.

Ce que je viens de dire ne s'adresse pas à vous.

BONMÈTRE.

Je ne suis pas brillant; mais je fais honneur à mes affaires.

ARLEQUIN.

Aussi vous n'avez à craindre ni revers, ni humiliation, et tout le monde n'est pas dans ce cas.

AIR : *De la Croisée.*

Dans chaque siècle, en tout état,
L'or sait, en homme d'importance,
Convertir un frippon, un fat :
Mais on peut voir tourner la chance;
Car de plus d'un coupable gain,
Si l'on tarit un jour la source,
Que de gens deviendront soudain
Aussi plats que leur bourse.

BONMÈTRE.

Vous voudrez donc bien vous [illegible] de moi.

ARLEQ[illegible]

Je passe avec vous [illegible] vous le prouver.... Quant a[illegible]

(*Il passe la main sur son bras.*) J'ai besoin d'un beau drap mêlé pour habit, je le prendrai chez vous....

(Ils entrent dans l'attelier)

SCENE VIII.

CASSANDRE, GILLES. *Ils entrent par le fond.*

GILLES.

Vous voyez bien, M. Cassandre, que ce théâtre de 400 pieds.....

CASSANDRE.

Je ne puis cependant pas me permettre de le diminuer.

GILLES.

Jamais ma toile de fond ne sera assez grande.

CASSANDRE.

Nous nous en passerons; le ciel en servira.

GILLES.

J'aurai donc des acteurs de plein-vent?

CASSANDRE.

Qu'importe; on ne sera pas étonné de les voir à côté de la nature.

GILLES.

Mes colonnes, mes arbres, tout sera trop court.

CASSANDRE, *réfléchissant.*

Mais il me semble.... qu'on pourrait.... oui.... excellente idée....

GILLES.

Quoi donc?

CASSANDRE.

Diviser le théâtre en quatre étages.

GILLES.

Serait-il possible ?

CASSANDRE.

Pour jouer tous les genres à la fois.

GILLES.

Comment faire quatre recettes en même-tems ?

CASSANDRE.

AIR : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

L'opéra fait trop de dépense ;
Il faudra le mettre au grenier.
Comme objet de haute importance,
Drame et pantomime au premier.
Au second, c'est la comédie,
Dont on fait encor quelque cas.
A l'entresol, la tragédie,
Et les marionnettes en-bas.

Mais il faut te hâter ; car je veux ouvrir incessamment.

GILLES.

Je ne peux pas aller plus vite. Mon décorateur ne termine rien.

AIR : *Courons d'la brune à la blonde.*

Au mépris de sa promesse,
Il me retarde toujours.
C'est en vain que je le presse ;
Il demande encor dix jours.
Vous sentez bien qu'il m'importe
De terminer ces lenteurs ;
Mais, morbleu, [illegible] faire en sorte
D'envoy[illegible]
M[illegible]

Mes sauteurs,
Mes ouvreurs,
Mes moucheurs,
Mes souffleurs,
Et mes chœurs
Faire esclandre à sa porte.

CASSANDRE.

J'irai aussi, maintenant que cette pièce est pour mon théâtre.

GILLES.

Je comptais sur elle pour remonter mes finances. Si je vous la donne, que faire en attendant? J'ai besoin d'argent.

CASSANDRE.

Consulte Arlequin, il te donnera de bons avis. Je veux aussi lui parler pour mon jardin public.

GILLES.

N'allez pas vous laisser gagner. Vous savez bien que ma pièce ne vous appartient point, sans mon mariage avec mademoiselle Colombine.

CASSANDRE.

Sois tranquille.

GILLES.

C'est que, voyez-vous, je crains toujours. Quand une fois je serai son mari....

CASSANDRE.

Tu le seras, Gilles.

GILLES.

Oh! je m'y attends bien, M. Cassandre.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS. ARLEQUIN, *sortant de son atelier.*

GILLES.

ARRIVE donc, M. Arlequin, nous t'attendons.

CASSANDRE.

Pour vous demander des conseils.

ARLEQUIN.

Avec plaisir, M. Cassandre. De quoi est-il question?

GILLES.

Tu es plus instruit que moi des choses nécessaires à un théâtre; donne-moi tes avis?

ARLEQUIN, *à part.*

Tu t'adresses bien; je vais t'en donner de bons.

GILLES.

J'annonce depuis long-tems une pièce de circonstance, que l'auteur ne finit pas; dis-moi comment je puis calmer l'impatience de mon public?

ARLEQUIN.

Prends un prétexte honnête.

CASSANDRE.

Il n'y en a plus.

ARLEQUIN.

Annonce *relâche pour une répétition générale.*

GILLES.

Ces jours-là on ne fait pas de recette, et j'ai besoin d'argent.

ARLEQUIN.

Ta dernière pièce ?

GILLES.

Elle est usée, et ne produit plus d'effet.

ARLEQUIN.

Mets-y du canon.

GILLES.

Bon ! du canon ! Tu veux donc faire écrouler ma salle ?

ARLEQUIN.

Combien de pièces ne font du bruit que par ce moyen.... N'as-tu pas un auteur qui te fait des pièces à l'année ?

CASSANDRE.

Oui, un de ses cousins.

ARLEQUIN.

Dis-lui de t'en rajeunir une ancienne.

GILLES.

Tu plaisantes !

ARLEQUIN.

Je ne plaisante jamais.

AIR : *Ainsi jadis un grand prophète.*

A son auteur, quand une pièce
Ne rapporte plus de profit,
Il la retourne et la rapièce
Comme il fait de son vieil habit.
Loin de blâmer cette prudence,
Il faut plutôt l'encourager ;
L'esprit devient si rare en France,
Qu'il faut en être ménager.

On a donné *Nicodème dans la lune* ; que ne donnes-tu *la lune dans Nicodème* ?

GILLES.

Bah ! cela n'est pas possible !

ARLEQUIN.

Tant mieux : ça produira plus d'effet. Tu me fourniras le Nicodème, et mes élèves se chargeront de la lune.

GILLES.

Mais, encore une fois, c'est impossible.

ARLEQUIN.

On a vu des choses aussi difficiles. Ne m'a-t-on pas fait avaler la baleine ?

GILLES.

C'est vrai ; mais il me faudra toujours des décorations.

ARLEQUIN.

J'en ai de hasard dans mon magasin sur lesquelles ton cousin pourra te faire une pièce.

GILLES.

Ah ! je suis presque brouillé avec lui !

ARLEQUIN.

A quel sujet ?

GILLES.

Il veut faire jouer une pièce, où il me demande du monde en diable.

ARLEQUIN.

Eh bien ! imite tes confrères.

GILLES.

Que font-ils, mes confrères ?

ARLEQUIN.

Veulent-ils représenter un peuple tout entier ?

AIR : *Des Olivettes.*

Ils font passer et repasser
Tous les acteurs et les actrices,

Et ceux que l'on a vu passer
Viennent encore repasser.

Est-ce une armée qui défile ? Ils prennent quelques soldats,

Qu'ils font passer et repasser
Dans les différentes coulisses,
Et ceux que l'on a vu passer
Viennent encore repasser.

GILLES.

Mais, dans un combat, il en meurt toujours quelques-uns ?

ARLEQUIN.

Même Air.

Les soldats qu'on fait trépasser,
Tombent toujours dans les coulisses.
Par-derrière on les fait passer
Pour les faire encor trépasser.

GILLES.

En employant ce moyen, il ne me restera plus d'acteurs pour les rôles.

ARLEQUIN.

Un rien t'embarrasse. On y supplée par des transparens placés sur des rochers, des arbres ou des colonnes.

GILLES.

Excellente idée !.... Venez-vous, M. Cassandre ?

CASSANDRE.

Où ?

GILLES.

Commander deux ou trois paires de transparens pour jouer ce soir le *Fils puni.*

ARLEQUIN.

Le Fils puni !.... Je ne connais pas cet ouvrage.

GILLES.

C'est *Phèdre et Hyppolite.*

ARLEQUIN.

Tu as donc changé ?....

GILLES.

Le titre seulement pour faire nouveauté : c'est ainsi que j'annonce *l'Assassinat amoureux*, au-lieu de *Zaïre :* et le *Souper de Paul*, pour le *Festin de Pierre.*

ARLEQUIN.

Tu as de bienheureuses idées !

GILLES.

J'en ai encore quelques-unes comme ça.... Eh bien ! venez-vous, M. Cassandre ?

CASSANDRE.

Non, j'ai affaire ici.

GILLES.

Adieu donc : j'irai tout seul commander mes transparens.

ARLEQUIN.

Adieu.

(*Gilles sort par le fond.*)

SCENE X.

CASSANDRE, ARLEQUIN.

CASSANDRE.

JE voudrais vous parler, M. Arlequin.

ARLEQUIN.

De mon mariage avec Colombine ?

CASSANDRE.

Non pas précisément.

ARLEQUIN.

Il me semble que vous penchez un peu du côté de Gilles, et votre association avec lui me fait craindre....

CASSANDRE.

Elle n'est pas encore tout-à-fait décidée.

ARLEQUIN.

Tenez, M. Cassandre, cette société ne vous convient pas du tout. Le genre de Gilles ne vaut rien, et la vogue de ses pièces ne durera pas long-tems. Dans ces sortes d'ouvrages, rien n'est à sa place.

AIR : *Oh ! oui, l'homme le plus parfait.*

Pour intérêt, j'y vois l'horreur;
Pour nouveauté, l'extravagance;
Pour sentiment, de la fureur,
Et pour gaîté, de l'indécence.
Quand verrons-nous les vrais talens,
Dissipant cette nuit profonde,
Renvoyer tous ces revenans
Sur la scène de l'autre monde ?

CASSANDRE.

CASSANDRE.

J'en serais bien fâché. Je compte beaucoup sur eux pour embellir mon jardin public.

ARLEQUIN.

Vous donnez donc décidément dans cette manie-là?

CASSANDRE.

Oui. C'est une spéculation d'été.

ARLEQUIN.

Et votre théâtre de la rue des Singes?

CASSANDRE.

Je ne joue plus la tragédie bourgeoise : ça ne prend que l'hyver.

ARLEQUIN.

Vous aviez cependant quelques succès.

CASSANDRE.

Oui ; mais nous faisions trop d'impression.

ARLEQUIN.

Comment, trop d'impression!

CASSANDRE.

L'Imprimeur emportait toutes nos recettes. A présent j'ai des vues plus étendues.... Un jardin immense!

ARLEQUIN.

Vous vous y perdrez, M. Cassandre.

CASSANDRE.

C'est un coup de fortune. Trois entrepreneurs s'y sont déjà ruinés.

ARLEQUIN.

L'augure est favora

CASSANDRE.

De sorte que j'ai trouvé le local tout préparé.

ARLEQUIN.

Tant mieux, vous n'avez pas eu de dépenses à faire.

CASSANDRE.

Un peu.... un peu.... Pour me mettre à la mode, j'ai tout jetté par terre.

ARLEQUIN.

Vous vous ruinerez pour déblayer tout ça.

CASSANDRE.

Au contraire; ça m'a fait naître l'idée merveilleuse de débuter par le Cahos.

ARLEQUIN.

Sangodémi ! par où finirez-vous donc ?

CASSANDRE, *riant.*

Ah ! ah ! par les Métamorphoses.

ARLEQUIN.

Par les Métamorphoses !

CASSANDRE.

Celles d'Ovide, que je mettrai tout en feu d'artifice.

ARLEQUIN.

Ah ! comme Phaéton, que l'on a foudroyé aux flambeaux.... Vous réussirez : car c'est le genre actuel..... Mais, M. Cassandre, vous vous y prenez un peu tard. La saison s'avance, les soirées deviennent fraîches.

CASSANDRE.

Oh ! je sais comment on réchauffe l'atmosphère par des brasiers circulaires.

ARLEQUIN.

Avec cette précaution, nos dames pourront encore passer l'automne sans s'habiller.

CASSANDRE.

Ce sera fort commode pour elles; mais cela me coûtera très-cher. Ne pourrais-je pas leur faire dire:

AIR: *Femmes, voulez-vous éprouver.*

Ces costumes trop indiscrets
Ne sauraient vous fournir des armes;
Loin d'ajouter à vos attraits,
Ils ôtent du prix à vos charmes.
De la pudeur suivez le vœu
Dans une modeste parure:
Croyez qu'en la voilant un peu,
On ne nuit pas à la nature.

ARLEQUIN.

Qui voulez-vous qui leur dise cela?

AIR: *Vaudeville d'Honorine.*

Et comment détruire un ouvrage
Dont, en secret, nous sommes les auteurs?
La beauté n'a pris cet usage
Qu'en écoutant de perfides flatteurs;
Car, ce goût qu'à bon droit on blâme,
Tout en l'adoptant aujourd'hui,
On le condamne dans sa femme,
On l'inspire à celle d'autrui.

CASSANDRE.

D'après les détails que je viens de vous donner, vous voyez que j'aurai besoin de vous.

ARLEQUIN.

Je suis votre homme. J'ai dans mon magasin quelques décorations qui pourront vous convenir; elles me sont restées, parce que les entrepreneurs ont manqué de fonds avant l'ouverture.

CASSANDRE.

Sont-elles dans le goût antique !

ARLEQUIN.

Je vous le demande.

CASSANDRE.

C'est que c'est le goût moderne.

ARLEQUIN.

Je le crois bien : tous les entrepreneurs sont grecs.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, UN ÉLÈVE, *qui entre par le fond.*

L'ÉLEVE.

M. Arlequin, on vient chercher les décorations de la pièce nouvelle.

ARLEQUIN.

Ah ! diable ! ceci est intéressant. Je vais les livrer..., Passez, M. Cassandre.

(*L'Elève et Cassandre rentrent dans l'attelier. Arlequin reste le dernier.*)

SCENE XII.

ARLEQUIN, COLOMBINE, *qui sort de chez Cassandre au moment où Arlequin va entrer dans son attelier.*

COLOMBINE.

ARLEQUIN!.... Arlequin!....

ARLEQUIN, *entrant dans l'attelier.*

Je reviens tout de suite.

COLOMBINE.

Dépêches-toi.... Malgré sa sécurité sur notre mariage, je ne suis pas tranquille, et je veux lui faire part de mes craintes.

SCENE XIII.

COLOMBINE, UN DOMESTIQUE, *qui entre par le fond.*

LE DOMESTIQUE.

MONSIEUR Arlequin!

COLOMBINE.

Que lui voulez-vous?

LE DOMESTIQUE.

Lui remettre cette lettre.

COLOMBINE.

De quelle part ?

LE DOMESTIQUE.

De la part de madame Dujour, qui le prie de passer chez elle aussi-tôt qu'il le pourra.

COLOMBINE, *prenant la lettre.*

C'est bon.

(*Le Domestique sort.*)

SCENE XIV.

COLOMBINE, *seule.*

UN rendez-vous pour Arlequin !.... Serait-il possible qu'il me trompât ?

SCENE XV.

COLOMBINE, ARLEQUIN, *qui entre par l'attelier.*

ARLEQUIN, *avec un sac d'argent sur le bras.*

TIÉNS, ma bonne amie, voici ton présent de noces.

COLOMBINE.

Mon présent de noces !

ARLEQUIN.

Oui, c'est Gilles qui en fait les frais.

COLOMBINE.

Gardez vos présens.

ARLEQUIN.

Oh ! ce n'est pas bien de recevoir ainsi mes petits cadeaux !.... Mais.... qu'entends-je ?

SCENE XVI ET DERNIÈRE.

CASSANDRE, COLOMBINE, ARLEQUIN, GILLES. *Cassandre et Gilles entrent par l'attelier.*

CASSANDRE, *courant après Gilles, qui est désespéré.*

QU'AS-TU donc ! que t'a-t-on fait ?

GILLES.

Je suis perdu !.... Vous savez bien ma belle pièce des *Spectres ?*

TOUS ENSEMBLE.

Eh bien !

GILLES.

Eh bien !

AIR : *J'avais perdu l'âne.*

Un de mes confrères,
Très-prompt en affaires,
M'a volé ce sujet nouveau.
Ce soir il le donne plus beau.
Ah ! le vilain frère,
Que mon cher confrère !

A cette nouvelle, mes créanciers ont fait fermer mon spectacle.

ARLEQUIN.

(*à part.*). Ah ! nous y voilà ! .... (*haut.*) Comment a-t-on pu te voler ta pièce ?

GILLES.

Je l'avais confiée à cinq ou sept de mes amis.

ARLEQUIN.

L'un desquels est venu me commander les décorations que je viens de livrer tout-à-l'heure.

GILLES.

Comment ! ce serait toi ? ....

ARLEQUIN.

Pourquoi pas, quand tu les fais faire par un autre.

GILLES.

Ciel ! me voilà ruiné.

ARLEQUIN.

Bah ! ce n'est rien que ça.

GILLES.

Il est vrai que M. Cassandre, mon associé, va me tirer d'affaire.

CASSANDRE.

Ton associé ! je ne le suis plus.

GILLES.

Si fait, vous l'êtes ; et c'est tellement reconnu, qu'on a mis votre jardin sous le scellé.

CASSANDRE.

Mon jardin est fermé ! voilà le fruit des faux bruits que tu as répandus.... M. Arlequin, ne pourriez-vous pas prouver que je ne suis pas son associé ?

ARLEQUIN.

Si Colombine veut, j'arrangerai toute cette affaire.

CASSANDRE.

Ma fille, tu ne peux pas refuser.

COLOMBINE.

Il faut auparavant qu'il me dise ce que signifie cette lettre, que l'on vient de me remettre à l'instant.

ARLEQUIN.

Une lettre! Donnes, donnes. (*Il lit l'adresse.*) Ah! c'est de madame Dujour....

GILLES.

Nous allons y voir de belles choses.

ARLEQUIN.

Te tairas-tu?.... (*Il lit.*).... *M. Arlequin, je vous prie de passer chez moi pour la petite fête dont je vous ai parlé, et la distribution que vous m'avez promise.*

COLOMBINE.

Quelle est donc cette distribution?

ARLEQUIN.

Tu veux donc tout savoir? Je vais te contenter : elle veut employer dans sa maison les vîtreaux de la dernière église que son mari a fait démolir. J'en ai déjà fait la distribution.

AIR : *Du petit Matelot.*

Oui, des vîtreaux de son église,
Je veux tirer un grand parti.
Chez monsieur je mettrai Moïse
Tel qu'il revint du Sinaï;
L'arche de Noé, dans sa chambre;
Les Vendeurs, chassés au perron;
Le Lazare, dans l'anti-chambre,
Et le Veau d'or, dans le sallon.

COLOMBINE.

Quoi! c'est cela?.... J'ai bien eu tort. Mais je te promets....

ARLEQUIN.

C'est oublié, puisque tu en conviens.... Ah ça! je

vois plus d'obstacle à notre mariage. M. Cassandre y consent?

CASSANDRE.

Je consens à tout, M. Arlequin.

GILLES.

Et moi donc ?.... Est-ce que je vais tout perdre à la fois ?

ARLEQUIN.

Renonce au mauvais goût, et je réponds de tes dettes.

GILLES.

Je tâcherai.

ARLEQUIN.

Vous, papa, cédez votre jardin à un cinquième entrepreneur.

CASSANDRE.

Je verrai.

ARLEQUIN.

Pour nous, Colombine, épousons-nous.

COLOMBINE.

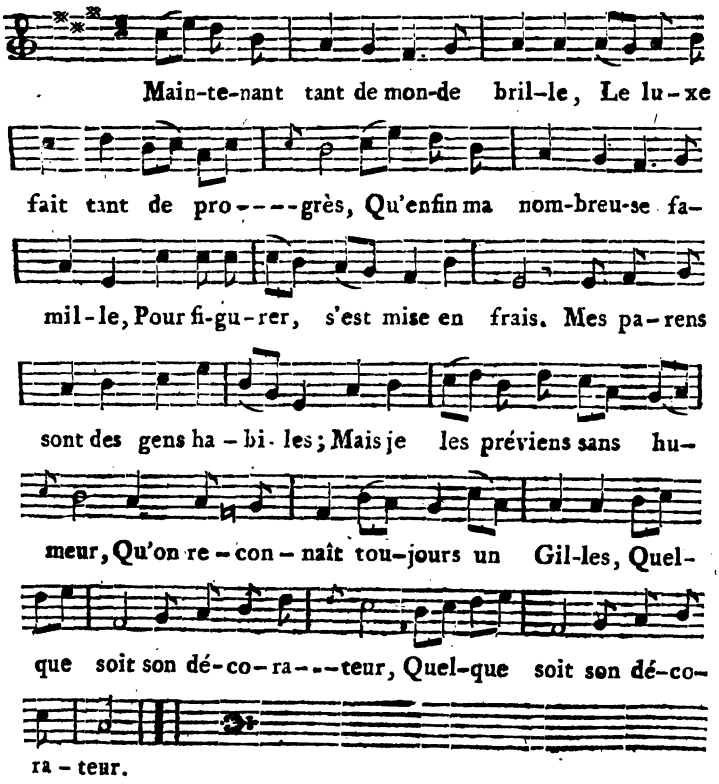
Volontiers.

ARLEQUIN, *l'embrassant.*

Je signe le contrat.

VAUDEVILLE.

GILLES.



CASSANDRE.

Sur le théâtre de Thalie
Un fat, privé de tout talent;
Dans son personnage s'oublie,
Et se croit un être important.

Ainsi, sur la scène du monde,
Tel pense être un brillant acteur,
Dont l'éclat souvent ne se fonde
Que sur l'art du décorateur.

COLOMBINE.

Cédant au goût de la parure,
On voit aujourd'hui la beauté
Couvrir les dons de la nature
Des hochets de la vanité.
Loin de suivre un pareil exemple,
La décence est tout pour mon cœur;
Ma maison en sera le temple,
Et l'Amour le décorateur.

ARLEQUIN.

Le décorateur est utile
Pour tous les états maintenant;
Dans tous les quartiers de la ville
Il sait attirer le chaland.
Puisque, de cet art nécessaire,
Chacun se déclare amateur,
Aujourd'hui, cherchant à vous plaire,
Je me suis fait décorateur.

FIN.

A PARIS, de l'Imprimerie rue des Droits-de-l'Homme, N°. 41

Leger, François Pierre Auguste

IL FAUT UN ÉTAT,

OU

LA REVUE DE L'AN SIX,

PROVERBE

EN UN ACTE, EN PROSE,

ET EN VAUDEVILLES.

Par les CC. LEGER, CHAZET et BUHAN.

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre du Vaudeville, le premier jour complementaire de l'an 6.

Prix 1 Franc 50 centim. avec la Musique.

A PARIS,

Chez le Libraire au Théâtre du Vaudeville.
A l'Imprimerie rue des Droits-de-l'Homme, N°. 44.

An VIIe.

PERSONNAGES.	ARTISTES. CC. et C^nes.
DUPONT, Marchand de drap.	*Léger.*
FELICITÉ, sa fille.	*Adèle Lefournier.*
DUVAL, Amant de Félicité.	*Carpentier.*

Jouant les rôles suivans :

UN IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

UN PARFUMEUR.

UN MAÎTRE DE DANSE.

UN PEINTRE.

UN DISEUR DE BONNE AVENTURE.

La Scène se passe chez le Citoyen Dupont.

IL FAUT UN ÉTAT,

OU

LA REVUE DE L'AN SIX,

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

DUVAL, FÉLICITÉ.

DUVAL.

MAIS es-tu bien sûre que ton père s'oppose à notre mariage ?

FELICITÉ.

Il me l'a répété encore ce matin.

DUVAL.

Par quel motif?

FELICITÉ.

Il dit qu'il a de bonnes raisons, et il n'en donne aucune.

DUVAL.

Ne pourrais-tu pas le faire changer d'avis ?

FELICITÉ.

Oui, s'il me consultait : mais tu le sais.

AIR : *Il faut des époux.*

Rarement on suit notre vœu :
Dans le monde tel est l'usage.
Une fille, sans son aveu,
Voit décider son mariage.
On ne fait rien pour son bonheur,
Tout pour sa fortune incertaine.
On donne sa main sans son cœur,
Au-lieu de l'unir, on l'enchaîne.

DUVAL.

C'est un très-brave homme, ton père ; mais il a quelquefois des idées bien bizarres.

FELICITÉ.

C'est le seul défaut que je lui connaisse.

DUVAL.

Mais crois-tu qu'il te destine un autre époux, qu'il ait fait un autre choix ?

FELICITÉ.

Je ne le crois pas ; mais, chut, le voici.

SCENE II.

DUPONT, FELICITÉ, DUVAL.

DUPONT.

ENCORE avec ma fille, après la défense que je vous en ai faite !

FELICITÉ.

Ne vous fâchez pas, mon père.

DUPONT.

Pardonnez-moi, Mademoiselle ; je dois me fâcher, et je me fâche.

DUVAL.

Mais pourquoi ?

DUPONT.

Pourquoi ? mon cher Duval ; parce que je trouve vos assiduités près de ma fille très-déplacées, quand je vous ai formellement déclaré que vous ne seriez point mon gendre.

DUVAL.

Mais, papa Dupont, vous qui vous êtes fait par-tout une réputation de bonté, comment pouvez-vous m'empêcher d'être heureux ?

DUPONT.

Vous en empêcher ! bien au contraire. Si vous étiez parfaitement heureux, vous auriez ma fille.

DUVAL.

Il ne me manque que cela pour l'être.

DUPONT.

Oh ! qu'il faut bien autre chose pour être heureux, mon cher ! il faut me ressembler.

DUVAL.

Comment ?

DUPONT.

AIR : *Cet arbre apporté de Provence.*

En tout point le sort me seconde,
Tout réussit selon mes vœux ;
Et de tous les heureux du monde,
Je suis l'heureux le plus heureux.
Oui, de ce bonheur qu'on envie,
Quoiqu'il passe pour idéal,
Si l'on veut faire une copie, } *bis.*
Je m'offre pour original. }

DUVAL, *à part.*

Original ! .... Il se connaît.

DUPONT.

J'ai une bonne santé, un bon commerce qui p père, une bonne fille qui me chérit, de bons amis m'estiment, de bons écus dans mon coffre, et de vin dans ma cave. J'espère qu'avec tout cela on est p faitement heureux.

DUVAL.

Je me porte bien; je prends le tems comme il vier et les gens comme ils sont. J'ai quinze cents livres rente qui suffisent à mes besoins; je suis accueilli da les sociétés les mieux choisies; je n'ai pas l'ombre chagrin ni d'inquiétude; ainsi, vous voyez qu'il ne m manque qu'une femme aimable pour être tout aus heureux que vous.

DUPONT.

Vous n'avez pas d'état?

DUVAL.

C'est un embarras de moins.

DUPONT.

L'oisiveté est mère de tous les vices.

DUVAL.

Oh! je suis très-occupé.

DUPONT.

A quoi?

DUVAL.

Je joue la comédie en société.

DUPONT.

Un amusement n'est pas un état.

DUVAL.

Il ne tient qu'à moi qu'il le devienne, et je vous en ferai juge.

DUPONT.

Tout cela est fort bien, mon cher Duval. Mais rien ne peut changer ma résolution; elle est prise, irrévocablement prise, et voici l'annonce que j'ai fait insérer dans les journaux, et qui doit paraître ce matin.

AIR : *En quatre mots.*

De Paris même un citoyen natif
Donne à chacun l'avis naïf,
Autant qu'affirmatif,
Qu'il veut voir dans sa famille
Comme l'époux de sa fille
Un garçon actif,
Qui soit de plus d'un état lucratif,
D'un génie inventif,
Et qui, plus doux que vif,
Ait eu, l'an six, sans être oisif,
Un bonheur positif.

DUVAL, *à part.*

Quelle bizarre idée! (*Haut.*) Ainsi, vous voulez donc pour un gendre un homme qui ait joui d'un bonheur parfait.

DUPONT.

Oui.

DUVAL.

Mais pourquoi avoir préféré l'an six?

DUPONT.

C'est qu'il est plus près de nous.

DUVAL, *à part.*

Il me vient une idée.... Le papa a la vue basse.... Oui.... c'est cela.... (*Haut.*) Eh bien! mon voisin, je me résigne.

DUPONT.

Je suis bien-aise que vous preniez gaîment votre parti.

DUVAL.

Je monte chez moi, et vous laisse libre; mais promettez-moi que, vos épreuves terminées, à bonheur égal, j'aurai la préférence.

DUPONT.

Nous verrons.

DUVAL.

Adieu, ma chère Félicité. (*bas.*) Veille soigneusement à ce qu'il n'entre ici personne autre que moi.

DUPONT.

Une conspiration!

DUVAL, *gaîment.*

Quand on perd ce qu'on aime, il est permis de lui faire ses adieux.

(*Il sort.*)

SCENE III.

DUPONT, FELICITÉ.

FELICITÉ, *à part.*

QUEL est donc son dessein?

DUPONT.

Ma foi, je n'aurais pas cru que Duval se fût retiré de si bonne grace.

FELICITÉ.

Je suis bien sûre qu'il n'est pas moins affligé que moi.

DUPONT.

Voyez donc ce petit amour-propre. Vous croyez donc qu'il vous aime beaucoup?

FELICITÉ.

Oh ! oui.

DUPONT.

Et sur quoi fondez-vous cela, s'il vous plaît?

FELICITÉ.

Sur ce qu'il m'a juré cent fois.

DUPONT.

Juré ! juré !... Ils sont tous de même.

FELICITÉ.

Je crois à ses sermens.

DUPONT.

Tu as donc bien bonne opinion de lui?

FELICITÉ.

Comment ne l'aurais-je pas?

AIR : *C'est du bien que l'on en dit.*

Joignant aux vertus du cœur
Un aimable caractère,
Par sa bonté, sa douceur,
En tout tems Duval sait plaire.
Chacun vante son esprit,
Son enjouement, sa décence,
bis. { Et du bien que l'on en dit
{ Est venu le bien que j'en pense.

DUPONT.

Tout cela est vrai, jusqu'à certain point; mais conviens qu'il y a un peu de prévention de ta part?

FELICITÉ.

Je n'oserais le nier; mais vous-même, mon père, vous l'estimiez.

DUPONT.

Sans doute; et s'il avait un état, je l'aurais préféré à tout autre.

FELICITÉ.

Vous voulez donc que j'épouse le premier qui se présentera?

DUPONT.

Tu me juges mal, mon enfant; mon but est seulement de faire connaître à Duval l'intention où je suis de ne pas donner ma fille à un homme désœuvré. Si se présente un parti qui me convienne, je l'accepterai pourvu qu'il te convienne aussi....

FELICITÉ.

Il ne s'en présentera point.

DUPONT.

Et Duval apprendra que, pour être vraiment heureux, il faut mettre à profit les talens qu'on a reçus de la nature.... J'entends quelqu'un.

FELICITÉ.

Permettez que je me retire.

DUPONT.

Soit. Et je ne t'appellerai que lorsque je croirai pouvoir te présenter un époux digne de toi.

FELICITÉ.

Vous n'en trouverez pas qui le mérite mieux que Duval.

DUPONT.

Eh bien! tant mieux pour lui.

SCENE IV.

DUPONT, DUVAL, *en Imprimeur-Libraire.*

DUVAL.

C'est au citoyen Dupont que j'ai l'avantage de parler?

DUPONT.

Oui, citoyen.

DUVAL.

D'après l'avis que j'ai lu dans les journaux, je viens vous offrir pour gendre le plus heureux des Libraires de Paris.

DUPONT.

Heureux et Libraire! vous m'étonnez.

DUVAL.

Pourquoi?

DUPONT.

AIR : *Vous m'ordonnez de la brûler.*

De tous les commerces nombreux
Qu'à Paris on voit faire,
A mon avis, le moins heureux,
Est celui de Libraire.
Vos livres doivent vous rester;
Car, vous avez beau dire,
Tel qui pourrait en acheter
Ne pourrait pas les lire.

DUVAL.

Oh! je sais m'y prendre. Je ne fais pas comme mes confrères. Chez eux,

AIR : *Pour un maudit péché.*

Livre en papier fin,

D'édition soignée,
Restent toute l'année
Au fond du magasin;
Leur laissant la coutume
D'exiger des prix fous,
Je vends chaque volume
Dix sous.

Et je vends beaucoup. Je garnis les quais. On passe, on regarde.... Combien?.... Dix sous. Cela n'est pas cher; on les donne, et mon commerce va bien.

DUPONT.

Vraiment.

DUVAL.

Oui, malgré les contrefacteurs.

DUPONT.

Il y en a donc toujours?

DUVAL.

Plus que jamais.

AIR : *De la Croisée.*

A présent les contrefacteurs
A Paris redoublent d'audace.

DUPONT.

A Londres, tous les Imprimeurs
Sont exempts de cette disgrace.

DUVAL.

Et comment?

DUPONT.

Ces tristes romanciers anglais
Ne disant rien en dix volumes,
Leurs romans sont tout contrefaits
En sortant de leurs plumes.

DUVAL.

N'en dites pas de mal; c'est par eux que je puis pré-

ndre à votre choix, puisqu'ils ont contribué depuis n an au bonheur que vous exigez, et que j'apporte en ot à votre fille.

DUPONT.

Tenez, mon cher, ce bonheur-là ne peut durer : insi, croyez-moi....

AIR : *De Joconde.*

Laissez là ces romans anglais ;
Les gens de goût méprisent
Autant les sots qui les ont faits,
Que les sots qui les prisent.

DUVAL.

Quoique vous blâmiez mes travaux,
Quoique le goût les fronde,
Je suis sûr, en plaisant aux sots,
De plaire à bien du monde.

DUPONT.

Puisque ces romans sont si mauvais, comment pouvez-vous en vendre ?

DUVAL.

Je me sauve sur la quantité.

DUPONT.

Il en paraît donc beaucoup ?

DUVAL.

Comme des journaux, un nouveau tous les matins.

DUPONT.

Il est vrai que cela n'est pas difficile à faire.

DUVAL.

Vous croyez ?

DUPONT.

J'en ai la recette.

AIR : *Mon père était pot.*

Prenez d'abord d'assassinats

Un très-forte dose,
Puis des volcans, puis des combats
Où le héros s'expose.
Tison,
Pamoison,
Poison,
Trahison,
Et rapt de la princesse,
En un tour de main,
Vingt auteurs demain.
Mettront l'ouvrage en pièce.

DUVAL.

Ne me trahissez pas, je vois que vous êtes dans le secret.

DUPONT.

Si c'est là la basse de votre bonheur, je ne la crois pas bien solide.

DUVAL.

Oh ! j'embrasse plus d'un genre.

DUPONT.

Vendez-vous aussi beaucoup d'anciens auteurs ?

DUVAL.

Lafontaine assez souvent.

DUPONT.

Lafontaine !

DUVAL.

Mais c'est un grand écrivain, un philosophe profond.

DUPONT.

A la bonne heure.

DUVAL.

AIR : *De la Soirée orageuse.*

De la morale et du bon sens,
Chaque jour doublant les conquêtes,
Ce fabuliste a, de son tems,
Sçu prêter un langage aux bêtes.

DUPONT.

Son secret est beau ; mais, ma foi,
De son avis le mien diffère ;
Car il les fit parler, et moi
Je voudrais bien les faire taire.

DUVAL.

Ce n'est pas facile.

DUPONT.

Je le sais bien. Et nos grands auteurs dramatiques, en tenez-vous encore ?

DUVAL.

Pourquoi pas.

AIR : *Vaudev. de l'Isle des Femmes.*

En beaux formats petits et grands,
J'avais et Racine et Molière,
Croyant qu'auteurs de tous les tems,
Dans tous les tems ils devaient plaire.
Mais pour ne plus les admirer,
Le mauvais goût veut les proscrire.

DUPONT.

Et par quel motif ?

DUVAL.

Il est bien simple.

Molière ne fait pas pleurer,
Et Racine ne fait pas rire.

Quand j'ai vu cela, je les ai échangés contre d'autres livres.

DUPONT.

Et que vendez-vous à la place ?

DUVAL.

[illegible] D'abord je vends :

AIR : *Vaud. du petit Matelot.*

L'art de bien présenter les causes
A nos apprentifs Cicérons :
D'Ovide, les Métamorphoses,
Aux modernes Caméléons. (*bis.*)
Jérémie, aux auteurs comiques,
L'Ane d'or à nos lourds Midas,
L'Esprit des Lois aux Politiques,
L'Esprit à ceux qui n'en ont pas. (*bis.*)

Et vous devez bien penser que j'ai beaucoup de pratiques.

DUPONT.

Oui, je conçois que vous faites d'heureuses affaires.

DUVAL.

Alors, m'acceptez-vous pour gendre?

DUPONT.

Un moment; je ne dis pas non : mais comme vous êtes le premier qui se présente, je veux pouvoir faire la comparaison.

DUVAL.

C'est trop juste.

DUPONT.

En attendant, passez dans ma bibliothèque.

DUVAL, *à part.*

Ah! diable, je suis pris. (*haut*) Je reviendrai.

DUPONT.

Non, je veux me décider ce matin même, et je vous prie d'avoir la complaisance d'attendre un moment. Venez, je vais vous conduire.

DUVAL, *à part.*

Heureusement, il y a une porte de sortie, et je connais les êtres.

SCÈNE

SCENE V.

DUPONT, *seul.*

LE corridor à gauche. Montez l'escalier à droite. La porte en face.... Examinez mes éditions.... Les plus rares sont sur le premier rayon. Pardon, si je vous laisse seul; mais j'attends du monde.

SCENE VI.

DUPONT, DUVAL, *en Marchand Parfumeur, des sacs à la mode à son bras, un carton sous l'autre, et des éventails à la main.*

DUVAL.

UN de nos voisins vient de me dire que vous aviez des emplettes à faire.

DUPONT.

Celui-là n'a pas vu le journal.

DUVAL.

Et en ma qualité de Parfumeur, je viens vous offrir pommades, essences, vinaigres de toute espèce, gants de Grenobles, jarretières élastiques....

DUPONT.

Je n'en fais pas usage.

DUVAL.

Et comme frère d'une marchande de modes, des éven-

tails en quadrille, des rubans jaunes, des chapeaux à la Turque, des bonnets à la Titus, des ceintures à Comète, et des ridicules dans le dernier goût.

DUPONT.

Je n'ai besoin de rien pour l'instant ; mais repasse dans quelques jours, je compte marier bientôt ma fille

DUVAL.

C'est tout simple. Un jour de noces, on est toujours bien-aise d'avoir quelque chose de neuf. Vous me procurerez la pratique de votre gendre.

DUPONT.

Volontiers, quand je le connaîtrai.

DUVAL.

Comment !

DUPONT.

Vous n'avez donc pas lu les journaux ?

DUVAL.

Ah ! j'y suis. C'est vous qui demandez un gendre si heureux ?

DUPONT.

Moi-même.

DUVAL.

Eh bien ! pendant que je suis tout porté, je puis faire votre affaire.

DUPONT.

Vous !

DUVAL.

Certainement. Depuis un an que je suis associé avec ma sœur, nous faisons des affaires d'or.

AIR : *Des Visitandines.*

Chez moi chacun fit ses emplettes,
Et, dans ma boutique, on vendit

Aux parvenus des savonnettes,
De l'encens aux gens en crédit.... (*bis.*)
Beaucoup de fard pour le mensonge,
Pour le présent un peu de noir,
Pour l'avenir plus d'un miroir;
Pour le passé plus d'une éponge.

Avec un pareil débit, vous pouvez juger de mon bonheur.

DUPONT.

Fort bien. Mais les modes sont si bizarres, elles changent si souvent, qu'il vous doit rester beaucoup de marchandises en magasin.

DUVAL.

On trouve toujours à s'en défaire; il n'y en a qu'une seule dont nous n'avons pas vendu un mètre.

DUPONT.

Laquelle?

DUVAL.

AIR : *Ce fut par la faute du sort.*

Avec art, ma sœur à Paris,
Transportant et Rome et la Grèce,
Vendit à nos chastes Laïs
Schalls et bonnets à la Lucrèce.

Mais

Comme nos écrits et nos mœurs
N'avaient plus la pudeur pour base,
A nos femmes, à nos auteurs,
Ma sœur n'a point vendu de gaze.

DUPONT.

Je vous crois.

DUVAL.

Mais je m'en suis bien dédommagé. Comme la mode des poches était passée pour nos dames, j'ai prévu adroitement qu'il faudrait les remplacer par quelque chose. On a des mouchoirs et des clefs à porter, des billets

doux à cacher : alors j'ai imaginé ces meubles charmans.

DUPONT.

L'invention n'est pas moderne; car j'ai vu ma grand'mère en porter.

DUVAL.

Un nom nouveau les rajeunit.

DUPONT.

Et cela s'appelle à présent?

DUVAL.

Un Ridicule.

DUPONT.

Bien trouvé.

DUVAL.

Rien de plus commode; et si vous voulez faire un joli cadeau à quelque belle....

DUPONT.

Je vous remercie.

DUVAL.

Vous ne pouvez rien offrir de plus agréable, et l'on ne peut s'en offenser.

DUPONT.

Je conçois cela.

AIR : *Un berger sur gazon naissant.*

Autrefois les discrets amans,
Parlant tout bas de leur tendresse,
De leur belle, dans leurs presens,
Ménageaient la délicatesse;
Mais des modes prenant l'appui,
En public l'amant, sans scrupule,
Peut à sa maîtresse aujourd'hui
Donner un ridicule.

DUVAL.

Tout le monde veut en avoir; tout le monde en a,

et même beaucoup d'honnêtes personnes en changent tous les jours.

DUPONT.

Tous les jours !

DUVAL.

Même Air.

Quoiqu'aux belles communément
Un seul de ces meubles suffise,
J'en ai vendu certainement
Plus de trente à la prude Orphise.
Aussi, grace à la quantité,
Orphise abjurant les scrupules,
A ses voisines, par bonté,
Prête ses ridicules.

DUPONT.

Je vois que vous n'avez pas à vous plaindre de la fortune.

DUVAL.

Ma foi, non ; et si votre fille veut partager la mienne....

DUPONT.

Cela mérite qu'on y pense.... Tenez, entrez dans mon cabinet, vous y trouverez un rival qui attend son sort.... Vous me convenez assez bien l'un et l'autre, pourvu que vous conveniez à ma fille ; car c'est elle qui prononcera.

DUVAL.

Pour peu qu'elle aime les ridicules, je suis bien sûr de la préférence.

SCENE VII.

DUPONT, *seul.*

Du moins j'aurai de quoi choisir, et je ne suis plus fâché maintenant de mon épreuve. Mon petit ami Duval s'est imaginé que je n'aurais personne à lui opposer ; j'ai maintenant de quoi lui prouver qu'il est une sorte de bonheur tout aussi réel, et plus solide que le sien.

SCENE VIII.

DUPONT, DUVAL, *entrepreneur de fêtes champêtres, un emplâtre sur l'œil.*

DUPONT.

Qu'y a-t-il pour votre service ?

DUVAL.

Vous avez une fille à marier ; elle est jeune ; elle doit aimer la danse, et je vous propose pour son époux l'entrepreneur-général de toutes les contredanses de Paris.

DUPONT.

Et c'est un bon état ?

DUVAL.

Certainement.

AIR : *Fanfare de Saint-Cloud.*

Mon art vaut un patrimoine ;

On danse au faubourg Denis,
On danse au faubourg Antoine,
On danse à Ouen près Paris.
Comme on fait, pour mettre en danse,
Des contredanses de tout,
J'ai fait une contredanse
Sur la Fanfare de Cloud.

DUPONT.

Vous êtes donc à la tête d'un bal public?

DUVAL.

En bel air, belle vue, et vraiment champêtre.

DUPONT.

Avec feu d'artifice?

DUVAL, *montrant son œil.*

Vous en voyez la preuve. C'est une petite bévue de l'artificier, mais c'est peu de chose.

DUPONT.

Il est adroit, à ce qu'il me paraît.

DUVAL.

AIR : *Si Pauline est dans l'indigence.*

Il ne faut pas de mal-adresse
Accuser mon artificier.
Bien des gens empruntent sans cesse
Tous les secrets de son métier.
Et comme lui, par habitude,
Les charlatans industrieux,
Pour séduire la multitude,
Lui jettent de la poudre aux yeux.

DUPONT.

Mais dites-moi donc un peu : pour vous présenter ici, il faut que vous ayez eu un succès....

DUVAL.

Prodigieux.

DUPONT.

C'est singulier : car, en général, ces sortes d'établissemens n'ont pas fait fortune.

DUVAL.

C'est leur faute.

AIR : *Il pleut, Bergère.*

A Paphos on s'ennuie,
L'on déserte Mousseaux,
Le jardin d'Idalie
Remplume ses oiseaux.
Dans la foule abusée
J'ai vu les curieux
Bâiller dans l'Elysée,
Comme des bienheureux.

DUPONT.

Vous traitez bien vos confrères.

DUVAL.

Nous n'y sommes pas.

AIR : *Vaud. de Claudine.*

Vous devez aussi connaître
Plus d'un autre bal cité,
Qui se tient, quoique champêtre,
Au milieu de la Cité ;
Mainte entreprise nouvelle
N'a pas l'ombre de raison.

En un mot,

Je ne vois que Bagatelle
Qui soit digne de son nom.

DUPONT.

Comment ! vous ne faites pas d'exceptions !

DUVAL.

Aucunes.

DUPONT.

AIR : *Des deux Veuves.*

Tivoli doit être pourtant

A l'abri de votre censure;
Puisque, dans ce séjour charmant,
L'art est rival de la nature.

DUVAL.

Quoique ce lieu soit très-joli;
Aux regrets il laisse une place;
On nous a rendu Tivoli,
On n'a pas pu nous rendre Horace.

DUPONT.

Mais vous me semblez bien difficile pour les autres.

DUVAL.

La preuve que j'ai raison, c'est qu'ils se ruinent tous.

DUPONT.

Et vous?

DUVAL.

Moi, j'ai plus de monde que je n'en veux.

DUPONT.

Comment diable! et comment faites-vous?

DUVAL.

C'est que je n'exige à la porte qu'une mise décente.

DUPONT.

Mais cela ne vous rembourse pas vos frais.

DUVAL.

Non; mais quand on est entré,

AIR : *De l'Officier de fortune.*

Je fais payer la contredanse,
Je fais payer le restaurant,
Je fais payer la jouissance
De chaque plaisir que l'on prend.
Sans les faire payer d'avance,
En détail j'en reçois le prix,
Et m'enrichis de la dépense
De ceux que j'amuse *gratis*.

DUPONT.

Si personne ne dansait, si personne n'avait faim, personne n'avait soif.

DUVAL.

J'ai, en cas de besoin, deux cordes à mon arc.

DUPONT.

Quel est la seconde ?

DUVAL.

Un joli petit intérêt dans un joli petit spectacle qui joliment, sur-tout quand je prends la peine de lui fa de jolies petites pièces.

DUPONT.

Comment ! vous êtes auteur ?

DUVAL.

Sans doute. Vous connaissez bien le diable ?

DUPONT.

Si je le connais !

AIR : *J'ai perdu mon âne.*

C'est avec le diable (*bis.*)
Que nous voyons à présent
Tant de rimeurs faire tant
De vers à la diable. (*bis.*)

DUVAL.

Eh bien !

Même Air.

Voyant que le diable (*bis.*)
Avait un succès constant,
Pour gagner beaucoup d'argent,
Moi j'ai fait le diable. (*bis.*)

Comme au fond ce diable (*bis.*)
Etait un bon diable,
Pour le voir on a couru,
Et mon diable m'a valu
Un argent du diable. (*bis.*)

DUPONT.

C'est charmant.

DUVAL.

N'est-ce pas ?

DUPONT.

Oui ; mais faut-il vous parler avec franchise ?

DUVAL.

Vous me ferez plaisir.

DUPONT.

Un œil de moins, un bonheur qui n'est fondé que sur des feux d'artifices, des rigaudons et des diables, ne me séduit pas du tout.

DUVAL.

Vous me refusez !

DUPONT, *le reconduisant.*

Si vous avez besoin de beau drap, première qualité, superfin Elbeuf, Louviers, Sédan, Vigogne, demi-Vigogne, je suis tout à votre service ; je puis vous arranger à bon compte. J'ai l'honneur de vous saluer.

DUVAL.

Ne vous dérangez pas.

SCENE IX.

DUPONT, *seul.*

PARDONNEZ-MOI, je sais ce que je vous dois.... C'est impossible.... je ne souffrirai pas que vous vous retiriez ainsi.... je ne fais pas de cérémonie pour cela.... mais la politesse exige.... Allons, vous le vo[illegible] je reste.... Bien le bon soir, bonne sant[illegible] coup de succès.... Mais a-t-on j[illegible]

gant de cette force-là ?.... Il a cru m'éblouir avec lampions et son feu d'artifice.

SCENE X.

DUPONT, DUVAL, *en Peintre.*

DUVAL.

CITOYEN Dupont, je viens vous demander votre fille. Suis-je le premier venu ?

DUPONT.

Pas tout-à-fait.

DUVAL.

Tant pis. Je me croyais parfaitement heureux. Mais voici une preuve de malheur, et je m'en vais.

DUPONT.

Un moment : il n'y a rien encore de décidé.

DUVAL.

Vraiment !

DUPONT.

Quand je vous le dis.... Mais qui êtes-vous ?

DUVAL.

Peintre en portrait.

DUPONT.

J'aimerais autant l'histoire ; le genre est plus noble.

DUVAL.

Ce n'est pas le plus suivi.

DUPONT.

On ne manque pourtant pas de modèles, sur-tout depuis que nous possédons toutes les richesses de l'Italie.

DUVAL.

On ne manque pas de talens non plus pour les imi-
; il ne manque que des connaisseurs pour les ache-
, et voilà pourquoi nous nous en tenons au por-
t.

DUPONT.

J'entends. Le genre est plus lucratif.

DUVAL.

Vous n'avez pas d'idée, mon atelier ne désemplit pas, c'est tout simple.

AIR : *Vaud. d'Abuzar.*

Je possède au dernier degré
L'art de saisir la ressemblance.
Aussi, par ce charme attiré,
Chez moi l'on vient en affluence.

DUPONT.

Bien des gens, avec moins d'ardeur,
S'y porteraient, je vous le jure;
Si vous deviez peindre leur cœur
Au lieu de peindre leur figure.

DUVAL.

C'est pourtant ce que je fais. Je donne à chaque personnage le caractère qui lui est propre.

DUPONT.

Et quel moyen employez-vous ?

DUVAL.

L'allégorie.

AIR : *Pourriez-vous douter encore.*

La beauté que l'or intéresse
Prend la forme de Danaé;
D'un vieillard la jeune maîtresse
Devient une Pasiphaé,
Le mauvais fils un Prométhée,

Le fournisseur un Ixion,
Maint folliculaire un Prothée,
Maint époux un Amphitrion.

DUPONT.

Vous pourriez vous épargner la peine d'aller chercher si loin la ressemblance.

DUVAL.

Songez donc que c'est le premier mérite d'un portrait.

DUPONT.

Pas pour tout le monde.

DUVAL.

Je ne vous entends pas.

DUPONT.

J'ai vu bien des gens qui n'y tenaient pas *du tout*.

AIR *précédent.*

Charmé de sa magnificence,
Et fier de son faste insolent,
Plus d'un modèle vous dispense
De le peindre très-ressemblant;
Car il prétend que son image
Offre au public qu'il éblouit,
Moins le portrait de son visage,
Que le portrait de son habit.

DUVAL.

Vous êtes malin, citoyen Dupont.

DUPONT.

Et vous heureux, à peu de frais.

DUVAL.

Il y a plus de difficulté que vous ne pensez.

DUPONT.

De cette manière-là j'en vois fort peu.

DUVAL.

Et comptez-vous pour rien celle de contenter tous les ts ?

AIR : *La Comédie est un miroir.*

Il faut un talent très-subtil
Pour poser chacun à sa place.
L'hypocrite veut le profil,
L'honnête homme se montre en face ;
L'orgueilleux veut un jour brillant,
L'intrigant une teinte obscure;
La femme son époux en grand ;
L'époux sa femme en miniature.

DUPONT.

Voilà ce que c'est que d'être esclave de son sujet.

DUVAL.

Les conceptions du génie n'appartiennent pas à tout monde.

DUPONT.

J'en conviens ; mais il est un genre qui n'exige que le l'esprit.

DUVAL.

Lequel ?

DUPONT.

Celui des caricatures.

DUVAL.

En effet, c'est une nouvelle acquisition de notre école.

AIR : *Un jour Guillot trouva Lisette.*

En France autrefois la peinture,
Indulgente dans ses tableaux,
Loin de critiquer la nature,
Savait en masquer les défauts.
Mais de nos jours à ses figures,
Vernet donnant un tour malin,

A fait, de ses caricatures,
Les épigrammes du dessin.

DUPONT.

Pourquoi n'avoir pas fait de ces épigrammes-là?

DUVAL.

C'est qu'il faut les faire comme lui, ou ne pas s'mêler.

DUPONT.

Eh bien! le tableau de genre vous offre une carri flatteuse. J'en ai vu quelques-uns au dernier sallon q m'ont fait grand plaisir, et qui nous promettent c artistes capables de soutenir l'honneur de l'Ecole fra çaise.

DUVAL.

Mais je m'exerce aussi dans ce genre-là.

DUPONT.

Eh bien! il faut que je vous donne un sujet qui bien traité, pourrait être piquant.

DUVAL.

Je l'accepterai avec reconnaissance.

DUPONT.

Vous aimez l'allégorie?

DUVAL.

Beaucoup.

DUPONT.

Eh bien! représentez d'abord sur le premier plan,

AIR : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

Minerve, un bandeau sur les yeux;
Thalie, avec un masque sombre;
Plus loin le vice radieux
Repoussant la vertu dans l'ombre.

Mais

Mais par un reflet adouci,
Peignez la pudeur moins craintive,
Les maux passés en raccourci,
Et l'espérance en perspective.

DUVAL.

Très-volontiers; et si vous voulez m'accepter pour gendre, vous me donnerez vos idées.

DUPONT.

C'est très-possible. Je fais grand cas de la peinture et de ceux qui la cultivent avec succès; et si vous voulez attendre un instant....

DUVAL.

Mille pardons. Mais cela m'est impossible; on m'attend chez moi pour donner une séance. Mais si vous me promettez quelqu'espoir, je reviendrai dans une heure.

DUPONT.

Soit, liberté toute entière; quelque chose qu'il arrive, je vous recevrai toujours avec plaisir.

SCENE XI.

DUPONT, *seul.*

EH bien ! cela ne va pas mal. Il est, parbleu, joli garçon, et je suis très-persuadé qu'il plaira à ma fille. S'il se présente beaucoup de concurrens comme ceux-là, je serai fort embarrassé pour savoir à qui donner la préférence. Mais Félicité m'aidera. Comme c'est elle que cela regarde, il est assez naturel de lui demander son avis.

SCENE XII.

DUPONT, DUVAL, *en Diseur de bonne aventure.*

DUPONT.

AH ! mon dieu, quelle figure !

DUVAL.

Je sais que vous êtes le citoyen Dupont. Vous devez savoir ce qui m'amène. Ainsi, allons au fait.

DUPONT.

Ah ! quel diable de commerce faites-vous avec ce bizarre accoutrement ?

DUVAL.

AIR : *De la bonne aventure.*

Si d'un sort trop incertain
Quelqu'un veut s'instruire,

Dans le livre du destin
Je lui montre à lire.

DUPONT.

Ah ! j'y suis : vous tenez un entrepôt de sorcelleries.

DUVAL.

Je reçois sages et fous,
Et je dis, selon leurs goûts,
La bonne aventure,
A tous,
La bonne aventure.

DUPONT.

C'est une bien joli profession.

DUVAL.

Charmante.

DUPONT.

Et qui a dû vous rendre ....

DUVAL.

L'impossible.

DUPONT.

Car, dieu merci, pendant l'an six, ce n'était pas une mode, c'était une fureur.

DUVAL.

Aussi ai-je consommé trois cents quarterons d'œufs, trois mille voies d'eau, et quinze cents sixains de cartes.

DUPONT.

Mais comment avez-vous fait pour mettre en vogue une semblable folie ?

DUVAL.

Qu'appellez-vous folie ? Un art sublime, révéré de toute antiquité ; un art qui a rendu à jamais célèbre l'Oracle de Delphes, la Pythonisse de Délos, la Forêt de

Dodone, Nostradamus, le grand et le petit Albert.

DUPONT.

Vous ne me persuaderez pourtant pas que vous soy sorcier.

DUVAL.

Non; mais ce qui est bien différent, je suis prophè et jusqu'ici toutes mes prophéties se sont réalisées point en point. Par exemple,

AIR : *Vaud. du Sorcier.*

Effrayé de son opulence,
Un laquais devenu traitant,
Vient demander en confidence
Quel est l'avenir qui l'attend?
Moi, sans craindre de m'y méprendre,
Je lui réponds au même instant,
Tu pris tant, tant,
Qu'un jour on te fera reprendre
L'habit de ton ancien métier.

DUPONT.

Le grand sorcier!

DUVAL.

J'ai prédit à l'anarchie qu'elle serait comprimée à la probité, qu'elle serait respectée; à la sagesse, qu'elle serait écoutée. Vous voyez que j'ai rencontré juste.

DUPONT.

Mais puisque vous êtes si savant, vous pouvez me dire si l'année prochaine sera heureuse?

DUVAL.

Etonnante.

AIR : *Des fleurettes.*

Les Gascons, les gazettes
Diront la vérité;
Les auteurs, les coquettes

Seront sans vanité ;
Changeant de mode et d'usage,
La beauté se vêtira,
Et du moins ne montrera
Que son visage.

DUPONT.

Parbleu ! vous me faites bien plaisir.

DUVAL.

Vous verrez le commerce florissant, les arts encouragés, et les lettres régénérées.

AIR : *Si l'on pouvait rompre la chaîne.*

Chez nous Thalie et Melpomène
Vont enfin reprendre leurs droits,
Et le mauvais goût sur la scène
N'osera plus dicter ses lois.

DUPONT.

Ah ! tant mieux.

Que dans leurs antres effroyables
Tous les spectres soient repoussés ;
L'enfer peut reprendre ses diables,
La terre en produit bien assez.

DUVAL.

Voilà ce qu'il y aura d'extraordinaire ; quant au reste, vous verrez.

DUPONT.

Eh bien !

AIR : *O ma tendre musette !*

Des Romanciers utiles,
Comme par le passé ;
Des Médecins habiles,
Comme par le passé ;
Des Comètes visibles,
Comme par le passé,
Et des Drames risibles,
Comme par le passé.

DUPONT.

A merveilles.

DUVAL.

Même Air.

Les mœurs seront austères,

DUPONT.

Comme par le passé.

DUVAL.

Les maris seront pères,

DUPONT.

Comme par le passé.

DUVAL.

Tous les amans fidèles,

DUPONT.

Comme par le passé.

DUVAL.

Et les femmes cruelles,

DUPONT.

Comme par le passé.

Maintenant dites-moi ce qui m'arrivera?

DUVAL.

Volontiers.... Regardez-moi.... l'œil bon.... la bouche riante.... le nez.... bien conditionné.... le visage long.... votre main.

DUPONT.

La voici.

DUVAL.

Ah! mon dieu! ah! grand dieu!

DUPONT.

Vous m'effrayez!

DUVAL.

Pas du tout.... Quelle suite de prospérité! Votre fille eureusement mariée, un gendre heureux.

DUPONT.

Et quel sera ce gendre?

DUVAL.

Duval, ou moi.

DUPONT.

Mais vous ne savez donc pas que vous avez ici deux concurrens?

DUVAL.

Pardonnez-moi; un Parfumeur et un Libraire.

DUPONT.

Hein!

DUVAL.

Mon art m'a tout appris.

DUPONT, *à part.*

C'est lui, ma fille est du complot. Félicité! Félicité!...

SCENE XIII.

DUPONT, DUVAL, FELICITÉ.

FELICITÉ.

Me voici, mon père.

DUPONT.

Tiens, voilà l'époux que je te donne.

FELICITÉ.

Tout de bon?

DUPONT.

Très-sérieusement.

FELICITÉ.

En vous remerciant, mon père, je l'accepte.

DUPONT.

Tu l'acceptes! Et Duval?

FELICITÉ.

Je l'accepte.

DUPONT.

Si je te proposais le Libraire qui est là-haut?

FELICITÉ.

Je l'accepterais.

DUPONT.

Et le Parfumeur?

FELICITÉ.

Je l'accepterais encore, sans même en excepter les deux que vous avez congédiés.

DUPONT.

Je vous entends, fripponne, vous étiez d'intelligence avec Duval.

FELICITÉ.

Oui, mon père.

DUPONT.

Oui, mon père; c'est-à-dire qu'on m'a joué.

DUVAL, *ôtant sa barbe.*

Vous avez voulu trouver des gens parfaitement heureux : il a bien fallu jouer la comédie pour vous en présenter.

DUPONT.

C'est très-galant; mais j'exigeais encore....

DUVAL.

Je le sens.... un état. Il faut un état; mais vous voyez que je l'aurai quand je voudrai; et même, pour vous plaire, je le prends dès demain.

DUPONT.

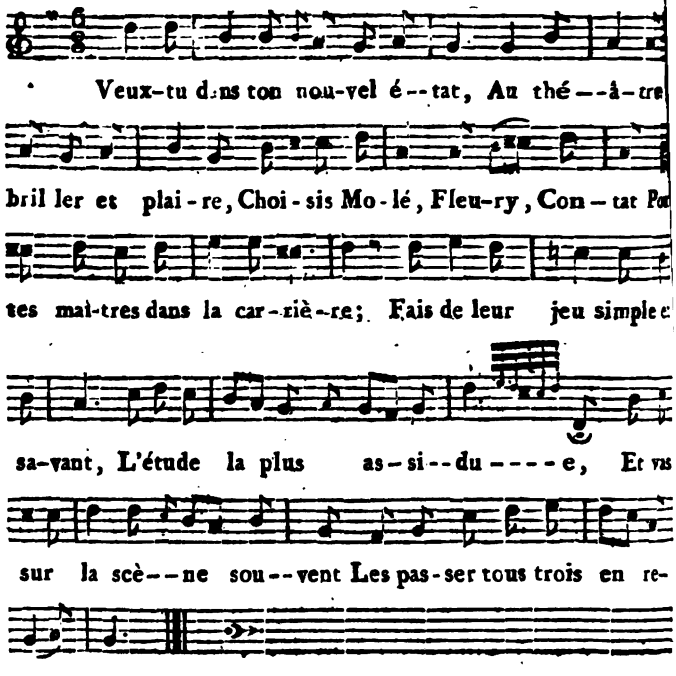
Soit. Je connais beaucoup le directeur du Vaudeville, et je te ferai entrer à son théâtre.

FELICITÉ.

En ce cas, mon cher Duval....

VAUDEVILLE.

FELICITÉ.



DUPONT.

Des états anciens et nouveaux
Tu nous a fait voir l'assemblage;
Mais tu n'as pu de leurs défauts
Tracer qu'une imparfaite image.
S'il eût fallu soumettre ici

Chaque travers à notre vue,
Six rôles n'auraient pas suffi
Pour les passer tous en revue.

DUVAL.

Tantôt amant, Artificier,
Tantôt Peintre, tantôt Libraire,
Tantôt Parfumeur ou Sorcier,
J'ai pris six masques pour vous plaire.
Rarement leurs traits isolés
En même-tems frappent la vue.
Pour les voir ici rassemblés,
Venez me passer en revue.

FIN.

A PARIS, de l'Imprimerie rue des Droits-de-l'Homme, N°. 44.

SCENE AJOUTÉE.

UPONT, DUVAL, *entrepreneur de Lombard.*

DUVAL.

Je viens de lire dans le journal, qu'il y avait ici une fille fort riche à marier. Comme c'est une bonne affaire, je viens en traiter avec vous.

DUPONT.

Et quels sont vos droits et vos titres ?

DUVAL.

Mes états.

DUPONT.

Comment vos états ?

DUVAL.

Oui, sans doute.

AIR : *Toujours debout, etc.*

Je suis à la fois ébéniste,
Tapissier,
Epicier,
Droguiste,
Arquebusier
Et carrossier.
Je vends des jambons de Mayence,
Des dentelles, de la fayance:
Tantôt orfèvre, tabletier,
Distillateur et bijoutier;
De tout, mon commerce s'arrange;
Ce qui se boit, ce qui se mange,
Ce qui se lit, ce qui se prend,
Chez moi se vend
Au plus offrant.

On trouve encor, dans ma boutique,
Bijoux, instrumens de physique,
Vins vieux, vieux linge, vieux tableaux,
Tabacs anciens, tabacs nouveaux,
Des pendules et des commodes,
Enfin tous les objets de modes.
De plus, je suis natif de Bar
Sur Aube, et me nomme Lombard.

DUPONT.

Ah! je connais cela. Mais il me semble que v
avez beaucoup de parens; car je vois votre nom affi
sur tous les murs, et vos enseignes sur toutes les por

DUVAL.

Oui, Citoyen. C'est une ancienne famille de Ju
qui est venue se fixer à Paris.

DUPONT.

Elle a terriblement multiplié depuis un an.

DUVAL.

C'est pour le bien public.

DUPONT.

Que vous prêtez sur gage?

DUVAL.

Sur gage! Pour qui me prenez-vous? Ce sont le
usuriers qui prêtent sur gage; mais nous, nous prêton
sur nantissement.

DUPONT.

C'est bien différent, et sur-tout très-heureux.

DUVAL.

Certainement je suis heureux, et à tel point, que je
ne sais plus que faire de mon bonheur, tant mes maga-
sins sont remplis. Voilà ce que c'est que d'avoir un état
d'une utilité générale.

AIR : *Guillot a des yeux complaisans.*

Sur ce commerce très-permis
Ma fortuue se fonde.
Vous ne prêtez qu'à vos amis,
Je prête à tout le monde;
Et trouve à me rendre obligeant,
Un si doux bénéfice,
Que plus on m'emprunte d'argent,
Plus on me rend service.

DUPONT.

Vous n'avez pas affaire à des ingrats; car on paye vos services avec usure.

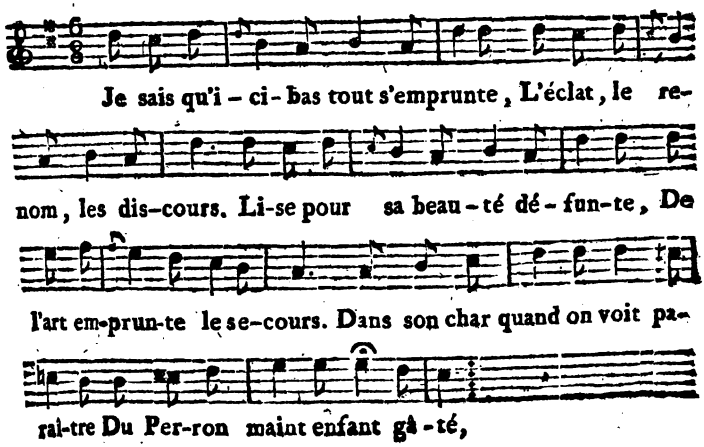
DUVAL.

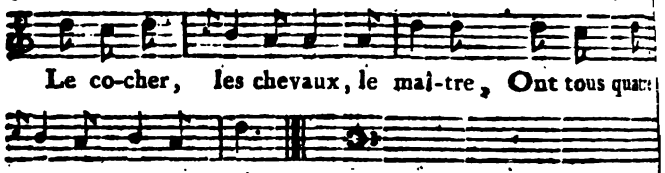
Cela doit être. Aussi ai-je la vogue. Où l'on trouve tant d'emprunteurs, les prêteurs ne doivent pas manquer de bésogne.

DUPONT.

Je vous crois sans peine.

AIR : *Vaudev. du Printems.*





DUVAL.

Vous voyez que la dot de votre fille, une fois en mes mains, ne peut manquer de fructifier, et que nous ferons une excellente maison.

DUPONT.

On pourrait se lasser à la fin de ces sortes d'emprunts

DUVAL.

Impossible. Vous entendez bien que nous aurons tous les jours des belles qui, après avoir perdu leur amant, ne veulent pas perdre leur train : des joueurs qui auront la fantaisie de se ruiner : des enfans de famille qui voudront payer quelques dettes, pour avoir la facilité de faire des nouvelles : des grisettes qui auront la manie de suivre les modes, et de briller dans un bal. Eh bien, je suis le trésorier indispensable de tout ce monde-là.

DUPONT.

La société vous a de grandes obligations.

DUVAL.

Assurément, je suis un homme de ressource.

DUPONT.

Et les banqueroutes que ces intérêts onéreux nécessitent ?

DUVAL.

Les banqueroutes ! Bah ! c'est une misère, un jeu.

DUPONT.

Vous êtes charmant : vous regardez comme un jeu la ruine d'une famille.

DUVAL.

Qu'est-ce que vous dites donc, vous? et de quel ...s sortez-vous pour croire que les banqueroutes ruinent les agioteurs qui les font? Vous n'y êtes pas du tout.

AIR : *De la Piété filiale.*

Peu sensible au bonheur d'autrui,
Fondant son bonheur sur vos peines,
Ce n'est que lorsqu'il a les mains bien pleines,
Qu'un débiteur fait faillite aujourd'hui.
Par cette ressource commune,
Il sait doubler son capital.

Aussi

Ce qui jadis menait à l'hôpital,
Mène à présent à la fortune.

DUPONT.

C'est fort agréable pour les créanciers.

DUVAL.

S'ils faisaient tous comme moi, ils n'auraient pas de ces petits accidens-là à craindre.

AIR : *Un jour Guillot trouva Lisette.*

Je donne un exemple fort sage,
Que devrait suivre tout prêteur;
J'ai toujours soin d'avoir un gage
De la foi de mon débiteur.
Et de mes petits honoraires,
Comme un bon effet me répond,
Je fais honneur à mes affaires.

DUPONT.

Bien plus qu'elles ne vous en font.

DUVAL.

Comment! vous croyez que ce n'est pas assez que de gagner cent pour cent? Vous êtes bien difficile.

DUPONT.

Vous pouvez trouver le bénéfice honnête ; mais mo

DUVAL.

Vous ne trouverez certainement pas mieux.

DUPONT.

J'en serais fâché ; mais je chercherai.

DUVAL.

Faites bien vos réflexions : vous me trouverez t jours rue des Juifs, n°. 1er. Je suis votre serviteu

SCENE AJOUTÉE.

DUPONT, *seul.*

Je ne suis pas moins le vôtre. Parbleu, voilà un singu lier original, et un joli cadeau que je ferais à Félicité ! Si tous les heureux qui doivent venir le sont au mê prix, je crains bien de ne pas marier ma fille, à moi qu'elle n'épouse le Libraire.... Malheureusement, c n'est pas un jeune homme, et ce pourrait bien être u obstacle.

FLORESTAN

OU LA LEÇON,

COMÉDIE EN DEUX ACTES,

EN PROSE ET EN VAUDEVILLES.

Jean François Thomas

Par le citoyen GOULARD,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 19 vendémiaire, an VII.

A PARIS,

Chez FAGES, Éditeur de pièces de théâtre, au coin de la rue Xaintonge, n° 25, boulevard du Temple.

Frimaire An VII.

PERSONNAGES.	ARTISTES.
FLORESTAN, jeune militaire très-fat.	HENRY.
ROGER, amant de Camille.	ARMANT.
LAHIRE, valet de Florestan.	CARPENTIER.
PAULIN, jardinier du château.	HIPOLITE.
CAMILLE, jeune veuve.	SARRA.
MATHILDE, suivante.	BLOSVILLE.

TROUPE DE PAYSANS.

La Scène se passe en 1512, époque du siége de Ravennes, et de la bataille où périt *Gaston*, neveu de Louis XII.

Le Théâtre représente au premier acte, un appartement gothique. Au second acte, une serre. On voit dans le fond, un balcon intérieur. Le bas du fond est fermé par des grilles qui s'ouvrent en trois parties, et qui sont séparées par des pilliers, sur ces grilles sont des volets qui seront ôtés à la fin de l'acte, et qui laisseront entrevoir un jardin.

FLORESTAN

OU LA LEÇON,

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MATHILDE UN COURIER.

AIR : *Une fille est un oiseau.*

Voila son cœur bien content.
Vous apportez un message ?
Je bénis votre voyage.
Mon Dieu ! comme on vous attend !
Eh bien ! la grande entreprise,
Toucherait-elle à sa crise ?
Ravenne est-elle enfin prise ?
Contez-moi tous ces hauts faits,
Roger, malgré sa tendresse,
A-t-il quitté sa maitresse,
Pour ne revenir jamais ? (bis)

LE COURRIER.

Couronné par la victoire,
Roger tout brillant de gloire,
Rendu bientôt à l'amour,
Est tout près de son retour.

EN DUO.

LE COURRIER.

Son cœur doit être content,
Car j'apporte un bon message,
J'ai dépêché mon voyage,
Je sais trop comme on m'attend.
La grande et noble entreprise,
Ne craint plus revers ni crise ;
Et d'assaut Ravenne est prise.
Vous appendrez ces hauts faits.
Roger plein de sa tendresse,
Va rejoindre sa maitresse,
Pour ne la quitter jamais.

MATHILDE.

Son cœur doit être content,
Vous apportez un message ?
Je bénis votre voyage.
Mon Dieu ! comme on vous attend !
Eh bien ! la grande entreprise,
Toucherait-elle à sa crise.
Ravenne est-elle enfin prise ?
Contez-moi tous ces haut faits.
Roger malgré sa trandressse,
A-t-il quitté sa maitresse,
Pour ne revenir jamais.

LE COURIER.

Oui, mademoiselle le brave Roger de la Palice est entré vainqueur dans Ravenne, et les confedérés sont battus. Roger m'envoye l'annoncer à Camille, peut-être

sera-t-il ici demain lui-même, puisque je ne l'ai devancé que d'une journée.

MATHILDE.

Eh ! vite, vite entrés chez madame vous allez la rendre bien heureuse. (*Le courrier sort.*).

SCENE II.

MATHILDE, *seule*

Le brave Roger revient enfin, j'en suis enchantée!..beau chevalier Florestan, voici qui va rabattre vos prétentions sur le cœur de Camille. Il n'est pas un modèle de loyauté, ce chevalier Florestan ! reçu dans ce château depuis huit jours comme l'ami, l'élève du brave de la Palice, il n'a rien négligé pour plaire à celle qui doit épouser son ami. Madame ne le croit qu'étourdi, galant, frivole. Moi je dis qu'il a des projets. Oui, certes il en a, ce n'est pas que ma maîtresse courre le moindre danger, l'aimable et vertueuse Camille sait apprécier un petit fat qui n'a que du jargon et des graces.

AIR : *Je vous comprendrai.*

Feu follet, papillon, zéphir,
Un petit maitre étonne et frappe :
Mais léger comme le plaisir,
Comme lui, toujours il échappe.
Tyran du cœur qu'il a charmé,
Il le trahit et ne soupire,
Après le bonheur d'être aimé,
Que pour le bonheur de le dire.

SCENE III.

PAULIN, MATHILDE.

MATHILDE.

Quel air grondeur ! mon cher Paulin, qu'as-tu ?

PAULIN.

Comment ! parguenne ! ce que j'ai ? j'ai que ce joli chevalier, qui est ici depuis quelques jours, fait plus de dégats dans mon jardin que dix taupes à la fois. Il arrache par bottes mes lilas et mes œillets, ça l'y paraît tout simple de marcher sur mes semidoubles, et si je n'y prends garde, il tuera toutes mes immortelles.

MATHILDE.

Ah ! ça mais pourquoi ?

PAULIN.

Morguenne ! est ce que je sais ? il a rassemblé labas

dans le grand pavillon, la moitié du village pour leur apprendre à chanter les chansons qu'il a faites.

MATHILDE.

J'y suis, j'y suis, c'est une fête qu'il donne à Madame.

PAULIN.

Sarpeguenne! il m'en donnerait une bien meilleure à moi, s'il se tenait tranquille et sur-tout s'il ordonnait à son valet, à ce Lahire de ne pas te regarder avec des yeux.

MATHILDE.

Avec quoi veux-tu donc qu'il me regarde.

PAULIN.

Tiens, je croirais que ces yeux là mentont, s'ils n'avoient pas l'air de dire que Mathilde est bien jolie.

MATHILDE.

Mais enfin.

PAULIN.

AIR: *On rit, on jase.*

Ces yeux souvent, mignonne,
Te fixent tendrement.
Et cela me chiffonne...

MATHILDE.

Quoi! jaloux...

PAULIN.

Non, vraiment!
On rit, on jase, on raisonne,
On plaisante un moment.

MATHILDE.

Oh.!... Il fait plus que de me regarder,

PAULIN.

Comment! il fait plus.

MATHILDE.

Même air.

Il m'appelle ma bonne.
Veut être mon amant.
Il me jure...

PAULIN.

Fripponne!
Vous souffrez ça!

MATHILDE.

Vraiment!
On rit, on jase, on raisonne,
On plaisante un moment.

PAULIN, *piqué.*

Même air.

La sagesse abandonne

Un cœur qu'amour surprend,
D'abord coquette en donne,
Mais plus tard elle en prend.
Alors...
All' ne rit plus, all' déraisonne,
All' fait du mal, on lui rend.

MATHILDE.

Oh ! tu fais le mari.

PAULIN.

Je m'en garderai bien, non, morgué.

AIR : *Des petits Montagnards.*

On est méchant par jalousie,
Mais l'plus à plaindre est le jaloux :
Peut-elle jamais, mon amie,
Trahir avec des yeux si doux !
Ah ! s'il te prend jamais envie
De me tromper, cache-toi bien,
Et pour le bonheur de ma vie,
Que ton ami n'en sache rien.

MATHILDE.

Rassure-toi mon bon ami, tu sauras tout parce que je n'aurai jamais rien à te cacher.

PAULIN.

Quand je te regarde, il m'est impossible de ne pas te croire.... Adieu Mathilde je retourne à mon jardin pour cacher de sauver quelques bouquets de la guerre à mort que Florestan leur a déclarée.

MATHILDE.

Vas. Moi j'attends Madame, qui ne tardera pas à descendre.

SCENE IV.

MATHILDE, *seule.*

Une fête... Il ne laisse échapper aucune occasion cet adroit et généreux Florestan, il sait que quand on amuse une femme on l'occupe, que quand on l'occupe on l'intéresse, que quand on l'intéresse... Paix ! c'est lui-même.

SCENE V.

MATHILDE FLORESTAN.

FLORESTAN.

AIR : *Dès l'instant qu'on nous.*

Bonjour ! bonjour, quel est gentille !
Quel minois fin et séducteur :
Dans ses yeux que d'esprit pétille !

MATHILDE.

Grâce ! grâce ?

FLORESTAN.

Non, non ! d'honneur !
Quel attrait ! quel charmant asile !
A peine on peut se décider,
Si l'on échappait à Camille.
A Mathilde il faudrait céder.

MATHILDE.

Ah ! monsieur, monsieur.

FLORESTAN.

Mon enfant je te cherchais pour te mettre dans ma confidence, ta maîtresse est sombre et triste.

MATHILDE.

Oh ! sa tritesse est prête à finir et le retour de la Palice....

FLORESTAN.

Le retour de la Palice ! bon !

MATHILDE.

Elle y compte.

FLORESTAN.

AIR : *Fanfare St.-Cloud.*

Mais son espérance est vaine,
Elle a tort de s'y livrer ;
La Palice est sous Ravenne,
Le siége enoor peut durer.
Ma présence ici l'assure,
La Palice en bonne foi,
M'aime trop je te le jure,
Pour donner l'assaut sans moi.

J'aurai le temps de le rejoindre sans doute, mais avant.... J'aurais voulu distraire un moment Camille par des amusements champêtres, et je médite un petit complot pour cela, garde toi de l'en prévenir ou je te déclare que tu perdras ma confiance.

MATHILDE.

Je ne m'exposerai pas à cet accident-là.

FLORESTAN.

Ce que je te demande en ce moment, c'est de me dire à qu'elle heure elle sera dans le salon, pour y recevoir mes hommages et mes adieux.

MATHILDE.

Eh! quoi, vous nous quittés.

FLORESTAN *avec fatuité.*

Mais si Camille ne me retient pas, heim qu'en dis-tu?

MATHILDE.

Mais.....

FLORESTAN, *plus fat encore.*

Silence, plein d'esprit et qu'on entend.

MATHILDE, *après une pause.*

Tout à l'heure je vous rendrai compte de ce que vous voulez savoir.

(*Elle fait une révérence et sort.*)

SCENE VI.

FLORESTAN LAHIRE.

FLORESTAN.

Eh! bien!

LAHIRE.

Eh! bien, tout est prêt, j'ai fait une récolte de fleurs qui désesperait le jardinier. Un peu d'argent a consolé de toutes ses roses, et je les ai distribuées à nos acteurs. Ils sont impatiens d'estropier vos couplets, et d'entrer en scene. Mais au fait, quel est le but de cette galanterie?

FLORESTAN.

Comment! tu n'apperçois pas que c'est une occasion de lui déclarer mes feux d'une manière délicate, et qu'en paraissant la féliciter du retour de la Police, je ne lui parle que de moi.

LAHIRE.

Messieurs les poëtes n'en font pas d'autres; avec tout cela, je n'ai pas grande idée du succès.

FLORESTAN.

C'est-à-dire que le succès est infaillible, et que Camille est à peu près subjuguée.

LAHIRE.

Je ne m'y connais donc guères, car il m'a semblé qu'on avait grand soin d'éviter notre présence, on n'atteint pas l'ennemi quand il fuit toujours

FLORESTAN.

Tais-toi, tu n'entends rien à tout cela. Je gagnerai mon pari.

LAHIRE.

Quel pari?

FLORESTAN.

Comment! celui-ci, tu crois donc bonnement que pendant un siége un peu lent à la vérité, le seul hasard m'a conduit chez Camille.

LAHIRE.

Oui, je le croyais bonnement.

FLORESTAN.

Si je t'eusse instruit plutôt de mes motifs, ton indiscrétion m'aurait nui. Mais aujourd'hui je ne risque plus rien. Apprends donc que la veille du jour que j'ai quitté le camp, dînant chez la Palice avec d'autres officiers, la conversation tomba sur les femmes.

LAHIRE.

Il est plus aisé d'en médire que de les oublier.

FLORESTAN.

Le capitaine d'Aubignac, homme dur, trancha la question, en disant que les femmes étaient des énigmes, et comme des énigmes elles cessaient de plaire, dès quelles étaient devinées.

LAHIRE.

Il n'est pas galant le capitaine d'Aubignac.

FLORESTAN.

Roger de la Palice prétendit que toutes leurs qualités leurs appartenaient, que tous leurs défauts venaient de nous, que jalouses de nous fixer; c'est pour nous quelles adoptent une dissimulation qui n'est pas dans leur caractère; qu'enfin si les hommes aimaient la vertu, toutes les femmes deviendraient vertueuses. Pour leur plaire, on me demanda mon avis.

LAHIRE

Vous avez bien le droit d'en avoir un.

FLORESTAN.

Mon avis répondis-je, le voici :

AIR : *Des filles de Marseille.*

Guidé par la tendresse
Esclave du plaisir,
Ce sexe par l'adresse,
Se plaît à réussir:
Et toujours infidèle
Par goût ou par hasard,
La plus constante est celle
Qui cède un peu plus tard.

LAHIRE.

Voilà de ces choses qu'on entend.

FLORESTAN.

L'amant de Camille est presque son époux, le loya et tendre Roger prit parti pour les belles. Florestan, m dit-il avec humeur, je connais des femmes auprès de qu les airs, la suffisance, et les prétentions échoueraient: pi quée d'une application qui paraissait dirigée contre moi, je fus tenté de lui demander satisfaction, mais je réfléchis que quelque fût l'issue d'une affaire, elle ne prouverait rien, et qu'il vallait mieux avoir raison de Camille, que de celui qui la défendait. J'osai donc proposer l'épreuve à la Palice. — Capitaine, lui dis-je, permettez-moi d'adresser mes vœux à la femme *qui* vous est chère, et si je parviens à la rendre sensible, assez sensible au moins pour que son cœur balance *entre* nous, j'aurai perdu ce que nous allons gager? J'y consens répondit Roger, avec une assurance qui n'est pourtant pas dans son caractère; prenez un an, ajouta-t-*il*, pour ce ridicule essai.

LAHIRE.

C'est d'un beau joueur.

FLORESTAN.

Non, capitaine, repris-je, je ne suis pas un fat, mais....

AIR: *Dès ce soir l'hymen.*

En dix jours au plus, je gage
La voir approuver mes feux,
Voir cet objet doux et sage,
Répondre à mes tendres vœux.
De ce pari téméraire,
Dit Roger très-satisfait,
Si la honte de déplaire,
Allait seule être l'effet.
Peut-être, capitaine; mais enfin....
En dix jours, etc....

LAHIRE.

Dix jours, mais en voilà neuf, et nous ne sommes pas avancés.

FLORESTAN.

Je te répète que je touche au but, et Roger arrivera pour en être témoin. Dans cette fête que je lui donne aujourd'hui, je feins d'être près de la quitter, je l'attends à l'émotion que mon départ va lui causer. Je parle alors, elle s'attendrit, et je la décide.

LAHIRE.

e crains bien que le capitaine Roger ne nuise à notre
›ur; il est aimable le capitaine.

FLORESTAN.

l n'est pas là. Voila le mot mon cher Lahire.

AIR : *Prenez pitié d'un petit malheureux.*

Le plus beau feu s'éteint sans aliment,
Culte d'amour exige résidence,
Pour un époux, comme pour un amant,
Le premier tort, mon ami, c'est l'absence.

LAHIRE.

Bon !

FLORESTAN.

Oui, des dangers que la vertu doit fuir,
L'occasion est le plus grand peut-être :
L'art de l'époux est de la prévenir,
L'art de l'amant est de la faire naître.

LAHIRE.

Mon maitre.

AIR : *Du Souterrain.*

Mieux que nous, femme sait tromper ;
Craignez qu'elle n'échappe,
Ce sexe qu'on veut attrapper,
Bien souvent nous attrape :
Tel qui tend les filets d'amour,
Peut s'y trouver pris à son tour,
Et quoi que très-savant,
Souvent
Au jeu qui vous occupe,
Le frippon finit par être dupe.

D'ailleurs vous attaquez le cœur de Camille, sans en être amoureux ?

FLORESTAN.

Je tremble de l'être, Lahire ; elle a tant de charmes, Camille ; oui, d'honneur, la passion que je feignais, je commence à la sentir, et je serais perdu si ce malheur-là m'arrivait.

LAHIRE.

Il faut espérer.

FLORESTAN.

J'entends Mathilde qui revient me rendre réponse. Ne néglige rien pour lui plaire, j'ai besoin de ton succès près d'elle,

LAHIRE.

Oh ! pardi, c'est une affaire faite, sans comparer mes petits moyens de séduction à vos avantages : J'osè croire que mes progrès sont un peu plus brillans.... Et si j'étois bien sûr de la discrétion de....

FLORESTAN.

Dis, dis, je serai discret.

LAHIRE.

Le jardinier observe Mathilde, dont il se donn airs d'être amoureux, mais elle m'a fait entendre.. peut-être ce soir ... un rendez-vous...

FLORESTAN.

Comment! frippon, vous en êtes déjà là.

LAHIRE.

Que voulez-vous? on est aimable, on va vite.

SCENE VII.

MATHILDE, *les mêmes.*

MATHILDE.

Ma maîtresse sera tout-à-l'heure dans le *salon*, elle sortira pas de la matinée.

FLORESTAN.

Ma chère Mathilde, je te remercie.

(*Elle veut se retirer.*)

AIR: *Maman, vous me l'aviez bien dit.*

Qui te presse de nous quitter ?

LAHIRE.

Voyez comme elle est belle !

MATHIDE.

Je ne puis ici m'arêter,
Ma maîtresse m'appelle:

FLORESTAN.

Maîtresse! ce mot plein d'appas,
Réveille la tendresse. -
Comme-toi, je voudrais hélas!
L'appeler ma maîtresse.

LAHIRE.

Je voudrois aussi pouvoir donner ce joli nom à la charmante Mathilde, je quitterais jusqu'au service de monsieur, pour celui-là.

MATHILDE.

C'est bien galant.

AIR: *Belle Raimonde.*

Mais Camille me rappelle.

FLORESTAN.

J'implore ton amitié.

Tous deux.

Plains l'amant le plus fidèle.

MATHILDE.

Vraiment ! ils me font pitié !

LAHIRE.

Que mon amour t'intéresse,

FLORESTAN.

Reçois, reçois, je le veux.

MATHILDE.

J'entends sonner ma maîtresse,

LAHIRE, *faisant sonner une bourse d'argent.*

Mais cela sonne encore mieux.

MATHILDE.

AIR : *Des Visitandines.*

Vraiment, je suis reconnaissante
De tant de générosité.
Mais ici, quand on me présente
Tant de biens de chaque côté ;
Je crains bien hélas ! que du nôtre,
Rien ne pouvant être rendu,
L'argent de l'un, l'amour de l'autre,
Ne soient placés à fond perdu.

FLORESTAN. *à Lahire.*

Tes progrès se ralentissent,

LAHIRE.

C'est une feinte.

MATHILDE *impatientée.*

Vous m'avez retenue, et voici madame qui me cherche peut-être.

FLORESTAN, *à Lahire.*

Eloignons-nous (*à Mathilde,*) je vais reparaître chez Camille, et je compte sur tes soins pour la préparer à revoir les miens avec bonté.

MATHILDE, *à part.*

Il s'adresse au mieux, pour être protégé.

SCENE VIII.

MATHILDE CAMILLE.

CAMILLE.

Tu sais que la Palice arrive, et que nous le reverrons peut-être ce soir, il me p ie.. Je ne sais pourquoi de n'annoncer son retour à personne...

MATHILDE.

Vous voilà dispensée d'en faire part au chevalier Florestan... à qui j'en ai bien dit un mot, mais qui n'en croit rien.

CAMILLE.

Et quel motif a-t-il de n'en rien croire.

MATHILDE.

C'est qu'a son gré, la ville de Ravennes, ne se pas, que vous ne soyez rendue.

CAMILLE.

Quoi! tu persistes dans ta folle idée! Flo aurait le dessein de me plaire?

S'il a ce dessein, n'endoutez pas, madame, ce mons là, connait les ruses de son art, et toute autre fe que la vertueuse Camille serait peut-être déjà la liste.

CAMILLE.

Florestan aurait pu me soupçonner.

MATHILDE.

Mais, moi qui ne suis pas encore au fait de leur manè j'ai deviné dès l'instant de son arrivée, qu'il vous des nait à devenir sa conquête.

AIR: *Si je le gronde quelque fois.*

Il croit devoir vous inspirer,
Le doux sentiment qui l'inspire,
Qu'enfin vous devez admirer,
Les grâces qu'en vous il admire.
Attentif, complaisant et doux,
Madame, il s'occupe de vous;
Oh! presqu'autant que de lui-même.

CAMILLE.

Le fat!

MATHILDE.

Mais madame un fat, que fait-il de plus quand aime.

CAMILLE.

Que j'aurais de plaisir Mathilde, à m'amuser aux dépends d'un homme qui se fait un jeu cruel de nous tromper! je t'avoue que si j'étais sure de ses projets, j'aurais peine à contenir mon indignation et mon juste mépris.

MATHILDE.

Donnez carrière à tout cela, car encor une fois rien n'est plus positif.

CAMILLE.

Quoi! celui qui se dit ami si fidelle (car tu l'as entendu toi-même) celui qui s'accuse d'être trop exigeant en amitié par un excès de délicatesse....

MATHILDE.

Eh ! mais sans doute ; nous exigeons des autres ce nt nous nous dispensons sans le moindre scrupule.

AIR :

L'Avare qui garde son bien,
Veut toujours que son voisin donne.
Celui qui ne pardonne rien,
Veut cependant qu'on lui pardonne.
L'ami le plus indifferent,
Veut un ami rempli de zèle ;
Et l'époux le plus inconstant,
Veut que sa femme soit fidelle.

CAMILLE.

Celui qui sait que la tendresse de Roger est égale à la nienne, et que l'hymen est prêt a nous unir, qui recommandé par une lettre de Roger, reçoit ici tous les soins de l'amitié la plus affectueuse ; cet homme ingrat essayeroit de lui ravir un cœur qu'il possède et qu'il a si bien mérité.

MATHILDE.

Voilà justement ce qui le pique au jeu. Suplanter un homme aimable, c'est être encore plus aimable que lui. Madame, écoutez donc il faut être juste, on ne résiste pas à cette idée là.

CAMILLE, *avec dépit*

Je me sens capable d'un dépit qui pourrait le faire repentir de sa témérité.

MATHILDE.

Bien, fort bien, voilà comme je vous désirais, je ne prends pas la chose aussi sérieusement avec Lahire qui soupire aussi pour moi, mais s'il continue, je lui prépare un traitement qui refroidira ses ardeurs.

CAMILLE.

N'est-ce pas Florestan ?

MATHILDE.

Lui-même.

SCENE IX.

CAMILLE, FLORESTAN, MATHILDE.

FLORESTAN.

Mon empressement à vous voir ce matin, Madame est peut-être indiscret. Mais prêt à m'éloigner de vous pour long-temps.

CAMILLE.

Eh ! quoi ! Florestan vous partez ?

FLORESTAN.

Oui, Madame, pénétré d'un vif et juste regret. Puis-je espérer que vous vous souviendrez de Florestan avec quelque indulgence, et qu'il me sera permis de rapporter quelquefois à vos pieds l'hommage de mon respect et de ma tendre reconnoissance.

CAMILLE.

Celui que Roger distingue ne me sera jamais indifférent (*bas à Mathilde.*) tu vois bien qu'il ne m'aime pas. Nous nous étions trompées

MATHILDE.

Madame, attendons.

FLORESTAN.

Qu'il faut de mérite à cet heureux Roger pour être digne de Camille, qu'il faut de vertu à ses rivaux pour ne le point haïr. Je crois que je serais jaloux de son bonheur si je n'étais fier de son amitié.

CAMILLE.

Ce sentiment vous honore également tous les deux.

(*On entend un chant de fête.*)

Qu'entends-je ?

MATHILDE.

Mais tout cela m'a tout-à-fait l'air d'une fête.

CAMILLE.

D'une fête et pour qui ?

FLORESTAN.

Il m'a semblé que les habitans de ce lieu, charmés du retour de Roger qu'ils croyaient très prochain voulaient vous exprimer leurs satisfaction et jouir de la vôtre.

CAMILLE, *avec embarras.*

Je suis reconnaissante, très-reconnaissante, mais Florestan, invités les de grace à reserver pour Roger lui-même ces témoignages de leur sensibilité.

FLORESTAN.

Ah ! Madame, c'est faire à ces bonnes gens un chagrin.

CAMILLE.

Allés Mathilde arrêter tout cela, dites leur que ces marques de leur intérêt auraient moins de prix pour moi, si Roger n'en était pas témoin.

MATHILDE, *sort.*

SCENE X.

SCENE X.

FLORESTAN, CAMILLE.

FLORESTAN.

Il se sont persuadés qu'en l'absence de Roger....

CAMILLE.

Ah ! loin de ce qu'on aime y penser est encore un plaisir....

FLORESTAN.

Oui, mais quel charme d'être auprès de l'objet qui nous est cher, de le voir, de l'entendre, de lui parler.

CAMILLE.

Vous me semblez pénétré de cette situation, Florestan.

FLORESTAN.

AIR : *De Pierre le grand.*

Je cherchais le parfait bonheur,
Hélas ! c'est le rêve d'un sage,
Il est près de l'objet flatteur,
Qui fixe un cœur, un cœur volage.
Ce n'est plus un songe, une erreur,
Enfin j'ai trouvé le bonheur,
Je n'embrassai long-tems que son image.

CAMILLE.

Florestan me prend pour sa confidente et l'amie de Roger ne peut ni s'en étonner ni s'en plaindre.

FLORESTAN, *bas.*

A merveille, (*haut*), tant de bonté me rassure et m'enhardit, oui l'amie de Roger a des droits à ma confiance. Peut-on la voir sans être tourmenté du besoin de lui dire ce qu'on éprouve et du desir de l'intéresser, peut-on.....

CAMILLE.

Nous parlions de celle qui vous occupe Florestan et vous vous éloignez....

FLORESTAN.

Je m'en éloigne, est-ce un reproche, un détour un piège. Ah ! parlez adorable Camille, je ne m'en éloigne que parce que je n'ose rien attendre, mais je suis enchaîné si j'espère.

CAMILLE.

Qu'elle est donc cette folie ?

FLORESTAN.

Ah ! ne me traités pas ainsi.

CAMILLE.

Terminons cette conversation, et une plaisanterie déjà poussée trop loin.

FLORESTAN.

Une plaisanterie ! ah ! madame....

CAMILLE.

Ecoutez Florestan.

FLORESTAN.

Madame.

CAMILLE.

Ecoutez, vous dis-je, des conseils qu'une femme raisonnable et sans prétentions, donne à son jeune et imprudent ami.

AIR : *Voulez-vous...*

Vous qui des plus doux sentimens,
Cherchez à faire un badinage,
Qui vous jouez de vos sermens,
Ah ! croyez-moi, soyez plus sages :
Pour les cœurs sensibles, l'amour
N'est point le fils de la folie,
Pour vous, c'est le plaisir d'un jour ;
Pour eux le bonheur de la vie...

FLORESTAN.

Si c'est à moi que la leçon est donnée, permettez-moi d'y répondre.

Même AIR :

Mon cœur des plus doux sentimens,
Ne veut plus faire un badinage,
Ils sont vrais comme mes sermens,
Et la beauté m'a rendu sage :
Pour mon cœur sensible, l'amour
N'est plus le fils de la folie,
Ce qui fut le plaisir d'un jour,
Devient le charme de ma vie.

CAMILLE.

Je me retire.

FLORESTAN.

Non madame, demeurez, je ne puis résister plus long-temps au sentiment qui m'enchaîne, et l'amitié ne peut exiger un si pénible sacrifice. Je vous adore Camille.

CAMILLE.

Je ne puis ni ne dois en entendre davantage, vous pensez que l'amitié ne peut contraindre l'amour. Ah ! Florestan ! on ne raisonne avec son devoir que pour s'en affranchir. Mais au moins par respect pour moi devez vous étouffer une passion qui née subitement, et peut-

être jouée, n'est qu'une insulte pour celle qui rougit d'en être l'objet.

FLORESTAN, *vivement.*

Ne soyez pas injuste, Camille, si j'avais été moins fortement épris, j'aurais été moins téméraire. Pardonnez madame ; mais filer langoureusement l'amour parfait, est un art que je ne sais pas et que je n'apprendrai jamais.

CAMILLE.

Peut-être, en attendant, épargnez moi les suites de cette déclaration imprudente ; il m'eut été doux de vous retenir ici jusqu'au retour de la Palice. Je ne le puis a présent, partez, je le désire, croyez sur-tout que le plus grand effort de mon indulgence sera d'oublier une conduite qui vous ferait perdre le cœur d'un héros, et je ne connais pas de cœur qui puisse vous dédommager de celui-là.

FLORESTAN.

Ah ! madame, arrêtez, vous me couvrez de confusion et de honte, votre vertu, votre bonté, m'éclairent, insensé, quel étoit mon espoir ! Camille ! je n'ose lever les yeux vers vous. Mais cette faute n'est pas tout à fait la mienne.

CAMILLE.

Pas tout-à-fait la vôtre.

FLORESTAN.

Un autre la partage.

CAMILLE.

Un autre....

FLORESTAN.

Si j'osais le nommer.... j'en aurais le courage.... la Palice ne pourra désprouver. Sachez donc....

SCENE XI.

MATHILDE, *les mêmes.*

CAMILLE.

Eh ! bien

MATHILDE.

Madame, j'ai rempli vos ordres. Ma présence paraît géner le chevalier Florestan.

FLORESTAN

Non, Mathilde, (à Camille) permettez que je réfléchisse un [illegible] sition assez délicate, après quoi....

AIR : *Dans ces désertes campagnes.*

Confus du tort qui l'accable.
Et plein d'un remord secret,
Florestan est plus coupable
Hélas ! qu'il ne le parait,
D'un projet qui m'humilie,
L'Orgueil a pu m'enivrer,
Par l'aveu de ma folie,
Laissez-moi la réparer,

CAMILLE.

Quel est ce mystère ?

MATHILDE.

Il faut l'écouter madame.

CAMILLE.

Eh ? bien, monsieur je consens à vous entendre.

FLORESTAN.

Quel excès de bonté !

CAMILLE.

Un mot qui vous à échappé Florestan a fait naître ma curiosité, c'est elle qui veut que je sois assez faible pour vous écouter encore. Mathilde vous instruira du lieu et de l'heure où je pourrai vous recevoir, mais après ce dernier entretien, souvenez-vous que je ne vous reverrai jamais qu'en présence de la Palice.
(*Elle sort, il la salue avec respect et se relève d'un air satisfait.*)

FLORESTAN.

Le lieu et l'heure où je pourrai vous recevoir... Et je désesperais de l'attendrir... Capitaine je n'ai pas perdu la gageure, non certes je ne l'ai pas perdue.

SCENE XII.

FLORESTAN. LAHIRE, *d'un air empressé.*

Monsieur, je ne puis retenir les paysans ; ils prétendent que la fête est aussi pour vous, et que puisque madame n'en veut pas, c'est à vous de la recevoir.

SCENE VIII.

Les paysans chantent avec force... Florestan, Lahire les faisant taire.

AIR :

Qu'l'amitié vous retienne,
Vous qui fait' des heureux,
Pour vous qu'l'amour obtienne,
Le succès de vos vœux,

FLORESTAN.

Camille a fait connaitre
Sa volonté : cessons.
Demain, ce soir peut-être,
Vous direz vos chansons.

PAULIN.

Ce sont des façons, allons mes amis,
Qu'l'amitié vous retienne, etc.

(*Florestan parvient avec peine à les faire taire.*)

FLORESTAN.

Mais écoutez moi donc mes amis, Camille se refuse à otre hommage, dans ce moment pour qui chantez-vous onc puis qu'elle n'est pas ici.

PAULIN.

Pour vous monsieur Florestan qu'êtes si généreux, est e que je ne savons pas ce que la politesse nous commande donc, allons, allons.

FLORESTAN.

Mais mes amis tout cela regarde Camille et la Palice

PAULIN.

Bah ! monsieur, quand une chanson est bien faite, je savons ben que ça peut servir pour tout le monde et drès que celle-ci parle de quelqu'un que je serions bien aise de retenir ; il est ben clair que ça vous va.

FLORESTAN.

Eh ! bien, précisément, c'est que je vais peut-être vous quitter.

PAULIN.

Nous quitter.... Sarpeguenne ! mes amis, raison de plus pour nous dépêcher.

(*Il reprennent le chœur et chantent plus haut.*)

FLORESTAN.

Sauvons-nous pour les faire taire.

(*Ils le suivent en chantant.*)

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

MATHILDE CAMILLE.

CAMILLE.

Mais pourquoi m'amènes-tu dans cet endroit? quel est ton but?

MATHILDE.

Parce qu'il m'a paru que cette serre qui a servi quelquefois de prison, pourroit fort bien devenir pour quelques heures la retraite de notre chevalier.

CAMILLE.

Non, non, pardonnons lui, Mathilde, Florestan n'a plus d'espérance.

MATHILDE.

Plus d'espérance.... Eh! madame, il n'en eut jamais d'avantage;

AIR:

Le chevalier modestement,
Croit sa victoire sûre,
Il vous croit dupe absolument;
De l'amour qu'il vous jure:
A votre amant il est lié;
Et veut le trahir sans pitié.
Ah! le parjure à l'amitié,
A l'amour doit être parjure.

CAMILLE.

Oui, le parjure, etc.

CAMILLE.

Je t'assure qu'à la manière dont j'ai reçu sa déclaration, il est tout-a-fait découragé,

MATHILDE.

C'est apparemment pour cela qu'en vous quittant tout à l'heure, il est venu me chercher tout radieux du rendez-vous qu'il venoit d'obtenir?

CAMILLE.

Du rendez-vous!

MATHILDE.

Voilà comme il appelle l'entretien particulier qu'il a sollicité, » Mathilde, ma chère Mathilde, (*c'est lui*
» qui parle,) Je ne te cache pas que je renonçais à Ca-
» mille, et que j'allais lui faire un aveu que sa vertu

m'arrachait ; mais, puisqu'elle consent à m'entendre elle est rendue ; je te dois cette occasion, ma chère, et je saurai en profiter.

CAMILLE.

Qu'elle insolence !

AIR : *Ah ! mon Dieu, que je l'ai échappé belle.*

Je commande à peine à ma colère,
Mais fut-il jamais de fat plus téméraire ?
En huit jours aspirer à me plaire !
Oser se vanter
Que mon cœur ne peut résister.

MATHILDE.

Comme lui, son valet est coupable,
Car de me séduire en huit jours il se croit capable
Et qu'enfin ma vertu forttraitable,
Contre ses amours,
Ne peut tenir plus de huit jours.

Ensemble.

Je commande à peine à peine à ma colère, etc.

CAMILLE.

A-t-on jamais poussé plus loin la présomption et l'audace ?

MATHILDE.

Oui, madame, on a poussé plus loin la présomption et l'audace, et le chevalier Florestan en est la preuve.

CAMILLE.

Que veux-tu dire ?

MATHILDE.

J'ai pourtant bien promis à Lahire de ne pas ébruiter sa confidence ; mais on ne tient pas de ces paroles là, sans trahir tout son sexe, apprenez donc, madame, que vous êtes l'objet d'un pari.

CAMILLE

D'un pari ! comment ?

MATHILDE.

Mais oui, d'une gageure : Florestan a gagé avec son capitaine qu'il supplanteroit ici monsieur Roger.

CAMILLE.

Cela ne se peut pas : on t'a fait un conte.

MATHILDE.

Point du tout, madame, Lahire m'a tout dit, foi d'écuyer fidèle.

CAMILLE.

Que ce complot seroit odieux ! ah ? Mathilde !

MATHILDE.

Qu'un homme s'enflamme pour nous sans nous plaire,

s'il est de bonne foi, ce n'est que demi mal ; et si son hommage ne déplait pas même à la moins coquette, mais ne rien sentir, et contrefaire le passionné pour gagner un pari ; c'est un calcul horrible et qui crie vengeance.

CAMILLE.

Je ne te dissimule pas que je me vengerois avec un véritable plaisir.

MATHILDE.

C'est le moment ou jamais ; vous m'en dédirez si cela vous convient, mais j'ai fait entendre à Florestan qu'en se rendant tout-à-l'heure dans ce lieu sombre où je me chargeois de l'introduire, il y trouveroit bientôt l'objet de ses tendres ardeurs. L'amour-propre d'un petit maître est crédule ; il n'a pas le plus léger doute sur l'effet de ses charmes, et vous allez le voir arriver triomphant.

CAMILLE.

Quoi ! tu veux que je l'attende ?

MATHILDE.

Non, certes je ne le veux pas, ces portes se refermeront sur le vainqueur et sur Lahire, et ces messieurs qui se croiront dans un joli boudoir, s'ils n'ont pas l'honneur du succès, auront au moins le plaisir de la surprise. Vous m'avez dit que monsieur Florestan vous avoit assuré qu'il ne savoit pas filer l'amour parfait : il faudra qu'il l'apprenne, je trouverai de quoi les occuper. Paulin que j'ai fait travestir en geolier, ne sera pas fâché de les persécuter un peu :

CAMILLE.

Je me livre à cette idée, parce qu'elle flatte mon dépit, mais, Mathilde.....

MATHILDE.

Chut, j'entends du bruit, sortez, madame, et laissez-moi faire les honneurs de cet agréable séjour.

SCENE II.

MATHILDE, *seule avec mystère.*

Chevalier ! est-ce vous ? on ne répond pas ; *il m'a semblé pourtant.....*

AIR : *Vive le vin.*

Ah ! Florestan, s'il ne vient pas,
M'ôte un plaisir rempli d'appas,

Et la gloire de sa défaite :
Est-il volupté plus parfaite,
Que de tromper un séducteur ?
Eh ! puis...
Se venger d'un sexe trompeur,
Du nôtre, c'est payer la dette.

SCENE III.

FLORESTAN MATHILDE.

FLORESTAN.

Ma chère Mathilde, es-tu là ?

MATHILDE.

Et mais assurément, chevalier, arrivez donc. Un moment plus tard, vous auriez été prévenu par Camille.

FLORESTAN.

Je ne m'en serois jamais consolé, ah ! Mathilde, je te le répète, j'allois renoncer au bonheur de plaire à Camille, quand elle m'a prouvé qu'elle rendoit justice à la sincérité de mes sentiments, car tu ne doutes pas....

MATHILDE.

Chevalier, l'amour et la sagesse combattent encore dans le cœur de ma maîtresse.

FLORESTAN, *avec suffisance.*

C'est un combat à mort.

MATHILDE.

AIR : *Je suis un chasseur plein d'adresse.*

Quoi qu'il en soit, avec mystère,
Bientôt ici vous la verrez,
Dans cet asile solitaire,
Peut-être vous l'attendrirez.

FLORESTAN.

Mathilde, ici tout m'intéresse,
Tout m'en plaît, jusqu'à l'ombre épaisse ;
Répète-moi qu'elle y viendra.

MATHILDE.

N'en doutez-pas, elle y viendra :
Son cœur ému l'y conduira.

FLORESTAN.

Et ce cœur au mien répondra.

MATHILDE.

Ce cœur au moins vous entendra.

FLORESTAN. Et Florestan triomphera.

MATHILDE. Le fat au piége se prendra.

FLORESTAN.

Jusqu'à ce qu'elle paraisse, j'y reste enfermé.

MATHILDE.

Mieux qu'il ne croit.

FLORESTAN.

Mais si tu peux presser cet entretien.

MATHILDE.

Comptez sur mon zèle.

(à part en sortant.)

Et d'un.

SCENE IV.

FLORESTAN, *seul.*

AIR : *Ah ! pauvre lise qu'elle est ton*, etc.

Enfin je suis vainqueur
De Roger qu'elle adore :
L'orgueil lui reste encore,
Mais j'ai soumis son cœur.
Fier, mais plus tendre,
Il veut accorder
L'honneur de le défendre,
Au bonheur de céder.

Vous qui vous éloignez
Des regards d'une amante,
L'absence est alarmante ;
Craignez, amans, craignez !
Toujours près d'elle,
Fixez son desir :
La beauté n'est fidelle,
Qu'à l'attrait du plaisir.

SCENE V.

FLORESTAN, MATHILDE, LAHIRE.

FLORESTAN.

Je les entends toutes deux : attendons que Mathilde s'éloigne.

LAHIRE, *à Mathilde.*

Mais où me menes-tu donc ?

MATHILDE.

Paix.

LAHIRE.

Que je sache au moins où je vais.

MATHILDE.

Paix.

LAHIRE.

Mais....

MATHILDE.

Paix, paix, paix, attends moi là.

(Elle sort et referme la porte.)

SCENE VI.

FLORESTAN LAHIRE.

(Silence d'un moment : ils écoutent.)

FLORESTAN.

Vous qui m'agitez de la plus vive impatience, n'ai-je pas entendu votre voix si touchante et si douce.

LAHIRE.

Voilà le premier compliment que je reçois sur ma voix, mais, j'ai cru reconnaître la votre, seigneur Florestan... Me trompai-je ?

FLORESTAN.

Juste ciel ! c'est Lahire, qu'elle imprudence ! eh ! quoi ! lorsque tu vois....

LAHIRE.

Lorsque je vois.... D'abord je ne vois pas et j'en enrage.

FLORESTAN.

Dis-moi, que viens-tu faire ici ?

LAHIRE.

Ma foi, sans vanité, je suis en bonne fortune.

FLORESTAN.

Malheureux, tu me perds : retire-toi.

LAHIRE.

Mais je ne le puis.

FLORESTAN.

Je te l'ordonne.

LAHIRE.

Air : *Parsembleu monsieur le Curé.*

Avec Mathilde qui me plaît,
Tout-à-l'heure je dois être ;
Par-tout ailleurs, je suis votre valet,
Ici l'amour est mon maître.

FLORESTAN.

Tu ne sais pas, impertinent, que c'est Mathilde qui m'a conduit dans le boudoir de sa maîtresse.

LAHIRE.

Je sais que c'est Mathilde qui m'a *conduit* dans le boudoir de la mienne.

FLORESTAN.

On ouvre : ce ne peut être *que* Camille.

LAHIRE.

Ce ne peut être que Mathilde ; *de la* lumière, tant mieux. Regardez, quel joli visage !...

SCENE VII.

Les mêmes, PAULIN en geolier.

Il pose deux pains, une cruche, une lampe.

LAHIRE.

Oh ! oh ! quelle figure !

PAULIN.

AIR : *Je suis un pauvre misérable.*

Ici deux gardes ; là, deux gardes,
Là, six gardes :
Attention sur ces gens-ci :

FLORESTAN. } LAHIRE.
Qu'est-ceci ? } Qu'est-*ceci* ?

PAULIN.

Qu'avec mousquet, sabre au poing, *hallebardes*,

LAHIRE.

Hallebardes !

PAULIN.

Au premier signe on entre ici.

FLORESTAN. } LAHIRE.
Qu'est-ce ceci ? } Qu'est-ce ceci ?

FLORESTAN.

Cet homme est-il en démence ?

PAULIN.

AIR : Vaud : *de Tom-Jones.*

Un ordre exprès de par la châtelaine,
Tous les deux vous fait prisonniers.

LAHIRE.

Et de quel tort subissons-nous la peine ?

PAULIN.

N'êtes-vous pas des braconniers ?

FLORELTAN. } LAHIRE.
Des braconniers ! } Des braconniers !

PAULIN.

Dans cet endroit, je veux bien vous l'apprendre,
On ne garda jusqu'aujourd'hui,

Que le frippon qui voulut prendre
Un bien qui n'était pas à lui.

FLORESTAN.

Misérable ! tu mériterais ! (*Il fait un geste*).

PAULIN.

Pas de gestes, mon beau monsieur, parce qu'on en sait faire. ..

FLORESTAN.

En affrontant notre colère.

LAHIRE.

Ne me comptez-pas, monsieur, je ne vaux rien quand j'ai peur.

FLORESTAN, *plus froidement.*

Allez dire à Camille, de la part de Florestan...

PAULIN.

Je ne saurais quitter mon poste.

FLORESTAN.

Comment ! maraud !

PAULIN.

Ah ! puisque vous parlez poliment, à la bonne-heure. Eh bien ! que lui dirai-je ?

FLORESTAN.

Que nous nous trouvons retenus, je ne sais comment, dans les prisons du château, que sans-doute elle ignore cette violation des droits de l'hospitalité, que je la supplie de faire révoquer ces ordres injurieux.

PAULIN.

Tout ça ?

LAHIRE.

D'abord ; obtenez qu'on nous ouvre, et nous discourrons après.

PAULIN.

En attendant...

AIR : *De la pastorale du déserteur.*

Vl'a du pain qui n'est pas beau,
Mais aussi, vl'a dans ce sceau,
De l'eau.

LAHIRE.

De l'eau,

PAULIN.

De l'eau.
Comme il fait un peu noir,
Gardez la lampe pour vous voir.

LAHIRE.

FLORESTAN. *Suite de l'air.*

Quoi! c'est-elle qui me brave!
Fallait-il m'en défier?

LAHIRE.

On peut être leur esclave,
Mais non pas leur prisonnier.

FLORESTAN.

AIR: *Des folies d'Espagne.*

Allez, courez.

LAHIRE.

Ne tardez guère sur-tout.

PAULIN, *lui montrant deux rouets.*

Par le travail, charmez votre loisir,
L'oisiveté des vices est la mère,
Et le travail est père du plaisir.

FLORESTAN, *en colère.*

AIR: *J'étais gissant.*

Quoi! cet insolent par Camille,
Est-il chargé de m'insulter?

LAHIRE.

Paix donc, prenons un autre stile,
Craignons encor de l'irriter.

PAULIN.

Loin que mon offre vous outrage,
Vous devez en être flatté;
Le favori de la beauté,
Avec plaisir fait son ouvrage.

FLORESTAN.

Misérable.

PAULIN.

Dame, vous ne me verrez pas souvent si vous vous fâchez toujours.

(*Il sort.*)

SCENE VIII.

FLORESTAN, LAHIRE.

LAHIRE.

Je ne sais pas où j'ai vu ce méchant homme-là, mais je le connois.

FLORESTAN.

Les femmes! les femmes!

LAHIRE.

La gageure me paroît bien-avanturée.

FLORESTAN.

Je ne saurois me persuader que Camille fut à ce point fausse et perfide, m'attirer mystérieusement dans un boudoir.....

LAHIRE.

Il est horrible le boudoir.

FLORESTAN.

Et me jouer ce tour affreux.

LAHIRE, *regardant la porte.*

Oh ! je lui pardonnerais le tour sans le double tour.

(*Il fait le geste de fermer.*

FLORESTAN, *furieux.*

Lahire, unissons nos efforts : brisons les portes de cet exécrable donjon.

LAHIRE

Oh ! très-volontiers, allons, commencez parce que c'est juste.

FLORESTAN, *frappant à coup de pied.*

Tombez, détestables verroux.

LAHIRE.

Tombez, cadenats, grilles, loquets ?

FLORESTAN.

Que la déloyale et perfide Camille....

(*Ici Camille et Mathilde paroissent sur le balcon.*)

LAHIRE, *arrêtant Florestan.*

Paix, j'entends du bruit. Voyez-donc.

(*Il lui montre le balcon.*)

SCENE IX.

Les mêmes, MATHILDE, CAMILLE

CAMILLE.

AIR : *Des Troubadours.*

Calmez, calmez un transport inutile,
Avec l'amour on court plus d'un danger.
Filez, filez amoureux de Camille,
A ce prix seul, votre sort peut changer.

PAULIN, *sans se montrer.*

A ce prix seul votre sort peut changer.

FLORESTAN.

[illegible], c'est donc vous qui sous la p[illegible]

MATHILDE.

Même air:

Un fils de Mars, un héros intrépide,
Cède à l'amour trop prompt à l'aveugler;
Jadis Omphale a fait filer Alcide,
Et pour Vénus, Adonis peut filer.

PAULIN.

Et pour Vénus, Adonis peut filer.

LAHIRE.

Fripponne c'est donc là ?....

MATHILDE, CAMILLE.

On jouit mieux d'un succès difficile;
Comme le cœur l'orgueil est satisfait.
Filez, filez, pour Mathilde et Camille,
Tendres amans, filez l'amour parfait.

PAULIN.

Tendres amans, filez l'amour parfait.

FLORESTAN.

AIR: *De la maison isolée.*

Ah! par pitié, cessez, cruelle,
Ce badinage; il en est temps.
Que l'épouse la plus fidelle,
Pardonne au plus fou des amans.
Révoquez un injuste arrêt.

CAMILLE.

Vous deviendrez sage et discret;
Vous le promettez...

FLORESTAN.

Je le promets: oui, oui, oui.

CAMILLE.

Mais ce n'est pas pour aujourd'hui.

FLORESTAN.

Je n'ai pu voir et rester sage,
Le plus beau chef-d'œuvre des cieux;
Mais mon erreur fut votre ouvrage,
Et mon excuse est dans vos yeux.
Désormais un respect constant...

LAHIRE.

Je promets d'être un Florestan.

CAMILLE, MATHILDE.

Vous le promettez...

FLORESTAN, LAHIRE.

Nous le promettons: oui, oui, oui.

CAMILLE; MATHILDE.

Mais ce n'est pas pour aujourd'hui.

FLORESTAN.

Mais, Camille, quel démon implacable a pu vous inspirer cette affreuse idée

CAMILLE.

CAMILLE.

Chevalier, j'ai peut-être fait un pari, qui sait ?

FLORESTAN.

Qu'entends-je !

LAHIRE.

Ahi ! Ahi !

CAMILLE.

Et comme vous ne l'ignorez pas, tout est permis pour gagner un pari.

FLORESTAN.

Je suis trahi, Roger.

AIR : *Il faut que l'on file, file.*

C'en est trop : c'est trop madame ;
M'avilir et m'outrager.
De cette perfide femme,
Je puis un jour me venger.

MATHILDE.

Toujours un amant habile,
Doit se montrer plus docile :

CAMILLE.

Pour réussir avec nous,
Il faut que l'on file, file,
Il faut que l'on file doux.

FLORESTAN.

Ma rage est au comble.

CAMILLE.

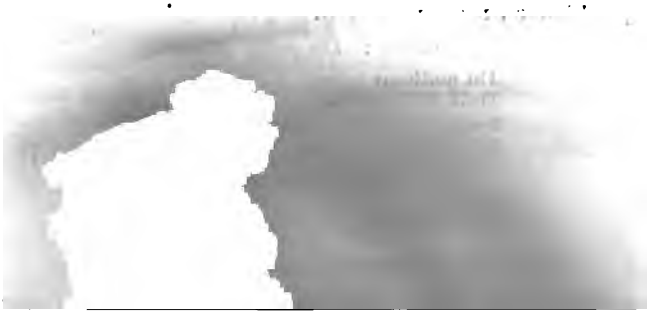
Mais vous perdez un temps que vous pouvez employer mieux. Adieu, Florestan, votre sort est entre vos mains.

MATHILDE.

Adieu tendre et malheureux Lahire.

LAHIRE.

Adieu, femme, aussi femme qu'il soit possible de l'être.



SCENE X.

LAHIRE, FLORESTAN *consterné enveloppé de son manteau.*

LAHIRE.

AIR : *Quel désespoir.*

Quel désespoir
D'apprendre à filer à mon âge!
Quel désespoir !...

FLORESTAN.

Eh ! quoi ! Roger que j'ai cru loyal aurait instruit Camille de notre gageure !

LAHIRE.

On dit tout quand on aime. C'est si naturel, et *Mathilde*.....

FLORESTAN.

Peut-on être plus humilié ?

LAHIRE.

Oh ! non, c'est bien impossible.

FLORESTAN.

Mais, scélérat, je crois que ma douleur t'amuse.

LAHIRE.

Non assurément, mon cher maître, puisque je la partage. Mais je me sens un orgueil plus traitable, si je m'en croyois, je filerais moi, ne fut-ce que pour m'occuper.

FLORESTAN.

Moi jamais, jamais !

LAHIRE.

Il faudra donc que je file deux écheveaux. Essayons... » Je m'amuse avec mon fuseau, et je file....

FLORESTAN.

Malheur à Roger ! malheur à Camille !

LAHIRE.

Tenez, mon maître....

AIR : *Du petit Matelot.*

Du malheur même, un homme sage
Doit profiter tranquillement.
C'est-ici mon apprentissage,
Et je file assez joliment.

FLORESTAN.

Que ce piège est odieux et vil.

LAHIRE.

Oh ! c'est une chose effroyable !

(*Suite de l'air :*)

Je menerai long-temps ma barque,
Exempt de trouble et de souci :
Si pour moi, le fil de la parque,
Est aussi beau que celui-ci.

(*Camille, Mathilde et Roger, paroissent au balcon en entrouvrant seulement la porte, en se retirant en riant aux éclats.*)

FLORESTAN.

De quoi peux tu rire ?

LAHIRE.

Moi, je ne ris pas du tout. Je pense que ce sont ces dames qui s'amusent encore à nos dépens.

FLORESTAN, *furieux jette le ronet.*

Camille a donc résolu de ne m'épargner aucun affront

(*On entend des instruments.*)

LAHIRE.

Ne vous fâchez pas, mon cher maître, voici qui devient plus gai, mais beaucoup plus gai.

CHŒUR, *derrière le théâtre.*

A la fête,
Que le cœur apprête ;
A ce couple heureux,
Offrons nos tendres vœux.
A la fête, etc.

LAHIRE.

(*S'approchant de très-près de la grille du fond.*)

Mais ou je me trompe, ou le capitaine Roger reçoit en ce moment la fête que vous avez préparé pour Camille.

FLORESTAN.

Tu croirois.

LAHIRE.

J'entends d'ici les airs et les paroles. Qu'elle déloyauté ! donner la plus jolie fête du monde, et laisser les auteurs au cachot, ah ! mon maître !

(*On ouvre une des planches posées sur la grille.*)

FLORESTAN.

Qu'est-ce ?

LAHIRE.

On nous rend la vie.

(*Regardant à travers la grille.*)

C'est superbe.

FLORESTAN, *effrayé.*

Cachons nous, cache-toi donc mal-heureux.

On ouvre la deuxième planche derrière laquelle ils s'étoient cachés.)

LAHIRE.

Encore une fenêtre !

FLORESTAN.

Suis moi jusque là-bas, viendras-tu ?

(*La troisième planche est levée.*)

LAHIRE.

La lumière nous poursuit, mais c'est bien pire, on ouvre par tout, ah ! mon dieu ! nous n'échapperons pas aux curieux.

FLORESTAN.

Qu'elle honte ! comment paraître ?

SCENE XI.

Les mêmes, ROGER, CAMILLE, MATHILDE, PAULIN.

ROGER.

Non, Camille, aucun lieu de ce séjour ne peut m'être indifférent, et je veux les visiter tous.

CAMILLE.

Quoi ! même les prisons du château, car on nous en ouvre les portes.

ROGER.

Entrons : je vous conjure, que tout le monde soit libre ici, Camille, le jour qui forme nos liens, doit briser tous les autres. Ciel ! Florestan !

FLORESTAN.

Lui-même.

ROGER.

Eh ! quoi ! Camille, vous me prépariez cette agréable surprise ?

FLORESTAN.

Eh ! capitaine, n'affectez pas un étonnement qui sied mal à votre franchise, pouvez vous ignorer que joué par Camille ; emprisonné par elle.....

MATHILDE.

Un badinage, une folie....

FLORESTAN.

Devenu l'objet des rires les plus insultants.

ROGER, *gravement*

Le tort est à moi tout entier, ici toute feinte cesse, et je jure à Florestan sur ma parole que j'ai gardé son secret.

FLORESTAN.

La parole de Roger ! je n'en doute plus, capitaine, Lahire !

LAHIRE.

Hélas oui.... mais quand on aime....

ROGER.

Mais j'aurais du prévoir que cette plaisanterie pouvoit déplaire à Camille, et qu'en privant l'armée d'un de ses plus braves officiers.....

FLORESTAN.

Je reconnais mon loyal et généreux ami, (*plus bas.*), j'ai perdu la gageure. Mais assurez-moi que je conserve l'estime de la Palice.

ROGER.

A jamais.

FLORESTAN.

Je n'ose prétendre à celle de madame.

CAMILLE, *gaiement.*

Pourquoi donc, Florestan ? quand nous nous permettons de donner une leçon à nos amis, c'est que nous les en croyons dignes, il ne vous manquait qu'un peu de modestie, sans cela vous auriez été trop dangereux.

FLORESTAN.

Ah ! madame, que je fus coupable ! mais je ne dois m'occuper que du bonheur de mon ami, il ne falloit pas moins de charmes pour payer tant de vertus.

ROGER.

Mon ami, c'est une mode parmi les jeunes gens de ton âge d'avoir mauvaise opinion des femmes. Que ce travers ne gâte désormais ni ton esprit, ni ton cœur.

AIR: *Gusman disait à sa bergère.*

Malheur à l'homme qui se joue
D'un sexe faible qu'il trahit,
Quel revers honteux s'il échoue,
Quel triomphe s'il réussit!
Succès brillans, bonne fortune,
Tout cela ne rend point heureux:
Il est plus doux d'en aimer une,
Qu'il n'est flatteur d'en tromper deux:

SCENE DERNIERE.

Les mêmes. Les paysans qui s'avancent.

UN PAYSAN, *à Florestan.*

J'ons commencé la fête sans vous parce que je vous ons cherché de tout côté.

LA HIRE.

Non dans la tour.

LE PAYSAN.

Mais puisque vous rev'la, j'allons r'prendre le fil...

LA HIRE.

Malheureux, si tu parles encor de fil!..

VAUDEVILLE.

ROGER A CAMILLE.

AIR:

Je connois votre cœur sincère,
Le mien pouvait-il s'allarmer!
Mieux qu'un autre vous savez plaire,
Et qui mieux que moi sait aimer?
Pardon; cet essai téméraire,
Peut être fait par un mari,
Quand il est sur de son pari.

CAMILLE.

Par les talens, par la sagesse,
Vous pouvez surpasser, je crois,
Un sexe fait pour la tendresse,
Qui souvent vous donne des lois.
Mais si de grâce, de finesse,
Vous voulez lutter avec lui,
Vous perdrez tout votre pari.

PAULIN.

Jeunes filles, pour vous surprendre,
Un séducteur vous tend des lacs;

Il est aisé de se défendre,
Quand le séducteur ne plaît pas.
Mais craignez un sentiment tendre,
Car, contre son cœur, son ami;
Fille perd toujours son pari.

FLORESTAN.

Je voyais fort peu de cruelles,
Et sur-tout pour l'amant adroit.
Mais il est des beautés fidelles,
Et plus encore qu'on ne le croit.

LAHIRE.

Pour moi, j'aime à les croire telles,
Mais... ni pour ni contre ce point-ci,
Ne faisons jamais de pari.

MATHILDE, *au public.*

L'auteur comme l'amant veut plaire,
Ils veulent tous deux être heureux.
L'amant n'est pas toujours sincère,
L'auteur l'est toujours dans ses vœux.
Le nôtre se flatte, il espère
Que vous rirez d'un fat puni;
Faites lui gagner son pari.

FIN.

Chez le citoyen Fages, au coin de la rue Xaintonge, n°. 25, boulevard du Temple.

On trouve.

Les Mystères d'Udolphe, ou le Fantôme vivant, *drame* nouveau en 5 actes, à grand spectacle, par le *citoyen* Lamartélière.

Les trois Espiégles, comédie en 3 actes, du même Auteur.

Julia, ou les Souterrains du Château de Mazzini, mélodrame en 3 actes.

Le Parachute, vaudeville nouveau en un acte.

On y trouve aussi un assortiment général de pièces de Théâtre, anciennes et nouvelles, de tout genre ; soit, Opéras-comiques, Vaudevilles, grands Opéras, Drames, Comédies, Tragédies, Parodies, Proverbes, Pantomimes dites dialoguées, etc. etc.

Les personnes qui ferait un choix considérables, les auront à un prix très-modéré.

er, François Pierre-Auguste

LE DÉMÉNAGEMENT DU SALLON,

OU

LE PORTRAIT DE GILLES,

COMÉDIE-PARADE

EN UN ACTE ET EN VAUDEVILLES,

Par les CC. LEGER, CHAZET, EM. DUPATY et DESFOUGERAIS.

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre du Vaudeville, le 25 Vendémiaire, an 7.

Prix 1 Franc 50 centim. avec la Musique.

A PARIS,

Chez le Libraire au Théâtre du Vaudeville.
A l'Imprimerie rue des Droits-de-l'Homme, N°. 44.

An VII°.

PRÉFACE, AVIS, AVERTISSEMENT,

POST-SCRIPTUM,

Tout comme on voudra.

ON s'attendait, dit-on, à trouver dans cette *luette* la nomenclature totale des ouvrages exposés au Sallon. Comme un vaudeville n'est pas un catalogue de marchand de tableaux, nous avons cru devoir nous en dispenser. Le couplet d'annonce chanté avant la première représentation, a prévenu l'objection. Ainsi n'en parlons plus.

Quelques personnes nous ont reproché d'avoir donné beaucoup plus à l'éloge qu'à la critique. Le reproche est juste, mais nous nous le sommes attiré sciemment et en connaissance de cause.

Dans un moment où, malgré les soins d'un Ministre littérateur, les arts semblent plongés dans la plus affligeante stagnation, parce que ceux qui possèdent aujourd'hui les richesses (comme l'a dit fort judicieusement *Andrieux*, dans un rapport fait à l'Institut,) *n'aiment les*

arts ni par goût ni par ton, et mettent le tal de leur cuisinier fort au-dessus des sublim productions de *Raphaël* et *du Corrège ;* eût-il é fort décent de porter le découragement da l'ame des artistes qui font tous leurs efforts po en retarder la décadence ? Nous ne le croyo pas.

Si nous nous sommes permis quelques trai de critique, nous avons toujours eu l'intentio de le faire sans fiel, sans amertume, et en nou tenant dans les bornes de la décence. Mais avec quelle douce satisfaction nous avons vu le public sanctionner, par des applaudissemens unanimes, le tribut d'éloges que nous avons payé au pinceau de *Vincent*, *Ysabey*, *Giraudet*, *Gerard*, *Boëly*, de Mad. *Chaudet*, et autres artistes distingués ! Si dans cette partie de notre ouvrage, nous sommes restés au-dessous de notre sujet, nous pouvons assurer du moins qu'il n'en est aucune que nous ayons écrite avec plus de plaisir.

Mais, dira-t-on, il était assez inutile de faire une pièce pour louer ou critiquer une douzaine de tableaux. Cela est vrai, et d'autant plus vrai, qu'il est impossible de se figurer toutes les peines que nous avons eues pour la faire jouer....

D'abord parce que . . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
Ensuite parce que . . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Cela ne paraît pas fort clair; mais il nous sera peut-être permis, quelque jour, de donner le mot d'une énigme qui n'est pas inintelligible pour tout le monde. C'est ce que peut assurer le cit. G....., rue des SS. Pères.

PERSONNAGES.	ARTISTES CC. et C
CASSANDRE.	*Lenoble.*
ARLEQUIN.	*Laporte.*
GILLES.	*Leger.*
COLOMBINE.	*Sara.*
LE PORTIER.	*Carpentier.*
QUELQUES OUVRIERS.	

La Scène se passe sur la place du Muséum, à côté du Caffé de M. Cassandre.

COUPLET D'ANNONCE.

AIR : *Vaudev. de l'Afficheur.*

On ne saurait en peu de mots
A chaque auteur rendre justice,
Ni renfermer tant de tableaux
Dans une aussi légère esquisse.
Mais si l'ouvrage est imparfait,
Du moins le connaisseur habile
Reconnaîtra plus d'un portrait
Dans le portrait de Gille.

LE DÉMÉNAGEMENT DU SALLON,

OU

LE PORTRAIT DE GILLES,

COMÉDIE-PARADE.

SCENE PREMIERE.

LE PORTIER, ARLEQUIN.

LE PORTIER.

PARDON, nous causerons plus long-tems une autre fois; mais aujourd'hui j'ai tant de choses à faire!

ARLEQUIN.

Le portier du sallon a beaucoup d'ouvrages le jour du déménagement. Ça n'en finissait pas ce matin : c'était vraiment curieux sur votre escalier.

AIR : *Vaudev. de l'Isle des Femmes.*

J'ai vu descendre des vaisseaux,
J'ai vu descendre des campagnes,
Des hommes et des animaux,
Des cathédrales, des montagnes.
Enfin, par-dessus des forêts,
Entre le soleil et la terre,
J'ai vu passer, sur des crochets,
Le Pont-neuf avec la rivière.

LE PORTIER.

Et cependant je ne suis pas au bout : j'ai encore cette Vénus en relief (*a*).

ARLEQUIN.

Je ne lui en ai pas trouvé beaucoup.

LE PORTIER.

Ce n'est pas sa faute.

AIR : *De la Croisée.*

Employant des ciseaux hardis
Pour faire la Vénus pudique,
Praxitèle avait pris jadis
Pour modèle, une grecque antique ;
Mais on voit à l'air radouci
De la déité subalterne,
Que pour modèle on n'eut ici
Qu'une grecque moderne.

ARLEQUIN.

Vous avez beaucoup d'objets précieux ?

LE PORTIER.

Certainement.

ARLEQUIN.

Sur-tout, ayez bien soin de cette jolie petite barque (*b*) qui a fait tant de plaisir à tout le monde.

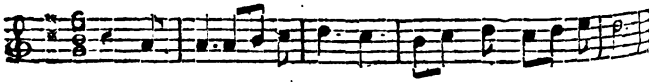
LE PORTIER.

Soyez tranquille.

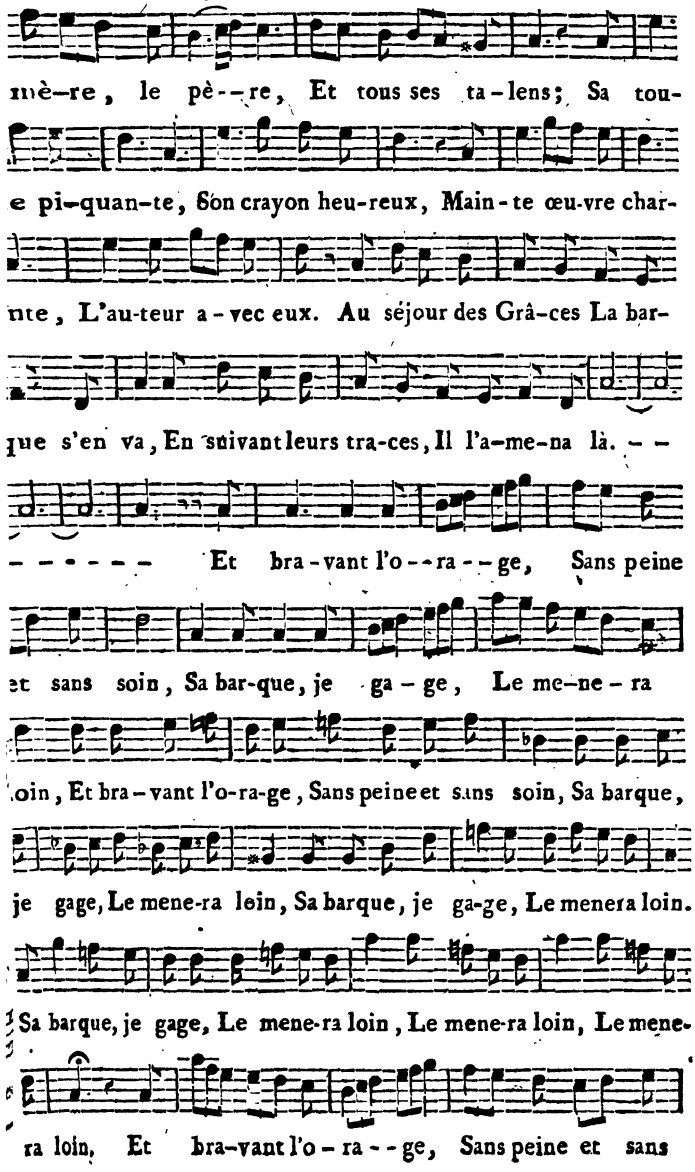
ARLEQUIN.

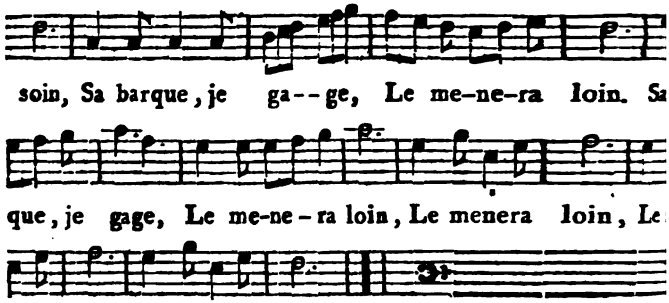
Quel charmant ouvrage !

AIR : *Ma barque légère* (de la Rosière.)



(*a*) La statue de Vénus en pied, N°.
(*b*) Le portrait d'Ysabey et de sa famille.


mè-re, le pè--re, Et tous ses ta-lens; Sa tou-
e pi-quan-te, Son crayon heu-reux, Main-te œu-vre char-
nte, L'au-teur a-vec eux. Au séjour des Grâ-ces La bar-
que s'en va, En suivant leurs tra-ces, Il l'a-me-na là. - -
- - - - - - Et bra-vant l'o--ra--ge, Sans peine
et sans soin, Sa bar-que, je ga-ge, Le me-ne-ra
loin, Et bra-vant l'o-ra-ge, Sans peine et sans soin, Sa barque,
je gage, Le mene-ra loin, Sa barque, je ga-ge, Le menera loin.
Sa barque, je gage, Le mene-ra loin, Le mene-ra loin, Le mene-
ra loin, Et bra-vant l'o-ra--ge, Sans peine et sans



LE PORTIER.

Je réponds de celui-là.

ARLEQUIN.

A propos, la statue de Gilles est-elle passée?

LE PORTIER.

Pas encore : nous attendons que M. Cassandre se trouve là ; et puis elle n'est pas arrangée ; (*montrant le pantalon,*) mais je l'apporte là en détail. Voilà le corps, les pieds, les bras. Vous voyez que Gilles n'est pas un artiste comme un autre.

ARLEQUIN.

Je savais déjà son secret.

LE PORTIER.

Sans cela je ne vous en aurais pas parlé.

ARLEQUIN.

D'ailleurs, vous pouvez compter sur ma discrétion. Ah ça, il croit donc M. Cassandre bien bête, pour lui tendre un pareil piège? Tout limonadier qu'il est, c'est pourtant un fier amateur.

LE PORTIER.

Cela se voit à son enseigne *au Caffé des Arts*, sur la place du Louvre, à la porte du Muséum.

ARLEQUIN.

C'est là que se rassemblent les amateurs.

LE PORTIER.

C'est delà aussi que nous tombe cette nuée de censurs ridicules qui nous assiègent là-haut.

ARLEQUIN.

Il en vient donc beaucoup ?

LE PORTIER.

Que trop.

ARLEQUIN.

Cela doit bien vous amuser ?

LE PORTIER.

M'amuser !

AIR : *De la Parole.*

J'entends toujours en enrageant
Ces connaisseurs sans connaissance,
Qui critiquent d'un ton tranchant
Pour se donner l'air d'importance.
D'après leurs goûts extravagans,
Toutes les ombres sont trop claires :
D'autres encor plus ignorans (*bis.*)
Voudraient obscurcir (*bis.*) les lumières.

ARLEQUIN.

C'est trop juste.

LE PORTIER.

Ce n'est pas encore là ce qui me fâche le plus.

Même Air.

Certain critique original
Des arts voulant ternir la gloire,
Naguère dans plus d'un journal,
Proscrivit les tableaux d'histoire.
A ces tableaux ce visigot
Préfère un gigot en peinture.

ARLEQUIN.

Il n'a pas de goût cet homme-là.

Si je préférais un gigot, (*bis.*)
Ce serait du moins (*bis.*) en nature.

LE PORTIER.

Ah ça, le tems se passe, et mes affaires m'appel
là-haut. Vous attendez ici Mlle. Colombine; je v
quitte.... Nous nous reverrons; serviteur. (*Il sor*

SCENE II.

ARLEQUIN, *seul.*

L'AVIS que j'ai su en tirer sur Gilles, *sans qu'il y*
doute, vaut bien la bavaroise que je lui ai payée. J
vais donc faire connaissance aujourd'hui *avec* Colom
bine.... Il me semble que je l'aime déjà.... Ch
j'espère bien la toucher aussi, *sangodémi.* Aiguiser
d'abord mes armes : j'aurais pu emprunter une ca
flèches de cet amour que j'ai vu au Sallon.... Mais
bah ! (*Il prend la posture du tableau n°.*)

AIR : *Du pas redoublé.*

Le Remouleur qu'on voit là-haut,
Quoiqu'il soit mon modèle,
Aux yeux n'offre pas ce qu'il faut
Pour séduire une belle.
Si je n'avais que le secours
De sa flèche mesquine,
Je renoncerais pour toujours
A blesser Colombine.

Ce grand Cupidon, sans vigueur,
En effleurant sa pierre,
En deux mois n'aura fait au cœur
Qu'une atteinte légère.
Avec force aiguisant le bout
De ma batte assassine,

Moi, je prétends, du premier coup,
Achever Colombine.

On vient.... C'est peut-être elle.... Non.... ce t que Gilles.

SCENE III.

GILLES, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

BONJOUR, Gilles; toujours de mauvaise humeur?

GILLES.

Oui.

ARLEQUIN.

Cela ne se passe pas.

GILLES.

Non.

ARLEQUIN.

Vous venez, sans doute, de votre atelier?

GILLES.

Oui.

ARLEQUIN.

Nous préparer quelque nouveau chef-d'œuvre?

GILLES.

Cela ne te regarde pas.

ARLEQUIN.

Tu as le ton bien brusque aujourd'hui.

GILLES.

C'est mon ton.

ARLEQUIN.

A qui diable en voulez-vous donc ?

GILLES, *avec colère.*

A qui j'en veux ! Appeller mes tableaux des croûtes ! refuser d'exposer mes ouvrages !

ARLEQUIN.

Il est vrai qu'on rend si peu de justice au mérite.

GILLES.

Heureusement j'ai la critique pour m'en venger, et y a de quoi ; il n'y avait seulement pas le plus petit ordre dans leur sallon.

ARLEQUIN.

C'est qu'on ne t'a pas consulté.

GILLES.

Oh ! je m'en serais mieux tiré.

AIR : *La comédie est un miroir.*

C'est bien sur-tout pour les portraits
Que j'aurais fait à ma manière
Placer chacun avec succès
Selon son petit caractère :
Les grands hommes, au premier rang,
Les petits, loin de la lumière,
De côté, plus d'un important,
Et les gens de rien, terre à terre.

J'aurais mis les fous, au grand jour,
Les sages, dans la demi-teinte,
Les gens du bel air, dans la cour,
Et les mécontens, vers la plinthe,
Les parvenus, sur l'escalier,
Et, comme la raison le porte,
Les bas valets, sur le pallier,
Et les intrigans, à la porte.

ARLEQUIN.

Voilà ce qui s'appelle mettre chaque chose à *sa place.*

GILLES.

Bah ! j'en aurais bien d'autres à dire sur les tableaux, e voulais.

ARLEQUIN.

Comment veux-tu en juger ? le tems n'est pas favo-ble pour la peinture.

AIR : *Vaudeville d'Abuzar.*

Lorsque nous touchons à l'hyver,
Comment juger de tels ouvrages ?
Presque jamais le tems n'est clair,
Le ciel est couvert de nuages.
En vain l'on cherche un horizon
Exempt d'une vapeur légère :
Si l'on rencontre un beau rayon,
Le beau-fixe ne se voit guère.

GILLES.

Est-ce qu'un artiste comme Gilles a besoin du tems our juger des choses ? J'ai des yeux, peut-être.

Même Air.

Je vois des tableaux barbouillés,
Toutes les teintes confondues,
Tous les sujets entortillés,
Toutes les nuances perdues ;
De l'effet, mais point de ressort ;
De l'esprit, mais peu de génie ;
En quelques endroits de l'accord,
Mais nulle part de l'harmonie.

ARLEQUIN.

Cela viendra. Tu es trop difficile.

GILLES.

L'injustice que l'on m'a faite m'en donne le droit ; mais, ce qui me console, c'est qu'il y a encore de vrais connaisseurs, des gens de goût. M. Cassandre, chez

lequel je viens prendre régulièrement ma demi-tas mon petit verre.... il sait tout ce que je sais.

ARLEQUIN.

Voilà un homme bien instruit.

GILLES.

Il saura apprécier mes talens, et Mademoiselle C lombine aussi. Vous ne la connaissez pas, Mademoise Colombine ?

ARLEQUIN.

Je l'ai bien vue chez son père ; mais ce n'était pas elle ce n'était que son portrait.

GILLES.

Oh ! si vous saviez quelle fille c'est ! comme elle vous sert une tase de café !

ARLEQUIN.

Au lait ?

GILLES.

Elle vous servira ; elle est revenue hier de la campagne.

ARLEQUIN.

Et où est-elle ?

GILLES.

(*à part.*) Je l'attends ici ; il me gênerait.... (*haut.*) Elle est peut-être au sallon pour profiter du dernier moment.

ARLEQUIN.

(*à part.*) Je m'en vais aussi en profiter du dernier moment.... (*haut.*) Adieu, Gilles, l'année prochaine vous serez plus heureux, ou plus habile.

GILLES, *le reconduisant.*

Je n'irai pas plus loin.

SCENE

SCENE IV.

GILLES, *seul.*

J'AS chercher Colombine au sallon ; elle est chez elle. Heureusement que je ne serai pas obligé de passer au Cry pour l'épouser.... J'ai pourtant vu l'heure où ma petite mésaventure refroidissait terriblement le beau-père. Je lui ai promis de lui faire voir mon portrait de plâtre moulé en pied de ma main ; je lui ai fait croire que, n'ayant pas été exposé, il était resté dans les magasins. Il ne se doutera pas de ce que c'est que ce portrait : comme il n'y voit pas, il sera frappé de la ressemblance : je ne ferai que passer ; il ne s'appercevra pas de ma ruse, et me voilà d'emblée le mari de Colombine.... que voilà.

SCENE V.

GILLES, COLOMBINE.

GILLES.

MADEMOISELLE ! Mademoiselle !

COLOMBINE.

Ah ! c'est vous, Gilles.

GILLES.

Je suis bien fâché de n'avoir pas pu vous attendre pour déjeûner ce matin ; j'y ai beaucoup perdu.

COLOMBINE.

Et comment cela ?

GILLES.

AIR : *Des Visitandines.*

Servi par votre main jolie,
Tout café devient du moka,
Le thé, sans lait, de l'ambroisie,
Le cidre se change en muscat. (*bis.*)
Vous régnez si bien sur mon âme,
Qu'auprès de vous perdant l'esprit,
Le punch au rack me rafraîchit,
Et la limonade m'enflâme.

COLOMBINE.

Je ne croyais pas faire tant d'effet.

GILLES.

Ah ça, vous avez été hier au sallon ?

COLOMBINE.

Ah ! mon dieu, oui.

GILLES.

Vous avez tout vu ?

COLOMBINE.

Oh ! mon dieu, oui.

AIR : *Nous sommes précepteurs.*

Bien des tableaux du même goût ;
Et cette uniformité cause,
Que l'œil se promène par-tout,

GILLES.

Et s'arrête sur peu de chose.

COLOMBINE.

Vos ouvrages y sont, sans doute ?

GILLES.

(*à part.*) Laissons-le lui croire; elle critiquera, cela m'amusera. (*haut.*) Vous n'avez donc pas reconnu ma touche?

COLOMBINE.

Je l'ai soupçonnée quelquefois.

GILLES.

Et comment avez-vous trouvé tout ce qui est là-haut?

COLOMBINE.

AIR : *Cet arbre apporté de Provence.*

Les prisons, c'est toujours *trop sombre*;
Tous nos petits hommes, *grandis;*
Les animaux, ceux là *font nombre*,
Et nos grands talens, *trop petits:*
Les étoffes, bien *décousues*,
Les costumes, bien *dégarnis*,
Les paysages, faits *sans vues*,
Et les cadres, bien *peu remplis.*

GILLES.

Ah! pouvez-vous dire ça, Mademoiselle; il n'y en a pas un seul de vuide: rien à votre goût, preuve que vous en avez un bon.

COLOMBINE.

Comment, vous ne faites pas une exception, même en votre faveur?

GILLES.

Vous voilà bien attrapée; je n'ai rien mis.

COLOMBINE.

Comment, vous n'avez rien mis?... Un moment, il y avait de fort belles choses et des morceaux dignes....

GILLES.

Oui; vous allez revenir, il n'y a plus moyen; j'espère

bien aussi que vous n'êtes pas contente du portrait de votre père par Arlequin. Allez, c'est une fière croûte ; pas plus de style que dessus la main, et la physionomie bête.

COLOMBINE.

Il est très-ressemblant. Vous dites que c'est Arlequin qui l'a fait ?

GILLES.

Ah ! mon dieu, oui : il arrive dernièrement d'Italie avec les chefs-d'œuvres ; il a débuté ici par les figures de Cassandre. Vous n'en avez pas entendu parler ?

COLOMBINE.

Que par écrit.

GILLES.

Eh bien, vous ferez connaissance : allez, c'est un joli garçon.

COLOMBINE.

Vraiment !

GILLES.

AIR : *Philis demande.*

Je vais vous peindre trait pour trait
Sa figure difforme :
Il a le nez court, plat, mal fait,
Et la moustache énorme,
Le front bossu, le menton noir,
Les yeux d'une corneille,
Et la bouche grande à pouvoir
Se parler à l'oreille.

COLOMBINE.

Vous m'effrayez ! quel portrait !

GILLES.

Il est flatté encore.

COLOMBINE.

On lui dit des talens.

GILLES.

La cabale ; on m'en refuse. Il faut bien qu'on lui en donne. Je suis bien-aise que vous soyez revenue. Allez, Mamselle, votre absence était toujours présente à mon cœur, et je suis venu ici vous attendre tout exprès pour vous faire part d'un secret. Vous connaissez bien monsieur votre père ?

COLOMBINE.

Je crois qu'oui.

GILLES.

Eh bien ! figurez-vous une chose.

AIR : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

Tout ce qu'on dit dans les romans,
Tout ce qu'on dit en comédie,
Les madrigaux, les complimens
Qu'on peut dire à sa bonne amie ;
Tout ce qu'avec art, ou sans art,
Tous les amans ont pu s'écrire,
M Cassandre, de ma part,
Se chargera de vous le dire. (*bis.*)

(*Il sort.*)

SCENE VI.

COLOMBINE, *seule.*

Le joli compliment ! Pourtant si Arlequin allait ressembler au portrait que Gilles m'en fait, j'en serais fâchée ; car il me semble que je penche déjà pour lui. Dans la dernière lettre de mon père, il a glissé un petit billet, pour me mander que mon portrait l'avait rendu amoureux de moi. C'est une jolie attention de sa part. J'entends quelqu'un ; c'est peut-être lui.... voyons... Mais on le dit si laid.... Comment faire ?.... Peut-

être est-il aimable ! Oh ! la bonne idée ! Attendons, et ne le regardons pas.... J'ai lu dans l'Histoire qu'une certaine Psyché fut de même avec un amant qui n'était pas beau.... chut !...

SCENE VII.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

AIR : *De Psyché.*

JUSQU'ICI mon cœur se formait (*a*)
En secret,
Trait pour trait,
Le portrait
D'un objet
Plein d'attrait.
Parmi tous les Dieux, j'ai cherché,
Rapproché,
Plus touché,
J'ai penché
Pour Psyché.
Sous des traits
Aussi parfaits,
Je désirerais
Celle que j'aimerais.
Mais, vraiment,
Voilà comment
Cet objet charmant
A mon cœur est présent.
Ainsi, mon esprit se formait
En secret,
Trait pour trait,

(*a*) *Le charmant tableau de Psyché*, par *Gerard*. — On prie le Lecteur d'examiner si ce couplet est une satyre, comme le C. Landon n'a pas rougi de l'imprimer.

Le portrait
D'un objet
Plein d'attrait.
Et voilà l'objet près duquel attaché,
Rapproché;
Plus touché,
J'ai penché,
C'est Psyché.

Devant la porte du café.... C'est bien elle ... Oui, je la reconnais au portrait que j'ai vu chez M. Cassandre.

AIR : *Du pas redoublé.*

Il faut d'abord, par un baiser,
Commencer l'entrevue.

Un moment.

De peur de la formaliser,
Ici point de bévue.
De quel feu je suis dévoré
Quoique loin de la belle!
Par respect je me calmerai,
En me rapprochant d'elle.

COLOMBINE.

Comme il est circonspect.

ARLEQUIN.

AIR : *C'est ce qui me désole.*

Voyons, approchons doucement.
D'un air soumis, discrètement,
Offrons-nous à sa vue. (*bis.*)
Pas un regard : la pauvre enfant!
Pour être auprès de son amant
N'a pas l'air trop émue.

Elle ne bouge pas.... En ce cas-là, retournons-nous d'un autre côté, et prenons une attitude qui fasse tableau.... Mademoiselle!

COLOMBINE.

Sa voix est assez douce.

ARLEQUIN.

Mademoiselle, puisque vous me permettez de me placer si près de vous.

COLOMBINE.

Je n'ai rien permis.

ARLEQUIN.

Vous n'avez pas défendu, et vous ne me défendez pas de prendre, avec votre permission, ou sans votre permission, la liberté de vous....

COLOMBINE.

De quoi?

ARLEQUIN.

De vous embrasser.

COLOMBINE.

Vous voyez bien que je ne vous en empêche pas.

ARLEQUIN, *à part.*

C'est bien innocent.... Aussi je vais par *égard* secrettement sur votre front....

COLOMBINE.

Sur mon front! c'est comme ça que mon papa m'embrasse.

ARLEQUIN.

Ce que c'est que la candeur!... En ce cas-là, je vais vous embrasser sur la joue.

COLOMBINE.

Comme il vous plaira.... Ciel!

ARLEQUIN.

AIR : *De la Fricassée.*

Grands Dieux! quel transport charmant!
Ah! quelle ivresse!

Quelle douce tendresse !
Grands Dieux ! quel transport charmant !
Mais regardez-moi donc un moment.

COLOMBINE.

Je crains de vous voir au jour,
Je vous le dis sans détour ;
Tout au plus au demi-jour
Je pourrais hasarder
D'oser vous regarder.

ENSEMBLE.

ARLEQUIN.	COLOMBINE.
'ands Dieux ! quel transport charmant !	Ah ! Dieux ! quel transport charmant !
Ah ! quelle ivresse !	Ah ! quelle ivresse !
Quelle douce tendresse !	Quelle douce tendresse !
rands Dieux ! quel transport charmant !	Mais étant si laid vraiment,
ais regardez-moi donc un moment.	Le voir nuirait à mon ravissement.

ARLEQUIN.

Quoi ! vous me refusez !

COLOMBINE.

J'ai peur de vous détester.

ARLEQUIN.

Sauriez-vous déjà comment je suis ?

AIR : *Du Pas russe.*

Pour avoir un regard, s'il vous plaît,
Suis-je trop laid ?

COLOMBINE.

Trop laid !

ARLEQUIN.

Ah ! d'Arlequin fais choix,
Il n'est pas ce que tu crois.

COLOMBINE.

Tu crois !

ARLEQUIN, *à part.*

Si d'un refus nous prévoyons....

COLOMBINE.

Voyons.

ARLEQUIN.

Mais à vos yeux,
Faute d'être mieux,
Suis-je odieux !

COLOMBINE *le regarde.*

Oh ! dieux !

ARLEQUIN.

Eh bien !.... ma bonne amie.

COLOMBINE.

Comme l'on me trompait sur votre figure !

ARLEQUIN.

Elle est charmante ! je ne suis pas si diable que je suis noir.

COLOMBINE.

AIR : *Vaudeville des deux Veuves.*

Joli sourire.

ARLEQUIN.

Jolis traits.

COLOMBINE.

Maintien décent.

ARLEQUIN.

Bouche divine.

COLOMBINE.

Air dégagé.

ARLEQUIN.

Coloris frais.

COLOMBINE.

Œil fin.

ARLEQUIN.

Pied mignon.

COLOMBINE.

Jambe fine.

ARLEQUIN.

ous nous donnons un peu d'encens....

Mais lorsque nous vantons ici,
Vous ma figure, moi la vôtre,
On sait qu'en nous louant ainsi,
Nous faisons l'éloge d'un autre.

COLOMBINE.

'est vrai. Sans cela....

ARLEQUIN.

Maintenant que les préliminaires sont signés, sonns à notre union.

COLOMBINE.

Déjà?

AIR : *Daignez m'épargner le reste.*

Sans mon père je ne puis rien,
Il faut attendre sa présence.

ARLEQUIN.

On peut, lorsque l'on s'aime bien,
Profiter d'un moment d'absence.
J'ai vu, sans ce père, aujourd'hui
L'aurore d'un bonheur céleste;
Nous avons commencé sans lui,
Sans lui ne pourrions-nous aussi
Commencer à finir le reste. (*bis.*)

COLOMBINE.

Un moment.... tâchez d'abord de lui plaire par vos ouvrages.

ARLEQUIN.

C'est fait.... mais du moins prenez-le en
veur.

COLOMBINE.

Cela se fera.... Mais chut ! il revient du Sallon

SCENE VIII.

LE PORTIER, CASSANDRE, ARLEQ
COLOMBINE.

CASSANDRE.

AH ! bon jour.... Ma fille, voilà M. Arle
l'auteur de mon portrait, que je te présente.

COLOMBINE.

Il se présente fort bien.

CASSANDRE.

Eh bien ! ma chère, tu n'es pas venue ce matin
viens d'assister à l'emballage. Parbleu, voisin, vous
eu bien du tracas aujourd'hui?

LE PORTIER.

Je vous en réponds : je ne savais auquel entend
c'était comme dans votre café, tout le monde vo
être servi à la fois.

AIR : *De Joconde.*

Celui-là s'en vient à grands cris.
Redemander son frère ;
L'autre redemander son fils,
Redemander son père ;
Puis une foule d'Adonis
Redemander leurs dames.

ARLEQUIN.

Est-il venu bien des maris
Redemander leurs femmes?

LE PORTIER.

les attends.

CASSANDRE.

ça, voisin, maintenant que nous voilà débarrassé, allez entrer vous rafraîchir.

LE PORTIER.

a! j'ai bien d'autres affaires. Est-ce que je n'ai pas e foule d'objets dont je n'ai pas les adresses, et dont it que j'aille m'informer?

ARLEQUIN.

ttendez, je vous en dirai toujours quelques-unes. s avez la note.

LE PORTIER.

'abord, les Muses.... (*a*)

COLOMBINE.

)ans la galerie d'Apollon.

LE PORTIER.

)arbleu! sans doute, avec l'Agriculture (*b*); ce beau gre que l'on admire (*c*); ce portrait d'un père avec fils (*d*); la jolie Toilette (*e*), et le charmant tableau Psyché... (*f*) Mais l'Ombre d'Euridice?

CASSANDRE.

Aux Elèves de l'Opéra.

(*a*) Les Muses, par le C, *Meynier*.
(*b*) Par le C. *Vincent*.
(*c*) Par le C. *Giraudet*.
(*d*) Par le C. *Barbier*.
(*e*) Par la Citoyenne *Chaudet*.
(*f*) Par le C. *Gerard*.

ARLEQUIN.

Pour achever sa passe....

COLOMBINE.

Et le jeune Cyparisse (*a*) ?

ARLEQUIN.

A la salle des Antiques. Vous ôterez la nouvel ordre.

CASSANDRE.

Ah ça ! et l'Embrâsement de Troyes ? C'

ARLEQUIN.

Chez les Pompiers....

LE PORTIER.

Les Marchés ?

ARLEQUIN.

Aux gens du Perron.

LE PORTIER.

Cette petite Fonte de neige. Ah ! celui-là, Mais écoutez donc, en voilà d'autres bien plus sans....

TOUS.

Lesquels ?

LE PORTIER.

Les portraits de nos Artistes célèbres. C'est de là qu'il faut s'occuper. Oh ! oui. Tenez, vous voy noms.

AIR : *De la Soirée orageuse.*

Voici l'aimable prisonnier (*b*)
Dont la grace est sans ressemblance;

(*a*) Par le Cit. *Chaudet.*
(*b*) Elleviou.

Puis, au sein de leur atelier,
Les Artistes chers à la France (*a*).
Le Peintre habile, avec succès,
Par amitié servant la gloire,
Faisant un tableau de portraits,
A fait un tableau pour l'Histoire.

COLOMBINE.

372. Le Bourru bienfaisant?.... (*b*)

ARLEQUIN.

nt oublié de le mettre au n°. 1er.

COLOMBINE.

AIR : *Si Pauline*, etc.

Sur la scène quand il arrive,
C'est toujours bien comme Merval;
Toujours d'humeur légère et vive,
Amoureux toujours sans rival;
Quelquefois misanthrope austère,
Il blâme et donne le plaisir,
Et, quoique vieux célibataire,
Il semble ne jamais vieillir.

CASSANDRE.

Conciliateur (*c*)?

AIR : *De l'Afficheur.*

Dans un cercle, dans un couvent,
Tour-à-tour, sublime, agréable,
Toujours lui-même et différent,
Il offre par-tout l'homme aimable.

ARLEQUIN.

Et celui-ci, qui se rapproche de mon emploi,
garo?.... (*d*)

LE PORTIER.

Oh! c'était bien lui.

(*a*) L'Attelier d'Ysabey, par *Boëly*.
(*b*) Molé.
(*c*) Fleuri.
(*d*) Dazincour.

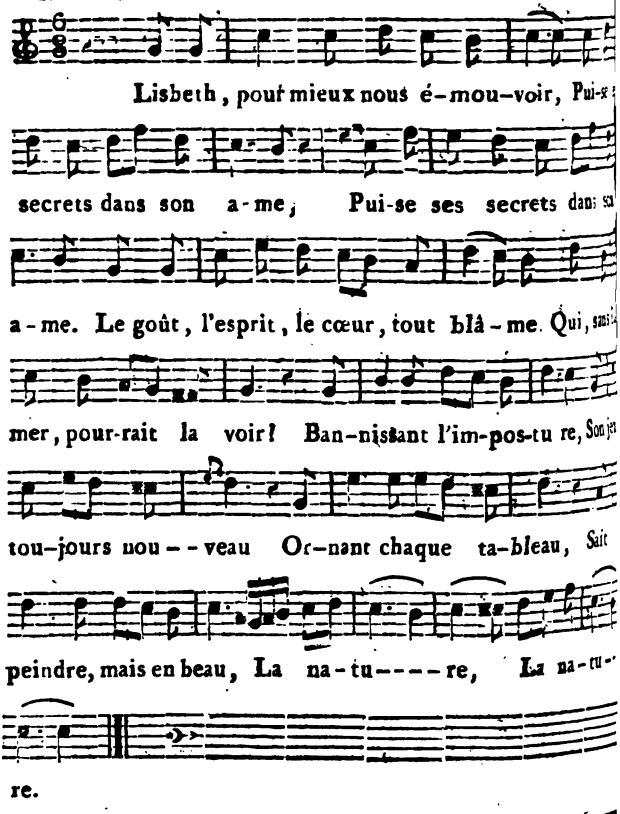
A sa grace, à son coup-d'œil fin,
Qui pourrait ne pas reconnaître
Dans Figaro, Dubois, Crispin?
Ce valet passé maître.

ARLEQUIN.

Et Lisbeth (*a*), comme c'était bien elle dans son costume? Oh! comme on l'aime!... C'est tout simple.

AIR : *Des deux Hermites.*

Andante.



(*a*) Mad. Saint-Aubin.

LE PORTIER.

Il faut la placer dans le temple de Thalie pour y servir modèle à présent et pour l'avenir.

TOUS.

C'est juste.

LE PORTIER.

Allons, je vais me dépêcher d'expédier mes envois de sorte.... Vous allez voir aussi passer la statue de Gilles ie je renvoye à son atelier.

CASSANDRE.

On dit que c'est un morceau superbe.

ARLEQUIN.

Qui vous a dit cela !

CASSANDRE.

C'est lui.... Il est connaisseur dans tout ce qui re-arde les Arts, et il s'entend particulièrement fort bien ans les Antiquités....

COLOMBINE.

Oui, je sais qu'il a pris tantôt le tableau d'Homère hez Glocus, pour le portrait de Tobie.

LE PORTIER.

Parbleu ! preuve d'érudition ; ils étaient aveugles tous deux, et puis il y avait aussi le chien.

ARLEQUIN.

Quel chien !

CASSANDRE.

Du reste, il y a beaucoup de couleur dans ce tableau.

LE PORTIER.

Ah ça, M. Cassandre, vous enverrez chercher les deux petits tableaux que vous avez acheté pour orner votre café.

ARLEQUIN.

J'y vais pour vous, M. Cassandre. (*à Colombine*) : ça, ma bonne amie, un petit mot à ton père.

COLOMBINE.

Soyez tranquille.

SCENE IX.

CASSANDRE, COLOMBINE.

CASSANDRE.

Eh bien ! tu viens de voir Arlequin ; conviens qu'il est bien aimable ?

COLOMBINE.

Oui, mon père.

CASSANDRE.

Un joli garçon ?

COLOMBINE.

Cela est vrai.

CASSANDRE.

Et qu'une femme serait bien heureuse de l'avoir ?

COLOMBINE.

Oh ! sûrement.

CASSANDRE.

Eh bien ! tu seras aussi heureuse que cette femme-là.

COLOMBINE.

Comment ?

Vers l'amant son bras s'avance.

ARLEQUIN.

Sur son bras,
Il la baise en silence.

CASSANDRE.

Non pas, il ne la baise pas.
Regardez donc ; c'est une lettre
Que la fille voudrait remettre.

ARLEQUIN.

Mais je n'apperçois rien.

COLOMBINE.

Ne voit on pas bien,
Son air interdit,
Plein d'esprit,
Qui lui dit,
J'ai beaucoup de chagrin.
Vous m'aimez en vain ;
On donne ma main
Ce matin.

ARLEQUIN.

Hein !

COLOMBINE.

Elle a bien l'air de dire cela : n'est-

ARLEQUIN.

lement que ce ne soit pas un père

CASSANDRE.

se laissent pas attraper de la sorte.
.... Attitude peu naturelle.

ARLEQUIN.

est la suite de l'intrigue. Voilà bien
d'un pareil avis au reste.

SCENE X.

CASSANDRE, ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

Voici vos deux petits tableaux....

COLOMBINE.

Quel bonheur! il faut en profiter.... N°. 270. Ce cela.... Comme ils sont jolis!.... Mon père, approchez donc pour les voir encore.

CASSANDRE.

C'était pourtant mes acquisitions....

COLOMBINE.

AIR : *J'aime le séjour de la ville.*

Regardez bien, c'est une mère
Que sa fille voudrait distraire,
En lui montrant du doigt
L'objet qu'elle voit.

CASSANDRE.

Cela se conçoit,
S'apperçoit,
Et se voit.

COLOMBINE.

L'amant qui vient de-là,
Se tourne par-là.

ARLEQUIN.

J'entends bien cela,
M'y voilà,
Là.

COLOMBINE.

En signe d'intelligence,

Vers l'amant son bras s'avance.

ARLEQUIN.

Sur son bras,
Il la baise en silence.

CASSANDRE.

Et non pas, il ne la baise pas.
Regardez donc ; c'est une lettre
Que la fille voudrait remettre.

ARLEQUIN.

Mais je n'apperçois rien.

COLOMBINE.

Ne voit on pas bien,
Son air interdit,
Plein d'esprit,
Qui lui dit,
J'ai beaucoup de chagrin.
Vous m'aimez en vain ;
On donne ma main
Ce matin.

ARLEQUIN.

Hein !

COLOMBINE.

A Gilles. (*haut.*) Elle a bien l'air de dire cela : n'est-ce pas, mon père ?....

ARLEQUIN.

Il est fâcheux seulement que ce ne soit pas un père au-lieu d'une mère.

CASSANDRE.

Oh ! les pères ne se laissent pas attraper de la sorte. Voyons l'autre tableau.... Attitude peu naturelle.

ARLEQUIN.

Pardonnez-moi ; c'est la suite de l'intrigue. Voilà bien comme on remercie d'un pareil avis.

AIR : *Guillot a des yeux.*

Pour juger par comparaison,
Voulez-vous que je pose ?

CASSANDRE.

Bravo !

Colombine et toi, mon garçon,
Offrez-moi cette pose ?

ARLEQUIN.

Formons le grouppe de côté,
Je suis l'amant fidèle.

COLOMBINE.

Moi !

ARLEQUIN.

La maîtresse !

COLOMBINE.

En vérité,
La pose est naturelle.

SCENE XI.

LES MÊMES, GILLES.

GILLES.

QUE vois-je !

CASSANDRE.

Arrive donc, Gilles ; je viens de faire une copie de ce tableau. Vois-tu l'effet ?

GILLES.

Ça me fait un fort vilain effet.

CASSANDRE, *à Colombine.*

Eh bien ! ne t'éloigne donc pas !

COLOMBINE.

C'est pour représenter autre chose.

AIR : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Entre la crainte et l'espérance,
Je voulais offrir à son tour,
Comme un tableau de circonstance,
La Prudence écartant l'Amour.

GILLES.

Vous choisissez joliment vos modèles. Encore si vous l'aviez pris pour mannequin.... Vous allez voir ; je vais me mettre à sa place. Il faut être vraiment amoureux pour poser de la sorte.

ARLEQUIN.

Qui vous a dit que je ne le suis pas?

CASSANDRE.

Amoureux de ma fille !

ARLEQUIN.

Mais certainement, M. Cassandre. Vous savez que les Arlequins sont très-expéditifs en affaire de sentiment. J'ai vu Mlle. votre fille, je l'aime ; j'en suis fou, très-fou, et tellement fou, qu'il faut que ma folie passe par le mariage.

GILLES.

M. Cassandre, je vous ai annoncé mon chef-d'œuvre ; j'ai votre parole : ainsi....

ARLEQUIN.

J'ai fait votre portrait d'après nature.

COLOMBINE.

Qui est au Sallon.

GILLES.

Bien flatteur pour lui.

CASSANDRE.

Ceci mérite considération.

GILLES.

Vous plaisantez.

ARLEQUIN.

Vous savez que la peinture a toujours passé pour premier des arts.

AIR : *On compterait les diamans.*

Parlant au cœur ainsi qu'aux yeux,
Des siècles bravant les outrages,
Le Peintre habile, ingénieux,
Rapproche les tems et les âges.
Grace à son art imitateur,
Chez nous l'amour, l'amitié pure,
Et l'innocence et la candeur,
Se trouvent encor en peinture.

GILLES.

Bah! tout cela ne dit rien ; il ne sait que manier le pinceau : moi, je sais bien autre chose.

CASSANDRE.

Le Limonadier du Muséum ne peut qu'être infiniment flatté de la recherche d'Artistes aussi distingués. Comptez sur ma stricte impartialité. Je connais l'ouvrage d'Arlequin ; je m'y suis reconnu ; il faut que je connaisse celui de Gilles.

GILLES.

C'est ça. Je vais passer avec les autres objets ; je ne paraîtrai point par modestie, et vous m'attendrez pour décider.

CASSANDRE.

Cela me paraît juste.

ARLEQUIN.

Non, M. Cassandre ; quelques tableaux qui n'avaient

t de destination, resteront dans la galerie d'Apollon; ais assez heureux pour que votre portrait soit du ibre.

CASSANDRE.

)ans la galerie, ma fille, le doyen des Amateurs : les Muses! Que je suis content! Me voilà immortel r toute ma vie!

COLOMBINE.

Est-ce que nous allons tout voir sortir? Cela sera g.

ARLEQUIN.

Oh! que non. Croyez-vous qu'on se soit occupé de qui ne faisait que tapisserie là-haut?

AIR : *A la façon de Barbari, mon ami.*

De nuances et de couleurs,
Cet assemblage étrange
Offre aux yeux des vrais connaisseurs
Un singulier mêlange;
Du bleu, du verd, le tout bien cru,
Posé, passé, mêlé, fondu,
Blanchi, noirci, jauni, rougi,
Biribi,
A la façon de mon habit, Barbari.

CASSANDRE.

J'entends du bruit.... cela va commencer.

SCENE XII ET DERNIÈRE

CASSANDRE, ARLEQUIN, LE PORTIER, GILLES, COLOMBINE, CURIEUX.

TOUS.

AIR : *Ah ! le bel oiseau, maman.*

Nous allons donc voir passer
Nos chefs-d'œuvres de peinture :
Laissez-en beaucoup passer,
Qui n'auraient pas dû passer.

CASSANDRE.

Pour voir les tableaux passer,
Cette place est la plus sûre ;
Pour voir les tableaux passer,
Pour admirer leur sculpture.

ARLEQUIN.

Ah ! enfin la statue de Gilles.

CASSANDRE.

Fort bien.... Passons par ici pour voir en perspective.... posez-le ici un moment.... tournez.... bien. Cependant....

LE PORTIER.

C'est bien lui.

CASSANDRE.

La tête un peu grosse, et puis de travers sur épaules.

GILLES.

Redressons-la tout doucement.

CASSANDRE.

Ah ! je me trompais ; elle est droite de ce côté.

ARLEQUIN.

C'est égal ; ce bras-là est trop court.

CASSANDRE.

Le nez ?

ARLEQUIN.

Ne parlez pas du nez, cela ferait longueur.

CASSANDRE.

Toute réflexion faite,

AIR : *Que le Sultan Saladin.*

Je n'aime pas ce portrait.

COLOMBINE.

L'ensemble en est imparfait.

ARLEQUIN.

Je trouve la cuisse énorme.

LE PORTIER.

Le pied plat, la jambe informe.

CASSANDRE.

Le corps est tout contrefait.

LE CHŒUR.

C'est vrai, très-vrai ;
D'un écolier c'est
L'essai.

LE PORTIER.

Convenez pourtant que la tête
A son air bête. (*bis.*)

CASSANDRE.

Allons, qu'on le remporte; et puisque Gilles pas parlant....

GILLES, *sautant*.

Comment? je ne suis pas parlant!

CASSANDRE.

Ciel!

LE CHŒUR.

Quoi! c'était lui.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

C'était lui.

GILLES.

Voyez mes bras : est-ce qu'ils ne sont pas de la m longueur? et mes jambes sont-elles de travers?

CASSANDRE.

Mais....

GILLES.

Vous voyez comme vous vous y connaissez.

CASSANDRE.

Vous avez voulu me tromper; c'est indigne, m'en tiens à ma décision.

GILLES.

Cela m'est égal : je pourrai toujours dire par-tout vous ne vous y connaissez pas.

CASSANDRE.

AIR : *Ça, détalons.*

Allons, partez,
Emportez monsieur Gille.

CHŒUR.

Partez, partez,

Monsieur l'Artiste habile,
Au plaisir de vous voir.
Bon soir, beau connaisseur; bon soir.

uant à vous, mes enfans, je vous unis: j'espère que me ferez beaucoup de petits chefs-d'œuvres. Nous ɔnterons là-haut l'année prochaine pour y admirer tres ouvrages; et, en attendant, nous irons voir de ; en tems la figure que je fais dans la galerie d'A- ɔn.

VAUDEVILLE.

CASSANDRE.

AIR : *Cœurs sensibles.*

QUOIQU'AUJOURD'HUI l'on retire
Maint chefs-d'œuvres du Sallon,
A l'abri de la satyre,
Et protégés d'Apollon.
Puisque chacun les admire,
De place ils ont beau changer,
Ce n'est pas déménager.

COLOMBINE.

Chez nous tout change sans cesse:
On voit passer tour-à-tour,
La fortune, la jeunesse,
La beauté, souvent l'amour;
Mais qu'au moins notre tendresse,
A l'abri de ce danger,
N'aille pas déménager.

LE PORTIER.

Abjurant tout vain scrupule,
Et trouvant tout moyen bon;
Que de gens du vestibule
Sont entrés dans le Sallon.
Quoique chacun d'eux calcule
Que leur sort ne peut changer;
Il faudra déménager.

ARLEQUIN.

L'auteur du portrait de Gille,
Portrait tant soit peu léger,
Pour vous plaire au Vaudeville,
Ce soir est venu loger.
Si la critique incivile
Ne daigne le ménager,
Il craint de déménager.

FIN.

A PARIS, de l'Imprimerie rue des Droits-de-l'Homme, N°. 44.

aTy, Louis Emmanuel Félicité Charles
rcier

ARLEQUIN

TOUT SEUL,

COMÉDIE-MONOLOGUE

EN PROSE ET VAUDEVILLES.

Par EMMANUEL DUPATY.

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre du Vaudeville, le 14 frimaire, an 7.

Prix 1 Franc 50 centim. avec figure et des Airs notés.

A PARIS,

Chez le Libraire au Th. du Vaudeville, rue de Malthe;
Et à son Imprimerie, rue des Droits-de-l'Homme, N°. 44.

An VII.

Les Exemplaires ont été fournis à la Bibliothèque nationale.

A . . . . .

L'on doit à *Piron* un ouvrage intitulé *Arlequin Deucalion*, pantomime en trois actes, dans laquelle parmi plusieurs personnages de convention, tels que *Thalie*, *Melpomène*, *Apollon*, le *cheval Pégase*, &c... *Arlequin*, un *Perroquet* et *Polichinel*, sont les seuls acteurs qu'il ait doués de la parole. Son Arlequin est plein de traits, de verve, de saillies; Polichinel est charmant; le Perroquet même a de l'esprit, sans répéter ce que disent les autres. Tout le monde connaît l'admirable scène de *Pigmalion*. Mais ces deux ouvrages où les personnages ne sont pas tout-à-fait *seuls*, ne portent nullement les caractères d'une comédie, qui sont une action, un nœud et un dénouement. Bien imprudemment peut-être j'ai risqué d'isoler absolument mon acteur, de lui donner une légère intrigue à conduire; et pour mériter au moins un pardon de la part de ceux

qui vous connaissent; c'est à vous, dont le suffrage *seul* serait presque *tout* pour moi, que je m'empresse d'offrir ce léger essai, qui, malgré le prix que quelques personnes veulent bien attacher aux choses de première invention, me paraît cependant si faible, dépouillé du jeu charmant de l'acteur aimable qui en a fait, même à mes yeux, tout le succès et presque tout le mérite, que je dois bien regretter que l'impression n'ait pu rendre et noter, à côté des paroles, la grace de mon Arlequin.

Ce petit ouvrage serait alors un cadeau précieux : ce nouveau genre d'intérêt m'assurerait des lecteurs; de votre part, j'en suis sûr, un peu de reconnaissance, et couvrirait bien des défauts, sur lesquels on a passé, tout au plus, par justice pour la perfection du jeu, et par indulgence, pour la singularité de l'entreprise.

En effet, il existe au Théâtre une grande prévention contre tout ce que

l'on appelle monologue; et tant de gens sont réduits à s'ennuyer dès qu'ils sont tout seuls, que l'on a pris l'habitude de penser qu'il est impossible de recevoir long-tems une impression agréable de la part de celui qui, en le jugeant d'après soi, ne doit naturellement en éprouver aucune. Ces personnes-là ne sont pas, il est vrai, du nombre de celles qui savent aimer ou réfléchir; mais il serait fou, sur-tout aujourd'hui, d'espérer pouvoir remplir une salle, de gens de cette dernière sorte; et risquer devant mille gens qui s'ennuient souvent d'eux-mêmes, un monologue de trois quarts d'heure, eût été vraiment imprudent, si je n'eusse deviné d'avance combien l'intelligence et le talent de l'acteur en rompraient la monotonie.

Quant au monologue en lui-même, loin de partager, peut-être à tort, la prévention presque générale, et souvent peu réfléchie; je crois que l'intérêt que l'on peut y répandre doit, comme dans toute

autre scène, suffire pour le soutenir et le prolonger. L'on ne s'apperçoit pas toujours que, dans une comédie, c'est l'action qui nous attache plus encore que les personnages. Et qu'importent les moyens dont on se sert pour soutenir le fil d'une intrigue; qu'importe le nombre des acteurs qui le conduisent, pourvu qu'on ne le laisse ni se perdre ni se rompre, et qu'il soit assez fort pour supporter un nombre d'ornemens, assez variés pour donner le desir de le suivre jusqu'au bout.

Quelques amateurs routiniers des anciennes méthodes n'ont cependant pas manqué de censurer pour le fond cette légère innovation sans conséquence, et de taxer de prétention le développement d'une idée fondée sur un principe; mais on peut leur observer, pour s'excuser, que le voyageur qui, chemin faisant, cherche à mettre à profit le voyage, et ne se met en route que lorsque les grands chemins sont devenus arides à force d'être

battus, n'a plus d'autres ressources, que de se frayer ou chercher, un peu de côté, quelques-uns de ces petits sentiers qui s'en éloignent à la vérité, mais suivent la même direction, y ramènent, et sur les bords desquels on conserve au moins l'espoir de trouver encore quelques fleurs.

D'ailleurs, en suivant pas à pas la route que nous ont tracée les grands maîtres, nous rencontrerons à chaque pas des chef-d'œuvres. Il est assez justement reconnu que nous ne sommes à présent, pour la plupart, que de faibles écoliers; et traîner servilement sa médiocrité parmi des chef-d'œuvres est, je crois, le cachet de la médiocrité. Sans avoir de grands talens, chacun a pourtant le desir de paraître: et plus d'une grenouille, sans se donner même la peine de s'enfler, se croit aussi grosse que le bœuf : ce n'est que de la vanité, de la folie; mais le nain, qui voulant se montrer malgré sa petite taille, irait directement se placer derrière un géant, joindrait, à

mon gré, la sottise à la vanité. La vanité!... passe encore!... c'est un défaut que l'on acquiert souvent à si bon marché!... l'avoir seul est trop heureux, et c'est au moins savoir joindre à l'aveuglement, un peu de jugement et de modestie, que de chercher à s'écarter de ceux que l'on n'espère ni atteindre ni surpasser.

Cependant aujourd'hui l'imitation est plus à la mode que jamais; on copie les anciens, les contemporains; on se copie soi-même; on roule toujours dans le même cercle; on a, pour ainsi dire, un mannequin bannal, dont on change un peu l'habillement et les gestes; l'esprit s'entend à merveille à ces demi-travestissemens; l'esprit fait tout, est tout, finit par ne rien produire, dispense même de l'invention; et le génie qui pourrait seul découvrir des trésors, s'endort tout-à-fait, tandis que l'esprit se fatigue et se replie de cent manières, pour découvrir, à grands frais, quelques paillettes dans des mines épuisées. La pauvreté des

productions modernes est généralement le fruit de cette marche. Mais voilà de bien grandes réflexions au sujet d'un bien petit ouvrage. Heureusement, ceux qui redoutent l'ennui, me sauront si bon gré d'avoir fait la pièce un peu courte, qu'ils me pardonneront sans peine d'avoir fait cette lettre un peu longue.

PERSONNAGE. ARTIST

ARLEQUIN, maître de musique. *Delapo*

La Scène est à Bergame.

COUPLET D'ANNONCE.

AIR : *Vaudeville d'Arlequin afficheur.*

Arlequin *tout seul*, aujourd'hui,
S'offrant *seul* en votre présence;
N'ayant que vous *seuls* pour appui,
Compte sur la *seule* indulgence.
Puissiez-vous au gré d'*un* auteur,
Eloignant, ce soir, la critique,
Par bonté, dans *un seul* acteur,
Voir un acteur *unique* !

J'en ai fait Rose Blanche?

ARLEQUIN

TOUT SEUL,

COMÉDIE-MONOLOGUE

EN PROSE ET VAUDEVILLES.

Le Théâtre représente un jardin fermé de murs de tous côtés ; à gauche, un puits commun à la maison de M. Cassandre ; dans le fond, par-dessus le mur, on voit une porte cochère, à laquelle est suspendue une enseigne, sur laquelle on lit : Cassandre, pâtissier-traiteur-restaurateur ; *à droite, la maison d'Arlequin. Sous un perron, dont la porte ouvre dans la coulisse, est le logement d'Arlequin ; Gilles occupe le premier étage et le grenier. On voit dans le jard[illegible] échelle double d'espalier. A[illegible]ment d'Arlequin, [illegible]etc. Dans*

l'intérieur de son cabinet, des instru-
mens de musique. Au lever de la toile
un grand écriteau se trouve affiché
côté de la porte du cabinet, sur le pilie
du perron. L'orchestre finit l'ouvertu
par l'air : Chantez, dansez, amusez
vous. *Il continue au lever de la toile*
pour donner au public le tems de lir
ou de chanter l'affiche ainsi conçue:

Marché conclu entre Arlequin, maître de mu-
sique, et Gilles, vivant de son bien.

ARTICLE PREMIER.

AIR : *Chantez, dansez.*

Si le bergamasque Arlequin
S'éloignait de cette demeure,
Depuis midi, lundi matin,
Jusques à mardi, pareille heure,
Il paîrait à Gilles, comptant,
Cinquante écus de bon argent.

ART. II.

S'il ne sort pas, Gilles paiera
Ladite somme toute entière.

ART. III.

Ledit Gilles tout ce tems-là
Pour oira son dit adversaire

De tout ce qu'il desirera.
Passé devant.... et cœtera....
Pour copie conforme à l'original. GRAPIN, Notaire.

ARLEQUIN *paraît dans son cabinet.*

LE jour est levé depuis long-tems, mon amour aussi, mon appétit commence.... Songeons à mon déjeûner, à mon amour... (*Il sort, portant une tourtière et un rouleau de musique, et arrive devant l'affiche.*)

Halte ! Réclus depuis hier midi, pour jusqu'à aujourd'hui midi, j'ai pourtant fait un joli trait d'esprit, de commencer par afficher là mon marché. Si je ne l'avais sous les yeux, je suis sûr que je reporterais moi-même cette tourtière, de mon souper d'hier au soir, chez le voisin Cassandre, notre restaurateur, et je perdrais mes 50 écus.... C'est qu'il n'y a pas moyen de revenir là-dessus, ce n'est pas comme un contrat de mariage... (*Il pose la tourtière, et considère son affiche.*) Passé par-devant... C'est gentil, un marché comme ça.

AIR : *De la Meûnière.*

Nous fîmes ce marché plaisant,
Pardevant notaire ;

Pourtant quand je dis pardevant,
C'était par derrière...

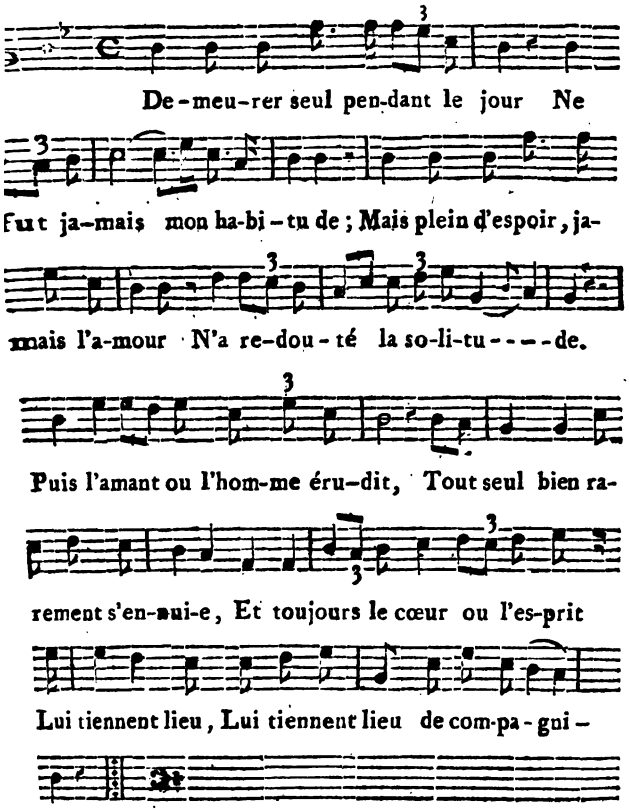
Sans doute, il était là, devant nous, à son bureau...

Ainsi, selon que l'on s'y prend,
Certain contrat, le plus souvent,
Se trouve en-arrière,
Passé pardevant.

Il est venu drôlement, ce marché-là... Je parlais des avantages de la solitude, parce que j'étais loin de ma bien-aimée.... Là-dessus il me propose, article premier, de parier 50 écus que je ne passerai seulement pas vingt-quatre heures sans sortir de la maison.... Parier 50 écus, et vingt-quatre heures de plaisir avec, contre 50 écus tout seuls!... c'est beaucoup; mais il ne se présente pas tous les jours une occasion de faire fortune légitimement, quoique l'on voye tous les jours des enrichis.... D'ailleurs, il me manque 50 écus pour avoir la somme que M. Cassandre exige de celui qui se présentera pour être son gendre.... Voilà un motif pour accepter le pari.... J'accepte!...: Mais Gilles, pour le proposer, a-t-il une raison?... Instruit, par hasard, de mon attachement pour la demoiselle de M. Cassandre, croit-il qu'il me soit impossible de

sser ainsi vingt-quatre heures?... Ah! dé-
›mpez-vous, mon ami Gilles....

AIR *nouveau du C.* DELAPORTE.



Par le plus tendre sentiment,
L'ame secrètement troublée,

L'on se trouve seul bien souvent
Dans la plus nombreuse assemblée.
Mais hélas! privé de la voir,
Seul, mais rêvant à son amie,
Entre le désir et l'espoir,
On est toujours en compagnie.

Vingt-quatre heures séparé de tout ce qu'i aime, c'est pourtant passer en un jour bien d mauvais quarts-d'heure. Mais, patience.... l mur est commun aux deux jardins.... M bonne amie, pour arroser ses *fleurs*, *vient* sou vent tirer de l'eau à ce puits, qui est commu aussi... Nous pouvons établir nos communica tions par-dessus le mur; ensuite par cette *petit* porte : elle est condamnée; mais le cœur, l'es prit, la voix, l'amour, tout cela passe par d si petits trous!... Oh! nous causerons... (*I prend la tourtière, et monte à la porte du per ton.*) Gilles.... voisin Gilles, voisin... (*L porte s'ouvre sur le public, de façon que l'on n peut voir Gilles, qui se trouve derrière.*) Eh bien! quel air sinistre! pas un petit bon jour? *Est-ce* que vous êtes muet, aujourd'hui?... (*Il lui donne le rouleau de musique.*) Voilà d'abord la musique, en *pot-pourri*, que vous m'avez demandé, pour la sérénade que vous prétendez donner à cette nouvelle maîtresse, dont vous me cachez le nom... Mais c'est égal, tout se découvre...

vre... Ensuite, voici la tourtière, que vous allez reporter tout de suite à mademoiselle Cassandre... Attendez donc. Commandez-moi un grand pâté de macaroni, pour avant midi.... Bien grand,.. entendez-vous? Je ne veux pas sortir à jeûn... Et puis, rappellez-lui tout ce que j'ai demandé pour mon goûter de ce soir.

AIR : *Courons de la brune à la blonde.*

Feuillantines, tartelettes,
Puits d'amours et massepins,
Croquignoles, gimbelettes,
Pêts de nones, biscotins,
Choux, croquets, tartes bien faites,
Du plaisir, jamais d'oubli s;
Qu'elle y joigne, si bon lui semble,
Petits pâtés chauds fournis,
Garnis
D'annis;
Pour le prix,
Bien pétris,
Bien nourris,
Faits au riz,
Ou farcis.
Point roussis
Ni rassis,
Et bien cuits,
Tous petits,
Mais gentils!...
A croquer tous ensemble.

Allez, vous retiendrez bien.... Il ne répond que de la tête... Malhonnête !... (*Gilles ferme la porte, et ferme avec la clef.*) Ne fermez donc pas si fort; je n'ai pas envie de sortir... (*Il descend.*)

Ma bonne amie va recevoir de mes nouvelles. Je suis loin de me fier à Gilles; et comme il est assez méchant pour cacher la cause de mon absence, j'envoye par lui, sans qu'il s'en doute, dans le fond de la tourtière, une seconde copie de mon traité, et mes excuses. Mais si j'avais l'esprit de profiter de l'esprit que j'ai eu pour sa sérénade, je pourrais, afin de prévenir ma bonne amie que je suis là, fredonner un de ces petits airs, sans paroles, qui disent quelque chose; ce qui vaudrait bien tant de paroles, sans musique, qui ne disent rien... Elle sait tous les airs, elle me comprendra. Voyons l'air, *Je t'aime tant.* (*Il fredonne l'air. On entend sonner à la porte, que l'on voit dans le fond. Il cesse de chanter.*) L'on sonne: ah! c'est Gilles qui entre... Allons, patience!... Pendant qu'elle va lire, me voilà encore réduit à nourrir mon amour d'illusion.... Heureusement, je puis, en attendant, souhaiter à son portrait le petit bon jour du matin... Un portrait, pour un amant, c'est presque la moitié

d'une personne ! (*Il tire une feuille de papier pliée.*) Il est charmant, celui-ci : je l'ai escamoté avec tant d'adresse, à la silhouette, contre le mur de la cuisine, à la lueur du four, pendant qu'elle tirait les petits pâtés de mon souper... Comme elle s'appelle *Blanche*, j'ai eu l'attention délicate de mettre le noir en-dehors; comment aurai-je pu la peindre en noir?....

AIR : *De Joconde.*

Elle a par-tout de la blancheur,
Par-tout je la vois blanche;
Tout en elle est blanc, et son cœur
Répond au nom de Blanche.
Pourtant souvent vive couleur,
Sur son teint se repose,
Même encore alors sa blancheur
Le dispute à la rose.

L'un voudrait la surnommer Lys;
Pour Rose un autre penche;
Moi, qui suis de tous les avis,
J'en ai fait Rose-Blanche.

(*Il déroule le portrait, qui représente une silhouette blanche sur un fond noir, s'assied auprès de lui, et le considère.*)

Un fond noir.... Cela fait bien ressortir une figure.... Aussi, comme mon visage fera un joli effet à côté du sien!... C'est comme une mouche que tu te mettras sur la joue, sur les

yeux, par-tout, pour faire valoir!... Oh, ma bonne amie, c'est étonnant tout ce que je ferai valoir une fois que j'aurai le bonheur d'être en pied dans tes bonnes graces; aussi je ne saurais vraiment trop me féliciter d'avoir une maîtresse semblable à vous. Tout le monde en parle; j'en parle à tout le monde, et je trouve encore que ce n'est pas en parler assez, puisque j'en parle même quand je suis tout seul.... Oui, ma chère maitresse, tu es toujours le sujet de mes conversations avec moi-même, et ces conversations-là sont celles qui me plaisent le plus; car il y a toujours là... ou là... enfin de la tête aux pieds, c'est toujours dans le cœur; car, tenez, bonne amie, quand on aime bien, oh oui, je sens que le cœur est vraiment par-tout.

AIR: *Trouver le bonheur en famille.*

Je le crois au bout de mes doigts
Lorsqu'à tes doux attraits je touche;
Dans mes yeux, lorsque je te vois,
Quand je t'embrasse sur ma bouche,
Dans mes gestes pour t'exprimer,
Tendre prière, heureux délire,
Dans tout mon être pour t'aimer,
Dans mon esprit pour te le dire.

Pourtant au même endroit, dit-on,
Porter le cœur est chose rare.
Un lâche ne l'a qu'au talon,

Et dans sa cassette un avare:
Pour l'ivrogne il est dans le vin,
Et dans les sens pour une bête;
Bien peu d'amis l'ont sur la main,
Beaucoup d'amans l'ont dans la tête.

(*On entend du bruit dans la maison.*)

Chut... Gilles est de retour... (*On entend remuer la poulie du puits, du côté de M. Cassandre.*) L'on tire de l'eau : si c'était..... Appellerai-je? Non.... C'est peut-être le père... Comment savoir.... (*Il s'approche doucement, et placé de côté regarde dans le puits.*)

AIR : *La garde passe.*

Approchons-nous tout doucement,
Guettons dans l'eau l'heureux moment;
Je ne vois rien.... Chut.... Un instant!
Comme l'eau s'agite et se trouble!
J'y vois, je crois; mais j'y vois double :
L'eau pourtant s'applanit,
L'image revient... Elle fuit,
En vain mon œil par-tout la suit.
Ah! fort bien,
Je la tien,
Hélas rien!....
L'eau n'est plus de niveau,
Les traits se mêlent; quel dommage,
De ne pouvoir tirer l'image
En tirant aussi de l'eau.

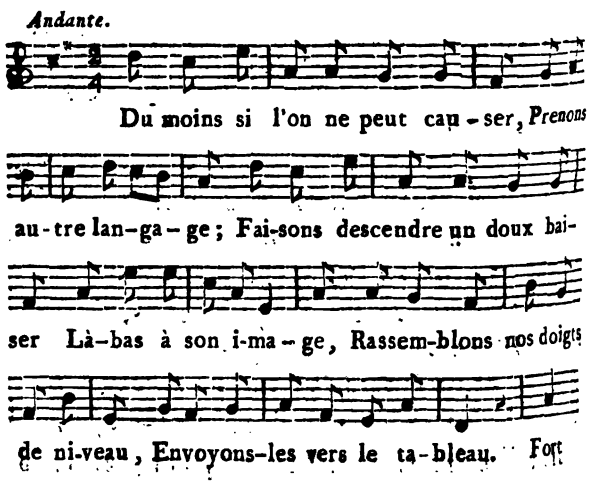
AIR : *Ton attente sera remplie.*

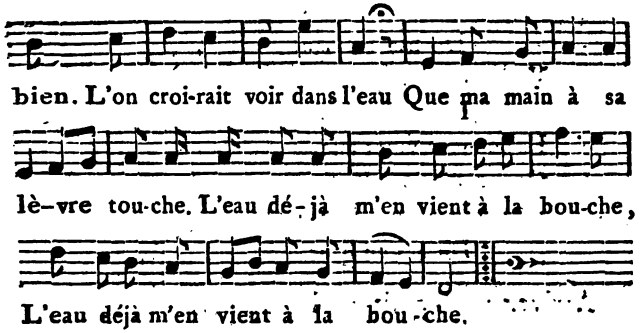
Mais dans ma tête ce me semble,

Je puis, par un léger travail,
Si je n'ai tous les traits ensemble,
Avoir sa figure en détail....
Sur ce flot-là, bouche mignonne;
Sur celui-là, joli menton;
Puis sous le cou de la personne
Serait-ce un flot que je vois rond?

Non, ce n'est pas un flot!... Mais en rassemblant tous ces traits séparés..... L'on dirait..... Je crois..... Oui..... c'est elle... Appellons... st., st., st.; elle me reconnaît... Elle tourne la tête.... Le père serait-il dans le jardin?... Ne nous déconcertons pas....

AIR : *Je brûle de voir ce château.*





Eh bien, qu'est-ce qu'elle suspend à son peloton de fil ?.... Bravo,... et vîte la boîte aux lettres au-devant de la dépêche. (*Il fait descendre un seau.*)

AIR: *Du haut en-bas.*

Du haut en-bas,
Ainsi tout sot devrait descendre,
Du haut en-bas ;
Son poids tout seul l'entraîne en-bas ;
Sans peine, en voulant bien s'entendre,
Que de sots l'on ferait descendre,
Du haut en-bas.

Encore un peu, balançons ; lâchez donc... lâchez le fil,... bien... lâchez le fil,... eh quoi, adieu déjà !

Il n'y a plus que moi là-bas ; je n'ai rien à me dire. Amenons la correspondance. (*Il remonte le seau.*)

Même Air.

Du bas en haut,
Voilà sa lettre qui remonte,
Du bas en haut;
Le bonheur vient mieux que d'en haut,
Quand d'amour l'assistance est prompte;
Ainsi gloire; esprit, tout remonte
Du bas en haut.

Arrivez mon petit poulet aquatique....

(*Le volet de la fenêtre de Gilles s'ouvre sur le public, de maniere que l'on ne peut le voir; on entend sa clarinette. Arlequin pose le seau sur le bord du puits.*)

Qu'entends-je ? ce coquin de Gilles qui prélude. (*Gilles joue l'air : Je suis Lindor.*) Ah ! je suis Lindor !... (*Gilles joue l'air : Chouchoux, faire-moi ton époux.*) Ah ! chouchoux, faire-moi ton époux ? Si l'on a l'esprit de répondre, nous saurons à qui s'adresse.... (*On entend préluder la vielle de Blanche.*) Quoi ! la vielle de ma bonne amie... Je la vois à sa fenêtre ; est-ce qu'elle prend la déclaration pour elle ? (*Blanche joue l'air : Attendez-moi sous l'orme*) Ah !.... attendez-moi sous l'orme.... Jolie réponse pour celui qui n'a pas fait la question. (*Gilles joue l'air : Chantons l'hymen, chantons l'amour.*) Tiens, chantons l'hymen, chantons

Voilà bien là Gilles ; mais est-ce que je n'aurai pas ma part de ce dialogue ?

AIR : *Chacun à son tour.*

Entendre causer de la sorte,
Fait désirer d'en faire autant ;
Puis dans un concert il importe
De changer d'accompagnement.
Mêlons nous-en, près de femme charmante,
Lorsqu'ensemble l'on fait l'amour,
Ou bien tour-à-tour
Il faut qu'on chante
Chacun à son tour.

(*Il prend une échelle d'espalier, la pose contre le volet qu'il referme, et court prendre sa flûte.*)

Vîte ma flûte. L'air : *Daigne écouter l'amant fidèle et tendre.* (Il joue). (Blanche joue l'air : *Je vous comprendrai toujours bien*) ; elle répond : Je vous comprendrai toujours bien..... Bon, puisqu'elle me comprendra, tâchons de savoir enfin si elle m'aime.... Essayons l'air : *Si le cœur vous en disait.* C'est pour un garçon honnête, une jolie question à faire à une demoiselle qui a des sentimens. (*Il joue.*)

(*Blanche joue l'air : Pour vous je vais me décider.*)

Ciel, pour vous je vais me décider !... En chanteur, vîte l'air : *Vous m'accepterez pour époux.* (*Il joue.*)

(*Gilles, à la lucarne du grenier, dont il pou le volet, recommence à jouer l'air : Chantons l'hymen, chantons l'amour.*)

Tiens, l'autre au grenier qui recommen *Chantons l'hymen*... Il est tems. (*Blanche jo Il faut ici de la prudence.*)

Qu'y a-t-il de nouveau ? *Il faut ici de la pr dence.* Eh ! le papa Cassandre à sa fenêtre avec basse ; il aura entendu Gilles... *Cachons-nous.* (*Il rentre dans la chambre sous le perron.* Ca sandre joue l'air : *Allez-vous-en, gens de la no Arlequin fredonne pendant ce tems :*)

Allez-vous-en, gens de la noce,
Allez-vous-en chacun chez vous.

Comme il appuie là-dessus !... Ah ! ils s sont tous retirés. Il n'y a que moi qui *ne pe* pas me retirer. Aussi allons ma lettre. (*Il cou prendre la lettre dans le seau, et déroule le fil.*)

Elle a donc mis tout le peloton. Ah ! (*Il li*

« Mon cher Arlequin, en réponse à l'hon » neur de la vôtre qui m'est venue dans la tour » tière. Oh, dans la tourtière !.... qui *m'est* » venue dans la tourtière.... Je ne puis que » vous approuver ; mais je vous préviens que » Gilles, qui est amoureux de moi... » com ment ! comment !... « ne vous a fait faire ce

pari que pour vous éloigner, afin de pouvoir me parler de son amour, ainsi qu'à mon père. Vous connaissez mon père. Si vous ne venez plaider votre cause je crains bien.... Abandonnez tout, » etc. Le coquin! et m'avoir encore fait faire la sérénade!... Adieu le marché, les cinquante écus : adieu tout le monde.... *Il détache le marché, qu'il jette dans la chambre, et monte à la porte du perron.*) Ciel! enfermé.... à double tour! Voyez la malice; oh! j'échapperai!... (*Il prend l'échelle, qu'il pose contre le mur à côté du puits.*)

AIR : *Nous sommes précepteurs d'amour.*

Ce chemin-là n'est pas trop sûr ;
Mais n'importe, vaille que vaille ;
Pour mettre Gille au pied du mur,
Gagnons le haut de la muraille.

(*Prêt à monter, il entend du bruit à la petite porte, et prête l'oreille.*)

J'entends, je crois, le papa Cassandre sous le berceau ; il fait comme moi ; il cause tout seul. Ecoutons le monologue du papa Cassandre.. Il s'est apperçu, depuis long-tems, de ma tendresse, et son intention est de me donner.... A qui souhaite-t-il le bon jour? A Gilles..., Que dit-il?... Oh, le traître. Le brave homme

que ce père. . . Fripon de Gilles, tu peux me tir ainsi. Oh, sangodemi ! c'est trop fort.. M. Cassandre qui le croit.... Il le croit.. Oh, mon dieu ! c'est clair, il le croit !... S ne me montre pas, je suis perdu... Vîte un co de théâtre superbe. (*Il monte à l'échelle, a montre par-dessus le mur.*) Non, papa Cassandr ne croyez pas ce que.... Non, vous dis-je, croyez pas... M. Cassandre ?... Où sont-ils, pe Cassandre ? Ils sont rentrés : sautons... Un mo ment.... C'est haut. Si j'allais me *casser* cou ; je n'avancerais pas mon mariage. Ba bah !.... Non, c'est trop haut....

AIR : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Redescendons de peur d'esclandre :
Lorsque l'on craint de culbuter,
Heureux qui trouve pour descendre
Le chemin qu'il prit pour monter.

(*Il descend.*)

C'est prudent ce que je fais là. Il vaut mieux écrire à la fille ce qui s'est passé, afin qu'elle puisse désabuser le père.

L'encre, le papier, la plume. Voyons, je vais me dicter moi-même.... (*Il écrit.*) « Ma » chère bonne amie, je viens d'entendre un » dialogue de ton père et de mon rival. Gilles » demandait ta main. Ton père lui disait

Je suis bien fâché; mais si-tôt qu'il aura de l'argent. »

AIR : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

» Je veux l'admettre en ma famille.

» Gilles effrontément.

» Ignorez-vous qu'il est parti ?

» Là-dessus grande surprise de ton père, qui s'écrie de cet air que tu lui connais....

» Comment ?

» Gilles froidement.

» Avec une autre fille.

» Cassandre en colère....

» Et depuis quand ?

» Mon rival appuyant.

» Hier midi !

» Ton père avec douleur.

» Il oublia donc sa tendresse?

» Gilles avec un ton sententieux.

» L'oubli n'est pas rare aujourd'hui.

» Cassandre. C'est une chose qui n'a pas » d'exemple.

« Délaisser et fuir sa maitresse.

» Gilles avec une feinte indignation.

» Avant que d'être son mari !...

» Là-dessus Gilles fait sonner son argent.
» père l'accepte pour gendre. Je veux para
» ils avaient fui... Maintenant il faut gagner
» tems... Gilles m'a enfermé ; il faut l'enfer
» à son tour... Ah ! comment l'enfermer ?
» Remettez-lui mon pâté de macaroni ; je ne
» demande pas s'il est fait ; il doit être fait,
» je sens d'ici le parmesan.... Gilles m'appo
» mon pâté ; vous le faites suivre par vos gar
» que vous gagnerez. Ah ! comment vous les
» gnerez ? promettez que je ne mangerai que
» moitié, les trois quarts,..Mettez les *trois* qu
» du pâté ; ils l'enfermeront en-dehors, moi
» ici ; midi sonnera, et je serai libre... Plus d'
» jections ; je me suis fait toutes vos *réflexions*
» vous ai donné toutes mes réponses : c'est do
» comme si nous avions causé. Oui.... Agiss
» donc tout de suite.... »

Mon nom en blanc.... et puis mon chiffre
deux notes, une blanche, une noire à côté
double accolade en-dessus et en-dessous, quel
ques soupirs autour : nous laisserons les demi
soupirs aux amans du jour... L'adresse... le
pain enchanté... (*Il frappe avec sa batte*) ET
LE CACHET... (*On entend la vielle.*)

Encore de la musique, une complainte, *quel espoir!*... Blanche à sa mansarde... comment savoir .. Courons vîte établir une correspondance télégraphique. (*Il monte sur le perron.*)

AIR : *Le petit mot pour rire.*

Posons-nous là sur l'escalier ;
Quoique novice en ce métier,
Par signe on peut s'instruire.
Les gens d'esprit et les amans
Comme les sots, de tems en tems,
Ont le talent,
En se parlant,
De parler sans rien dire.

(*Il prend sa lettre, et par ses gestes imite les différentes positions du télégraphe.*)

AIR : *Du pas redoublé.*

Commençons par ce geste-ci
Pour lui montrer ma lettre,
Puis par celui-là montrons-lui
Qu'il faut la lui remettre;
Elle répond par celui-là
Pour me donner courage;
Moi, pour répondre à tout cela,
Montrons-lui que j'enrage.

Eh bien, pourquoi découvrir la maison?

Même Air.

Bon, sur une ardoise elle écrit!...

Que me propose-t-elle ?

Jetez.

(Il reçoit un peloton de corde blanche.)

Bien. Dans ce paquet-ci
Peut-être est la nouvelle.

(Il déroule, et ne trouve rien.)

Rien... Mais qu'en faire ? un grand cordon;
Je n'y puis rien comprendre ;
Je ne vois point, moi, de raison
Dans tout ça pour me pendre !

Que veux-t-elle que je fasse de tous les cordons de ses rideaux ? Oh ! la bonne idée !

AIR : *Lon la landerirette.*

Il est un jeu plein de grace
Où le son d'un instrument
Vous fait deviner la place
Que l'on cherche en tâtonnant.
Aux flons flons, au turlurette.
On conçoit qu'il faut chercher....
Mais le lon la landerirette
Annonce qu'on y va toucher....

C'est un de nos petits jeux de société. Voyons... *(Il lui fait signe de jouer pour qu'il puisse chercher au son de l'instrument ce qu'il doit faire.)*

Même Air.

Je crois qu'elle me devine ;

Et sa vielle sous ses doigts,
Pour m'instruire, à la sourdine,
Saura remplacer sa voix....

Essayons. (*Il essaye d'attacher sa lettre au cordon. La vielle joue très-fort.*)

Aux flons flons, au turlurette,
Je vois que je n'y suis pas.

Retournons d'où je viens. (*La vielle joue très-doucement.*) Ciel!

Son lon la landerirette
Me dit de porter là mes pas.

(*Il s'approche de la rampe. La vielle joue tour-à-tour fort et doucement.*)

Doucement et fort à-la-fois, autre embarras!

Même Air.

Comment débrouiller l'affaire
Dans ce que fille à ce jeu
Voudrait bien vous faire faire!
Peut-on voir plus que du feu
Quand son flon flon turlurette,
Dit d'agir d'autre façon,
Et que son lan landerirette
Vous conseille de tenir bon?

Elle attache la corde.... Pourquoi? Bah quand on s'aime bien on fait tous deux de même.

(*Il attache la corde à la rampe; elle se trouve*

tendue horisontalement. Une ardoise retenue par une faveur, glisse tout-à-coup le long jusqu'en bas et se retourne.)

AIR : *File, file.*

Quelle surprise ! courage !
Le long de ce conducteur
Descend un petit message
Que soutient une faveur.
Par la route qu'il enfile
Doux message file, file.
Ainsi, malgré les jaloux,
Petit dieu qui file, file
Fait filer les billets doux.

AIR : *Des olivettes.*

Et lon la descendez sans bruit
Mon petit messager fidèle,
Et montrez qu'avec de l'esprit
On sait filer à petit bruit.

(*L'ardoise arrive.*)

Je vous tiens. . . .

AIR : *Sur un sopha.*

Sous cette ardoise on pourra lire !
Que de finesse, de raison !
Par prudence elle a su m'écrire
Sous le couvert de sa maison. (*bis.*)

Renvoyons la lettre par la même route.... Un moment.... (*Il cueille une rose.*)

Même Air.

Attachons-y rose naissante,
Mon envoi sera plus joli,
Mon enveloppe plus piquante,
Et le style bien plus fleuri.

(*Blanche retire à elle la faveur, et fait remonter la lettre.*)

AIR : *Des olivettes.*

Et lon la mon petit poulet
Qu'amour te cache de son aile;
Car ce fut toujours le secret
Qui doubla l'esprit d'un billet.

AIR : *File, file.*

Sur la corde il s'achemine,
Et le long du conducteur
L'amour guide à la sourdine
Et le message et la fleur.
Par la route qu'il enfile,
En montant il file, file;
Ainsi malgré les jaloux.
Petit dieu qui file, file
Fait filer les billets doux!

Il arrive : lisons.... (*Il prend l'ardoise.*)
C'est écrit à la pointe.

» J'ignore ce qui s'est passé entre Gilles et mon père; mais je crois que l'on me donne à Gilles, car on vient de mander le notaire.... Vous ne pouvez probablement pas sortir, puis-

que vous ne venez pas.... Mais en attendu l'arrivée de M. Grappin, Gilles vous porte pâté.... » Ah! il m'apporte le pâté! » qui vi facilitera le moyen de vous échapper; ouvrez avec précaution si-tôt que Gilles sera parti... Accourez vite, et je me prononcerai...,»

L'on vient : c'est Gilles. (*Il court à la porte et prend le pâté.*)

Vous êtes pressé, moi aussi.... Donnez. Bon soir. (*Il ferme, et descend.*)

Quel parfum!

AIR : *Des fraises.*

Ah! sur tout autre pâté,
D'honneur ce pâté brille;
Comment l'a-t-on apprêté?
(*Il le pose par terre, et l'ouvre.*)
Mais ce n'est pas là du macaroni.
(*Il tire une corde à nœuds.*)
Eh quoi, c'est donc un pâté
D'anguille, (*ter.*)

Une échelle de corde pour escalader!...

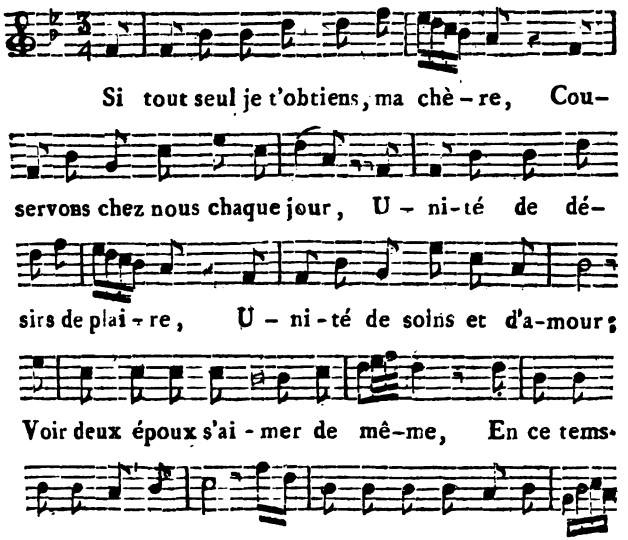
Bravo. (*On entend fermer des verroux dans la maison.*) Quel bruit!... C'est Gilles qu'on enferme. (*Il court à la porte.*) Fermez fort. (*Il monte à l'échelle, jette la corde par-dessus le mur, et prêt à descendre, s'arrête.*)

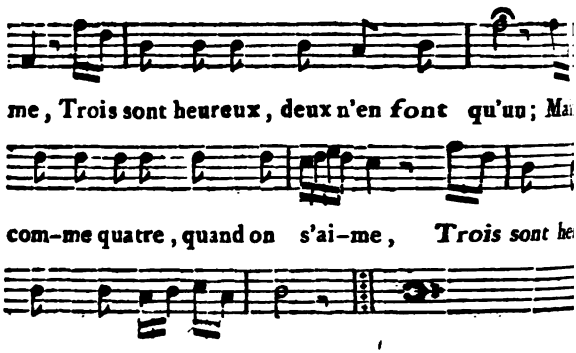
Ah! les voilà tous, papa Cassandre....

lanche vous a tout conté; je ne suis pas parti. Iidi sonne.... Maître Grapin qui a fait le narché sera témoin que j'ai gagné. Vous conentez beau-père; je descends.... que j'attende ne autre échelle : eh bien j'attends.

Le repas de noce est pour midi, n'est-ce pas?... Oui.... Pendant que vous apporterez l'échelle je vais préparer le petit vaudeville pour chanter à table.... Ma bonne amie, d'abord ton petit couplet. (*Il s'accompagne, et s'assied sur le mur.*)

AIR *de* PLANTADE.





Maintenant le couplet moral. (*Il se met à c*
val sur le mur.)

Seul, on s'isole, on se sépare,
On compte ses voisins pour rien.
Aussi l'ensemble est chose rare;
Sur-tout en scène, on le sait bien.
Ah! quels plaisirs seraient les nôtres,
Si par tous les talens de l'un,
L'esprit et le zèle des autres,
Pour bien faire.... ne faisaient qu'un.

(*On voit passer la seconde échelle.*)

Ah! vous voilà, M. Cassandre; posez l'échelle là : bien; tenez le pied. (*Il descend, et s'arrête.*) Un moment, attendez le petit couplet à la société.

Ne croyez pas qu'un solitaire
Trouve un trop grand monde importun;
Il n'en coûte pas plus pour faire

Des frais pour mille que pour un ;
D'ailleurs vous pouvez, ce me semble,
Si, tout seul, j'ai paru plus d'un,
Par indulgence tous ensemble,
En ma faveur, ne faire qu'un.

(Il disparaît entièrement.)

FIN.

De l'Imprimerie rue des Droits-de-l'Homme, N°. 44.

près, Jean Baptiste Denis

NOUVEAU MAGASIN

DES MODERNES,

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN PROSE,

MÉLÉE DE VAUDEVILLES.

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre du Vaudeville, le 18 Frimaire, an 7.

Prix 1 Franc 50 centim. avec 14 Airs notés.

A PARIS,

Chez le Libraire au Théâtre du Vaudeville, rue de Malthe,
Et à son Imprimerie rue des Droits-de-l'Homme, N°. 44.

An VII.

PERSONNAGES.	ARTISTES. CC. et Cnes.
MERCURE.	*Hypolite.*
LA MODE.	*f. Henry.*
PANNARD.	*Rosières.*
COMMIS DE MERCURE.	*Armand.*
UN PEINTRE.	*Fichet.*
UN AUTEUR DRAMATIQUE.	*Carpentier.*
UN JEUNE HOMME.	*Julien.*
UN ENVOYE DES JARDINS.	*Albert.*
UN ENVOYÉ DES JEUX.	*Lenoble.*

La Scène est à Paris.

E NOUVEAU MAGASIN

DES MODERNES,

COMÉDIE.

e Théâtre représente un Sallon. Sur la gauche, un cabinet; à droite, un secrétaire.

SCENE PREMIERE.

LE COMMIS DE MERCURE, UN PEINTRE D'ENSEIGNE.

Le Peintre arrive, tenant une enseigne, sur laquelle est écrit ce que porte le couplet qui va suivre. L'aigle de Jupiter surmonte les deux signes.)

LE PEINTRE.

VOUS voyez que je peins lestement et surtout que e tiens ma parole.

LE COMMIS.

Oui : vous êtes un artiste exact et diligent.

LE PEINTRE.

Eh! certainement, un artiste ! il ne faut pas railler. Est-ce que l'enseigne n'est pas un genre ?

N°. 1. AIR : *Tarare pompon.*

Ces caractères-là
Sont-ils maigres ou ternes ?

(*Il lit :*)

» Magasin des Modernes ».
Hein ! comme on lit cela !
Comme au trait de vignette
Ma virgule se joint !

(*Il lit :*)

» L'on vend et l'on achète. »
Un point !

LE COMMIS.

Rien de mieux.

LE PEINTRE.

Au moins ces lettres-là sont grandes et la ma
en est large. Cela ne ressemble pas mal à celles qu
grattées ; car cette enseigne avait déjà servi.

LE COMMIS.

Elle fut peinte, il y a plus d'un demi-siècle, p
le même marchand qui va l'employer aujourd'hu

LE PEINTRE.

Comment pour le même ! Il est donc terrible
vieux ?

LE COMMIS.

Il a l'air plus jeune que moi.

LE PEINTRE.

Quel conte !... Vous souriez !... Attendez don
Est-ce que ce serait le fameux Saint-Germain, qui
guères moins de cinq cents ans ?

LE COMMIS.

Non,

LE PEINTRE.

'est donc Cagliostro?

LE COMMIS.

ien de tout cela : c'est un dieu.

LE PEINTRE.

Jn dieu! d'où viendrait-il?...

LE COMMIS.

De l'Olympe.

LE PEINTRE.

A Paris?... En tout cas, si c'est celui des arts, ›ntrez-lui cela.

LE COMMIS.

Ce n'est pas Apollon : mais finissons; car je suis ›ssé. Je ferai suspendre ce chef-d'œuvre à la porte notre magasin.

LE PEINTRE.

Par un ignorant peut-être! Non pas, non pas.

N°. 2. AIR : *De Joconde.*

Laissez-moi faire jusqu'au bout;
Car, moi, j'ai pour système,
Quand ma peinture est à mon goût,
De la poser moi-même.
Le lieu qu'occupe un écriteau,
On l'éclaire, on l'efface.
Pour juger un homme, un tableau,
Il faut les voir en place.

LE COMMIS.

A la bonne heure. Faites, et mettez bien en vue...

LE PEINTRE.

Vous en aurez des complimens.

LE COMMIS.

Je vous les rends d'avance.

(*Le Peintre sort, en emportant l'enseigne.*

SCENE II.

LE COMMIS, LA MODE.

LA MODE.

EST-IL vrai? quoi! Mercure à Paris? Puis-je le
serait-il ici?

LE COMMIS.

Madame, il ne tardera pas à s'y rendre; et jus
son retour, c'est moi qu'il a chargé de le remplace

LA MODE, *légèrement.*

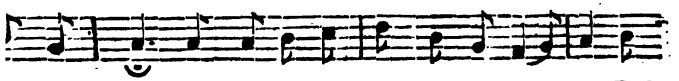
Vous!

LE COMMIS.

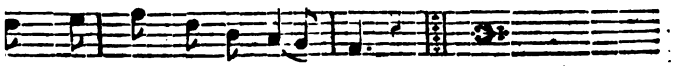
Je ne suis pas indigne de la confiance de Merc

N°. 3. AIR : *Si l'inconstance d'un amant.*

Peut-être on peut vous sa - tis - fai-re, Et le premier



ıis d'un dieu Doit un peu s'entendre en af - fai - - re, Doit



ıeu s'entendre en af - fai - - - re.

LA MODE.

e vous suis fort obligée; mais je reviendrai.

LE COMMIS.

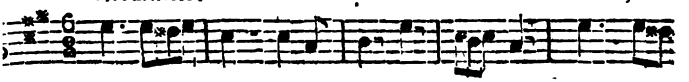
Qui nommerai-je à Mercure?

LA MODE.

Celle qui gouverne le monde et Paris sur-tout.

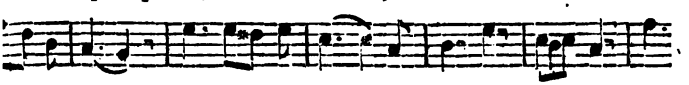
Nº. 4. AIR : *Oui, c'en est fait, je me marie.*

ritournelle.

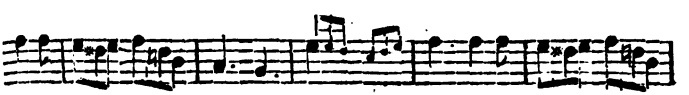


Oui, par

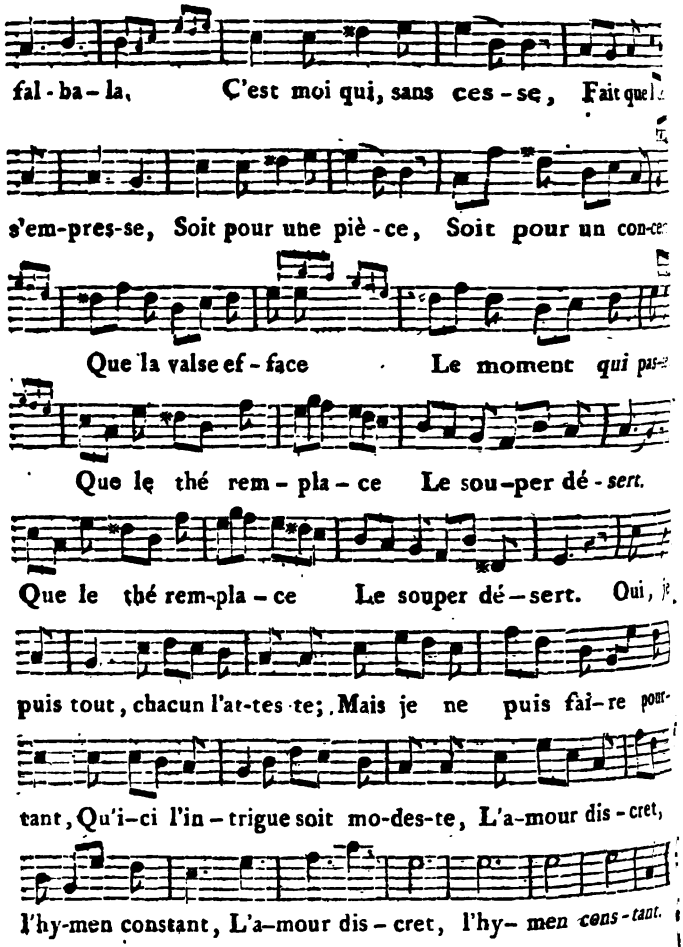
ma loi promp - te, mais sû - re, Suc - cè - dent dans ce



pa-ys - - là, Ou les Ti - tus, à la coëf - fu - re, Ou



l'habit grec, au fal-ba - la, Ou l'habit grec, au



LE COMMIS.

Voilà, certes, une énigme que mon grand-père aurait insérée dans son journal.

LA MODE, *se disposant à sortir.*

Il me reconnaîtra sûrement à ces traits, mais sur-tout à mon empressement.

LE COMMIS.

N°. 5. AIR : *Toujours, toujours le même.*

Ne sortez pas : je l'apperçois lui-même.

SCENE III.

LES MÊMES, MERCURE.

MERCURE.

LA déesse de la mode !

Suite de l'Air.

De vous revoir que mon cœur est flatté !

LA MODE.

Le mien est enchanté.
Salut au dieu que j'aime.

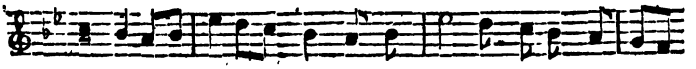
MERCURE.

Quel charme elle a toujours !
En changeant tous les jours,
Elle est toujours,
Elle est toujours la même.

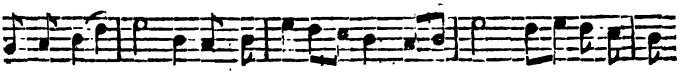
LA MODE.

Je ne serais pas la mode sans cela, mon cher Mercure et je me flatte de l'être long-tems.

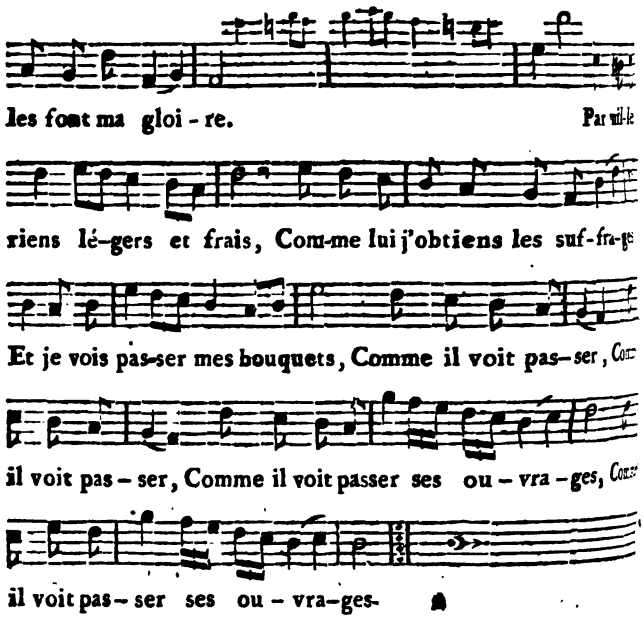
N°. 6. AIR : *Doit-il tant coûter de se taire,* (de l'Opéra-comique.)



Un suc-cès constant et flat-teur M'invi-te, du moins,



à le croi-re. J'imite i-ci plus d'un au-teur, Des ba-ga-tel-



MERCURE.

En effet, cela n'est pas rare.

LA MODE.

Oui, nous mettons notre réputation à *fonds perdu*, mais vous, mon cher Mercure, par quel hasard êtes-vous sur la terre ! Le messager des dieux est-il ici l'agent discret d'une aventure amoureuse ?

MERCURE.

Le messager des dieux est un ministre exilé, déesse.

LA MODE.

Bon ! Et quelle en est la cause ?

MERCURE.

Vous.

LA MODE.

piter me fait trop d'honneur. Apprenez-moi donc ment j'ai cette importance-là.

MERCURE.

ar attachement pour vous, il m'avait pris fantaisie soumettre l'Olympe aux caprices de votre imagina- ; j'ai voulu réformer l'habillement de nos déesses, ircir la gaze dont les plis redoublés et sévères déro- ent à nos yeux leurs appas; en un mot, rivaliser ris et Bagatelle.

LA MODE.

Eh bien?

MERCURE.

Je leur présentai des étoffes d'une transparence, d'une géreté !... de l'air tissu.... Ma proposition fut ac- ueillie : Junon et Pallas même y consentirent. Savez- ous de qui vint la résistance ?

LA MODE.

Non.

MERCURE.

De Vénus.

LA MODE.

Je ne m'en serais pas doutée.

MERCURE.

N°. 7. AIR : *C'est du bien que l'on en dit.*

Seule, à-peu-près, de son côté,
Vénus très-haut sonna l'allarme;
Elle sentit que la beauté
Doit à la pudeur tout son charme;
Que ses attraits qu'en tous les lieux
A présent, sans voile, on admire,
A force de parler aux yeux,
Au cœur n'auraient plus rien à dire.

LA MODE.

Ecoutez donc ; Minerve n'aurait pas mieux raisonné.

MERCURE.

Vénus, prude par coquetterie, prêtait aux épigrammes, et je ne les épargnai pas. Elle s'en plaignit à Jupiter, qui toujours un peu mené, m'invita paternellement à voyager pour la satisfaire.

N°. 8. AIR : *La prise de tabac.*

Il faut bien, quoiqu'il nous en coûte,
Obéir au maître des Dieux.
Un spectacle égaya ma route,
Lorsque je traversais les cieux :
J'y rencontrai, volant sans aile,
De mortels, un couple rival....
L'un en descendait en nacelle,
Et l'autre y montait à cheval.

LA MODE.

Oui, les voilà, mon cher Mercure : *ils ont conquis* les airs, et je ne doute pas qu'un de ces jours, on ne les voye chez vous.

MERCURE.

En attendant, vous me renvoyez chez eux et dans votre séjour favori.

LA MODE.

Quels sont à présent vos projets ?

MERCURE.

De rouvrir un magasin qui fut en crédit, il y a soixante ans et que Pannard rendit encore plus célèbre, par un charmant opéra.

LA MODE.

Le *Magasin des Modernes !*

MERCURE.

Justement..... Voilà le fonds que je reprends au-

d'hui. Aidé d'un commis intelligent, j'ai tiré des urs Grecs, Romains et Français tout ce qui pouvait tre détaché.

N°. 9. *Eh ! allons donc, jouez, violons.*

Des grands esprits, des beaux génies,
Et de leurs œuvres réunies,
J'offre les lambeaux précieux.
Dans quelque genre où l'on compose,
Je tiens ici coupons de prose,
Paquets de vers harmonieux,
Toujours enfilés deux à deux.
J'en ai qui sont tout neufs encore,
Sur Hébé, Pomone et l'Aurore,
Sur les forfaits et les vertus,
Sur les vainqueurs et les vaincus,
Sur la faiblesse et le courage,
L'amitié, la haine ou la rage,
L'amour et l'infidélité,
Les dieux et la fatalité.
Grands sentimens en abondance,
Imprécation, confidence,
Songe effrayant, récit tout fait,
Reconnaissance à grand effet,
Vingt portraits pour la comédie,
Vingt dénouemens de tragédie,
Vingt garnitures d'opéra,
Du Vaudeville et cœtera.

LA MODE.

C'est un assortiment très-complet. Et vous comptez sur le même succès qu'autrefois?

MERCURE.

Pourquoi non?

LA MODE.

Ah! mon cher, un demi-siècle dérange souvent bien des choses!

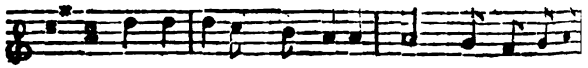
MERCURE.

Est-ce que les lettres ne seraient plus en honneur?

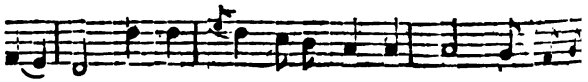
LA MODE.

Ce n'est pas cela tout-à-fait. Quoi qu'il en soit, mencez par reconnaître mes lois, en laissant là u peau, qui vous ferait prendre pour un dieu d'

N°. 10. AIR : *Vaudev. de la Négresse.*

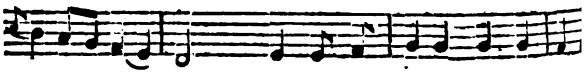


Pour ré-ussir dans ce sé-jour, Quittez cet hi-

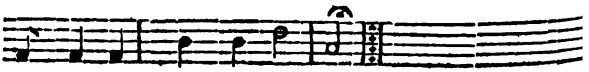


thi-que; Que la grace et le ton du jour Mette en cré-

MERCURE.



la bou-ti-que. Puis-que la mode l'ordon-ne ai

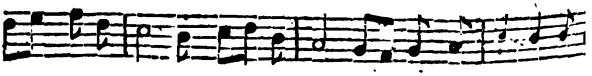


Je fais ce qu'elle im-po-se.

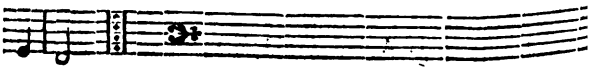
(*Il disparaît, et reparaît aussi-tôt en frac.*)

Eh bien?

LA MODE.



Un parve-nu n'est pas i-ci Plus ha-bi-le en mé-ta



pho-se.

Mais cela ne suffit pas. Ce soir, ayez grand soi clairer le magasin et de l'éclairer magnifiquement marchand d'esprit ne doit pas économiser les lum Adieu :

Je vais donner une heure aux soins de mon empire.

, je reviens causer avec vous sur le moyen de re-
tre, s'il se peut, vos antiquités à la mode.

MERCURE.

h quoi ! c'est vous qui vous chargeriez....

LA MODE.

Mais, je ne fais pas autre chose.

N°. 11. AIR : *Allez-vous-en, gens de la noce.*

Une mode passe,
Et s'efface;
Une autre vient la remplacer:
Celle qui lui succède
Cède
Au goût qui naît pour la chasser.
Ce qui repassa doit repasser.
Le tems emmène,
Puis ramène:
Tout finit pour recommencer.

(*On entend un bruit de grelots.*)

MERCURE.

Qu'est-ce que ce bruit ?

LA MODE.

Rien, c'est mon carrick.

(*Arrêtant Mercure qui veut la reconduire.*)

N°. 12. AIR : *Des Folies d'Espagne.*

Jusqu'à mon char, n'allez pas, je vous prie:
D'un dieu malin, je craindrais les bons mots;
Car, c'est un peu le char de la folie,
Sur-tout, depuis qu'il en a les grelots.

(*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

MERCURE, UN AUTEUR.

L'AUTEUR.

PARDONNEZ si je vous interromps un moment; ma visite ne sera pas longue.

MERCURE.

Tant pis.... un homme de mérite....

L'AUTEUR.

Vous êtes trop honnête. Je viens tout simplement vous faire une restitution.

MERCURE.

Il me semble que vous êtes plus honnête encore, puisque vous restituez.

L'AUTEUR.

Il s'est trouvé dans la succession de mon père, un petit paquet, portant cette suscription : » En 1736, la » maison Mercure et compagnie qui tenait le Magasin » des Modernes, me prêta 200 mots pour faire un opéra. » Les trois actes n'en ayant employé que 70, en tout, » je desire que le reste lui soit rendu fidélement »... C'est ce reste que je rapporte, Seigneur, puisque le magasin est rouvert.

MERCURE, *ouvrant le paquet et lisant.*

» Rigueurs,
» Langueurs,
» Amour,
» Beau jour,
» Soupire,

» Soupire,
» J'expire,
» Mes desirs....
» Quels plaisirs !

Oui, c'est bien cela ; (*les lui rendant :*) mais vous pourvous en servir et je vous invite à les garder, à moins vous ne soyez éloigné de la carrière que votre père iivie.

L'AUTEUR.

N°. 13. AIR : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

Non : j'encensai le même autel,
Mon nom était mon seul partage ;
Mon père, en mourant immortel,
Ne m'a laissé d'autre héritage.

MERCURE.

Dans quel genre avez-vous composé ?

L'AUTEUR.

Des journaux ; des bouquets flatteurs,
Voilà mon début....

MERCURE.

Bon augure !
D'abord des feuilles, puis des fleurs,
C'est la marche de la nature.

L'AUTEUR.

Cela me valut d'être membre d'un musée célèbre.

MERCURE.

D'un musée ?

L'AUTEUR.

Qui distribuait la gloire avec un désintéressement parfait.

N°. 14. AIR : *Il faut des époux assortis.*

J'ose assurer qu'en nos travaux,

Nous ne mécontentions personne,
Et que, de mille heureux rivaux,
Aucun ne sortait sans couronne.
Par nos mains étaient couronnés
Les auteurs des moindres poëmes;
Nous couronnions nos abonnés,
Et nous nous couronnions nous-mêmes.

MERCURE.

Rien n'est plus innocent.

L'AUTEUR.

Je fis ensuite un grand opéra.

MERCURE.

Qui réussit?

L'AUTEUR.

Modérément. On jugea mon intrigue embrouillée, mon style obscur....

MERCURE.

De sorte qu'on n'entendit rien à la pièce?

L'AUTEUR.

Rien du tout.... que le sifflet.

MERCURE.

Aïe!... Dans ce cas, on fait d'heureux changemens, soit au poëme, soit au parterre.

L'AUTEUR.

Je n'en appellai point; et dès ce moment, j'ai pris un autre parti. Je suis à présent un muet du sérail d'Apollon, un écrivain qui n'écrit pas.

MERCURE.

Je ne comprends point....

L'AUTEUR.

Je me suis jetté dans la pantomime.

MERCURE.

ort bien.

L'AUTEUR.

t voyez si je n'ai pas eu raison? Mon grand ouvrage ait coûté deux ans : au bout de deux heures, il n'é- plus. J'ai donné six pantomimes en cinq mois; elles attiré tout Paris. Mais, dame aussi, c'est qu'il ne manque que la parole.

MERCURE.

C'est peu de chose. Et par quel charme captivez-vous si l'attention de vos spectateurs?

L'AUTEUR.

Par quel charme? (*il tire un portefeuille.*) Daignez lement regarder ces échantillons-ci.

N°. 15. AIR : *Par héritage.*

De tristes scènes,
De beaux effets de nuit;
Un bruit de chaînes
Sous un château détruit :

MERCURE.

J'en frémis.

L'AUTEUR.

Près d'un bois noir,
Des spectres déplorables;
J'ai là des voleurs admirables,

MERCURE.

Je suis las d'en voir.

Comme tout est changé sur la scène! Quoi! le même peuple qui n'applaudissait que des merveilles....

L'AUTEUR.

N'applaudit plus que le merveilleux.... et j'en donne.

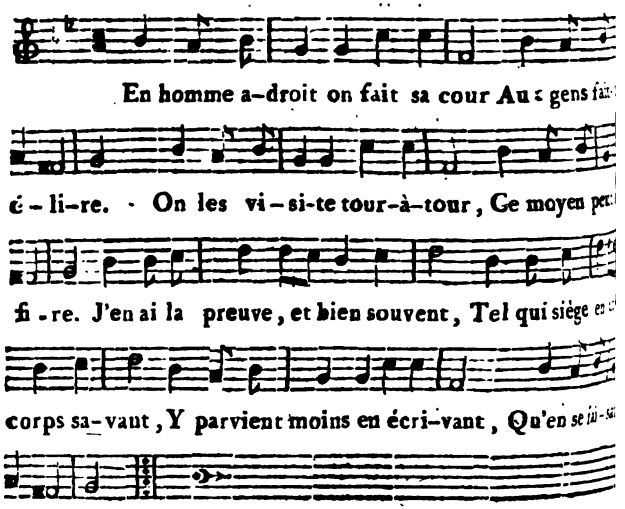
MERCURE.

Au moins vous ne vous flattez pas d'être admis dans une académie ?

L'AUTEUR.

Qu'il vaque une place, et laissez-moi faire : je sais comme il faut s'y prendre.

N°. 16. AIR : *Vaudev. de Nice.*



MERCURE.

Puisqu'il est ainsi, je vous en félicite. Mais que puis-je pour vous ?

L'AUTEUR.

Le voici.

N°. 17. AIR : *Mes chers amis, pourriez-vous m'enseigner.*

On a, Seigneur,
Fait *l'Enfant du bonheur*,
Pantomime très-éclatante.

Presqu'aussi-tôt, vint *l'Enfant du malheur*,
Pièce d'un admirable entente.
Le Père du bonheur,
La Mère du malheur,
Bientôt, dit-on, vont combler notre attente.
Pour mériter le même honneur,
Moi, j'ai fait *l'Oncle du bonheur*,
Et j'arrange un plan pour la tante.

MERCURE.

e vois que toute la famille y passera. Mais enfin?

L'AUTEUR.

Ne pourriez-vous me fournir, pour mon dernier acte, lque situation effroyable, quelqu'horreur intéressante?

MERCURE.

Nullement. Je n'aurais à vous offrir que des détails sentiment, de nature, de vérité; et vous ne faites grande dépense de tout cela?

L'AUTEUR.

Non, parce que tout cela ne fait pas grande recette.

N°. 18. AIR : *L'Amour est un enfant trompeur.*

Si tous ces détails trop sensés,
De goût et de nature,
Sont tout ce que vous fournissez,
Hélas! Seigneur Mercure,
On ne s'enrichit pas ainsi.
J'aimerais mieux vous voir ici
Quelqu'autre fourniture.

(*Il sort.*)

SCENE V.

MERCURE, LE COMMIS, *sortant du c.*

MERCURE.

QUEL succès et quel genre!... Oh! jamais il n'a été plus nécessaire de rappeller les bons modèles aux esprits.... Mais, des jeunes gens!... nous ne le verrons pas ici.

LE COMMIS.

Pourquoi, Seigneur?

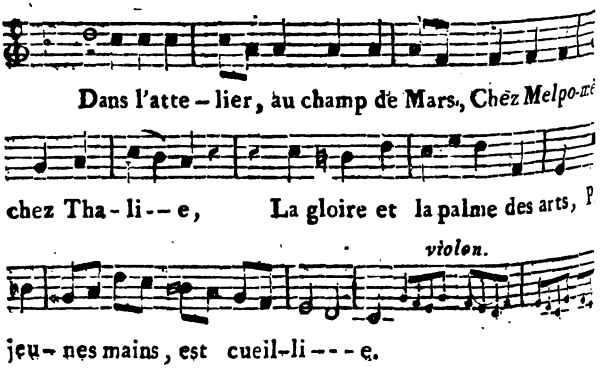
MERCURE.

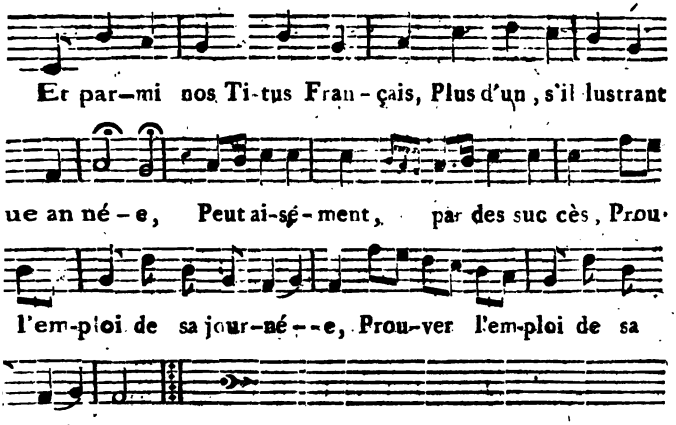
D'après ce que la Mode m'a fait entendre....

LE COMMIS.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que la Mode se plaît à calomnier un peu la jeunesse. Mais jettez seulement les yeux autour de vous.

N°. 19. AIR *; Vaudev. du Jockey.*





MERCURE.

Justement, j'en apperçois un très-élégant qui s'avance vers le Magasin des modernes.

LE COMMIS, *regardant.*

Ah! celui-ci.... la source de son élégance pourrait en être encore plus moderne que votre magasin.

(Il sort.)

SCENE VI.

MERCURE, LE JEUNE HOMME.

LE JEUNE HOMME.

SERVITEUR. Vous êtes le maître de cet établissement nouveau?

MERCURE.

C'est moi-même.

LE JEUNE HOMME, *très-légèrement.*

N°. 20. AIR : *Nous sommes précepteurs.*

Cette maison est sur le pié
De tant d'autres dépôts, je pense.
Je me suis toujours défié
Des magasins de confiance.

Dites, vendez-vous à prix fixe?

MERCURE.

Non : l'amateur propose un prix; et quel qu'il s
j'accepte.

LE JEUNE HOMME.

On ne peut rien de plus poli que cela ; mais
tez donc, mon cher ; c'est le moyen infaillible de
donner pour rien.

MERCURE.

Ah!... qu'importe?

LE JEUNE HOMME.

Il me semble même que cette manière-là vous a réus
car le magasin est vuide.

MERCURE.

Nous passerons dans cette autre pièce : elle est four
de tout ce qu'on peut desirer. En attendant, parcou
cette liste,.... et choisissez.

LE JEUNE HOMME, *lisant.*

Racine, Chapelle, Voiture. Ah! *Chapelle*.... c
m'est assez indifférent; mais *Voiture*.... à la bon
heure. Est-ce de bon goût? est-ce à la mode?

MERCURE, *avec un peu d'humeur, lui reprenant la liste.*

Permettez : il ne s'agit pas ici de meubles, de bijou
mais d'auteurs, de philosophes.

LE JEUNE HOMME.

Iein ?... Comment dit-il cela ?... Quoi ! cette bou-
e est un magasin de philosophes ?

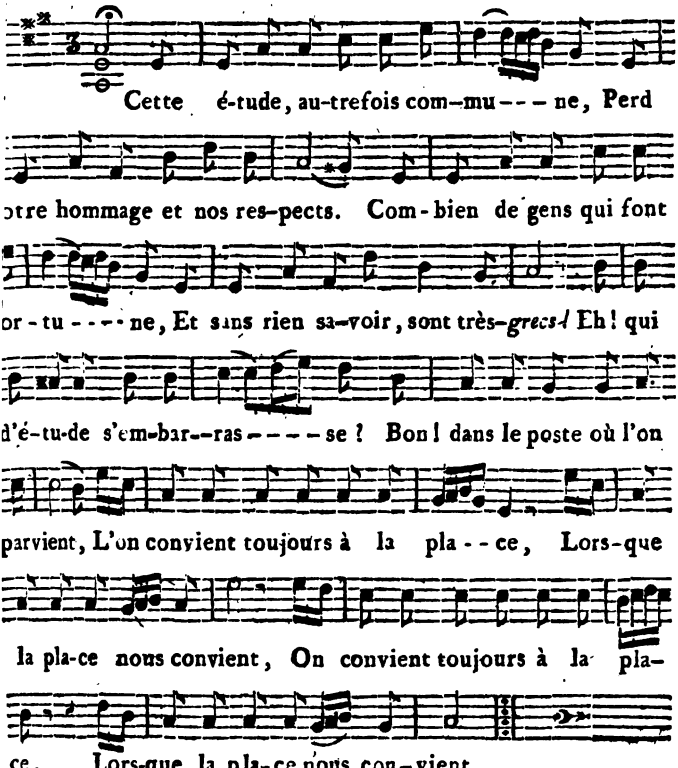
MERCURE.

Oui, de tous les auteurs qui peuvent être utiles aux
dernes, depuis les grecs et les latins.....

LE JEUNE HOMME, *riant.*

Ah ! les latins ! les grecs !

N°. 21. AIR : *Oui, le desir secret de plaire.*



MERCURE.

Ce raisonnement est parfait, sans doute; mais il n'empêche pas qu'une éducation soignée....

LE JEUNE HOMME.

L'éducation!... il est bien question de cela!

N°. 22 AIR : *Vous m'ordonnez de la brûler.*

Quand je suis né, l'on disputait
Sur la meilleure à suivre,
Et déjà même on écartait
Plus d'un maître et d'un livre.
Aussi mes parens qui, trop tôt,
Auraient craint de s'y prendre,
Pour ne rien m'apprendre de trop,
Ne m'ont rien fait apprendre.

MERCURE.

Précaution fort sage!

LE JEUNE HOMME.

En suis-je plus mal, entre nous! Faut-il lire toute la journée pour être aimable? Et *quand on sait qu'*Alexandre... battit ou fut battu,... par je ne sais qui... je ne sais où,... ne sait-on pas d'histoire *tout ce qu'*il en faut?

MERCURE.

A-peu-près.

LE JEUNE HOMME.

Et pour le reste, on se forme dans le monde, c'est-à-dire à Paris, et sur les bons modèles.

MERCURE.

Et qui sont ces bons modèles?

LE JEUNE HOMME.

N°. 23. AIR : *Menuet d'Exaudet.*

Tel de qui

Le wiski
A des ailes,
Tel qui sait papillonner,
Danser, valser, lorgner,
Nommer toutes les Belles;
En jockets,
En boguets,
Se connaître,
Au spectacle, au cours, au bois,
Par-tout, presqu'à la fois,
Paraître.
Lire, au moment qu'il s'éveille,
L'anecdote de la veille;
Du pamphlet
Qui paraît
Voir le titre,
Et le soir être, aux *Français*,
Des chûtes, des succès
L'arbitre.
S'attâcher,
S'afficher
Près de celle
Qui, belle d'atours nouveaux,
Fixe, de cent rivaux,
Tous les regards sur elle:
A leurs yeux,
Etre heureux,
Infidèle:
Pour réussir, en effet,
Voilà le plus parfait
Modèle.

MERCURE.

En vérité?

LE JEUNE HOMME.

Oui, mon cher; et tous vos orateurs et vos poëtes sont de vieilles idoles que la raison a brisées.

MERCURE.

Les morceaux en sont bons.... et c'est-là ce qui compose mon commerce.

LE JEUNE HOMME.

Tenez, prenez un conseil. Puisque vous avez du de choses, rendez-vous utile : en voici l'occasion. Nos moyens de conversation s'appauvrissent : on ne peut dissimuler que *ma parole d'honneur, c'est incroyable*, sont usés.... ils sont usés.

N°. 24. AIR : *L'avez-vous vu.*

Cherchez, trouvez,
Si vous pouvez,
Un mot qui les remplace,
Dont le secours,
De rester courts,
Nous sauve la disgrace.
Affichez même, un de ces jours,
Un petit cours
De calembours;
Et vous plairez,
Et vous pourrez,
C'est moi qui vous le jure,
Voir tout Paris
Encore épris
De la littérature.

MERCURE.

Je vous remercie de cet avis.

LE JEUNE HOMME, *tirant sa montre.*

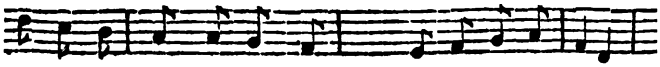
Comment donc ?

N°. 25. AIR : *Vaudev. de l'Opéra-comique.*

Ritournelle.

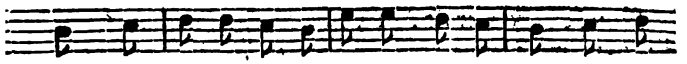
Six heu-res vont

MERCURE.

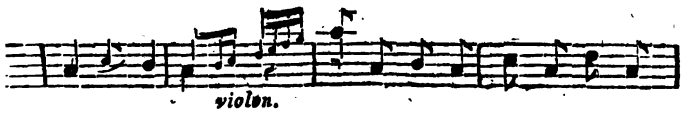


bientôt son-ner, Et je cours A la co-mé--di-e?

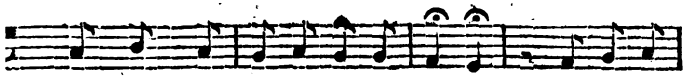
JEUNE HOMME.



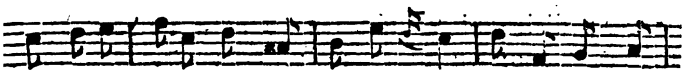
! non, mon cher, je vais di-ner. D'où ve-nez-vous donc, je



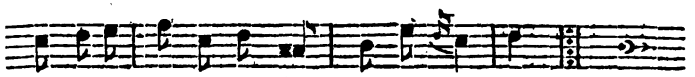
ıs pri-----e? Ain-si le bon ton le pres-



it. Sans honte, aux ta-bles les meil-leu-res, On ne peut



voir appé-tit, A-vant qu'il soit six heu-res, On ne peut



-voir appé-tit, A-vant qu'il soit six heu-res.

LE JEUNE HOMME, *à la coulisse.*

Jack!... allons. (*à Mercure :*) Nous nous reverrons, et vous y gagnerez, mon cher maître. Dites-moi, vous vous appellez?

MERCURE, *embarrassé.*

On me nomme... d'abord.... *Hermès*, et puis...

LE JEUNE HOMME.

Deux noms! C'est toujours bien fait d'en prendre deux, en attendant qu'on s'en fasse un.

MERCURE.

Jeune homme, une épigramme!

LE JEUNE HOMME.

Non.... du trait, et voilà tout. Un peu d'esprit ne gâtent rien.

SCENE VII.

MERCURE, LA MODE.

MERCURE.

Vous disiez bien, déesse : les tems ne sont plus mêmes et mon entreprise ne réussira pas.

LA MODE.

Par bonheur, vous pouvez faire prospérer plus d'industrie. Protégez celle que je vais vous recommander. Je vous amène deux Ambassadeurs.

MERCURE.

A moi?

LA MODE.

Voilà qui vous étonne! N'êtes-vous pas Ambassad de Jupiter? Vous allez traiter de puissance à puissa

SCENE VIII.

MERCURE, LA MODE, DEUX ENVOYES.

LES ENVOYÉS.

N°. 26. AIR : Faut-il s'étonner.

Puisqu'on me procure
Ici l'honneur
De rendre hommage à Mercure,
J'osé attendre d'un dieu bienfaiteur,
Un peu d'intérêt en ma faveur.

LA MODE.

N°. 27. AIR : Dans les Gardes françaises.

Pour prendre confiance,
Avant tout, regardez
Leurs lettres de créance.

(L'un présente une affiche des fêtes d'Idalie ; l'autre un cornet et des dez.)

MERCURE.

Une affiche !... des dez !

LA MODE.

Tous les deux, en grands maîtres,
Président avec art,
L'un, aux fêtes champêtres,
L'autre, aux jeux de hasard.

L'ENVOYÉ DES JEUX.

Et je viens vous prier de prendre part à nos récréations.

L'ENVOYÉ DES FÊTES.

Et moi, Seigneur, de visiter nos jardins,

MERCURE.

De quelle utilité puis-je être à ces Messieurs?

L'ENVOYE DES JEUX.

N°. 28. AIR : *Vaudev. des vieux Fous.*

Ah! nous savons ce que rapporte
L'heureux jour d'un début fameux.

LA MODE.

Ils verront la foule à leur porte,
Si vous devez aller chez eux.

LES ENVOYÉS.

Jugez, jugez quelle affluence,
Quand sur notre affiche on *lira:*
» Tel jour du mois Mercure honorera
L'Env. des Jard. { Mon spectacle
L'Env. des Jeux. { Mon biribi
De sa présence! »

L'ENVOYÉ DES FÊTES.

Mais, moi, je demande que le premier jour me soit accordé.

L'ENVOYÉ DES JEUX.

Je le demande aussi.

LA MODE.

N°. 29. AIR : *Daignez m'épargner le reste.*

Sur ce point, leur rivalité
Par vous, doit être pardonnée.
Ici, l'objet le plus cité
Vieillit, souvent, dans la journée.
D'abord, vous fixerez les yeux.
(*Avec emphase.*)
Un membre de la cour céleste!
Mais on se blase sur les dieux,
Tout aussi bien que sur le reste.

MERCURE.

J'en ai peur.

LA MODE, *aux Envoyés.*

chez de le séduire.

L'ENVOYÉ DES JEUX.

ous trouverez chez moi des soupers divins et des d'enfer.

L'ENVOYÉ DES FÊTES.

ous verrez chez moi ce que vous n'avez jamais vu.

N°. 30. AIR : *Vivent les fillettes.*

Ici, la nuit sombre,
Là, cent feux divers.

L'ENVOYÉ DES JEUX.

Des rouleaux sans nombre,
Sur vingt tapis verts.

L'ENVOYÉ DES FÊTES.

Bergère, houlette,
Fifre et tambourin.

L'ENVOYÉ DES JEUX.

Bouillote et roulette,
Toujours en bon train.

L'ENVOYÉ DES FÊTES.

Chaque soir appelle
Chez nous, la Beauté,

L'ENVOYÉ DES JEUX.

Et chez nous la *Belle*,
Jeu toujours fêté.

L'ENVOYÉ DES FÊTES.

La blonde a sa gloire,
La brune a son prix.

L'ENVOYÉ DES JEUX.

La *rouge* et la *noire*
Charment tout Paris.

MERCURE.

Laissez-moi respirer. Cette énumération m'en

L'ENVOYÉ DES FÊTES.

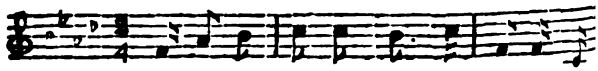
Je ne parle pas des escamoteurs.....

L'ENVOYÉ DES JEUX.

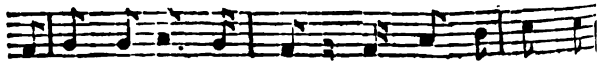
Je n'en parle pas non plus.

L'ENVOYÉ DES FÊTES.

N°. 31. AIR : *Et rajeunir par la gaîté.*

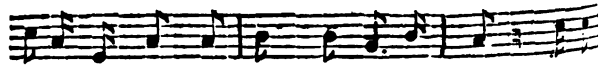


Ca-fé, sor-bet, liqueurs et gla-ces, Chez

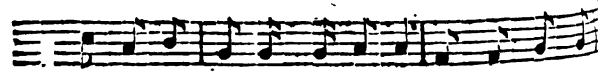


on ne man-que de rien. Sous vingt ber-ceaux frais o

L'ENVOYÉ DES JEU



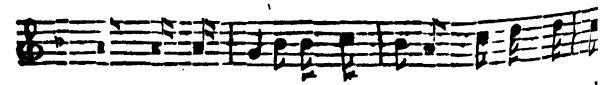
place, Et l'on vous sert .. En pay-ant bien. On fai



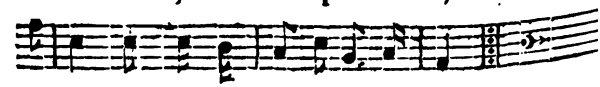
moi meilleu-re chè-re. On y di-ne sans rien don-

L'ENVOYÉ DES FÊTES.

Oh ! sans doute.



Chez lui, la carte la plus chère, Ce n'est pas cel



di-ner, Ce n'est pas cel-le du di-ner.

LA MODE, *à Mercure.*

h bien!

MERCURE.

n vérité, c'est à regret; mais ma position un peu
:ate ici-bas ne me permet pas trop de me mettre
:vidence: cependant j'irai vous voir *incognito.*

L'ENVOYÉ DES FÊTES.

\h! Seigneur, quand puis-je me flatter de vous re-
oir à l'ombre de mes berceaux?

MERCURE.

Au retour des feuilles.

(*L'Envoyé des Fêtes sort.*)

L'ENVOYÉ DES JEUX.

Et moi, Seigneur, quand me ferez-vous l'honneur
venir jouer chez moi?

MERCURE, *malignement.*

Quand vous m'aurez donné votre adresse.

(*Le Joueur dépose une carte sur la table, et se retire.*)

SCENE X.

LA MODE, MERCURE.

MERCURE.

PARDON, si je n'ai pas plus d'égards pour vos commandation, déesse.

LA MODE.

Oh! qu'à cela ne tienne; moi, je prône tout monde, et je ne m'intéresse à personne; mais vous privez vous-même d'une foule d'originaux...

MERCURE.

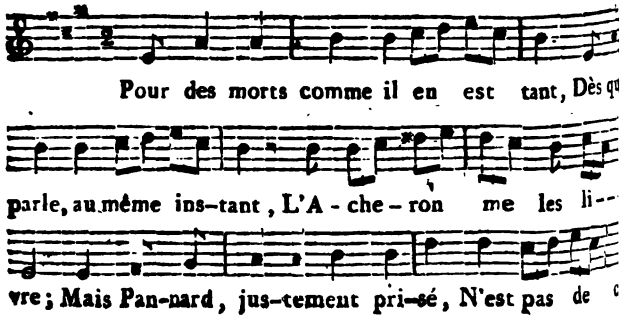
Eh! qu'ai-je besoin d'aller les chercher? Ils arront d'eux-mêmes, soyez-en sûre. Je n'ai qu'un gret, c'est que Pannard ne soit plus ici pour les sonner.

LA MODE,

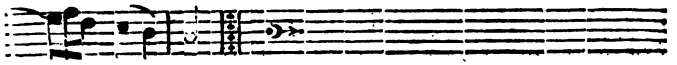
Mais il ne tient qu'à vous de l'y rappeller; avec dit que vous avez aux enfers....

MERCURE.

N°. 32. AIR : *Je viens de recevoir enfin.*



soit ai--sé De faire i-ci re--vi---vre, De faire



i re--vi-vre.

LA MODE.

Pluton refuserait-il ?....

MERCURE.

Non.... Mais il met à ces graces-là des conditions si ères....

LA MODE.

Oh ! qu'importe !

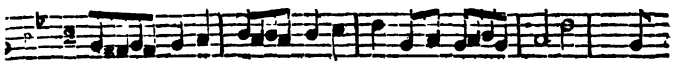
MERCURE, *prenant son caducée.*

Eh bien !

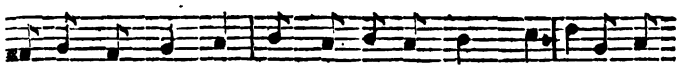
(*Il se place au milieu du théâtre.*)

N°. 33. AIR : *Des Scythes*, (Iphigénie en Tauride.)

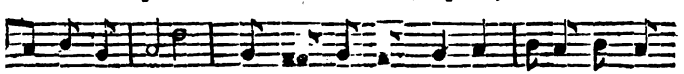
Ritournelle.



Toi

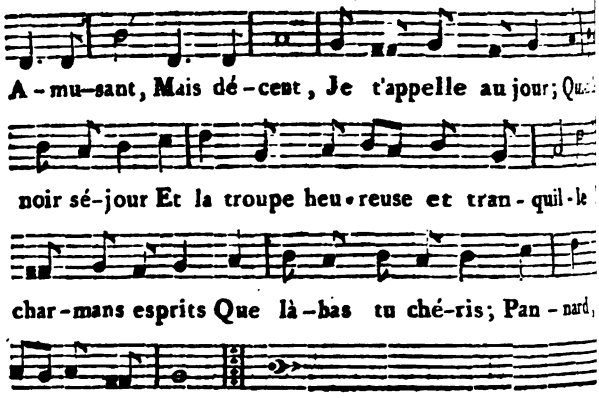


lont le cou-plet Nous ins-truit et nous plaît, Pè-re fécond



du Vau-de-ville, Qui, bril-lant sans fard, Na-turel a-vec

art, As mis la rai-son En chan-son: Vif et plai-sant,


A-mu-sant, Mais dé-cent, Je t'appelle au jour; Qu
noir sé-jour Et la troupe heu-reuse et tran-quil-le
char-mans esprits Que là-bas tu ché-ris; Pan-nard,
re-voir Pa-ris.

SCENE XI.

MODE, MERCURE, L'OMBRE DE PANNARD, LE COMMIS.

entend un flageolet qui joue le commencement de l'air : Dans ma jeunesse.)

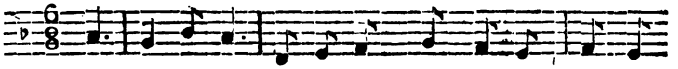
MERCURE.

. suis exaucé; Pannard n'est pas loin.

LA MODE.

Oh ! sans doute; et son air favori nous l'annonce.

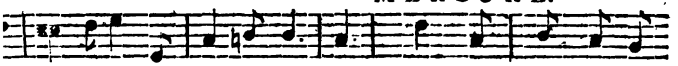
N°. 34. AIR : *Cahin, caha.*



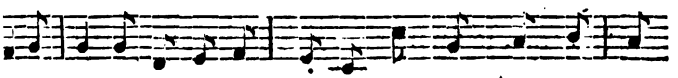
Cet air rap-pel - le, A nos cœurs en-chan - tés, Ces

frains tant chantés. Ces couplets tant vantés, Qu'Apollon a

MERCURE.

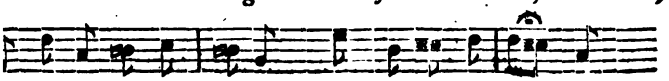


ic-tés A sa muse im-mor-tel - le. Quoi ! Plu - ton m'accor-



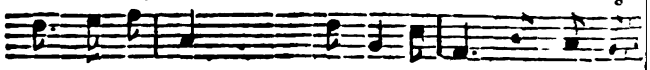
e ce - la ! Du ciel, je le pen-se, Il plaint mon ab - sen-

(Un nuage s'élève au fond du théâtre, et s'ouvre :)

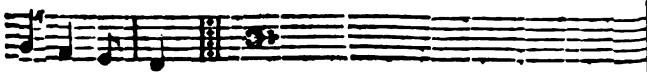


:e, Et par complai - sance... Mais Pannard s'a - van - ce !

LA MODE, MERCURE PANNARD, *sortant du mag*



Oui, le voi--là. Ca hi--, ca-ha. Oui, me voi--



Ca-hin, ca-ha.

N°. 35. AIR : *La nuit quand je pense à Jeannette.*

Eh ! par quel pouvoir suprême....
Mercure et moi dans ces lieux !

MERCURE et LA MODE.

C'est Pannard : oui, c'est lui-même,
Toujours aimable et joyeux !

PANNARD.

De mon retour à la vie,
Ma foi, Seigneur, grand merci !
La poste est fort bien servie
Des enfers jusques ici.

MERCURE.

Il n'a rien perdu, ni de sa gaîté, ni de son bonpoint.

PANNARD.

Ah ! je suis un des morts dont la santé s'est le mi soutenue, graces aux Dieux.

MERCURE.

Mon ami, je desirais impatiemment ta présence, la déesse de la Mode que voilà....

PANNARD.

La déesse de la Mode !.., Où me cacher ?

N°. 36. AIR : *Des portraits à la mode.*

Plairai-je à ses yeux, Seigneur, en me montrant

Avec mon habit, mes pans à triple rang,
Sur-tout mon gros rire, enfant d'un plaisir franc,
Articles rayés de son code?

LA MODE.

La grace et l'esprit, sans craindre ce danger,
Bravent mon empire et mon sceptre léger:
Avec les habits, le ton a beau changer,
Pannard est toujours à la mode.

PANNARD.

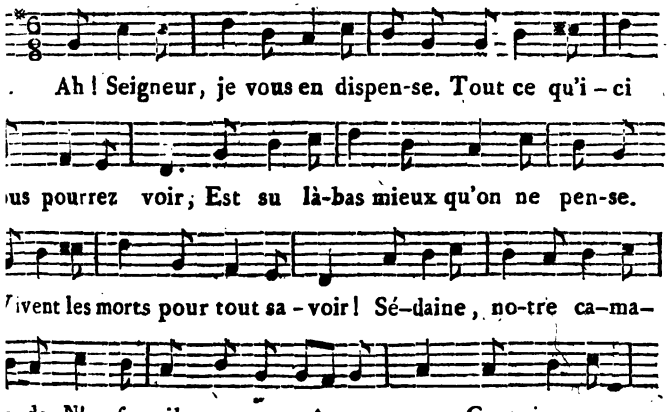
ela vaudrait bien un petit couplet de remerciment; ; le tems qu'on m'a permis de passer sur la terre est ›urt.... si court!

MERCURE, *à la Mode.*

e m'en doutais (*à Pannard:*) Eh bien! Pannard, s nous retrouvons tous les deux dans le magasin que nuse a chanté; mais depuis ce tems-là, quels nou- ux ridicules! Quand je t'aurai fait connaître ceux- ...

PANNARD.

N°. 37. AIR: *Du Ballet des Pierrots.*



mourant par dé-ca-de, Auraient pu nous mettre au t-:::

MERCURE.

Ainsi, tu sais qu'on n'a jamais imprimé t:: livres?

PANNARD.

Et si peu d'ouvrages.

LA MODE.

Que chaque jour fait éclore du nouveau?

PANNARD.

Rarement du neuf.

MERCURE.

On t'a dit que sur le théâtre....

PANNARD.

N°. 38. AIR: *D'Arlequin afficheur.*

Oui, sur la scène, je le sais,
Las de combats et de manœuvres,
On voudrait de nouveaux essais,
Pour faire oublier ces chefs-d'œuvres:
Aussi, tout directeur prudent
Offre-t il à son auditoire
Un nouveau lustre, en attendant,
Un nouveau répertoire.

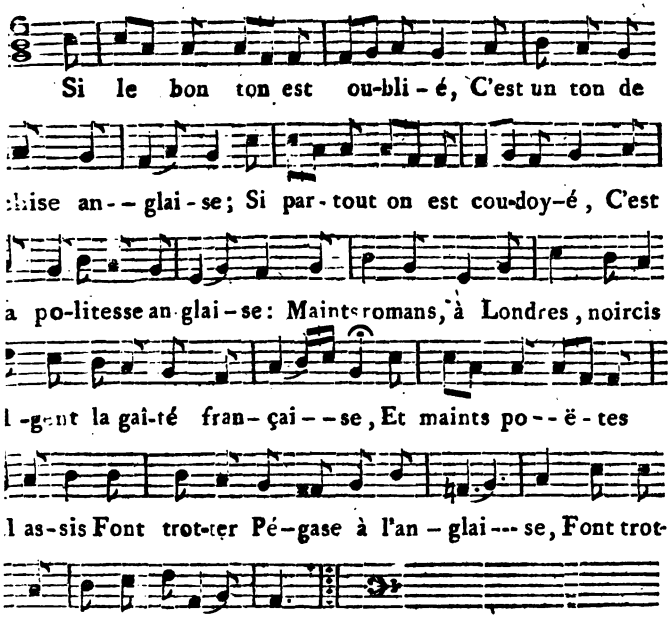
MERCURE.

Tu n'ignores pas que, chaque jour, la déesse en la France de modes étrangères?

PANNARD.

Sans doute.

N°. 39. AIR : *Vaudev. des deux Veuves.*



LA MODE.

Du moins on ne peut pas refuser à ce siècle le titre e siècle penseur.

N°. 40. AIR : *Joseph est bien marié.*

L'éloge n'est pas outré :
De mon tems, je l'avoûrai,
On était, moins qu'en cet âge,
Eclairé, solide et sage.
Le siècle est penseur, ma foi,
Car chacun y pense à soi.

LA MODE.

C'est-à-dire que, dans l'autre monde, vous vous amu-ez un peu de celui-ci ?

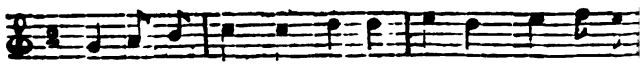
MERCURE.

Par des couplets !

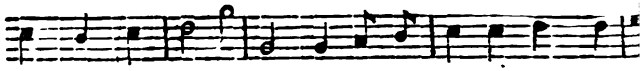
PANNARD.

Des couplets !... Oh ! c'est beaucoup trop p... ombres. La voix et la force nous manquent ; mais...

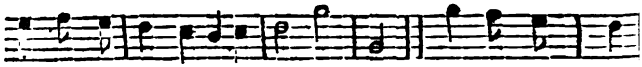
N°. 41. AIR *du C. Rosières.*



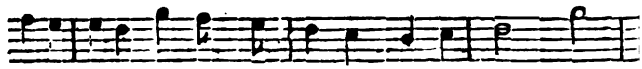
Nous di-sons de maint dra-me tris-te, Dont le sty...



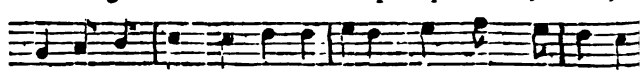
d'horreur bouf-fi, *Fi ! fi !* Nous disons aux auteurs d'E-...



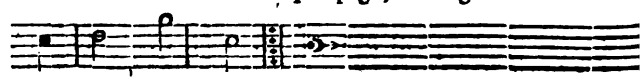
De Ma-ri-us, d'Epicha-ris, *Bis, bis.* Nous di-sons, voy-...



l'éta-la ge De cer-tains Crésus pros-pé-rans, *Rends*, ...



Nous di-sons de maint é-qui-page, D'un grand é-clat et ...



grand prix, *Pris, pris.*

MERCURE.

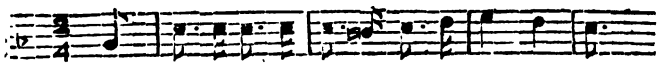
Pris !.... Déesse, le bon-homme attaque un vos succès.

LA MODE.

Voilà des morts très-difficiles.... et j'en app... Quoi ! parce que dans nos mœurs et dans nos éc... nous bravons un peu les vieux préjugés !....

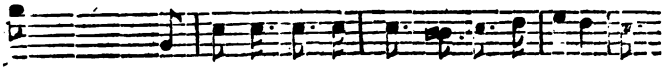
* Personnage de la tragédie d'Agamemnon, du C. Lemercier.

N°. 42. AIR *du C. Rosières.*



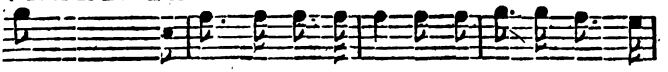
Dans l'art de rai-son-ner on a fait un grand pas: . . .

NARD. LA MODE.



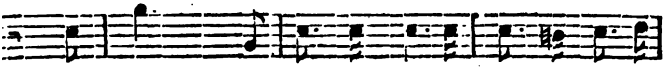
lerc. Mon sexe, autant que vous, ne s'é-lè-ve-t-il pas...

NNARD. LA MODE.



l'air *. Les spec-tres au thé-â-tre é-tonnent par leurs

PANNARD. LA MODE.



x.... D'en-fans. Li-bre d'un tris-te joug, l'hymen fait

PANNARD.

is d'un nœud.... Coulant.

Ne vous allarmez pas pourtant : des momens favorables aux Muses reviendront.

N°. 43. AIR : *Prends, ma Philis, prends ton verre.*

Mon cœur, je le sens encore,
Mon cœur est toujours français:
Oui, nous reverrons éclore
De beaux jours, d'heureux succès.
Je vois, j'aime à le prédire,
Un ciel plus serein nous luire,
Et l'orage se calmer.
Le goût renaît et s'épure;

* Ceci fait allusion à l'ascension aérostatique de deux élèves du C. Garnerin.

Les cœurs, las de se fermer,
Reconnaissent la nature
Au doux besoin de s'aimer.

LA MODE.

N°. 44. AIR : *J'ai laissé tomber sans y penser.*

Quel espoir brillant
Et consolant
Vient me sourire !
D'un oracle heureux
Puissent mes yeux
Voir les effets !
Car les morts, vraiment,
Quand ils font tant
Que de prédire,
Sont bien inspirés, et ne trompent jamais.

(*On entend le son d'un cor.*)

PANNARD.

Mais voici qui me rappelle à l'Elysée !

MERCURE.

Si-tôt ?

PANNARD.

Mon nuage ne m'attendrait pas. Les instans sont comptés.

Même Air.

J'ai, de ces instans,
Depuis long-tems,
Passé le nombre :
(*A la Mode.*)
Pardon : mes couplets
N'étaient pas faits
Jadis sans art ;
Mais, songez-y bien,
Je ne suis rien,
Plus rien qu'une ombre ;
Soyez indulgens pour l'ombre de Pannard.

LA MODE, MERCURE, *au Public.*

Mais, songez-y bien,
Il n'est plus rien,
Plus rien qu'une ombre;
Soyez indulgens, *etc.*

MERCURE, *au Public.*

Quel drame est écrit
Sans qu'un esprit
Nous apparaisse?
(*Montrant Pannard.*)
Ce revenant-ci
Prouve qu'ici
L'on s'en souvient.

LA MODE.

Demain, puissiez-vous
Dire de nous,
Que notre Pièce
N'est pas sans *esprit*, et que l'on y *revient*!

ENSEMBLE.

Demain, puissiez-vous
Dire de nous,
Que notre Pièce
N'est pas sans *esprit*, et que l'on y *revient*!

FIN.

A PARIS, de l'Imprimerie rue des Droits-de-l'Hom